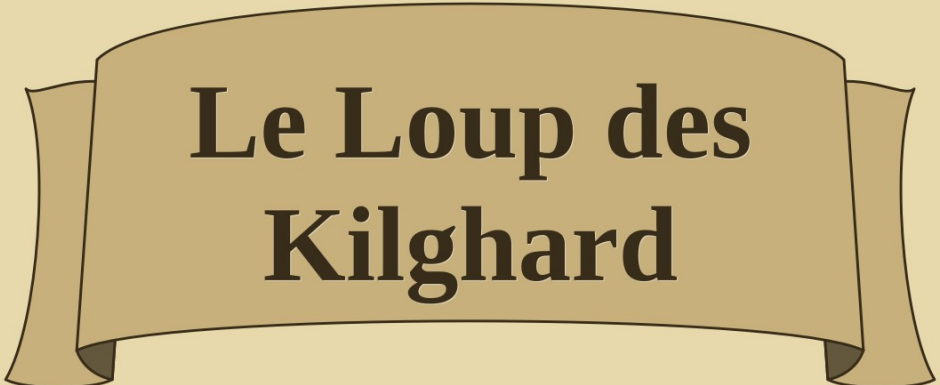




Le Loup des Kilghard

**Bradley, Marion
Zimmer**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Science - Fantasy

Marion Zimmer

Bradley

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE

Le Loup des Kilghard

Paul Harrell s'éveilla, la vue brouillée, à demi inconscient, avec l'impression d'avoir survécu à un long cauchemar : les muscles douloureux comme après une rage de dents, et des élancements dans la tête comme



PRESSES  POCKET

MARION ZIMMER BRADLEY

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE
Les Cent Royaumes

LE LOUP DES KILGHARD



PRESSES POCKET

Titre original :
TWO TO CONQUER

Daw Books, Inc

Traduit de l'américain
par Simone Hilling

© Marion Zimmer Bradley, 1980
© Presses Pocket, 1992

PROLOGUE

L'Étranger

Paul Harrell s'éveilla, la vue brouillée, à demi-inconscient, avec l'impression d'avoir survécu à un long cauchemar : les muscles douloureux comme après une rage de dents, et des élancements dans la tête comme après une gueule de bois monumentale. Souvenirs vagues, l'homme avait son visage, sa propre voix demandait : *Qui es-tu, bon sang ? Tu ne serais pas le diable, par hasard ?* Non qu'il crût au diable, à l'enfer, ni à toutes ces fariboles conçues pour forcer des gens à faire non ce qu'ils voulaient, mais ce que d'autres estimaient qu'ils devaient faire.

Il remua la tête, déclenchant une douleur qui le fit grimacer. *Ouah ! J'ai dû en prendre une sérieuse hier soir !*

Il s'étira, essaya de se retourner, et s'aperçut qu'il était confortablement allongé, les jambes écartées. Cela l'éveilla tout à fait en état de choc.

Il pouvait remuer, s'étirer ; *il n'était plus dans le caisson de stase !*

Se pouvait-il que tout n'eût été qu'un cauchemar ? La fuite devant la police d'Alpha, la révolte de la colonie dont il avait été le chef, la confrontation finale, ses hommes abattus autour de lui, la capture et le procès, et finalement l'horreur du caisson de stase se refermant sur lui pour l'éternité !

Telle avait été sa dernière pensée. Pour l'éternité.

Châtiment indolore, naturellement. Agréable, même, comme quand on s'endort à la limite de l'épuisement.

Mais il avait lutté pour rester conscient jusqu'au dernier instant, sachant que ce serait le dernier ; il ne se réveillerait jamais.

Dans un esprit d'humanité, les gouvernements avaient aboli la peine de mort depuis longtemps. Trop souvent, le condamné, grâce à des preuves nouvelles, se révélait innocent quelques années après son exécution. La mort rendait l'erreur irrévocable et embarrassait tout l'appareil judiciaire. Le caisson de stase isolait efficacement le prisonnier de la société... mais il pouvait toujours être gracié et rappelé à la vie. Plus de prisons, plus de souvenirs traumatisants de cohabitation avec des criminels endurcis, plus d'émeutes pénitentiaires, plus besoin non plus de psychothérapie, d'activités de loisir, de réinsertion. Il suffisait de fourrer les condamnés dans un caisson de stase de les y laisser vieillir, et finalement mourir, inconscients, privés de vie... à moins qu'on ne prouvât leur innocence. Alors, on pouvait les en sortir.

Mais, pensa Paul Harrell, ils ne pouvaient prouver son innocence. Il était coupable à cent pour cent, et, qui plus est, il l'avait avoué, faisant tout pour se faire tuer avant sa capture. Il avait en outre emmené avec lui dix de leurs maudits flics, pour qu'on ne puisse pas

lui proposer légalement l'option de la Réinsertion.

Le reste de ses hommes, ceux qui ne s'étaient pas fait abattre, étaient partis en Réinsertion, dociles comme des moutons, pour se faire transformer en minus conformistes – à l'image de cette société stupide. Invertébrés. Marionnettes sans tripes. Jusqu'à la fin, il avait bien vu que le juge et tous ses assesseurs espéraient qu'il craquerait et mendierait la clémence – une chance de se réhabiliter : ils auraient pu alors lui trafiquer la cervelle à force de drogues, de rééducation et de lavages de cerveau, et le transformer en un zombie marchant au pas comme tout le monde pour le restant de la vie, ou de ce qu'ils appelaient ainsi. *Très peu pour moi, merci. Je n'ai pas voulu faire joujou avec eux. Quand la partie a été finie, j'étais prêt à partir. Et je suis parti.*

La vie avait été belle, tant que ça avait duré, pensa-t-il. Il avait joyeusement violé leurs lois idiotes, parce que depuis trop longtemps ils n'imaginaient même pas qu'on pût y contrevenir, sauf par accident ou ignorance ! Il avait eu toutes les femmes qu'il voulait, et mené la grande vie.

Les femmes, surtout. Il n'était jamais entré dans le jeu stupide des femmes. Il était un homme, et si elles voulaient un homme au lieu d'un mouton, elles comprenaient immédiatement que Paul Harrell ne respectait par leur règles idiotes, conçues pour des châtrés.

Et la maudite diablesse qui l'avait donné à la police.

Celle-là, sa mère avait dû lui apprendre qu'elle ne devait pas se laisser violer sans faire un foin d'enfer, qu'un homme devait se mettre à genoux, jouer les zombies sans tripes, laisser une femme le mener par le bout du nez et ne la toucher que si elle le voulait bien ! Mais il les connaissait, que diable ! C'est ce qu'elles désiraient, ce qu'elles aimaient, qu'on les prenne de force et qu'on n'admette pas de refus ! Eh bien, elle avait vu ; il n'avait pas joué son jeu, même avec la menace du caisson de stase suspendue au-dessus de sa tête ! Elle croyait sans doute qu'il mendierait une chance de Réinsertion, et qu'on le transformerait en un toutou qu'elle pourrait mener par les couilles !

Eh bien, qu'elle aille au diable ; elle se réveillerait toutes les nuits, se souvenant qu'une fois dans sa vie elle avait connu un vrai mâle...

Arrivé à ce point de ses souvenirs, Paul Harrell s'assit et regarda autour de lui. Il n'était pas dans le caisson de stase, mais il n'était pas non plus dans un endroit dont il eût gardé le souvenir. Tout n'aurait donc été qu'un cauchemar, la fille, la révolte, la fusillade avec la police, le juge, le procès et le caisson de stase... ?

Avait-il seulement été là-bas, tout cela était-il seulement arrivé ?

Et si c'était arrivé, qui l'avait sorti du caisson ?

Il était allongé sur un bon matelas, couvert de draps grossiers

mais propres sur lesquels étaient étalés d'épaisses couvertures de laine, des édredons et une couverture de fourrure. Et la pièce où il se trouvait baignait dans une pénombre rougeâtre. Il tendit le bras et s'aperçut que la lumière passait entre les épais rideaux de son lit ; il se trouvait dans un grand lit à colonnes tel qu'il en avait vu une fois dans un musée, et les rideaux du lit arrêtaient la lumière. Des rideaux rouges.

Il les écarta ; il était dans une chambre qu'il n'avait jamais vue. Mieux : il n'avait jamais rien vu qui lui ressemblât, même de très loin.

Une chose, pourtant, était sûre et certaine. Il ne se trouvait plus dans le caisson de stase, à moins que le châtiment ne comportât une série de rêves bizarres. Il n'était pas non plus au Centre de Réinsertion. En fait, pensa-t-il, regardant un énorme soleil rouge par la haute fenêtre cintrée, il n'était pas sur Alpha, ni sur la Terre, ni sur aucune des planètes des Mondes Confédérés qu'il avait déjà visitées.

C'était peut-être le Walhalla, ou quelque chose de semblable. Beaucoup de vieilles légendes parlaient d'un monde bienheureux où se rendaient les guerriers morts en héros. Et il était tombé en combattant, c'était sûr ; à son procès, on lui avait dit qu'il avait tué huit policiers et qu'il en avait estropié à vie un neuvième. Il était parti en homme, pas en zombie conformiste ; il n'avait pas rampé, gémi, mendié une chance de se traîner à genoux quelques années de plus dans un monde sans respect pour ceux qui préfèrent mourir debout !

Enfin, il était sorti du caisson, et c'était un bon début. Mais il était avec les cheveux ras, comme à son entrée dans le caisson... Non. Il devait être resté dans la boîte un mois ou deux au moins : il sentait maintenant un épais duvet sur son crâne. Il regarda autour de lui. Quelques tapis de peau et de fourrure réchauffaient un peu le sol dallé. Pas de meubles, à l'exception d'un lit et d'un grand coffre de bois sombre richement sculpté.

Et tout à coup, à travers les élancements douloureux qui lui martelaient la tête, il se rappela autre chose : une douleur lancinante, des éclairs bleus tout autour de lui, un cercle de visages qui semblaient tomber de très haut – la souffrance, puis un homme. Un homme qui avait son visage et sa voix et qui lui demandait : *Qui es-tu ? Tu ne serais pas le diable, par hasard ?* Antiques légendes. Rencontrer un homme qui ait votre propre visage, qui soit votre double, votre *doppelganger*, votre sosie, c'était rencontrer le diable ou un présage de mort. Mais il était mort, impropre au moins à toute activité pratique, quand on l'avait mis dans le caisson de stase, alors, que pouvait-on lui faire de plus ? Enfin, ce devait être un rêve, non ? Ou alors, en le mettant dans le caisson, on l'avait cloné et soumis à un lavage de cerveau pour faire de son clone ce bon citoyen respectable que, selon eux, il aurait dû être.

D'une façon ou d'une autre, quelque chose l'avait amené ici. Mais qui, quand et comment ? Et surtout, pourquoi ?

Alors, la porte s'ouvrit, et l'homme qui avait son visage entra.

Il ne s'agissait pas d'une étroite ressemblance, comme entre frères ou jumeaux. C'était *lui-même*.

Comme lui, l'homme avait les cheveux blonds, mais longs et épais, et tressés en une lourde natte entrelacée d'un cordon rouge. Paul n'avait jamais vu un homme coiffé de cette façon.

Il n'avait jamais vu non plus aucun homme vêtu comme l'était l'homme qui avait son visage : justaucorps de cuir lacé, porté sur une tunique de grosse laine naturelle, culottes de peau, hautes bottes. Maintenant qu'il avait en partie rejeté ses couvertures, Paul réalisa que le froid justifiait ce genre de vêtements ; et, par les fenêtres, il vit au-dehors une épaisse couche de neige. Eh bien, il savait déjà qu'il n'était pas sur Alpha, et, s'il avait eu des doutes, les ombres rosâtres sur la neige et le grand soleil rouge auraient achevé de le détromper.

Mais, surtout, l'homme avait son visage. Pas seulement une grande ressemblance. Une ressemblance qui s'estomperait de près. Pas même l'image inversée qu'il aurait vue dans un miroir, mais le visage qu'il avait vu de lui-même en regardant, à son procès, les bandes vidéo faites de lui.

Un clone, mais qui pouvait, sauf de riches excentriques, se permettre cette fantaisie ? Un double de lui-même absolument identique à l'original, jusqu'au menton fendu et à l'envie brune qu'il avait au pouce gauche. *Qu'est-ce qui se passait là, bon sang ?*

— Qui es-tu donc ? demanda-t-il.

L'homme au justaucorps de cuir répondit :

— Je venais te poser la même question.

Paul entendit des paroles étrangères. On eût dit du vieil espagnol – langue dont Paul ne savait que quelques mots. Mais il comprenait parfaitement ce que disait l'étranger, et cela l'effraya plus que tout le reste. Ils lisaient mutuellement leurs pensées.

— Diable, balbutia-t-il. Tu es *moi-même* !

— Pas tout à fait, dit l'autre, mais presque. Et c'est pourquoi nous t'avons amené ici.

— Ici, dit Paul, se raccrochant à ce mot. Où est *ici* ? Quel est ce monde ? Quel soleil est-ce là ? Et comment suis-je arrivé ici ?

L'homme secoua la tête, et, de nouveau, Paul eut l'étrange impression de se regarder lui-même.

— Le soleil est le soleil, et nous sommes dans ce qu'on appelle les Cent Royaumes, plus précisément dans le Royaume d'Asturias. Quant à ce monde, on l'appelle Ténébreuse, et c'est le seul que je connaisse. Quand j'étais petit, on me racontait des fables où toutes les étoiles étaient des soleils comme le nôtre, avec un million de millions de

planètes tournant autour comme la nôtre. J'ai toujours pensé que c'étaient des contes pour faire peur aux bébés et aux petites filles. Pourtant j'ai vu et entendu des choses plus étranges la nuit dernière. C'est mon père qui t'a fait venir ici par sorcellerie, et si tu veux en savoir plus, c'est lui qu'il faudra interroger. Mais nous ne te voulons pas de mal.

Paul entendit à peine ces explications. Il regardait fixement l'homme qui avait son visage, son corps, ses mains, et essayait de comprendre ce qu'il ressentait à son égard.

Son frère. Lui-même. Il devrait me comprendre. Ces pensées lui traversèrent l'esprit. Et en même temps, les submergeant, une rage soudaine : *Comment ose-t-il se promener avec mon visage ?* Puis, totalement dérouté : *S'il est moi, qui suis-je ?*

L'autre exprima sa question tout haut.

— Si tu es moi, dit-il, serrant les poings, alors, qui suis-je ?

Paul dit avec un rire dur :

— Peut-être es-tu le diable, après tout. Comment t'appelles-tu ?

— Bard, dit l'homme, mais on m'appelle *Loup*. Bard di Asturien, le Loup des Kilghard. Et toi ?

— Je m'appelle Paul Harrell, dit-il, puis le doute lui revint.

Était-ce un rêve bizarre enfanté par le caisson de stase ? Était-il mort et arrivé au Walhalla ?

Tout cela n'avait aucun sens. Absolument aucun.

LIVRE UN

Les frères adoptifs

Sept ans plus tôt...

CHAPITRE 1

Les lumières flamboyaient à toutes les fenêtres et ouvertures du Château Asturias ; ce soir-là, le Roi Ardrin d'Asturias donnait une grande fête, car il fiançait sa fille Carlina à son neveu et fils adoptif, Bard di Asturien, fils de son frère Dom Rafaël des Grands Marais. La plupart des nobles d'Asturias et des royaumes voisins étaient venus en l'honneur de la cérémonie et de la fille du roi, et la cour scintillait de leur luxe ; chevaux et montures qu'on menait à l'étable, nobles richement vêtus, roturiers se pressant aux grilles pour apercevoir ce qu'ils pouvaient et acceptant les mets, le vin et les friandises que les cuisines envoyaient à tous les assistants, serviteurs courant de toutes parts pour s'acquitter de leurs tâches, réelles ou inventées.

En haut, dans les appartements cloîtrés des femmes, Carlina di Asturien regardait avec répugnance les voiles brodés, et la robe de velours bleu ornée de perles de Temora, qu'elle porterait pour la cérémonie. Elle avait quatorze ans ; c'était une pâle et mince jeune fille, aux longues tresses noires enroulées sur les oreilles, et aux grands yeux gris, seul trait remarquable dans un visage trop mince et pensif pour être beau. Elle avait les yeux rouges ; elle avait longtemps pleuré.

— Allons, allons, viens, la pressa sa nurse Ysabet. Il ne faut pas pleurer comme ça, *chiya*. Regarde ta belle robe ; plus jamais tu n'en auras une aussi belle. Et Bard est si beau et si brave ; pense seulement que ton père l'a nommé porte-drapeau pour sa bravoure à la bataille de Snow Glen. Et, après tout, ma chère enfant, ce n'est pas comme si tu épousais un étranger ; Bard est ton frère adoptif, élevé avec toi dans la maison du roi depuis ses dix ans. Tu jouais avec lui quand vous étiez petits, et je croyais que tu l'aimais !

— Et je l'aime – en frère, murmura Carlina. Mais l'épouser – non, nounou, je n'en ai pas envie. Je ne veux pas me marier du tout...

— Ah, qu'est-ce que cette folie ? dit la nurse, mécontente, prenant la robe brodée de perles pour aider son bébé à l'enfiler.

Carlina se laissa faire, comme une poupée qu'on habille, sachant

que toute résistance serait vaine.

— Pourquoi donc ne veux-tu pas épouser Bard ? Il est beau et brave : combien de jeunes gens se sont distingués avant d'atteindre leurs seize ans ? demanda Ysabet. Un jour, sans aucun doute, il sera général de toutes les armées de ton père ! Ta répugnance ne vient pas de ce qu'il est *nedesto*, au moins ? Le pauvre petit n'a pas choisi de naître d'une maîtresse de son père au lieu de sa femme légitime !

Carlina eut un petit sourire en l'entendant qualifier Bard de « pauvre petit ». Sa nourrice lui pinça la joue et dit :

— Voilà comme tu dois aller à tes fiançailles, avec le sourire ! Laisse-moi le lacer comme il faut.

Elle tira sur les lacets, puis arrangea les rubans.

— Assieds-toi là, ma jolie, pour que je te mette tes sandales. Regarde comme elles sont belles ; ta mère les a fait faire assorties à ta robe, en cuir bleu orné de perles. Comme tu es jolie, Carlina, jolie comme une fleur bleue ! Je vais te mettre ces rubans dans les cheveux. Ce soir il n'y aura pas de plus jolie fiancée dans tous les neuf royaumes ! Et Bard est assez beau pour être digne de toi, aussi blond que tu es brune...

— Quel dommage qu'il ne puisse pas t'épouser, nounou, dit Carlina avec ironie, puisque tu l'aimes tellement.

— Ah, il ne voudrait pas de moi, vieille et ridée comme je suis, dit Ysabet, contrariée. Un jeune et beau guerrier comme Bard doit avoir une jeune et belle fiancée, et ainsi l'a ordonné ton père... Je n'arrive pas à comprendre pourquoi on ne célèbre pas le mariage dès ce soir, suivi de la nuit de noces !

— Parce que, dit Carlina, j'ai supplié ma mère qui a parlé à mon seigneur et père, et il a consenti à ne célébrer le mariage que lorsque j'aurai quinze ans révolus. Le mariage aura donc lieu dans un an, à la fête du solstice d'été.

— Comment peux-tu supporter cette attente ? Evanda te bénisse, mon enfant, mais si j'avais un jeune amoureux aussi beau que Bard, je ne pourrais pas attendre si longtemps...

Elle vit Carlina se crispier, et reprit d'un ton plus doux :

— As-tu peur du lit conjugal, mon enfant ? Aucune femme n'y est jamais morte, et je ne doute pas que tu le trouves agréable ; mais ce sera moins effrayant pour toi la première fois puisque ton mari est ton frère adoptif et que tu as joué avec lui quand vous étiez enfants.

Carlina secoua la tête.

— Non, ce n'est pas ça, nounou, quoique, comme je te l'ai dit, je ne sois pas portée vers le mariage ; j'aimerais mieux consacrer ma vie à la chasteté et aux bonnes œuvres, parmi les prêtresses d'Avarra.

— Le ciel nous protège ! s'écria Ysabet, choquée. Ton père ne le permettrait jamais !

— Je le sais, nounou. La Déesse m'est témoin que je l'ai supplié de m'épargner ce mariage, mais il m'a rappelé que j'étais une princesse et que c'était mon devoir de me marier, pour apporter de solides alliances à son royaume. Comme ma sœur Amalie qui est déjà mariée au Roi Lorill de Scathfell. Au-delà de la Kadarin, la pauvre, seule dans ces montagnes du Nord, et comme ma sœur Marilla mariée dans le Sud à Dalereuth...

— Es-tu furieuse parce qu'elles ont épousé des rois et des princes, et qu'on te donne seulement au bâtard du frère de ton père ?

Carlina secoua la tête.

— Non, dit-elle avec impatience. Je sais ce que père a en tête. Il veut s'attacher Bard par un lien très puissant, pour qu'il devienne son champion et protecteur. Il n'a pas eu une pensée pour moi ni pour Bard ; c'est une simple manœuvre pour protéger le trône et le royaume !

— Eh bien, dit la nourrice, beaucoup de mariages sont conclus pour des raisons moins valables.

— Mais ce n'était pas nécessaire, dit Carlina d'un ton impatienté. Bard se serait contenté de n'importe quelle femme, et mon père aurait pu lui trouver une aristocrate qui aurait satisfait ses ambitions ! Pourquoi devrais-je passer ma vie avec un homme qui ne se soucie pas de la femme qu'il épouse, que ce soit moi ou une autre, pourvu qu'elle soit assez bien née pour satisfaire son ambition, et qu'elle ait un joli visage et un corps consentant ! Avarra ait pitié de moi, crois-tu que je ne sais pas que toutes les servantes du château ont partagé son lit ? Elles s'en vantent toutes après coup !

— Quant à ça, dit Ysabet, il n'est ni meilleur ni pire que tes frères et tes frères adoptifs. Tu ne peux pas reprocher à un jeune homme de courir les jupons et, au moins, tu sais par leurs vantardises qu'il n'est ni un impuissant ni un amoureux des hommes ! Quand vous serez mariés, tu devras simplement l'occuper dans ton lit pour l'empêcher d'aller dans un autre !

Carlina eut un mouvement de contrariété devant une telle vulgarité.

— C'est de bon cœur que je leur laisserai et Bard et son lit, répondit-elle, et je ne leur disputerai pas la place. Mais j'ai entendu pis ; il paraît qu'il n'accepte pas un refus ; que si une fille lui répond « non » ou qu'il a des raisons de penser qu'elle le rejettera, sa fierté est si grande qu'il lui lance un charme, de sorte qu'elle va dans son lit, dépourvue de volonté, sans pouvoir résister...

— Il paraît que certains hommes ont ce *laran*, dit Ysabet avec un grand sourire. C'est bien utile, même si le jeune homme est beau et vigoureux ; mais je n'ai jamais beaucoup cru à ces histoires de charmes. Quelle jeune femme a besoin d'être ensorcelée pour entrer

dans le lit d'un jeune homme ? Ces vieilles histoires ne sont pour elles que des excuses, si elles se retrouvent hors saison avec le gros ventre...

— Non, nounou, dit Carlina. Je connais au moins un cas où c'est vrai, car ma propre servante Lisarda, qui est une fille sérieuse, m'a dit qu'elle n'avait pas pu s'empêcher...

Ysabet dit avec un rire grossier :

— Toutes les catins disent après coup qu'elles n'ont pas pu se retenir !

— Non, l'interrompit Carlina avec colère. Lisarda n'a pas encore douze ans, sa mère est morte. Elle savait à peine ce qu'il voulait d'elle, sinon qu'elle n'avait pas le choix, et qu'elle devait faire ce qu'il voulait. Pauvre enfant, elle venait juste d'être formée, elle a pleuré dans mes bras, ensuite, et j'ai eu du mal à lui expliquer pourquoi un homme pouvait désirer prendre une femme de *cette façon*...

Ysabet fronça les sourcils et dit :

— Je me demandais ce qui était arrivé à Lisarda...

— Comment pardonner à Bard d'avoir agi ainsi avec une fille qui ne lui avait jamais rien fait ! s'écria Carlina, toujours en colère.

— Enfin, dit la nourrice en soupirant, les hommes font ces choses de temps en temps, et les femmes doivent les accepter.

— Je ne vois pas pourquoi !

— Ainsi va le monde, dit Ysabet.

Puis elle sursauta en consultant la pendule.

— Viens, Carlina, ma chérie, il ne faut pas être en retard à tes propres fiançailles !

Carlina se leva, avec un soupir résigné, juste comme sa mère, la Reine Ariel, entra dans la chambre.

— Es-tu prête, ma fille ?

La reine inspecta la jeune fille de la tête aux pieds, de ses tresses enroulées sur les oreilles à ses fines sandales bleues brodées de perles.

— Il n'y aura pas de plus jolie fiancée, au moins dans les Cent Royaumes. Beau travail, Ysabet.

Ysabet remercia d'une révérence.

— Il ne te manque qu'un nuage de poudre, Carlina ; tu as les yeux rouges, dit la reine. Donne-moi la houppette, Ysabet. Carlina, tu as pleuré ?

Carlina baissa la tête sans répondre. Sa mère dit, fermement :

— Il est malséant de verser ainsi des larmes, et d'ailleurs il s'agit seulement de tes fiançailles !

De sa propre main, elle poudra légèrement les paupières de sa fille.

— Là ; maintenant, une ombre de crayon sur les sourcils... dit-elle, montrant à Ysabet l'endroit où il fallait rectifier le maquillage.

Ravissante. Viens, ma chérie, toutes mes femmes attendent...

Carlina parut dans ses beaux atours, provoquant un concert de cris admiratifs. Ariel, reine d'Asturias, entourée de ses femmes, tendit la main à Carlina.

— Ce soir, tu t'assiéras parmi mes femmes et, quand ton père t'appellera, tu iras rejoindre Bard devant le trône, commença-t-elle.

Carlina regarda le visage serein de sa mère, et eut envie d'appeler à elle une dernière fois. Elle savait que sa mère n'aimait pas Bard – quoique pour de mauvaises raisons ; son statut de bâtard lui déplaisait. Elle n'avait jamais approuvé qu'il fût le frère adoptif de Carlina et Beltran. Ce n'était pas sa mère qui avait conclu ce mariage, mais son père. Et elle savait que le Roi Ardrin n'avait pas l'habitude de régler sa conduite sur ce que ses femmes désiraient. Sa mère lui avait arraché cette unique concession de ne pas être mariée avant ses quinze ans révolus.

Quand ils viendront me passer les bracelets, je hurlerai et refuserai de parler. Je crierai « Non » quand on me demandera si je consens, je m'enfuirai en courant de la salle...

Mais, au fond de son cœur, Carlina savait qu'elle n'aurait pas cette conduite scandaleuse, mais supporterait la cérémonie avec tout le décorum convenant à une princesse d'Asturias.

Bard est soldat, pensa-t-elle avec désespoir, peut-être sera-t-il tué au combat avant le mariage ; puis elle eut des remords, car, à une époque, elle aimait son camarade de jeux et frère adoptif. Elle modifia vivement sa pensée : peut-être trouvera-t-il une autre femme qu'il voudra épouser, peut-être mon père changera-t-il d'idée...

Miséricordieuse Avarra, Grande Mère, aie pitié de moi, épargne-moi ce mariage...

Furieuse, désespérée, elle battit des paupières pour refouler les larmes qui lui montaient aux yeux. Sa mère serait mécontente si elle se déshonorait ainsi.

Dans une chambre basse du château, Bard di Asturien, fils adoptif et porte-drapeau du roi, s'habillait pour ses fiançailles, aidé par ses deux camarades et frères adoptifs : Beltran, fils du roi, et Geremy Hastur, qui, comme Bard, avait été mis en tutelle dans la maison du roi, et était un jeune fils du Seigneur de Carcosa.

Les trois jeunes gens étaient très différents. Grand et carré, Bard avait déjà sa taille d'adulte ; il avait d'épais cheveux blonds nattés en tresse de guerrier derrière la tête, et les bras et les muscles puissants d'un soldat et d'un cavalier ; il dominait les deux autres comme un jeune géant. Le Prince Beltran était grand, lui aussi, mais moins que Bard ; il était mince et juvénile, osseux malgré les rondeurs de l'enfance, et les premiers poils de sa barbe ombrayaient ses joues d'un léger duvet. Ses cheveux étaient courts et bouclés, mais aussi blonds

que ceux de Bard.

Geremy Hastur était plus petit que les deux autres, avec des cheveux roux et un visage mince aux yeux gris dotés de la vivacité de ceux d'un faucon ou d'un furet. Il était vêtu d'un simple habit noir, tenue d'érudit et non de guerrier, et ses manières étaient calmes et discrètes.

Il regarda Bard en riant et dit :

— Il va falloir t'asseoir, mon frère, car ni Beltran ni moi ne sommes assez grands pour tresser ce cordon rouge dans tes cheveux ! Et tu ne peux pas aller à une telle cérémonie sans l'avoir !

— Non, en effet, dit Beltran, faisant asseoir Bard. Tiens, Geremy, fais-le, tu es plus habile de tes mains que moi ou Bard. Je me rappelle, l'automne dernier, quand tu as recousu la blessure de ce garde...

Bard gloussa en baissant la tête pour que ses jeunes amis puissent tresser dans ses cheveux le cordon rouge signifiant qu'il était un guerrier valeureux décoré pour sa bravoure.

— J'ai toujours pensé que toi et tes mains étiez aussi doux que Carlina, dit-il. Pourtant, quand je t'ai vu recoudre cette blessure, j'ai compris que tu avais plus de courage que moi, car je n'aurais jamais pu le faire. Quel dommage qu'il n'y ait pas de cordon rouge pour toi !

Geremy dit d'une voix étouffée :

— Alors, il faudrait donner un cordon rouge à toutes les femmes qui ont enfanté, et à tous les messagers qui se glissent sans être vus derrière les lignes ennemies. Le courage prend bien des formes. Je peux me passer de la tresse et du cordon rouge du guerrier, je crois.

— Un jour peut-être, dit Beltran, quand je gouvernerai ce pays – puisse mon père régner longtemps ! –, je récompenserai d'autres formes de courage que celles déployées sur le champ de bataille. Qu'en penses-tu, Bard ? Tu seras mon champion, si nous vivons jusque-là.

Il fronça soudain les sourcils en regardant Geremy et dit :

— Qu'est-ce que tu as, mon ami ?

Geremy Hastur secoua sa tête rousse et dit :

— Je ne sais pas – un frisson soudain ; peut-être, comme disent les montagnards, une bête sauvage qui a pissé à l'endroit de ma future tombe.

Il finit de tresser le cordon rouge dans la natte de Bard, puis lui tendit son épée et sa dague et l'aida à les ceindre.

— Je suis un soldat, dit Bard ; je connais très peu les autres formes de courage.

Il revêtit sa cape brodée de cérémonie, rouge vif, assortie au rouge de son cordon.

— Il me faut plus de courage pour affronter les mômeries de ce soir, je vous assure ; je préfère me trouver devant l'ennemi, l'épée à la

main !

— Qui parle d'ennemis, mon frère ? demanda Beltran, inspectant son ami. Tu n'as certainement aucun ennemi dans la maison de mon père ! Combien de garçons de ton âge se sont-ils vu accorder le cordon de guerrier et ont été faits porte-drapeau sur le champ de bataille, avant leurs seize ans révolus ? Et quand tu as tué Dom Ruyven de Serrais et son écuyer, sauvant deux fois la vie du roi à Snow Glen...

Bard secoua la tête.

— Dame Ariel ne m'aime pas. Elle romprait ce mariage si elle le pouvait. Et elle est furieuse parce que c'est moi, et pas toi, qui me suis couvert de gloire sur le champ de bataille.

Beltran secoua la tête.

— C'est peut-être simplement une réaction de mère, hasarda-t-il. Il ne lui suffit pas que je sois prince et héritier du trône, elle voudrait aussi que je sois un guerrier célèbre. Ou peut-être, poursuivit-il, essayant de tourner la chose à la plaisanterie, mais avec une amertume sous-jacente que perçut Bard, craint-elle que ton courage et ta renommée ne donnent à mon père meilleure opinion de toi que de son fils.

— Pourtant, Beltran, tu as suivi le même enseignement que moi ; toi aussi, tu aurais pu gagner la décoration du guerrier. Ce sont les hasards de la guerre, je suppose, ou la chance sur le champ de bataille, dit Bard.

— Non, dit Beltran. Je ne suis pas un guerrier-né, et je n'ai pas tes dons. Je ne peux que m'acquitter honorablement de ma tâche et sauver ma peau en tuant quiconque la menace.

Bard éclata de rire et dit :

— Eh bien, crois-moi, Beltran, je ne fais pas autre chose.

Mais Beltran secoua sombrement la tête.

— Certains sont des guerriers-nés, et d'autres des guerriers fabriqués ; moi, je ne suis ni l'un ni l'autre.

Geremy intervint, essayant d'alléger l'atmosphère.

— Mais tu n'as que faire d'être un grand guerrier, Beltran ; tu dois te préparer à gouverner un jour l'Asturias, et alors tu auras autant de guerriers que tu le voudras, et peu importera que tu ignores par quel bout on attrape une épée ! C'est toi qui commanderas tous tes guerriers, et aussi tous tes sorciers... Accepteras-tu alors que je te serve en qualité de *laranzu* ?

Il s'était servi du vieux mot signifiant *sorcier* ou *magicien*, et Beltran sourit en lui serrant amicalement l'épaule.

— Ainsi, j'aurai un sorcier et un guerrier pour frères adoptifs, et nous gouvernerons l'Asturias tous les trois, luttant ensemble contre ses ennemis, par l'épée et la sorcellerie ! Mais si les dieux nous sont miséricordieux, que ce jour soit long à venir. Geremy, envoie ton page

dans la cour pour voir si le père de Bard est venu assister aux fiançailles de son fils.

Geremy allait faire signe au jeune homme qui attendait leurs ordres, mais Bard secoua la tête.

— Épargne-lui cette corvée, dit-il, serrant les dents. Il ne viendra pas, et il est inutile de faire semblant de l'attendre.

— Pas même pour te voir épouser la propre fille du roi ?

— Il viendra peut-être pour le mariage, si le roi lui signifie que son absence l'offenserait, dit Bard, mais pas pour de simples fiançailles.

— Mais les fiançailles sont un véritable engagement, dit Beltran. Dès que les bracelets seront refermés, tu seras le mari légitime de Carlina, et elle ne pourra pas épouser un autre homme tant que tu vivras ! C'est seulement parce que ma mère la trouve trop jeune pour le lit conjugal qu'elle a fait retarder d'un an la cérémonie. Mais Carlina est ta femme ; et toi, Bard, tu es mon frère.

Il avait dit cela avec un grand sourire, et Bard, malgré son impassibilité apparente, en fut touché. Il répondit :

— C'est sans doute la meilleure part du marché.

— Je suis quand même étonné que Dom Rafaël ne vienne pas pour tes fiançailles, dit Geremy. On lui a sûrement fait savoir que tu as été décoré pour bravoure sur le champ de bataille, et nommé portedrapeau du roi, que tu as tué Dom Ruyven et son écuyer du même coup d'épée – si j'en avais fait autant, mon père serait fou de joie et de fierté !

— Oh, je ne doute pas que mon père soit fier de moi, dit Bard, le visage empreint d'une profonde amertume, étrange chez un si jeune homme. Mais en toutes choses il écoute Dame Jerana, sa femme légitime ; elle n'a jamais oublié qu'il a abandonné son lit après ses douze ans de stérilité ; et elle n'a jamais pardonné à ma mère de lui avoir donné un fils. De plus, elle était furieuse que mon père m'élève dans sa propre maison et me fasse instruire en l'usage des armes et des manières de la cour, au lieu de me mettre en nourrice, puis en tutelle pour apprendre à labourer ou cultiver les champignons !

— Elle aurait pourtant dû être contente que quelqu'un donne à son mari le fils qu'elle ne pouvait pas enfanter, dit Beltran.

Bard haussa les épaules.

— Ce n'est pas dans le caractère de Dame Jerana ! Au contraire, elle s'est entourée de *leronis* et de sorcières – la moitié de ses dames d'honneur sont rousses et magiciennes entraînées – jusqu'à ce que l'une lui donne un charme quelconque pour guérir sa stérilité. Alors, elle a mis au monde mon petit frère Alaric. Et après, comme mon père ne pouvait rien lui refuser depuis qu'elle lui avait donné un fils et héritier, elle s'est mise en devoir de se débarrasser de moi. Oh, Jerana

me manifestait toute la bonté possible, jusqu'à la naissance de son fils ; elle feignait d'être une vraie mère pour moi, mais je voyais le coup qu'elle retenait derrière chacun de ses baisers ! Je crois qu'elle avait peur que je ne fasse ombrage à son fils, parce qu'Alaric était petit et maladif, tandis que je suis fort et en bonne santé, et elle me haïssait d'autant plus qu'Alaric m'aimait.

— J'aurais cru, dit Beltran, qu'elle serait contente que son fils ait un frère fort pour le protéger et le chérir...

— J'aime mon frère, dit Bard. Il y a des moments où je pense que personne d'autre au monde ne se soucie que je vive ou meure : depuis l'instant où il a été assez grand pour distinguer un visage d'un autre, Alaric m'a souri et tendu ses petits bras pour que je le porte sur mes épaules et que je le fasse monter sur mon cheval. Mais, pour Jerana, il était inconvenant qu'un demi-frère bâtard soit le compagnon de jeux et l'écuyer choisi de son petit prince ; elle voulait des princes et des fils d'aristocrates pour compagnons de son fils ! Et, un jour qu'il était malade, je l'ai mise en fureur en me glissant sans permission dans sa précieuse nurserie. Un enfant de quatre ans ! Et elle était furieuse parce que son frère pouvait l'endormir en chantant, alors que ses berceuses à elle ne l'endormaient pas.

Il avait le visage dur et amer, refermé sur ses souvenirs.

— Après cela, elle n'a pas laissé mon père en paix un instant jusqu'à ce qu'il m'éloigne. Et au lieu de lui ordonner de se taire et de gouverner sa maison, comme tout homme doit le faire, il a choisi la paix au lit et au foyer en m'éloignant de ma maison et de mon frère !

Geremy et Beltran gardèrent quelques instants le silence devant tant d'amertume. Puis Geremy lui tapota le bras, et dit avec tendresse et embarras :

— Eh bien, tu as deux frères à tes côtés ce soir, Bard, et tu n'auras bientôt que des parents ici.

Bard eut un sourire morne, plein de rancune.

— La Reine Ariel ne m'aime pas plus que ma belle-mère. Je suis sûr qu'elle trouvera le moyen de dresser Carlina contre moi, et peut-être aussi contre vous deux. Je ne blâme pas mon père, sauf pour avoir écouté une femme ; que Zandru me torde le pied si j'écoute jamais ce qu'une femme a à dire !

Beltran éclata de rire :

— On ne dirait pas que tu détestes les femmes, Bard... à en croire les servantes : le jour où tu entreras dans le lit de Carlina, on pleurera dans tout le royaume d'Asturias !

— Oh, quant à ça, dit Bard, faisant un effort délibéré pour s'accorder à l'humeur joyeuse de ses amis, je n'écoute les femmes que dans un seul lieu, et je n'ai pas besoin de vous dire lequel...

— Et pourtant, dit Beltran, quand vous étiez petits, je me rappelle

que tu écoutais toujours Carlina ; tu montais dans un arbre où nul autre ne se serait hasardé, pour lui récupérer son chaton, et quand je me querellais avec elle, j'ai bien vite appris à céder, sinon tu m'aurais battu, car tu prenais toujours son parti !

— Oh – Carlina, dit Bard, son amertume faisant place au sourire. Carlina n'est pas comme les autres femmes ; et je ne la mets pas dans le même sac que toutes les autres catins et traînées de cette maison ! Quand nous serons mariés, crois-moi, je n'aurai plus d'yeux pour aucune autre. Je t'assure qu'elle n'aura pas besoin comme Dame Jerana de s'entourer de charmes pour me garder fidèle. Depuis mon arrivée ici, elle a toujours été bonne pour moi...

— Nous aurions tous été bons pour toi, protesta Beltran, mais tu ne voulais parler à personne et menaçais de te battre avec nous...

— Carlina, en tout cas, m'a fait sentir que, pour une fois, quelqu'un se souciait peut-être que je vive ou meure, dit Bard, et je n'avais pas envie de me battre avec elle. Maintenant, votre père a choisi de me la donner – ce que je n'aurais jamais espéré vu que je suis né bâtard. Dame Jerana m'a éloigné de ma maison, de mon père et de mon frère, mais j'ai peut-être retrouvé un foyer ici.

— Même avec Carlina pour épouse ? dit Beltran d'un ton moqueur. Elle n'est pas du genre que je choisirais pour femme : maigrichonne, brune, ordinaire – j'aimerais autant coucher avec l'un de ces épouvantails qu'on plante dans les champs pour faire peur aux corbeaux !

Bard répondit avec entrain :

— Il ne faut pas demander à un frère d'être conscient de la beauté de sa sœur, et ce n'est pas pour sa beauté que je la désire.

Jeremy Hastur, qui avait les cheveux roux et le *laran* des Hastur de Carcosa, qui lui permettait de lire les pensées sans même l'aide de la pierre-étoile qu'utilisaient les *leronis* et les sorcières, sentit les pensées de Bard tandis qu'ils se dirigeaient vers le Grand Hall pour la cérémonie des fiançailles.

Ce ne sont pas les femmes qui manquent pour coucher, pensait Bard. Mais, avec Carlina, c'est différent. C'est la fille du roi ; en l'épousant, je cesse d'être un bâtard et un zéro, et je deviens le champion et le portedrapeau du roi ; j'aurai un foyer, une famille, des frères, et un jour des enfants... je serai reconnaissant toute ma vie à une femme qui m'apporte tout cela ; je jure qu'elle n'aura jamais lieu de reprocher à son père de l'avoir donnée au bâtard de son frère...

C'est sûrement une raison assez bonne pour un mariage, pensa Jeremy. Peut-être ne désire-t-il pas Carlina pour elle-même, mais comme symbole de ce qu'elle peut lui apporter. Pourtant bien des mariages sont célébrés tous les jours dans le royaume pour des raisons moins valables. Et s'il est bon envers Carlina, elle sera sûrement

satisfaite de cette union.

Pourtant, il était inquiet, car il savait que Carlina avait peur de Bard. Il était présent quand le Roi Ardrin avait parlé de ce mariage à sa fille : il avait entendu le cri de Carlina, choquée, il l'avait vue pleurer.

Enfin, il n'y avait rien à faire ; le roi suivrait son idée, et après tout il était juste qu'il récompensât son porte-drapeau, qui, bien que bâtard, était aussi son neveu, par des honneurs et un riche mariage au sein de sa famille ; cela attacherait solidement Bard au trône du Roi Ardrin, dont il deviendrait le champion. C'était peut-être dommage pour Carlina, mais toutes les filles devaient se marier tôt ou tard, et elle aurait pu tomber sur un vieux libertin, sur un guerrier blanchi sous le harnais, ou même sur un bandit barbare de quelque petit royaume d'au-delà de la Kadarin, si son père avait jugé utile de conclure une alliance avec lui. Au contraire, il la donnait à un parent proche, qui était son frère adoptif et son ancien compagnon de jeux et qui avait toujours été son champion dans son enfance. Carlina ne tarderait pas à accepter la situation.

Mais son regard perçant repéra immédiatement les yeux rouges sous la poudre et le maquillage. Il leva la tête et considéra Carlina avec compassion, souhaitant qu'elle pût connaître Bard comme il le connaissait. Si elle comprenait son fiancé, peut-être serait-il moins amer, moins renfermé, et se sentirait-il moins réprouvé. Geremy soupira, pensant à son propre exil.

Car Jeremy Hastur, lui aussi, n'était pas venu volontairement à la cour du Roi Ardrin. Il était le plus jeune fils du Roi Istvan de Carcosa ; et on l'avait mis en tutelle chez le Roi Ardrin, mi-otage, mi-diplomate, en gage de relations amicales entre les maisons royales d'Asturias et d'Hastur de Carcosa. Il eût souhaité devenir le conseiller, sorcier, *laranzu* de son père – il avait toujours su qu'il n'avait pas une nature de guerrier –, mais celui-ci l'avait envoyé ici en otage, comme il se serait débarrassé d'une fille en la mariant au loin. Au moins, pensa Geremy, Carlina n'aura pas à quitter son foyer après le mariage !

La cour se leva à l'entrée du Roi Ardrin. Bard, debout près de Beltran, écoutant les annonces des hérauts, se surprit à scruter la foule pour voir si son père était venu au dernier moment, pour lui faire la surprise, puis, déçu, regarda droit devant lui, l'air coléreux. Que lui importait ? Le Roi Ardrin l'estimait plus que son propre père, il l'avait décoré sur le champ de bataille, lui avait donné des terres, le cordon rouge de guerrier, et la main de sa plus jeune fille. Pourquoi donc se soucier de son père, resté chez lui pour écouter le poison que cette vieille peau de Jerana distillait à ses oreilles ?

Mais je voudrais que mon frère soit là. Je voudrais qu'Alaric sache que je suis le champion et le gendre du roi... Il doit avoir sept ans,

maintenant...

Au moment fixé, il s'avança, discrètement poussé par Beltran et Geremy. Carlina était debout à la droite du trône. Les oreilles de Bard sifflaient, au point qu'il entendit à peine les paroles du roi.

— Bard mac Fianna, dit Asturien, que j'ai nommé mon portedrapeau, dit Ardrin d'Asturias, nous vous avons convoqué ce soir pour être fiancé à ma plus jeune fille, Dame Carlina. Bard, acceptez-vous d'entrer dans ma maison ?

Bard répondit d'une voix ferme, ce qui l'étonna car il tremblait intérieurement. Comme dans la bataille, se dit-il, où quelque chose vous raffermirait toujours lorsqu'il le faut.

— Mon seigneur et mon roi, j'accepte.

— Alors, dit Ardrin, prenant d'un côté la main de Bard, et de l'autre celle de Carlina, unissez vos mains devant cette assemblée et échangez vos serments.

Bard serra dans la sienne la main de Carlina, très douce, glacée, aux doigts si minces et fuselés qu'ils lui parurent dépourvus de squelette ; la jeune fille ne le regarda pas.

— Carlina, dit Ardrin, consentez-vous à prendre cet homme pour époux ?

Elle murmura quelque chose que Bard ne comprit pas. Il supposa que c'était la formule de consentement. Au moins, elle n'avait pas refusé.

Il se pencha, et, comme l'exigeait le rituel, baisa ses lèvres tremblantes. Car elle tremblait ! Enfer et damnation ! Avait-elle peur de lui ? Il respira l'odeur florale de ses cheveux et de quelque cosmétique dont on avait maquillé son visage. Quand il se redressa, un coin du col de Carlina, raide de broderies, lui gratta un peu la joue. En bien, pensa-t-il, il connaissait bien les femmes ; bientôt elle perdrait ses craintes dans ses bras, comme les autres, même si pour le moment elle ressemblait à une poupée endimanchée. La pensée d'avoir Carlina dans son lit lui donna le vertige. Carlina. Sienna à jamais, sa princesse et sa femme. Personne, alors, ne pourrait plus le traiter de bâtard ou de réprouvé. Carlina, son foyer, sa bien-aimée... son bien. Sa gorge se serra en prononçant les paroles rituelles.

— Devant cette assemblée de nos pairs, je jure de vous épouser, Carlina, et de vous chérir à jamais.

Il l'entendit répondre en un murmure.

— Devant... assemblée de nos pairs... jure de vous épouser...

Mais, malgré ses efforts, elle ne put se résoudre à prononcer son nom.

Maudite soit la Reine Ariel et ses plans ridicules pour se débarrasser de lui ! Le mariage aurait dû avoir lieu immédiatement, suivi de la nuit de noces, et ainsi Carlina aurait tout de suite perdu ses craintes ! Il tremblait en y pensant. Il n'avait jamais autant désiré une femme. Il lui serra la main pour la rassurer, mais ne sentit chez elle qu'une légère crispation de douleur.

Le Roi Ardrin déclara :

— Puissiez-vous être unis à jamais.

Bard lâcha à regret la main de Carlina. Ensemble, ils portèrent une coupe de vin à leurs lèvres. C'était fait ; Carlina était sa femme. Maintenant, il était trop tard pour que le Roi Ardrin change d'avis. Bard réalisa que, jusqu'à cet instant, il avait craint que quelque chose ne vienne s'interposer entre lui et sa bonne fortune, que la malice de sa belle-mère ou de la Reine Ariel ne se dresse entre lui et Carlina, qui représentait pour lui le foyer, la situation sociale, l'honneur...

Maudites soient toutes les femmes ! Enfin, toutes les femmes excepté Carlina !

Beltran lui donna l'accolade de parent en disant :

— Maintenant, tu es vraiment mon frère !

Et Bard sentit que Beltran avait toujours été un peu jaloux de son amitié avec Geremy ; maintenant, le lien avec Beltran était si fort que Geremy n'avait rien de comparable à lui opposer. Beltran et Geremy avaient prêté le serment de frères jurés et échangé leurs dagues avant d'être sortis de l'enfance. Personne, pensa Bard avec une bouffée de ressentiment, ne lui avait jamais proposé de prêter le serment de *bredin* ; pas avec lui, bâtard et réprouvé... eh bien, c'était terminé, et à jamais. Maintenant, il était le gendre du roi, le promis de Carlina. Le beau-frère, sinon le frère juré, du Prince Beltran. Il lui sembla qu'il marchait plus fièrement ; s'apercevant dans l'un des miroirs du Grand Hall, il eut l'impression d'être plus beau tout d'un coup, plus grand, bref, plus valeureux qu'il ne s'était jamais vu.

Plus tard, quand les ménestrels commencèrent à jouer, il invita Carlina. La danse séparait les couples, en constituait d'autres au cours de figures compliquées, puis reconstituait les couples originels. À mesure que les figures les réunissaient, Bard se dit que Carlina prenait ses mains avec moins de répugnance. Geremy dansait avec l'une des plus jeunes dames d'honneur de la reine, une rousse du nom de Ginevra – Bard ignorait son autre nom ; elle avait joué avec Carlina

quand elle était petite, puis était devenue dame d'honneur. Bard se demanda si Ginevra partageait le lit de Geremy. Sans doute ; sinon, aucun homme ne consacrerait autant de peine et de temps à une femme. Ou peut-être Geremy s'efforçait-il toujours de la persuader. Dans ce cas, Geremy était un imbécile. Quant à lui, Bard ne courtisait jamais des vierges de haute naissance ; elles exigeaient trop de flatteries et de dévotion. Et il ne choisissait pas non plus les plus jolies ; il avait découvert qu'elles promettaient beaucoup mais tenaient assez peu. Ginevra était presque assez ordinaire pour être dûment reconnaissante à un homme de ses attentions. Mais comment pouvait-il penser à ces choses alors qu'il possédait Carlina ?

Pourtant, pensa-t-il sombrement en la conduisant vers le buffet pour boire une coupe de vin après la danse, il ne la possédait pas, pas encore ! Une année à attendre ! Mille tonnerres, pourquoi sa mère avait-elle fait ça ?

Carlina refusa de la tête quand il proposa de remplir la coupe qu'elle venait de vicier.

— Non, merci, je n'aime pas tellement le vin, Bard – et je trouve que tu as assez bu, ajouta-t-elle avec sérieux.

— J'aimerais mieux un baiser de toi que toutes les boissons jamais fabriquées, balbutia-t-il.

Carlina le regarda, étonnée ; puis ses lèvres vermeilles s'écartèrent en un sourire.

— Bard, je ne t'avais jamais entendu tourner un compliment ! Se pourrait-il que tu aies pris des leçons de galanterie avec notre cousin Geremy ?

Décontenancé, Bard répondit :

— Je ne sais pas tourner un compliment. Désolé, Carlina. Veux-tu que j'apprenne l'art de te flatter ? Je n'ai jamais eu le temps pour ces choses-là.

Mais Carlina entendit parfaitement le contenu informulé de sa pensée : Geremy n'a rien d'autre à faire que de conter fleurette aux femmes.

Soudain, elle revit Bard, tel qu'il était arrivé, trois ans plus tôt ; il lui avait fait l'impression d'un grand dadais campagnard et boudeur, refusant de montrer ses bonnes manières, ou de se joindre à leurs jeux. Même alors, il était plus grand que tous les autres enfants, plus même que la plupart des hommes, et plus large de carrure. Il manifestait peu d'intérêt pour leurs leçons d'escrime avec des épées de bois et, durant ses récréations, écoutait les gardes raconter des histoires de campagnes et de guerres. Aucun des enfants ne l'aimait beaucoup, mais Geremy affirmait qu'il était très seul et avait pris la peine de l'inviter à partager leurs jeux.

Soudain, elle eut presque pitié du garçon auquel elle était fiancée.

Elle n'avait pas envie de l'épouser ; mais on ne lui avait pas demandé son avis, à lui non plus, et on ne pouvait pas demander à un homme de refuser une fille de roi. Il avait presque toute sa vie à se préparer à combattre et à faire la guerre ; ce n'était pas sa faute s'il n'était pas galant et courtisan comme Geremy. Elle aurait préféré épouser Geremy – quoique, ainsi qu'elle l'avait dit à sa nourrice, elle eût mieux aimé ne pas se marier du tout. Non qu'elle éprouvât une grande attirance pour Geremy, mais il était plus doux et elle avait l'impression de le comprendre mieux. Bard, pourtant, avait l'air si malheureux !

Elle dit, buvant les dernières gouttes de vin de sa coupe :

— Et si l'on s'asseyait pour bavarder un moment ? À moins que tu ne préfères retourner danser ?

— Je préfère bavarder, dit-il. Je ne connais rien à la danse ni à tous ces arts de cour !

De nouveau, elle sourit, révélant ses fossettes :

— Tu es assez léger pour être escrimeur – et Beltran affirme que tu es sans rival dans ce domaine : tu devrais donc être bon danseur également. Et n'oublie pas que nous dansions ensemble quand nous étions enfants ; voudrais-tu me faire croire que tu as oublié, depuis tes douze ans ?

— Pour ne rien te cacher, Carlina, dit-il avec hésitation, j'ai terminé ma croissance très jeune, alors que tous ceux de mon âge étaient encore petits. J'étais grand, avec des pieds qui me semblaient encore plus grands, et j'avais l'impression d'être une grosse brute ! Quand j'ai commencé à aller à la guerre et à me battre, ma taille et mon poids m'ont donné un avantage... mais je me vois toujours mal en courtisan.

Quelque chose dans cet aveu la toucha profondément. Elle se douta qu'il n'avait jamais rien dit de semblable à personne. Elle répondit :

— Tu n'es pas gauche, Bard. Je trouve que tu dances bien. Mais si ça te gêne, tu n'as pas besoin de recommencer à danser, du moins pas avec moi. Asseyons-nous pour bavarder un moment.

Elle se tourna vers lui en souriant :

— Il faudra que tu apprennes à m'offrir ton bras quand nous traverserons une salle ensemble. Avec l'aide de la Déesse, j'arriverai peut-être un jour à te civiliser !

— Ce ne sera pas une mince tâche, dit-il, la laissant poser une main légère sur son bras.

Ils trouvèrent des sièges dans le fond de la salle, à l'écart des danseurs, près d'une table où des gens plus âgés jouaient aux dés et aux cartes. Un homme de la maison du roi se dirigea vers eux, à l'évidence pour inviter Carlina à danser, mais Bard le foudroya du

regard et il se découvrit quelque chose d'urgent à faire ailleurs.

Bard tendit une main qu'il trouvait maladroite, et toucha la tempe de Carlina.

— Quand nous étions devant ton père, j'ai eu l'impression que tu avais pleuré. Carlie, quelqu'un t'a-t-il fait de la peine ?

— Non, dit-elle, secouant la tête.

Mais Bard était juste assez télépathe – bien que la *leronis* qui l'avait testé à douze ans ne lui eût pas trouvé beaucoup de *laran* – pour sentir qu'elle ne lui donnait pas la vraie raison de ses larmes et pour la deviner.

— Tu n'es pas heureuse de ce mariage, dit-il, fronçant les sourcils, et il la sentit se crisper comme quand il lui avait serré la main.

Elle baissa la tête.

— Je n'ai aucun désir de me marier, dit-elle enfin. Et j'ai pleuré parce que personne ne demande son avis à une fille.

Bard continua à froncer les sourcils, n'en croyant pas ses oreilles.

— Au nom d'Avarra, que ferait une femme si elle ne se mariait pas ? Tu ne veux quand même pas rester à la maison toute ta vie ?

— J'aimerais pouvoir choisir de le faire, dit Carlina. Ou peut-être choisir moi-même mon mari. Mais je préférerais encore ne pas me marier du tout. J'aimerais aller dans une tour et devenir *leronis*, en conservant ma virginité pour la Vision, comme l'ont fait certaines dames de ma mère, ou aller vivre parmi les prêtresses d'Avarra, sur l'île sacrée qui n'appartient qu'à la Déesse. Cela te semble étrange ?

— Oui, dit Bard. J'ai toujours entendu dire que le plus grand désir d'une fille était de se marier le plus tôt possible.

— Et c'est vrai, pour la plupart des femmes, mais pourquoi les femmes se ressembleraient-elles davantage entre elles que toi et Jeremy ? Tu as choisi d'être soldat, et lui, d'être *laranzu* ; tous les hommes, selon toi, devraient-ils choisir d'être des guerriers ?

— Ce n'est pas la même chose pour les hommes, dit Bard. Les femmes ne comprennent pas ces choses, Carlie. Tu as besoin d'avoir un foyer, des enfants, et un homme pour t'aimer.

Il lui prit la main et porta ses doux doigts fuselés à ses lèvres.

Carlina ressentit une colère soudaine, mêlée à son étrange compassion. Elle eut envie de le rabrouer vertement, mais il la regardait avec tant de gentillesse et d'espoir qu'elle renonça à exprimer sa pensée.

On ne pouvait rien lui reprocher ; s'il y avait quelqu'un à blâmer, c'était son père qui l'avait donnée à Bard comme le cordon rouge qu'il portait dans sa tresse de guerrier, en récompense pour sa bravoure sur le champ de bataille. Pourquoi lui tenir rigueur des coutumes du pays qui traitaient une femme comme du bétail, comme un pion sur l'échiquier politique de son père ?

Il suivit une partie de ces pensées, le front plissé, en lui tenant la main.

— Tu ne veux pas du tout te marier avec moi, Carlisle ?

— Oh, Bard, dit-elle, et il sentit de la douleur dans sa voix. Il ne s'agit pas de toi. Vraiment, je t'assure, mon frère et mon fiancé, si je dois me marier, je te préfère encore à tout autre. Peut-être, un jour – quand je serai plus vieille, quand nous aurons vieilli tous les deux – si les dieux le veulent, arriverons-nous à nous aimer comme il sied à des gens mariés.

Serrant sa grosse main dans les siennes, elle ajouta :

— Que les dieux nous l'accordent.

Puis quelqu'un vint inviter Carlina à danser ; et, malgré la colère évidente de Bard, elle dit :

— Je le dois, Bard ; l'un des devoirs d'une fiancée, comme tu le sais très bien, est de danser avec tous ceux qui l'invitent ; et toutes les jeunes filles qui désirent se marier dans l'année croient que cela porte chance de danser avec le fiancé. Nous pourrions de nouveau bavarder tout à l'heure, mon ami.

Bard céda à regret. Rappelé à son devoir, il circula dans la salle et dansa avec trois ou quatre dames d'honneur de la Reine Ariel comme il convenait à un homme attaché à la maison du souverain et portedrapeau de surcroît. Mais il ne cessait de chercher des yeux Carlina, ses cheveux noirs et sa robe bleue brodée de perles.

Carlina. Carlina était à lui, et il réalisa qu'il haïssait d'une haine violente tous ceux qui la touchaient. Comment osaient-ils ? Et elle, où avait-elle la tête, de flirter comme ça, levant des yeux aguichants sur tout homme qui s'approchait pour l'inviter – comme une impudente fille à soldats ? Pourquoi les encourageait-elle ? Pourquoi ne se montrait-elle pas timide et modeste, refusant de danser avec tout autre que son promis ? Il savait que c'était déraisonnable, mais il lui semblait qu'elle tentait de séduire tous les hommes qui l'approchaient. Il réprima sa colère quand elle dansa avec Beltran puis avec son père, et enfin avec le vétéran de soixante ans dont la petite-fille était la sœur adoptive de Carlina, mais, chaque fois qu'elle dansait avec un jeune soldat ou avec un jeune garde de la maison du roi, il lui semblait que la Reine Ariel le regardait d'un air triomphant.

Naturellement, ce qu'elle lui avait dit quant à son désir de ne pas se marier – il s'agissait d'enfantillages, il n'en croyait pas un mot. Elle devait éprouver une passion enfantine pour un homme pas vraiment digne d'elle, à qui ses parents ne la donneraient jamais, c'était sûr ; et maintenant qu'elle était fiancée et en âge de danser avec d'autres hommes que ses parents, nul doute qu'elle allait profiter de l'occasion pour le rechercher. Bard savait que, s'il trouvait Carlina avec un autre homme, il le dépècerait de ses propres mains, et quant à Carlina, il...

La maltraiterait-il ? Non. Il exigerait simplement qu'elle lui accorde ce qu'elle avait donné à l'autre, et il la posséderait si bien qu'elle ne penserait plus jamais à un autre. Il scruta jalousement les rangs des gardes, mais Carlina n'accordait pas plus d'attention à l'un qu'à l'autre, dansant courtoisement avec tous ceux qui l'invitaient, sans accorder jamais une seconde danse à aucun.

Voilà pourtant qu'elle dansait pour la deuxième fois avec Geremy, se laissant serrer un peu plus étroitement que par les autres, et elle riait avec lui, qui penchait sa tête rousse vers sa tête brune. Lui faisait-elle des confidences, lui disait-elle qu'elle n'avait pas envie d'épouser Bard ? Est-ce Geremy qu'elle avait envie d'épouser, par hasard ? Après tout, Geremy appartenait au clan des Hastur, descendants des fils et filles légendaires de Cassilda, la fille de Robardin... apparentés à tous les dieux, du moins à ce qu'ils prétendaient. Au diable les Hastur, les di Asturien appartenaient également à une lignée noble et ancienne ; pourquoi devait-elle préférer Geremy ? Fou de rage et de jalousie, il traversa la salle pour les rejoindre, assez conscient des bienséances pour se retenir d'interrompre leur danse. Mais, dès que la musique s'arrêta et qu'ils s'écartèrent en riant, il s'avança si résolument qu'il bouscula un autre couple sans s'excuser.

— Il est temps de danser de nouveau avec ton fiancé, dit-il.

Geremy gloussa.

— Comme tu es impatient, Bard – surtout quand on pense que vous aurez toute une vie à passer ensemble, dit-il, posant amicalement la main sur le bras de Bard. Eh bien, Carlie, tu sais au moins que ton fiancé n'est pas indifférent !

Bard, sentant un peu d'ironie dans ces paroles, rétorqua avec colère :

— Ma fiancée, dit-il, soulignant lourdement le mot, est *Dame Carlina* pour toi, et pas *Carlie* !

Geremy le regarda, croyant qu'il plaisantait :

— C'est à ma sœur adoptive de me dire quand je ne pourrai plus l'appeler par le nom que je lui donnais quand ses cheveux étaient trop courts pour être tressés, dit-il en souriant. Qu'est-ce qui te prend, Bard ?

— Dame Carlina est ma promise, dit Bard avec raideur, et tu te conduiras envers elle comme envers une femme mariée.

Carlina ouvrit la bouche, interloquée, et la referma sans rien dire.

— Bard, répondit-elle enfin d'un ton patient, quand nous serons vraiment mari et femme et pas simplement fiancés, je te permettrai peut-être de me dire comment je dois me conduire envers mes frères adoptifs ; et peut-être pas. Pour le moment, je continuerai à faire exactement comme il me plaît à cet égard ! Fais des excuses à Geremy, ou ne reparais plus devant moi ce soir !

Bard la regarda, désespéré et furieux. Voulait-elle le faire ramper devant ce porteur de sandales, devant ce *laranzu* ? Voulait-elle insulter son fiancé en public à cause de Geremy Hastur ? Était-ce donc Geremy qu'elle préférait ?

Geremy le fixait, lui aussi, en en croyant à peine ses oreilles, mais le Roi Ardrin regardait dans leur direction, et il y avait assez de problèmes dans cette maison ce soir, il le sentait. Il fallait éviter une querelle. De plus, il n'avait pas envie de se disputer avec son frère adoptif et ami. Bard était seul ici, sans père pour le soutenir, et sans doute se montrait-il très susceptible parce que son plus proche parent n'avait pas pris la peine de faire une demi-journée de voyage pour le voir honoré et marié à la fille du roi. Il essaya donc de désamorcer sa colère.

— Je n'ai pas besoin que Bard me fasse des excuses, dit-il. Si je l'ai offensé, c'est moi au contraire qui lui demande pardon. Et d'ailleurs, voilà Ginevra qui m'attend. Bard, mon cher ami, sois le premier à nous féliciter ; je lui ai demandé la permission d'écrire à mon père pour solliciter l'autorisation de nous fiancer, et elle n'a pas refusé, disant simplement qu'elle devait demander au sien l'autorisation d'accepter ma proposition. Ainsi, si tous les parents sont d'accord, dans un an à peu près, je serai à la place que tu occupes ce soir ! Ou même, si les dieux me sont propices, dans les montagnes de mon pays natal...

Carlina lui toucha le bras :

— Tu as le mal du pays, Geremy ? demanda-t-elle doucement.

— Le mal du pays ? Pas vraiment, je l'ai quitté trop jeune, dit-il. Mais parfois, au coucher du soleil, j'ai la nostalgie du lac, des tours de Carcosa détachées sur le soleil couchant, et du coassement des grenouilles à la tombée de la nuit qui fut ma première berceuse.

Carlina dit gentiment :

— Je n'ai jamais quitté ma maison, mais ce doit être affreux. Je suis une femme, et j'ai été élevée dans l'idée que, quoi qu'il arrive, je devrais un jour quitter ma famille...

— Et maintenant, dit Geremy en lui touchant la main, les dieux t'ont été cléments, car ton père t'a donnée à un membre de sa maison et tu n'auras jamais à quitter ton foyer.

Oubliant Bard, elle lui sourit en disant :

— Si quelque chose pouvait me réconcilier avec le mariage, ce serait cela.

Pour Bard, ces paroles furent comme du sel versé sur une blessure à vif. Il intervint sèchement :

— Très bien, va donc rejoindre Ginevra.

Et, prenant le bras de Carlina, il l'attira rudement à l'écart. Quand ils furent hors de portée d'oreilles indiscrètes, il la fit pivoter vers lui.

— Ainsi tu as dit à Geremy que tu ne voulais pas m'épouser ? As-tu raconté cela à tous tes danseurs, me tournant en ridicule derrière mon dos ?

— Mais non, répondit-elle, le regardant avec étonnement. Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ? J'ai ouvert mon cœur à Geremy parce qu'il est mon frère adoptif et le frère juré de Beltran, et je le considère comme s'il était un frère de sang, né de mon père et de ma mère !

— Es-tu sûre qu'il est si innocent ? Il vient des montagnes, dit Bard, où un frère peut coucher avec sa sœur ; et à la façon dont il te serrait...

— Bard, c'est trop ridicule pour que nous en discussions, dit Carlina avec impatience. Même si le mariage était célébré et consommé, une telle jalousie serait déplacée ! Quand nous serons mariés, provoqueras-tu en duel tout homme à qui j'aurai parlé civilement ? Dois-je avoir peur de converser avec mes propres frères adoptifs ? Et, ensuite, seras-tu jaloux de Beltran ou de Dom Cormel ?

C'était un vétéran, au service de son grand-père et de son père depuis cinquante ans.

Devant son regard courroucé, il baissa les yeux :

— Je ne peux pas m'en empêcher, Carlina. J'ai une peur terrible de te perdre. Ton père est bien cruel de ne pas te donner à moi tout de suite, puisque le mariage est décidé. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il se joue de moi, et que plus tard, avant que le mariage soit consommé, il te donnera à un autre qui lui plaira mieux, qui paiera davantage pour t'épouser, ou qui sera pour lui un allié plus puissant ! Pourquoi te donner au bâtard de son frère ?

Devant son désarroi, Carlina ressentit une profonde pitié. Malgré l'arrogance de ses paroles, doutait-il donc de lui à ce point ? Elle lui prit la main.

— Non, Bard, il ne faut pas penser cela. Mon père t'aime, mon fiancé, il t'a promu de préférence à mon propre frère, Beltran, il a fait de toi son porte-drapeau et t'a donné le cordon rouge ; pourquoi te trahirait-il ainsi ? Mais il aurait sujet à se mettre en colère si tu cherchais stupidement querelle à Geremy en ce jour de fête ! Maintenant, promets-moi que tu ne seras plus si jaloux et déraisonnable, ou c'est moi qui vais me mettre en colère !

— Si le mariage était vraiment célébré et consommé, dit-il, je n'aurais plus aucune raison d'être jaloux, car tu serais à moi sans retour. Carlina, dit-il, soudain, suppliant et lui couvrant les mains de baisers, nous sommes mari et femme devant la loi ; la loi nous autorise à consommer le mariage quand nous le voudrons. Donne-toi à moi ce soir, et je saurai que tu es mienne, je serai sûr de toi !

Mortellement effrayée, elle ne put refréner un mouvement de

recul. Elle avait gagné un sursis, et voilà qu'il voulait l'en priver sous prétexte de mettre un terme à ses scènes de jalousie. Elle savait que sa réaction l'avait blessé, mais elle baissa les yeux et répondit :

— Non, Bard, je ne veux pas cueillir le fruit avant la fleur, et tu ne le dois pas non plus. Toute chose vient en son temps.

Elle se sentait toute bête et pudibonde de lui resservir ce vieux dicton.

— Il est malséant de me demander ça le jour de nos fiançailles, ajouta-t-elle.

— Tu as dit que tu espérais parvenir à m'aimer...

— Le moment venu, dit-elle, consciente de s'exprimer d'une voix stridente.

— Le moment est venu, et tu le sais ! rétorqua-t-il. À moins que tu ne saches des choses que j'ignore, par exemple que ton père a l'intention de te donner à un autre, tout en m'attachant à lui dans l'intervalle !

Carlina déglutit avec effort, sachant qu'il était persuadé de cette trahison imaginaire, et elle le plaignit sincèrement.

Il vit son hésitation, sentit sa pitié, et il l'entoura de son bras, mais elle recula, si désespérée qu'il la lâcha.

— C'est donc vrai, dit-il avec amertume. Tu ne m'aimes pas.

— Bard, donne-moi le temps, supplia-t-elle. Je te promets de ne pas te repousser le moment venu. Mais je... ne savais pas... On m'avait dit que j'aurais un an... Peut-être quand je serai plus âgée...

— Te faudra-t-il un an pour te résigner à l'horreur de partager mon lit ? demanda-t-il, avec tant d'amertume qu'elle regretta d'éprouver une telle aversion pour le mariage.

— Quand je serai plus âgée, balbutia-t-elle d'une voix tremblante, peut-être penserai-je autrement – ma mère dit que je suis trop jeune pour le mariage et sa consommation, alors peut-être que, quand j'aurai un peu vieilli...

— Folie, dit-il avec dérision. Tous les jours, des filles plus jeunes que toi se marient et consomment le mariage. C'est une ruse pour me faire attendre avant que je te perde à jamais ; mais si nous avons partagé le même lit, ma chérie, personne ne pourra nous séparer, ni ton père ni ta mère... Je te jure que tu n'es pas trop jeune, Carlina ! Laisse-moi te le prouver !

Il la prit dans ses bras et l'embrassa, écrasant sa bouche sous la sienne. Elle se débattit en silence, si désespérée qu'il finit par la lâcher.

Elle dit, avec amertume :

— Et si je te refuse, me lanceras-tu un charme comme tu l'as fait avec Lisarda, qui était trop jeune pour ces choses, elle aussi ? Est-ce que tu m'ensorcelleras, de sorte que je devrai me plier à tes volontés,

que j'en aie envie ou non ?

Bard baissa la tête, serrant les lèvres avec colère :

— C'est donc ça ? Cette petite catin est allée pleurnicher dans tes jupons et t'a montée contre moi par ses mensonges ?

— Elle ne mentait pas, Bard, car je l'ai lu dans son esprit.

— Quoi qu'elle t'ait dit, elle était consentante.

Carlina, vraiment furieuse maintenant, répondit :

— Oui, et c'est bien ça le pire ; tu as forcé sa volonté de sorte qu'elle *n'avait pas envie* de te résister !

— Tu éprouverais autant de plaisir qu'elle, fit Bard avec emportement.

Et elle répondit avec la même véhémence :

— Et tu accepterais ça – que je ne sois pas Carlina, mais seulement ta volonté imposée à la mienne ? Je me plierais à ta volonté, sans aucun doute, et même avec plaisir, si tu m'y obligeais par un charme – comme tu l'as fait avec Lisarda ! Et, comme elle, je te haïrais jusqu'à la fin de mes jours !

— Je ne crois pas, dit Bard. Je crois que, après avoir perdu tes craintes stupides, tu en viendrais à m'aimer et à reconnaître que j'ai fait ce qui était le mieux pour nous deux !

— Non, dit-elle, toute tremblante. Non, Bard... je t'en supplie, Bard... Je suis ta femme.

Il lui vint une idée perfide, et elle eut honte de le manipuler ainsi, mais elle était effrayée et désespérée.

— Te servirais-tu de moi comme si je ne valais pas mieux qu'une servante ?

Il la lâcha, choqué :

— Les dieux me préservent de te déshonorer, Carlie !

— Alors, dit-elle, poussant vivement son avantage, tu attendras le jour convenu.

Elle recula hors de sa portée.

— Je te promets de t'être fidèle, dit-elle. N'aie pas peur de me perdre ; mais toute chose doit venir en son temps.

Elle lui effleura la main et sortit.

La regardant s'éloigner, Bard se dit qu'elle l'avait ridiculisé. Non, elle avait raison ; c'était une question d'honneur que sa femme vienne à lui de sa libre volonté, et non pas sous l'influence d'un charme. Pourtant, il était excité maintenant, la colère lui mettant l'esprit et le corps en feu.

Aucune femme ne s'était jamais plainte de ses avances ! Pourquoi cette catin de Lisarda avait-elle eu l'audace de se plaindre ? Elle était bien contente, cette petite traînée ; elle ne demandait que ça, la petite garce, et il lui avait simplement fourni l'occasion ! Il se rappelait, maintenant oui, elle avait eu peur, au début, mais, avant qu'il en eût

terminé, elle gémissait de plaisir ; quel droit avait-elle de changer d'avis après coup et d'aller pleurer dans les jupes de Carlina sur sa précieuse virginité, comme si cela avait une valeur particulière ? Elle n'était pas une héritière, et n'était donc pas tenue de rester intacte pour son honneur et pour sa dot !

Et maintenant, Carlina avait excité son désir sans le satisfaire ! Il bouillait de colère et de ressentiment ; pensait-elle qu'il allait attendre son bon plaisir aussi patiemment qu'une jeune pucelle ?

Soudain, il sut ce qu'il fallait faire pour se venger de ces deux maudites filles qui l'avaient ridiculisé ! Les femmes étaient toutes les mêmes, à commencer par la mère inconnue qui l'avait volontairement abandonné à son père, de grande fortune et de haut lignage. Et Dame Jerana qui avait empoisonné l'esprit de son père et l'avait envoyé loin de sa maison. Et cette petite catin de Lisarda avec ses pleurnicheries et ses confidences à Carlina ! Et Carlina elle-même, qui n'était pas dénuée de la fourberie générale des femmes !

La rage au cœur, il monta à la galerie d'où les servantes regardaient les festivités. Il vit Lisarda parmi elles, mince et enfantine avec ses doux cheveux bruns, et son corps frêle aux rondeurs naissantes ; au souvenir de leurs ébats, le corps de Bard se raidit d'excitation.

Au début, elle était intacte, et même ignorante et effrayée, mais elle avait bien vite perdu sa répugnance. Et pourtant, elle avait eu l'audace d'aller se plaindre à Carlina, comme si ça lui avait déplu ! Maudite fille il allait lui donner une leçon !

Il attendit qu'elle regardât de son côté, et accrocha son regard. Il la vit frissonner et essayer de détourner les yeux, mais il projeta sa pensée, comme il l'avait appris, dans l'esprit de la jeune fille, touchant quelque chose de très profond en elle, au-dessous de la volonté consciente, la réaction charnelle du corps à un autre corps. Qu'importait ce qu'elle *croyait* désirer ? Sa réaction était là, et bien réelle aussi, et toutes ses idées arrogantes sur son innocence ne signifiaient rien devant cette réalité. Il la maintint sous son influence jusqu'au moment où il sentit ses sens s'émouvoir, et la regarda, avec un plaisir à la fois détaché et malicieux, se diriger vers lui. Restant hors de vue des autres, il l'attira derrière un pilier, l'embrassa en expert, et sentit son émotion les envahir tous les deux.

Très loin, dans un coin détaché de l'esprit de la jeune fille, il sentait, il voyait dans ses yeux, la panique de l'esprit conscient, maintenant soumis, l'épouvante et l'horreur de cette chose qui se reproduisait en dépit d'elle-même, le remords éprouvé devant cette réaction de son corps, indépendante de sa volonté. Bard rit à part lui et lui murmura quelque chose, puis il la regarda monter, comme une somnambule, l'escalier menant à sa chambre, où, il le savait, elle

l'attendrait, nue et impatiente, quand il choisirait de l'y rejoindre.

Et il la ferait attendre. Comme ça, elle prendrait conscience de ce qu'elle voulait, en l'attendant ; ses larmes et ses cris lui rappelleraient qu'elle le désirait depuis la dernière fois. Ça, ça lui apprendrait à aller se plaindre à Carlina, et à lui raconter qu'il l'avait maltraitée et prise de force !

Et si cela parvenait aux oreilles de Carlina, eh bien, c'était sa faute. Elle était sa femme, de droit et de fait, et si elle ne comprenait pas sa responsabilité, elle n'avait pas le droit de se plaindre qu'il aille chercher ailleurs.

CHAPITRE 2

L'année était bien avancée, et la fenaison avait commencé quand Bard di Asturien vint trouver le Roi Ardrin dans sa salle d'audience.

— Mon oncle, dit-il, car il avait le privilège de l'appeler ainsi en sa qualité de neveu, entrerons-nous en guerre avant la récolte des pommes ?

Le Roi Ardrin haussa les sourcils. Il était grand, imposant, blond comme la plupart des di Asturien, et avait autrefois été très fort, mais une blessure reçue quelques années plus tôt lui avait laissé le bras gauche paralysé. Il portait d'autres cicatrices, attestant qu'il avait dû défendre son royaume par la force pendant la plus grande partie de sa vie. Il répondit :

— J'espérais bien que non, mon neveu. Mais tu en sais plus que moi sur ce qui se passe aux frontières, puisque tu y as séjourné ces quarante derniers jours avec les gardes. Quoi de neuf ?

— Pas de nouvelles de la frontière, dit Bard. Rien à signaler. Après la bataille de Snow Glen, pas question de rébellion dans *cette* région. Mais j'ai entendu des rumeurs au retour ; saviez-vous que Dom Eiric Ridenow, le jeune, a marié sa sœur au duc d'Hammerfell ?

Le Roi Ardrin eut l'air pensif, mais dit simplement :

— Continue.

— L'un de mes gardes a un beau-frère qui fait partie des mercenaires du duc, dit Bard. Après avoir tué un homme par accident, il a été condamné à trois ans d'exil, et a dû prendre du service à Hammerfell, puis on l'a délié de son serment. Mon garde prétend que, lorsque son beau-frère s'est engagé à Hammerfell, il a posé comme condition de ne pas avoir à porter les armes contre l'Asturias ; et je trouve intéressant qu'on l'ait délié de son serment maintenant, au lieu de l'en délier au solstice d'hiver, comme c'est l'usage.

— Tu penses donc...

— Je crois que le Duc d'Hammerfell cimente sa nouvelle alliance avec Ridenow de Serrais en massant son armée contre l'Asturias, dit

Bard. Nous pouvions nous y attendre au printemps. Mais s'il frappe avant les neiges d'hiver, il peut espérer nous surprendre. De plus, Beltran a un *laranzu* parmi ses hommes, doué du *laran* spécial qui permet d'établir le rapport avec les oiseaux-espions ; il ne voit pas d'armées sur la route, mais affirme que beaucoup d'hommes se rassemblent au marché de la ville de Tarquil, qui n'est pas très loin de Hammerfell. C'est un marché de main-d'œuvre, il est vrai ; mais, selon le *laranzu*, il y avait trop peu d'hommes avec des fourches et des seaux à traire, et beaucoup trop d'hommes à cheval. Il semblerait que les mercenaires se rassemblent là-bas. Il y avait aussi un train de bêtes de bât venant de la Tour de Dalereuth, et vous savez aussi bien que moi ce qu'ils font à Dalereuth. Qu'est-ce que le Duc d'Hammerfell pourrait bien faire avec du feuglu, sinon marcher contre nous avec le Ridenow de Serrais ?

Le Roi Ardrin hocha lentement la tête :

— Je suis sûr que tu as raison. Eh bien, Bard, toi qui as vu cette campagne se préparer contre nous, que ferais-tu si tu commandais l'armée ?

Ce n'était pas la première fois qu'il posait cette question à Bard. Son oncle et père adoptif désirait seulement voir s'il avait le sens de la tactique. Il aurait posé la même question à Beltran et à Jeremy s'ils avaient été là, puis il aurait consulté ses conseillers ordinaires. Bard, néanmoins, réfléchit sérieusement au problème.

— Je marcherais contre eux maintenant, avant qu'ils aient rassemblé leurs mercenaires, avant même qu'ils aient quitté Hammerfell, dit-il. Je mettrais le siège devant Hammerfell avant qu'il soupçonne que nous sommes au courant de ce qu'il trame. Il n'attend pas la guerre dans ses provinces, il rassemble simplement ses mercenaires pour les envoyer à l'aide de Dom Eiric, afin que nous trouvions ses forces désagréablement augmentées quand le Ridenow nous attaquera cet été, comme il le fera sans aucun doute. Mais si vous frappez Hammerfell *maintenant*, et assiégez le duc jusqu'à ce qu'il prête serment de ne pas marcher contre nous, en garantissant son serment par des otages, vous confondez Dom Eiric et déroutez ses conseillers. De plus, si je commandais, j'enverrais une partie des troupes vers le sud, pour capturer et détruire le feuglu avant qu'on puisse s'en servir contre nous ; ou peut-être pour l'ajouter à nos propres réserves. Et comme il sera certainement gardé par des sorciers, j'enverrais aussi un *laranzu* ou deux avec ces troupes.

— Quand pourrions-nous être prêts à marcher contre Hammerfell ? demanda le Roi Ardrin.

— D'ici une décade, mon oncle. La réquisition des chevaux sera terminée, et les hommes seront libres de répondre à l'appel de la guerre, dit Bard. Mais je les convoquerais en secret, plutôt que par les

feux d'alarme qui pourraient être repérés de loin par les sorciers. Ainsi, nous pourrions attaquer Hammerfell dix jours après qu'il aurait appris que nous avons franchi la frontière. Si nous avançons rapidement, avec quelques hommes choisis, nous pourrions détruire les ponts au-dessus de la Valeron, et couper la retraite à nos ennemis, tout en envoyant un détachement en avant pour assiéger le château.

Le visage austère du Roi Ardrin s'éclaira d'un sourire.

— Je n'aurais pu élaborer un meilleur plan moi-même, dit-il. Ni même, peut-être, un plan aussi bon. Maintenant, j'ai une autre question à te poser : si je commande les troupes allant au nord vers Hammerfell, pourras-tu aller vers le sud pour t'emparer du feuglu ? Je te donnerai quelques *leroni* et trois douzaines d'hommes triés sur le volet – tu les choisiras toi-même – mais pas plus ; est-ce que cela te suffira ?

Après un instant de réflexion, Bard répondit enfin :

— Vous ne pourriez pas m'en donner quatre douzaines, mon oncle ?

— Non ; j'aurai besoin de cette douzaine de cavaliers supplémentaires pour attaquer Hammerfell, dit le Roi Ardrin.

— Alors, il faudra faire avec trois douzaines. Au moins pourrions-nous avancer rapidement si besoin est.

Son cœur battait la chamade. C'était la première fois qu'on lui confiait un commandement indépendant.

— Le Prince Beltran vous commandera – officiellement, dit le Roi Ardrin, mais c'est toi que les hommes suivront. Tu me comprends, Bard. Je suis obligé de donner ce commandement à Beltran, mais je lui dirai clairement que c'est toi le conseiller militaire.

Bard hocha la tête. C'était la coutume : un membre de la maison royale devait être le commandant officiel. Le Roi Ardrin était un soldat aguerri ; mais lui, Bard, avait une mission délicate, à remplir avec des troupes d'élite.

— Je vais aller choisir mes hommes, mon oncle.

— Un instant, dit le Roi Ardrin, lui faisant signe de revenir. Le jour viendra où, en qualité de gendre, tu commanderas en nom aussi bien qu'en fait. Ta bravoure m'est connue, Bard ; mais je t'interdis de t'exposer à de trop grands dangers. J'ai besoin de ton sens de la stratégie, plus que je n'ai besoin de ta force et de ton courage. Ne te fais pas tuer, Bard. J'ai l'œil sur toi ; je suis trop vieux pour continuer à commander moi-même plus de quelques années. Tu comprends ce que je veux dire ?

Bard s'inclina profondément en disant :

— Je suis à vos ordres, mon seigneur et mon roi.

— Et le jour viendra où c'est moi qui serai à tes ordres, mon neveu. Retire-toi maintenant, et va choisir tes hommes.

— Puis-je dire adieu à Dame Carlina, mon oncle ?

Ardrin sourit.

— Mais certainement.

Exultant, Bard pensa à sa chance. Maintenant, sa carrière semblait assurée ; et, s'il réussissait dans sa mission, le Roi Ardrin lui accorderait peut-être une autre faveur, celle de se marier à la fête du solstice d'hiver. Ou peut-être arriverait-il à la persuader de consommer le mariage en cette nuit de licence traditionnelle ! Étant commandant et champion du roi, elle ne pourrait pas continuer à le refuser !

Il se l'avouait à lui-même : il était fatigué des amours ancillaires. C'est Carlina qu'il désirait. Elle n'avait d'abord été pour lui qu'un témoignage de la haute estime dans laquelle le roi le tenait, une porte lui ouvrant la voie du pouvoir, pouvoir qu'aucun *nedesto* ne pouvait acquérir autrement dans le royaume d'Asturias. Mais, après qu'elle lui avait parlé si gentiment à la fête du solstice d'été, il avait compris que c'était la seule femme qu'il désirait vraiment.

Il était fatigué de courir le jupon. Il était fatigué de Lisarda, et même du jeu qu'il jouait avec elle en obligeant son corps à s'émouvoir alors même qu'elle pleurait et déclarait le haïr. Sale petite rabat-joie, alors qu'il avait tant fait pour lui donner du plaisir ! Mais peu lui importait maintenant. Il ne désirait plus personne, que Carlina.

Il la trouva dans la salle de couture, supervisant les femmes qui faisaient des coussins de lin, et lui fit signe de venir le rejoindre. De nouveau, il se demanda avec étonnement pourquoi il désirait cette fille ordinaire, alors qu'il y en avait tellement de plus jolies autour d'elle. Est-ce seulement parce qu'elle était la fille du roi, et qu'ils avaient joué ensemble quand ils étaient enfants ? Ses cheveux, nattés à la diable et repoussés en arrière, étaient pleins de bouts de fil et, sa robe de tartan bleu, il avait l'impression de la lui avoir vue tous les jours depuis qu'elle avait dix ans ; à moins qu'elle ne s'en fît faire une autre, identique, quand la précédente se trouvait usée ou trop petite ?

— Tu as des plumes dans les cheveux, Carlie, dit-il.

Elle les chassa, l'air affairé, puis se mit à rire :

— Bien sûr ; les femmes bourrent les enveloppes, pour faire des édredons, des oreillers et des coussins pour l'hiver.

Elle regarda les bribes de duvet accrochées à ses doigts.

— Tu te rappelles, mon frère adoptif, l'année où toi, Beltran et moi, nous étions entrés dans les grandes panières à duvet, faisant voler les plumes dans toute la salle ? J'avais eu des remords, car on vous avait battus, Beltran et toi, tandis qu'on m'avait simplement envoyée au lit sans dîner !

Bard éclata de rire.

— Nous avons eu la meilleure part, alors, car j'aimerais mieux être battu tous les jours que de jeûner, et je suis sûr que Beltran pense

de même ! Ta punition était la pire !

— Mais c'est moi qui avais eu l'idée de cette farce ; toi, Beltran et Jeremy, vous étiez toujours battus pour les sottises que j'avais inventées, dit-elle. Nous nous sommes bien amusés, n'est-ce pas, mon frère adoptif ?

— En effet, dit Bard en lui prenant les mains. Mais je ne t'appellerai plus ma sœur adoptive maintenant, Carlina *mea*. Et je suis venu t'apprendre une grande nouvelle !

Elle lui sourit.

— Quoi donc, mon fiancé ? demanda-t-elle timidement.

— Le roi ton père m'a donné un commandement, dit-il fièrement. Je vais partir avec trois douzaines d'hommes pour m'emparer d'une caravane de feuglu... Beltran sera le chef officiel, mais tu sais comme moi que c'est moi qui commanderai... et je dois choisir moi-même mes hommes, et emmener des *leroni*...

— Oh, Bard, c'est merveilleux, dit-elle, contente malgré elle de cette bonne nouvelle. Je suis si heureuse pour toi. Cela signifie sûrement, comme tu l'espérais, je le sais, que de porte-drapeau tu deviendras bientôt capitaine, et qu'un jour, peut-être, tu commanderas toutes ses armées !

Bard répondit, essayant de ne pas afficher trop d'orgueil :

— Ce jour ne viendra pas avant bien des années. Mais cela montre que ton père continue à m'estimer ; et j'ai pensé, Carlina *mea*, que, si je m'acquitte bien de cette mission, il acceptera peut-être d'avancer notre mariage de six mois et de célébrer la cérémonie au solstice d'hiver...

Carlina essaya de réprimer un mouvement de recul involontaire. Elle et Bard devaient être mariés ; c'était la volonté de son père, qui faisait loi au pays d'Asturias. Elle souhaitait sincèrement le bonheur de Bard ; elle n'avait aucune raison de lui manifester de l'hostilité. Et, après tout, il n'y avait pas une telle différence entre les solstices d'été et d'hiver. Pourtant, malgré tous ses efforts pour s'en persuader, elle ne parvenait pas à se défaire de sa répugnance.

Mais Bard avait l'air si ravi de cette idée qu'elle n'eut pas le courage de le détromper. Elle temporisa.

— Il en sera fait selon la volonté de mon seigneur et père, Bard.

Bard ne vit dans ces paroles que la réserve qui sied à une vierge. Il serra ses mains plus fort dans les siennes en disant :

— Me donneras-tu un baiser d'adieu, ma fiancée ?

Comment pouvait-elle refuser ? Elle le laissa la serrer dans ses bras, sentit ses lèvres, dures et insistantes, sur les siennes, lui coupant la respiration. Il ne l'avait encore jamais embrassée, mis à part le baiser respectueux et fraternel qu'ils avaient échangé devant témoins aux fiançailles. Celui-là était bien différent, et même un peu effrayant

quand il essaya d'entrouvrir ses lèvres avec sa langue ; mais elle ne résista pas, se soumettant, effrayée et passive, et, curieusement, cela fut plus excitant pour Bard que ne l'aurait été la passion la plus violente.

Quand ils s'écartèrent, il dit à voix basse, un peu effrayé de son émotion :

— Je t'aime, Carlina.

De nouveau, sa voix tremblante émut Carlina malgré elle. Elle lui effleura la joue du bout des doigts en disant :

— Je sais, mon fiancé.

Quand il fut parti, elle resta un moment les yeux fixés sur la porte fermée, le cœur en émoi. Tout son être désirait ardemment le silence et la paix de l'Île du Silence ; pourtant, il semblait bien qu'elle ne s'y rendrait jamais, qu'elle deviendrait, bon gré mal gré, l'épouse de son cousin, de son frère adoptif, de son fiancé, Bard di Asturien. Ce ne sera peut-être pas si terrible, se dit-elle ; nous nous aimions bien quand nous étions enfants.

— Ah, Dame Carlina, lui cria l'une des femmes, que vais-je faire de cette pièce de toile ? Les fils sont tout tirés sur les bords, et là, il y a un morceau entier qui est fichu...

Carlina s'approcha et se pencha sur l'étoffe.

— Il faut l'utiliser au mieux, dit-elle. Si ce n'est pas assez large pour faire un drap, réserve ce bout pour faire des coussins, qu'on peut décorer avec de la laine et broder de couleurs vives afin d'en cacher les défauts...

— Ah, Dame Carlina, dit une fille d'un ton moqueur, comment pouvez-vous penser à ces choses juste après la visite de votre fiancé ?

En prononçant ce dernier mot, elle lui avait plutôt donné le sens d'« amant » et Carlina sentit le rouge de l'embarras lui monter aux joues. Mais elle dit simplement, s'obligeant à parler d'un ton calme et détaché :

— Eh bien, Catriona, je croyais qu'on t'avait envoyée ici pour apprendre le tissage, la broderie et les bonnes manières avec les dames de la reine, mais je vois que tu as besoin de leçons de *casta* pour prononcer le mot de *fiancé* avec la courtoisie voulue ; si tu parles ainsi devant les autres dames de la reine, elles te traiteront de paysanne et se moqueront de toi.

CHAPITRE 3

Bard se mit en route le lendemain matin de bonne heure, si tôt que l'aube ne rosissait pas encore l'horizon oriental ; les quatre lunes étaient encore dans le ciel, trois petits croissants, et le disque plein de Mormallor, flottant derrière eux au-dessus des montagnes lointaines. L'esprit de Bard était encore plein du timide baiser de Carlina ; un jour viendrait peut-être où elle l'embrasserait volontairement, où elle serait heureuse et fière d'être l'épouse du porte-drapeau du roi, de son champion, et peut-être du général de toutes ses armées... Plein de ces agréables pensées, il chevauchait en tête de sa troupe, si petite fût-elle, heureux de ce premier commandement.

En revanche, Beltran, en vêtements sombres et enveloppé d'une grande cape, était morne et morose ; Bard sentit son humeur et s'en étonna.

Beltran grogna :

— Tu as l'air content, et peut-être ce commandement est-il agréable *pour toi*, mais je préférerais en ce qui me concerne aller à Hammerfell au côté de mon père, où il pourrait voir si je me comporte bien ou mal au combat ; et voilà qu'il m'envoie m'emparer d'une caravane de feuglu, comme si j'étais un chef de bandits !

Bard essaya de le convaincre qu'il était très important que le feuglu de Dalereuth n'arrive jamais à Serrais, pour être utilisé contre les villages, les champs et les forêts d'Asturias ; mais Beltran voyait seulement qu'il n'avait pas le privilège de chevaucher à la droite de son père, à la vue de toutes ses armées.

— Ma seule consolation, c'est que tu ne prendras pas ma place légitime à son côté, grommela-t-il. *Ce poste-là*, il l'a donné à Geremy... Maudit soit-il, maudits soient tous les Hastur !

Sur ce point, Bard partageait le déplaisir de Beltran, et il trouva de bonne politique de le lui faire savoir.

— Tu as raison ; il m'avait promis de mettre Geremy à la tête des sorciers que j'emmène. Au dernier moment, il m'a affirmé qu'il ne

pouvait pas se passer de Geremy, et m'a donné trois étrangers, dit-il, ajoutant ses récriminations à celles de Beltran.

Il les regarda, chevauchant sur la route, un peu en avant des hommes de troupe qu'il avait choisis : un grand *laranzu* grisonnant, dont les moustaches rousses cachaient tout le bas du visage, et deux femmes, l'une, trop grosse pour monter à cheval et qui cahotait sur un âne, et l'autre mince et enfantine, si bien enveloppée dans sa cape grise de sorcière que Bard ne put voir si elle était laide ou jolie. Il ne savait rien d'eux, rien de leur compétence, et il se demanda nerveusement s'ils l'accepteraient comme chef de cette expédition. Le *laranzu*, surtout ; comme tous ses pareils, il voyageait sans armes, à l'exception de sa petite dague, à peine plus grande qu'un couteau de femme, mais, à en juger sur son air, il devait avoir participé à des campagnes longtemps avant la naissance de Bard.

Il se demanda si c'était là ce qui tracassait Beltran, lui aussi, mais il découvrit bientôt que le déplaisir du prince avait une autre cause.

— Geremy et moi, nous nous étions juré d'aller au combat ensemble cette année, et voilà qu'il a choisi de rester au côté du roi...

— Mon frère, dit Bard avec sérieux, un soldat doit obéir aux ordres de son commandant, et y subordonner ses désirs.

Le Prince Beltran répondit d'un ton irrité :

— Je suis sûr que, s'il l'avait dit au roi, mon père aurait honoré notre serment et l'aurait laissé participer à cette expédition. Après tout, il s'agit tout bêtement de pourchasser une caravane, et ce n'est guère plus important que d'aller capturer des bandits ravageant les frontières.

Fronçant les sourcils, Bard comprit soudain pourquoi le roi avait décidé que c'était lui, et non le Prince Beltran, qui commanderait ce détachement ; à l'évidence, le prince n'avait aucune idée de l'importance stratégique de la caravane de feuglu !

Si le Prince Beltran n'a aucun sens militaire, il n'est pas étonnant que le roi veuille me former au commandement ; ainsi, s'il ne peut laisser des armées entre les mains de son fils, il pourra les placer sous les ordres de son gendre... S'il n'a pas de fils propre à devenir général de ses armées, il mariera sa fille à son propre général au lieu de la donner à un rival habitant hors de ses frontières...

Il essaya de faire comprendre l'importance de leur mission au Prince Beltran, mais celui-ci continua à bouder et déclara finalement :

— Je comprends pourquoi tu veux que cette mission soit importante, Bard ; c'est parce que ça te donne l'impression d'être important, toi aussi.

Bard haussa les épaules et renonça.

Vers le milieu de l'après-midi, ils n'étaient plus loin des frontières d'Asturias ; et, pendant la pause qu'ils firent pour laisser souffler les

chevaux, Bard s'approcha des sorciers qui avaient fait halte un peu à l'écart des autres. C'était la coutume ; la plupart des guerriers (et Bard ne faisait pas exception) craignaient un peu les *leroni*.

Le Roi Ardrin, se dit-il, devait considérer cette mission comme très importante, sinon il n'aurait pas envoyé avec lui un homme endurci à la guerre, mais lui aurait laissé Geremy, jeune et inexpérimenté, ne fût-ce que pour faire plaisir à son fils et à son neveu. Quand même, Bard regrettait avec le prince que Geremy, qu'ils connaissaient si bien, ne fût pas avec eux à la place de cet étranger. Il ne savait pas comment on s'adresse à un *laranzu*. Geremy, depuis l'époque où ils avaient douze ans, avait reçu des leçons spéciales, non d'escrime et de combat à mains nues et à la dague comme les autres pupilles du roi, mais dans l'art occulte des pierres-étoiles, les cristaux bleus des sorciers qui donnaient leurs pouvoirs aux *leroni*. Geremy avait partagé leurs leçons de tactique et de stratégie, d'équitation et de chasse, et, avec eux, pris part aux veilles de feu et aux expéditions contre les bandits, mais il était clair qu'il n'était pas destiné à l'état militaire et, quand il avait renoncé à porter l'épée, la remplaçant par la dague du sorcier, affirmant qu'il n'avait pas besoin d'autre arme que de la pierre-étoile suspendue à son cou, un large fossé s'était ouvert entre eux.

Et maintenant, en face de ce *laranzu* que le roi avait envoyé avec eux, il sentit un peu le même genre de fossé. Pourtant, cet homme avait l'air endurci par les campagnes, montait comme un soldat, et dirigeait même son cheval comme l'aurait fait un guerrier. Il avait un visage étroit, un profil d'aigle, et des yeux perçants et incolores, du gris de l'acier trempé.

— Je suis Bard di Asturien, dit-il. Je ne sais pas votre nom, maître.

— *Gareth MacAran, a ves ordras, vai dom...*, répondit l'homme, avec un bref salut.

— Que vous a-t-on dit de cette expédition, Maître Gareth ?

— Seulement que j'étais à vos ordres, seigneur.

Bard avait juste assez de *laran* pour saisir le léger accent mis sur le mot *vos*. Intérieurement, il en fut satisfait. Ainsi, il n'était pas le seul à penser que Beltran n'avait aucun don dans le domaine militaire.

— Avez-vous un oiseau-espion ? dit-il.

Maître Gareth tendit le bras, et répondit, d'un ton aimable mais indéniablement réprobateur :

— J'ai participé à des campagnes avant même que vous soyez conçu, seigneur. Si vous voulez bien me dire quelles informations vous désirez...

Bard sentit le reproche et dit avec raideur :

— Je suis jeune, maître, mais j'ai déjà subi l'épreuve des armes.

J'ai passé la plus grande partie de ma vie l'épée à la main, mais j'ignore l'étiquette à observer envers les sorciers. J'ai besoin de savoir où se trouve la caravane de feuglu qui vient du sud, pour pouvoir la prendre par surprise, et avant même qu'ils aient l'occasion de le détruire.

Maître Gareth serra les dents et dit :

— Ainsi, c'est de feuglu qu'il s'agit ? Je serais bien content de le voir jeté à la mer. Au moins, il ne sera pas utilisé contre nous cette année. Melora ! cria-t-il, et l'aînée des *leroni* s'approcha.

À cause de sa corpulence, il avait cru qu'elle était vieille, mais il vit qu'elle était jeune, quoique replet, avec un visage de pleine lune et des yeux pâles au regard vague. Ses cheveux d'un rouge flamme étaient ramenés sur la nuque en un chignon mal ficelé.

— Apporte l'oiseau...

Bard regarda avec étonnement – un étonnement qui n'était pas nouveau mais qu'il éprouvait chaque fois – la femme décoiffer le grand oiseau posé sur le perchoir de sa selle. Il avait déjà eu l'occasion de manier des oiseaux-espions. Par comparaison, les faucons de chasse les plus féroces étaient doux comme des canaris d'enfant. Il balança son long cou reptilien en direction de Bard en poussant un cri aigu, mais, quand Melora lui caressa les plumes, il se calma, avec un pépiement qui semblait réclamer les caresses. Gareth prit l'oiseau, et Bard fit effort pour ne pas broncher devant les serres acérées si proches de ses yeux ; mais Maître Gareth le manœuvra aussi facilement que Carlina ses rossignols.

— Là, ma beauté..., dit-il, le caressant tendrement. Envole-toi, et va voir ce qu'ils font...

Il lança l'oiseau qui monta à grands coups d'ailes, vira au-dessus de leurs têtes, et disparut dans les nuages. Melora s'affaissa sur sa selle, les yeux clos, et Gareth dit à voix basse :

— Inutile que vous restiez ici, seigneur. Je resterai en rapport avec elle et verrai tout ce qu'elle voit par les yeux de l'oiseau. Je viendrai vous faire mon rapport quand nous nous serons remis en route.

— Combien de temps vous faudra-t-il ?

— Comment le saurais-je, seigneur ?

De nouveau, Bard sentit une nuance réprobatrice dans le ton du vieux briscard. Est-ce pour cela, se demanda-t-il, que le Roi Ardrin lui avait confié ce commandement ? Pour lui montrer toutes les petites choses qu'il lui restait à apprendre, en dehors du maniement des armes... y compris la courtoisie à observer avec un *laranzu* expérimenté ? Eh bien, il apprendrait.

— Quand l'oiseau aura vu tout ce qu'il a besoin de voir et qu'il reviendra vers nous, nous pourrons reprendre la route. Il nous

retrouvera n'importe où ; mais Melora ne peut pas avancer tout en restant en rapport avec l'oiseau. Elle tomberait de son âne, car elle n'est pas bonne cavalière, même dans le meilleur des cas.

Bard fronça les sourcils, se demandant pourquoi on lui avait envoyé une femme qui parvenait à peine à se tenir sur un âne, sans parler d'un cheval.

Maître Gareth dit :

— Parce que, seigneur, c'est la meilleure *leronis* d'Asturias pour le rapport avec les oiseaux-espions ; c'est un art de femme, et j'y suis peu versé moi-même. Je peux entrer en rapport avec eux suffisamment pour ne pas me faire tuer à coups de bec, mais Melora voit tout ce qu'ils voient et l'interprète à mon intention. Et maintenant, seigneur, pardonnez-moi, mais je ne dois plus vous parler, car je dois suivre Melora.

Son visage se ferma, les yeux se révoltèrent, et Bard, regardant les globes blancs, frissonna. Cet homme n'était plus là ; une partie essentielle de lui-même était avec Melora et l'oiseau-espion...

Soudain, il se félicita que Geremy ne fût pas avec eux. Il était assez pénible déjà de voir cet étranger s'envoler dans quelque espace surnaturel où il ne pouvait pas le suivre, mais il aurait trouvé cela insoutenable de la part de son frère adoptif et ami.

La troisième *leronis* avait rabattu son capuchon en arrière et ôté sa cape ; c'était une jeune fille svelte, au joli visage lointain et sérieux, encadré de boucles couleur de flammes. Sentant les yeux de Bard qui l'observaient, elle rougit et se détourna, d'un mouvement timide qui lui rappela Carlina, elle aussi frêle comme une apparition.

Prenant sa monture par la bride, elle la conduisit vers le ruisseau, accordant à peine un regard à ses deux confrères, en transe sur leurs chevaux.

— Puis-je vous aider, *damisela* ?

— Merci, dit-elle en lui tendant les rênes.

Elle évita son regard. Il essaya de rencontrer ses yeux mais vit seulement la rougeur qui lui montait au visage.

Comme elle était jolie ! Il conduisit le cheval au trou d'eau, et le laissa boire, une main sur les rênes.

— Quand Maître Gareth et Dame Melora reviendront à eux, dit-il, j'enverrai un de mes hommes s'occuper de leurs montures.

— Merci, seigneur ; ils en seront reconnaissants, car ils sont toujours épuisés après un long rapport avec les oiseaux. Moi, j'en suis tout à fait incapable, dit-elle.

Elle avait une toute petite voix.

— Pourtant, vous êtes une *leronis* expérimentée ?

— Non, *vai dom*, seulement une débutante, une apprentie. Je serai peut-être *leronis* un jour, dit-elle. Pour le moment, mon don se limite à

voir ce que l'oiseau ne peut pas voir.

De nouveau, elle baissa les yeux et rougit.

— Et quel est votre nom, *damisela* ?

— Mirella Lindir, seigneur.

Le cheval avait fini de boire.

— Avez-vous du fourrage pour votre monture ? dit Bard.

— Avec votre permission, pas maintenant, seigneur. Le cheval d'une *leronis* est entraîné à rester longtemps sans bouger...

Elle montra du geste les deux silhouettes immobiles de Gareth et de Melora.

— Et si je donne à manger au mien, cela dérangera les autres.

— Je vois. Eh bien, comme vous voudrez, dit Bard, se rappelant qu'il devrait aller voir ce que faisaient ses hommes.

Naturellement, le Prince Beltran pouvait s'en occuper, mais il avait déjà commencé à mettre en doute les talents militaires de Beltran, et même son intérêt pour la campagne. Eh bien, tant mieux ; si tout se passait bien, la gloire de Bard n'en serait que plus grande.

— Je ne veux pas vous distraire de vos devoirs, seigneur, dit timidement Mirella.

Il s'inclina devant elle et s'éloigna ; elle avait des yeux magnifiques, pensa-t-il, et une timidité assez semblable à celle de Carlina. Il se demanda si elle était encore vierge. Elle l'avait regardé avec intérêt, c'était sûr. Il s'était promis de renoncer à courir les jupons pour rester fidèle à Carlina, mais, en campagne, un soldat doit saisir les occasions comme elles viennent. Il sifflotait en rejoignant ses hommes.

Un peu plus tard, il vit avec plaisir la jolie Mirella, modestement enveloppée dans sa cape grise devant les soldats, s'approcher de lui à cheval et dire timidement :

— Maître Gareth vous fait dire, seigneur, que l'oiseau est sur le chemin du retour et que nous pouvons repartir.

— Merci, *damisela*, dit Bard, se tournant scrupuleusement vers le Prince Beltran pour prendre ses ordres.

— Donne le signal du départ, dit Beltran avec indifférence, se mettant en selle.

Les hommes reprirent la route, et Bard les passa en revue, cherchant d'un œil vigilant tout ce qui pouvait clocher dans leur tenue – une pièce d'équipement rouillée, un cheval qui commençait à boiter ou qui perdait un fer – puis il rejoignit les trois *leroni*.

— Quelles nouvelles de votre oiseau-espion, Maître Gareth ?

Le visage ridé du vieux *laranzu* était tendu et inquiet. Il mastiquait un morceau de viande séchée en chevauchant, et Melora, à son côté, l'air tout aussi épuisé, les yeux rouges comme si elle avait pleuré, mangeait aussi, avalant miel et fruits secs à pleine bouche.

— La caravane est à deux jours à vol d'oiseau, dit Maître Gareth, montrant la direction. Il y a quatre chariots ; j'ai compté deux douzaines d'hommes en plus des charretiers ; et, d'après leur équipement, leurs chevaux et la forme de leurs épées, il s'agit sans doute de mercenaires séchéens.

Bard fit la moue, car on ne connaissait pas de guerriers plus féroces que les mercenaires séchéens, et il se demanda combien de ses hommes avaient déjà affronté leurs curieuses épées courbes, et les dagues dont ils se servaient de l'autre main en guise de bouclier.

— Je vais prévenir mes hommes, dit-il.

Parmi ses hommes d'élite figuraient plusieurs vétérans des guerres contre Ardcarran. Son instinct l'avait bien conseillé, en le poussant à choisir des soldats ayant déjà combattu contre les Villes sèches. Peut-être pourraient-ils conseiller les autres sur la façon de contrer leur style d'attaque et de défense.

Et il y avait autre chose. Il regarda Maître Gareth et ajouta, fronçant légèrement les sourcils :

— Vous êtes un vétéran, Maître Gareth. Il est normal que les femmes ignorent ce détail, mais l'on m'a appris qu'un soldat ne doit jamais manger en selle, sauf en cas d'extrême urgence.

Il devina le sourire derrière les moustaches de cuivre du vieil homme.

— Je vois que vous savez peu de chose du *laran*, seigneur, et de la façon dont il draine le corps de toutes ses énergies. Votre quartier-maître pourra vous dire qu'on vous a donné triples rations pour nous, et avec juste raison. Je mange en selle afin d'avoir assez de forces pour ne pas en tomber, ce qui serait beaucoup plus fâcheux.

Bien que détestant être rappelé à l'ordre, Bard classa mentalement l'information, comme tout ce qui concernait les questions militaires, pour l'utiliser à l'occasion. Mais il regarda sévèrement Maître Gareth et s'éloigna après les civilités les plus réduites.

Circulant au milieu des hommes, il les avertit que la caravane se composait de mercenaires séchéens et il écouta un moment les souvenirs d'un vieux briscard qui avait combattu au côté de son propre père, Dom Rafaël, des années avant sa naissance.

— Il y a un truc pour combattre les Séchéens : il faut surveiller leurs deux mains, parce qu'ils sont aussi habiles avec leurs petites dagues que nous le sommes avec une bonne épée, et, quand leur épée est engagée, ils vous tombent dessus de l'autre main et vous enfoncent leur dague dans les côtes ; ils sont entraînés à se servir des deux mains.

— N'oublie pas de prévenir les autres, Larion, dit-il, puis il le dépassa, profondément absorbé dans ses pensées. Quel honneur ce

serait pour lui, s'il parvenait à s'emparer du feuglu intact et à le rapporter au Roi Ardrin ! Comme la plupart des soldats, il détestait le feuglu, estimant que c'était une arme de lâche, tout en reconnaissant son importance stratégique, pour incendier les objectifs ennemis. Au moins, il s'assurait ainsi qu'on ne le lancerait pas sur les tours d'Asturias et qu'il ne servirait pas à brûler leurs forêts !

Le soir, ils campèrent dans un village proche de la frontière, aux abords des Plaines de Valeron, dans un no-man's-land qui ne devait allégeance à aucun roi. Les villageois firent cercle autour d'eux, mornes et silencieux, comme pour leur refuser le droit de séjour. Mais quand ils virent les trois *leroni* dans leurs capes grises, ils se retirèrent.

— Ces terres devraient jurer allégeance à un seigneur quelconque, dit Bard à Beltran. Avec ce vide du pouvoir, hors-la-loi et bandits peuvent y chercher refuge, ce qui est dangereux, sans compter que n'importe quel mécontent peut un jour s'y ériger en roi ou en baron.

Beltran regarda dédaigneusement autour de lui les champs aux maigres récoltes, les vergers aux arbres rares et rabougris, dont certains si dénudés que les fermiers étaient réduits à cultiver des champignons sur leurs troncs.

— Qui viendrait s'y intéresser ? Ils ne peuvent pas même payer de tribut. Ce serait un bien piètre seigneur, celui qui s'abaisserait à conquérir une telle contrée. Quel honneur y a-t-il pour l'aigle à vaincre une armée de lapins cornus ?

— Là n'est pas la question, dit Bard. L'important, c'est qu'un ennemi d'Asturias pourrait s'y installer et les monter contre nous, de sorte que nous aurions des ennemis à nos portes. J'en parlerai au roi mon seigneur, et peut-être m'enverra-t-il ici le printemps prochain, pour faire en sorte que, s'ils ne paient pas de tribut à l'Asturias, ils n'en paient pas non plus à Ridenow ou à Serrais ! Veux-tu t'assurer que les hommes ne manquent de rien, ou dois-je m'en charger ?

— Oh, j'irai, dit Beltran en bâillant. Ils doivent savoir que leur prince s'inquiète de leur bien-être, je suppose. Je ne suis pas grand militaire, mais il y a ici assez de vétérans pour me signaler tout ce qui cloche.

Bard le suivit des yeux avec un sourire ironique.

Beltran ne savait peut être pas grand-chose de la tactique militaire, mais il connaissait assez l'art du gouvernement pour vouloir gagner l'affection et la fidélité de ses hommes. Un roi gouvernait en s'appuyant sur le loyalisme de ses soldats. Beltran était assez intelligent pour savoir que Bard était le véritable commandant de cette expédition ; il ne pouvait pas en être autrement. Mais ses hommes ne devaient pas penser que leur prince était indifférent à leur sort ! Bard regarda le Prince Beltran circuler de l'un à l'autre, s'enquérant de leurs chevaux, de leurs couvertures, de leurs rations. Le

cuisinier avait fait du feu et un ragoût mijotait déjà dans une marmite, dégageant un fumet très alléchant après une longue journée passée en selle et un déjeuner composé d'un trognon de pain de garnison et d'une poignée de noix !

Resté un moment sans occupation, Bard se dirigea machinalement vers l'endroit où les *leroni* avaient installé leur camp, un peu à l'écart. Le souvenir des yeux de la jolie Mirella l'attirait comme un aimant ; elle ne pouvait pas avoir plus de quinze ans.

Il la trouva en train de faire du feu. Ils avaient monté une tente, et, à travers le tissu, il voyait les formes opulentes de la *leronis* Melora qui vaquait à l'intérieur. S'agenouillant près d'elle, il lui demanda :

— Puis-je vous offrir du feu, *damisela* ?

Ce disant, il lui tendait le briquet de silex à huile, plus facile à utiliser qu'un briquet ordinaire à amadou.

Elle ne le regarda pas. Il vit sa rougeur, qu'il trouvait si adorable, lui colorer tout le visage et le cou.

— Merci, seigneur, dit-elle. Mais je n'en ai pas besoin.

Et en effet, la main posée sur sa gorge, où, se dit-il, elle devait porter sa pierre-étoile, elle regarda le petit tas de brindilles, qui s'enflammèrent aussitôt.

Posant légèrement la main sur son poignet, il murmura :

— Si seulement vous me regardiez dans les yeux, *damisela*, moi aussi je m'enflammerais.

Elle se tourna un peu vers lui, sans lever les yeux, et il vit les coins de sa bouche se relever en un sourire imperceptible.

Soudain, une ombre tomba sur eux.

— Mirella, dit Maître Gareth d'un ton sévère, rentre dans la tente pour aider Melora à installer vos sacs de couchage.

Rougissante, elle se leva vivement et obéit. Bard se leva aussi et regarda le vieux sorcier avec colère.

— Avec tout le respect que je vous dois, *vai dom*, dit Maître Gareth, je vous demande d'aller chercher fortune ailleurs. Celle-ci n'est pas pour vous.

— Que vous importe, vieillard ? Est-ce votre fille ? Ou peut être votre fiancée ou votre amante ? demanda Bard avec rage. À moins que vous ne vous soyez assuré de sa fidélité par des sorcelleries ?

Maître Gareth secoua la tête en souriant.

— Rien de tout cela, dit-il, mais, en campagne, je suis responsable des femmes qui m'accompagnent, et personne ne doit les toucher.

— Sauf vous, peut-être ?

Nouveau déni de la tête, accompagné d'un sourire.

— Vous ne savez rien de l'univers dans lequel vivent les *leroni*, seigneur. Melora est ma fille ; je ne tiens pas pour elle à des amours de rencontre, sauf si c'est son bon plaisir. Quant à Mirella, elle doit rester

vierge pour la Vision, et une malédiction s'abattra sur quiconque la prendra, à moins qu'elle ne se soumette de sa libre volonté. Je vous en avertis, évitez-la.

Piqué au vif, le visage en feu comme un écolier qui se fait réprimander, Bard baissa les yeux sous le regard du vieux sorcier, et marmonna :

— Je ne savais pas.

— Non, et c'est pourquoi je vous informe, dit le vieil homme avec un sourire conciliant. Car Mirella était trop timide pour vous le dire elle-même. Elle n'a pas l'habitude des hommes qui ne peuvent lire ses pensées.

Bard lança vers la tente un regard lourd de rancune. C'est la grosse et laide Melora, la fille de ce vieillard, qui aurait dû rester vierge pour la Vision, pensa-t-il, car qui aurait voulu d'elle, à moins de commencer par lui cacher la tête sous une toile à sac ? Pourquoi la jolie Mirella ? Maître Gareth souriait toujours, mais Bard eut soudain l'impression désagréable qu'il lisait dans ses pensées.

— Allons, seigneur, vous êtes fiancé à la Princesse Carlina, dit Maître Gareth avec un bon sourire. Il n'est pas digne de vous d'abaisser vos regards jusqu'à une simple *leroni*. Dormez seul ce soir, et vous rêverez peut-être de la princesse qui vous attend. Après tout, vous ne pouvez posséder toutes les femmes sur lesquelles vous posez votre regard. N'ayez pas si mauvais caractère !

Bard lâcha un juron et s'en alla. Il en savait assez pour ne pas indisposer un *laranzu*, sur lequel reposait peut-être le sort de la campagne, mais la voix du vieillard, qui l'avait réprimandé comme un enfant, l'avait mis en fureur. De quoi se mêlait-il ?

Les serviteurs qui accompagnaient les officiers avaient dressé pour eux un troisième camp, à l'écart des autres. Bard alla goûter le dîner préparé pour les hommes – il avait appris à ne jamais manger avant de s'assurer qu'hommes et bêtes étaient bien installés pour la nuit –, inspecta les chevaux, puis retourna à sa tente où Beltran l'attendait.

— Tu as l'air de mauvaise humeur, Bard. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Maudit vieillard ! gronda Bard. Il a peur que je ne touche ses précieuses vierges de *leroni*, alors que je n'ai fait qu'offrir du feu à la plus jeune.

Beltran gloussa.

— Eh bien, c'est un compliment, Bard. Il n'ignore pas que tu sais t'y prendre avec les femmes ! Ta réputation t'a précédé, c'est tout, et il a peur qu'aucune fille ne te résiste ou ne puisse conserver sa virginité quand tu es là !

La chose présentée ainsi, Bard ressentit moins de rancœur.

— Quant à moi, dit Beltran, j'estime que c'est une erreur d'emmener des femmes en campagne – des femmes convenables, s'entend. Je suppose que toutes les armées doivent traîner à leur suite quelques catins, quoiqu'elles ne m'attirent pas, personnellement. Je préfère les femmes qui ne comptent pas uniquement sur la pluie pour les laver ! Mais les femmes convenables aux armées sont une tentation pour les libertins, et une gêne pour les chastes qui ne pensent qu'au combat !

Bard hocha la tête, reconnaissant la justesse de ces paroles.

— Et qui plus est, si elles sont faciles, les hommes se les disputent ; et si elles sont sérieuses, ils ne pensent qu'à ça, ajouta-t-il.

— Quand je commanderai les armées de mon père, j'exigerai qu'aucune *leronis* n'accompagne les troupes ; il y a assez de *laranzu'in*, et personnellement je pense que les hommes sont plus compétents que les femmes. De plus, elles font trop de façons et n'ont pas leur place dans une armée, pas plus que Carlina, ou l'un de nos petits frères ! Quel âge a le tien, maintenant ?

— Il doit avoir huit ans, dit Bard. Neuf au solstice d'hiver. Je me demande s'il m'a oublié. Je ne suis pas retourné chez mon père depuis qu'il m'a mis en tutelle.

Beltran lui tapota amicalement l'épaule et dit :

— Eh bien, tu seras sans doute autorisé à te rendre chez lui avant le solstice.

— Si les combats à Hammerfell sont terminés avant que la neige ne ferme les routes, c'est ce que je ferai, dit Bard. Ma belle-mère ne m'aime pas, mais elle ne peut m'empêcher de rentrer chez moi. Je serais heureux qu'Alaric m'ait conservé son affection.

À part lui, il pensa qu'il en profiterait peut-être pour inviter son père à son mariage. Tous les pupilles du roi n'avaient pas l'honneur d'être mariés *di catenas* par le Roi Ardrin lui-même !

Ils bavardèrent jusqu'à une heure avancée et, quand enfin ils s'endormirent, Bard était apaisé. Il pensa fugitivement et avec regret à la jolie Mirella, mais, après tout, ce qu'avait dit Maître Gareth était vrai ! Carlina lui appartenait, et bientôt ils seraient mariés. Et Beltran avait raison, lui aussi. Les femmes vertueuses n'avaient pas de place à l'armée.

Le lendemain, après un bref entretien avec Gareth et Beltran, ils se dirigèrent vers le gué du Moulin de Moray. Il n'y avait âme qui vive qui sût encore qui était Moray, mais les légendes locales lui attribuaient toutes sortes d'identités, du géant au dompteur de dragon ; pourtant il y avait encore un moulin en ruine au bord du gué, et, un peu en amont, un autre toujours en activité. Une grille fermait la route. Lorsqu'ils s'approchèrent, un gros gardien grisonnant sortit et

dit :

— Par ordre du Seigneur de Dalereuth, cette route est fermée, seigneurs. J'ai juré de ne l'ouvrir à personne qui ne lui paie pas le tribut ou qui ne possède pas de sauf-conduit pour entrer dans ses terres.

— Par tous les enfers de Zandru..., commença Bard.

Mais le Prince Beltran poussa son cheval et s'arrêta près de lui, dominant de très haut le petit homme en tablier de meunier.

— Je veux bien payer au Seigneur de Dalereuth une taxe par tête. Et, à propos de tête, je suis sûr qu'il apprécierait celle d'un insolent comme toi. Rannvil...

Il fit un geste, et un cavalier tira son épée.

— Ouvre la porte, mon brave ; ne fais pas l'imbécile.

Claquant des dents, le gardien alla actionner le mécanisme d'ouverture des grilles. Beltran lui lança dédaigneusement quelques pièces.

— Voilà ton tribut. Mais si cette grille est refermée au retour, je te donne ma parole que mes hommes l'arracheront de terre et planteront ta tête dessus comme épouvantail à moineaux !

En passant, Bard entendit l'homme grommeler quelque chose entre ses dents, et, se penchant, il abattit une poigne de fer sur son épaule.

— Si tu as quelque chose à dire, dis-le en face !

L'homme leva les yeux, serrant les dents, l'air courroucé.

— Je n'ai aucune part aux querelles de mes supérieurs, *vai dom*, dit-il. Pourquoi souffrir parce que vous autres nobles n'arrivez pas à garder vos frontières ? Tout ce qui m'intéresse, c'est de faire marcher mon moulin. Mais vous ne reviendrez pas par ce chemin, si toutefois vous revenez. Je n'ai rien à voir avec ce qui vous attend au gué. Pour le reste, vous pouvez avoir l'honneur de tuer un homme sans armes !

Bard le lâcha et se redressa.

— Te tuer ? dit-il. Pourquoi ? Merci de l'avertissement ; tu as été bien payé.

Il regarda l'homme repartir vers son moulin, et, bien qu'il fût soldat depuis l'âge de quatorze ans, il fronça les sourcils, et se demanda pourquoi le monde allait ainsi. Pourquoi tout noble pouvait-il choisir de devenir le souverain des terres de cet homme ? Cela ne faisait que procurer du travail aux mercenaires.

Tout le pays, pensa-t-il, devrait peut-être n'avoir qu'un seul gouvernement, avec la paix aux frontières, des Heller à la mer... et les petites gens pourraient cultiver leurs champs et faire marcher leurs moulins en paix... et je pourrais vivre avec Carlina sur le domaine que le roi m'a donné...

Mais il n'avait pas le temps de penser à cela maintenant. Il leva la main pour arrêter les hommes et appela Maître Gareth.

— On vient de me prévenir que quelque chose nous attend au gué, mais je ne vois rien. Votre oiseau vous a-t-il donné un avertissement, ou l'une de vos femmes a-t-elle vu quelque chose par magie ?

Maître Gareth fit signe à Mirella qui s'approcha, enveloppée de sa cape, et il lui parla à voix basse. Elle prit sa pierre-étoile à son cou et la fixa des yeux.

Au bout d'un moment, elle dit d'une voix neutre :

— Personne ne nous attend au gué, ni homme ni bête ; mais il y a une obscurité et une barrière que nous ne pourrions peut-être pas traverser. Nous devons avancer avec prudence, mon père.

Maître Gareth leva les yeux et rencontra ceux de Bard.

— Elle a la Vision ; si elle voit une obscurité qu'elle ne peut pénétrer, il nous faut avancer avec beaucoup de prudence, seigneur.

Mais l'eau du gué était calme et paisible sous le soleil, qui jetait des reflets pourpres sur les rides légères de la surface. Bard fronça les sourcils, essayant d'estimer ce qui les attendait. Il ne voyait rien, aucune trace d'embuscade, aucune branche, aucun rameau remuant sur la rive opposée, où le sentier montait entre des arbres géants. Effectivement, l'endroit serait bien choisi pour un guet-apens.

— Si vous ne pouvez voir au-delà du gué par la sorcellerie ou la Vision, est-ce que l'oiseau-espion pourrait aller voir si un piège nous attend sur l'autre rive ?

Maître Gareth acquiesça de la tête.

— Bien sûr ; l'oiseau n'est qu'un animal ignorant tout de la sorcellerie et de la magie. La seule magie de ce procédé, c'est le don que nous avons, Melora et moi, de rester en rapport avec lui. Melora, mon enfant, lance l'oiseau-espion.

Bard regarda l'oiseau féroce s'élever au-dessus du gué en décrivant de grands cercles. Au bout d'un moment, Maître Gareth se secoua, s'éveilla, fit signe à Melora qui tendit le poing où l'oiseau revint se poser, et lui donna quelques friandises avant de le chaperonner à nouveau.

Gareth dit :

— Il n'y a personne de caché au-delà du gué, ni homme ni bête ; aucune créature vivante à des lieues à la ronde, à part une gamine gardant un troupeau de lapins cornus. Je ne sais ce qui nous attend au gué, *vai dom*, mais ce n'est pas une embuscade de guerriers.

Bard et Beltran se consultèrent du regard. Beltran dit finalement :

— Nous ne pouvons rester là toute la journée à cause d'une menace invisible. Nous devons traverser le gué ; mais pas vous, Maître Gareth ; nous vous garderons en réserve pour le moment où nous aurons besoin de vous. J'ai connu des sorciers capables de mettre le feu à des forêts sur le passage d'armées en marche ; et je suppose qu'il

pourrait y avoir quelque chose de comparable de l'autre côté du gué. Il faut être sur nos gardes. Bard, tu donnes l'ordre d'avancer ?

Bard ressentit des picotements sur tout le corps. Il avait déjà eu cette réaction une ou deux fois, en présence de *laran* ; il en possédait assez peu lui-même, mais suffisamment pour détecter son activité. Il existait, il le savait, un don qui pouvait déceler l'usage du *laran* ; peut-être l'aurait-il possédé s'il l'avait développé. Cela aurait pu être bien utile, après tout. Il avait toujours pensé que Geremy, formé à l'art du *laranzu*, valait moins qu'un homme, moins qu'un soldat. Pourtant, à observer Maître Gareth, il commençait à réaliser que ce travail comportait ses dangers et ses terreurs, même si un *laranzu* allait sans armes à la bataille. *Et, en soi, cela est d'ailleurs assez effrayant*, se dit Bard, posant la main sur son épée pour se rassurer.

Se tournant vers ses hommes, il commanda :

— Mettez-vous par groupes de quatre !

Il ne pouvait pas exiger d'un homme seul qu'il avance le premier dans le gué, à la rencontre d'un danger inconnu. Quand ce fut fait, il reprit :

— Groupe deux, en avant.

Et il se mit à leur tête. Sa peau, à nouveau, le picota lorsqu'il avançait, et son cheval rejeta la tête en arrière, rétif, avant de poser dans l'eau un pied prudent. Mais le gué était paisible.

— Avancez lentement, et groupés ! ordonna-t-il.

Au-dessus d'eux, à l'extrême limite de son champ visuel, il saisit un mouvement imperceptible. Il croyait que Maître Gareth avait rappelé l'oiseau-espion... Un rapide coup d'œil lui confirma que l'oiseau, immobile et chaperonné, était posé sur la selle de Melora.

Ainsi donc, ils étaient surveillés de loin. Existait-il une défense quelconque contre ça ?

Ils se trouvaient maintenant au milieu du gué, à l'endroit le plus profond où l'eau arrivait au jarret des chevaux ; un homme à pied en aurait eu jusqu'aux cuisses.

— Il n'y a rien, seigneur. On peut appeler les autres, dit un soldat.

Bard secoua la tête. Le picotement avertisseur de danger persistait, et il serra les dents, se demandant s'il allait vomir comme une femme enceinte...

Il entendit Maître Gareth crier, fit tourner son cheval au milieu du courant.

— Arrière, hurla-t-il. Demi-tour !

Les eaux s'enflèrent, montant jusqu'au garrot des chevaux, et brusquement le gué paisible se transforma en un torrent furieux et écumant, avec un courant de fond qui les tirait, les suçait vers le bas. Son cheval trébucha comme dans des rapides enflés par le dégel de printemps. *Des eaux ensorcelées !* Il tira sur les rênes, essayant de

calmer sa monture qui se cabrait en hennissant, pour ne pas être entraînée par le courant. Autour de lui, tous les hommes du groupe se battaient contre leurs chevaux affolés par les eaux paisibles devenues soudain tumultueuses. Jurant, luttant avec sa monture terrifiée, Bard parvint cependant à la contrôler et à la diriger vers la rive. Il vit l'un de ses hommes glisser de sa selle et filer dans le courant. Un autre cheval trébucha. Bard tendit le bras et saisit les rênes, essayant de diriger le sien d'une seule main.

— Tenez bon ! Au nom de tous les dieux, tenez bon ! Demi-tour ! hurla-t-il. Restez groupés !

Le pire, c'était la surprise, son cheval avait l'habitude des torrents et des gués ; prévenu, il aurait pu contrôler sa monture. Serrant les genoux, il la talonna vers la rive, dans l'eau qui lui montait maintenant jusqu'au garrot, et il parvint à regagner la terre ferme, puis saisit les rênes des autres chevaux à mesure qu'ils le rejoignaient. Un cheval, s'abattit, une jambe cassée, et resta dans le torrent, donnant des coups de pied dans le vide en hennissant, puis il se tut, noyé. Bard poussa un juron, la gorge serrée. La pauvre créature n'avait jamais fait de mal à personne et venait de mourir d'une mort horrible. Pas signe de son cavalier. Un autre cheval était tombé dans le torrent, mais son cavalier, sautant dans l'eau à temps, était parvenu à le relever, boitillant, et à le tirer vers la rive ; il perdit pied lui-même et se débattit, à moitié noyé, jusqu'au moment où un soldat sautant dans le courant, le saisit et le tira en lieu sûr.

Bard vit le dernier homme sortir de l'eau, puis poussa un cri, à la fois émerveillé et consterné. Car, devant eux, les eaux s'étaient calmées, et le gué du Moulin de Moray était de nouveau paisible.

Ainsi, c'est là ce que le meunier voulait nous dire...

Lugubres, ils évaluèrent leurs pertes. Le cheval qui s'était cassé une jambe gisait immobile, mort, et il n'y avait pas trace de son cavalier. Il était mort et resté enseveli sous les eaux, ou le courant l'avait entraîné et son corps referait surface en aval. Un autre avait rallié la terre ferme, mais sa monture était blessée et inutile ; un troisième cheval s'était débarrassé de son cavalier et avait regagné la rive, mais l'homme gisait sans connaissance, ballotté par le clapotis. Bard fit signe à l'un de ses compagnons de le tirer sur la terre ferme, puis passa les doigts sur la blessure béante qu'il avait à la tête. Vraisemblablement, il ne reprendrait jamais connaissance.

Heureusement qu'il n'avait envoyé dans le courant que quatre de ses hommes, se dit Bard, bénissant son intuition. Ils auraient, sinon, perdu une demi-douzaine de soldats au lieu de deux hommes et deux chevaux, sans compter les bêtes blessées ou boiteuses. Mais il fit signe à Maître Gareth et dit d'un ton lugubre :

— Ainsi, c'est cela qu'il y avait dans cette obscurité que votre

leronis n'a pu pénétrer !

Il secoua la tête en soupirant.

— J'en suis désolé, *vai dom*. Nous sommes des voyants, non des sorciers, et nos pouvoirs ne sont pas infinis. Puis-je me permettre de dire pour notre défense que, sans nous, vous seriez tous entrés dans le gué sans méfiance ?

— C'est vrai, reconnut Bard. Mais, maintenant, qu'allons-nous faire ? Si le gué est ensorcelé contre nous, avons-nous désamorcé le piège, ou les eaux recommenceront-elles à s'enfler dès que nous y entrerons ?

— Je l'ignore seigneur. Mais peut-être la Vision de Mirella pourra-t-elle nous le dire, ajouta-t-il, lui faisant signe d'approcher.

Il lui parla à voix basse, et la jeune fille regarda de nouveau dans sa pierre-étoile, puis dit, de sa voix neutre de somnambule :

— Je ne vois rien... Il y a une obscurité sur l'eau...

Bard jura, morose. Le charme persistait donc. Il dit à Beltran :

— Crois-tu que nous puissions traverser maintenant que nous sommes prévenus ?

— Peut-être, dit Beltran, si les hommes savent ce qu'ils affrontent ; ils sont triés sur le volet et tous très bons cavaliers. Mais Maître Gareth et les *leroni* ne pourront sans doute pas passer ; en tout cas, pas celle qui monte un âne...

— Nous sommes des *leroni* entraînés, seigneur, dit Maître Gareth ; nous prenons les mêmes risques que l'armée, et partout où j'irai, ma fille et ma fille adoptive iront aussi. Elles n'ont pas peur.

— Je ne doute pas de leur courage, mais de leurs dons de cavalières, dit Bard avec impatience. De plus, ce petit âne se noierait dans la première vague. Je ne voudrais pas voir mourir ces femmes, mais, par ailleurs, nous aurons besoin de vous quand nous aurons rejoint l'ennemi. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, pouvez-vous les empêcher de nous surveiller ?

Il montra d'un geste impatienté l'oiseau-espion qui décrivait des cercles au-dessus de leurs têtes.

— Je peux essayer, seigneur, mais je pense que nos sortilèges seraient mieux employés contre les eaux ensorcelées du gué, dit Maître Gareth.

Bard hocha la tête et se mit à réfléchir. De même qu'un commandant devait utiliser au mieux ses soldats, ainsi, commençait-il à comprendre, devait-il faire le meilleur usage possible de ses *leroni*.

Le Roi Ardrin m'a-t-il confié cette mission afin que j'aie l'occasion de commander, non seulement des soldats, mais aussi des sorciers ?

Bien qu'il eût hâte de prendre une décision, cette pensée le remplissait d'excitation ; cela était de bon augure pour son avenir... Si, pensa-t-il, dégrisé, il arrivait à mener à bien cette mission

apparemment simple sans perdre tous ses hommes dans ce gué ensorcelé !

— Maître Gareth, il s'agit là de votre spécialité ; que me conseillez-vous ?

— Nous pouvons essayer de jeter un contre-sort sur les eaux, seigneur. Je ne peux rien garantir... Je ne sais pas à quoi nous nous attaquons ni à quels pouvoirs nous nous opposons... mais nous ferons de notre mieux pour calmer les eaux. Une chose joue eh notre faveur : contrarier ainsi les lois naturelles exige une puissance extraordinaire, et ils ne pourront maintenir le charme très longtemps. La nature finit par reprendre son cours normal ; l'eau suit toujours la pente de moindre résistance, et travaille donc pour nous, alors qu'ils doivent lutter contre sa force naturelle. De sorte que notre contre-sort ne devrait pas être trop difficile à jeter.

— Que tous les dieux vous entendent, dit Bard. Mais je vais quand même prévenir mes hommes de se préparer à des surprises.

Il circula parmi les soldats, parlant à l'un et à l'autre, ordonnant à celui dont le cheval avait été tué de prendre la monture du disparu. Puis il s'approcha de Beltran et dit :

— Chevauche à mon côté, mon frère ; je ne pourrais plus regarder mon seigneur le roi si je te laissais périr dans les rapides ! Si tu meurs en combattant, je suppose qu'il l'acceptera ; mais, pour le reste, je ne veux pas qu'il puisse rien me reprocher.

Beltran éclata de rire :

— Crois-tu donc être tellement meilleur cavalier que moi, Bard ? Ce n'est pas mon avis ! Je crois que tu abuses de ton autorité – c'est moi, et non toi, qui commande ce détachement !

Mais comme c'était dit en riant, Bard haussa les épaules.

— Comme tu voudras, Beltran ; mais, par tous les dieux, fais attention. Mon cheval est plus grand et plus lourd que le tien, parce qu'il faut une bête solide pour me porter, et pourtant j'ai eu toutes les peines du monde à rester en selle !

Il fit demi-tour et poussa sa monture vers Maître Gareth.

— Impossible que mistress Melora traverse sur ce petit âne, et encore moins si votre charme n'opère pas. Sait-elle tenir sur un cheval ?

— Je suis son père, dit Maître Gareth, mais je ne suis pas son mentor, ni le maître de sa destinée ; pourquoi ne pas le lui demander à elle-même ?

Bard serra les dents.

— Je n'ai pas l'habitude de poser des questions aux femmes alors qu'elles ont un homme pour les diriger. Mais si vous insistez – *damisela*, savez-vous monter à cheval ? Si oui, votre père pourra prendre mistress Mirella devant lui, car elle est plus légère que vous,

et vous pourrez prendre son cheval, qui me semble assez solide.

— Je préfère m'en remettre au sortilège que nous allons lancer, mon père et moi, répondit fermement Melora. Croyez-vous que je laisserais noyer mon pauvre petit âne ?

— Enfer et damnation, mistress Melora, explosa Bard. Si vous savez tenir en selle, l'un de mes hommes conduira votre âne par la longe. Je suppose qu'il sait nager ?

— Melora, il vaut mieux passer à cheval, intervint Maître Gareth. Poil-Blanc s'arrangera pour traverser tout seul ; je suis sûr qu'il se débrouillera mieux qu'avec toi sur le dos. Mirella, mon enfant, donne ton cheval à Melora et monte en croupe derrière moi.

Assez agile, elle grimpa derrière le vieux *laranzu*, sans pourtant arriver à dissimuler aux soldats qui la regardaient une paire de jambes bien galbées, gainées de bas à rayures rouges et bleues, puis s'installa au mieux, lissa ses jupes et lui entoura la taille de ses bras. Bard alla lui-même soulever la lourde et disgracieuse Melora pour la poser sur le cheval de sa compagne. Elle se tient en selle comme un sac de farine, pensa-t-il, peu charitable.

— Redressez-vous un peu, je vous en prie, *vai leronis*, et tenez plus fermement les rênes, dit-il.

Il soupira puis ajouta :

— Il vaudrait peut-être mieux que je chevauche à côté de vous en conduisant votre monture.

— C'est une bonne idée, dit Maître Gareth, car nous devons nous concentrer sur le contre-sort ; et il serait bon également qu'un de vos hommes conduise l'âne de Melora, car elle va se faire du souci pour lui.

L'un des vétérans éclata de rire et dit :

— Mistress Melora, si vous arrivez à jeter un sort sur ces eaux, je le prendrai moi-même sur ma selle comme un bébé !

Elle pouffa. Elle était peut-être lourde et gauche, mais elle avait une voix chantante et un rire ravissant.

— Je crois que cela lui ferait encore plus peur que les rapides, mon ami. Si vous voulez bien le guider, je crois qu'il parviendra à nager derrière votre cheval.

Le vétérans alla chercher une corde et attacha la bride de l'âne à celle de sa monture. Bard prit les rênes, regrettant que ce ne soient pas celles du cheval de la jolie Mirella ; et, de nouveau, il entendit le rire cristallin de Melora. Gêné, il se demanda si elle lisait dans son esprit et écarta ses pensées galantes. Ce n'était pas le moment de penser aux femmes, pas avec un gué ensorcelé à traverser et une bataille en perspective !

— Pour l'amour de tous les dieux, Maître Gareth, lancez votre contre-sort !

La lourde silhouette de Melora était immobile sur sa selle. Le visage de Maître Gareth se fit lointain et concentré. Mirella rabattit son capuchon, ne laissant que son petit menton visible. Bard observa les trois *leroni*. Il ressentait de nouveau ce picotement l'avertissant que le *laran* agissait dans son voisinage... Comment pouvait-il savoir ? Qu'est-ce que c'était ? Répugnant étrangement à rompre le silence impressionnant qui s'était installé, Bard fit signe à ses hommes d'avancer. Oppressé par l'étrangeté de l'atmosphère, il tira sur ses rênes et talonna son cheval, qui rejeta la tête en arrière en hennissant, au souvenir de leur première tentative.

— Du calme, du calme, l'apaisa-t-il à voix basse, pensant, *je le comprends, je suis comme lui...* Mais il était un être humain doué de raison, pas une bête, et il ne céderait pas à une peur aveugle et irraisonnée. Encouragé de la voix et de la main, sa monture entra dans le gué, et Bard fit signe à ses hommes de l'imiter.

Rien ne se passa... Mais rien ne s'était passé non plus la première fois avant le milieu du gué. Bard fit avancer son cheval, tenant toujours les rênes de Melora, et se retourna à moitié. Derrière lui venaient Maître Gareth, Mirella accrochée à sa taille, puis les soldats, et enfin Beltran qui fermait la marche.

Maintenant, ils étaient tous dans l'eau. Bard sentit son visage se durcir. Si les eaux étaient encore ensorcelées, elles allaient s'enfler maintenant et les emporter comme un torrent furieux. Il banda tous ses muscles, sentant, de plus en plus intense, le picotement qui l'avertissait du *laran* en action, au point qu'il lui semblait voir sur le gué l'affrontement du sort et du contre-sort ; son cheval avançait péniblement à travers un fouillis de hautes algues, et pourtant, il ne voyait rien...

Et soudain, tout redevint normal, le sort disparut, s'évanouit, et la rivière se mit à couler, calme et innocente ; de l'eau, sans plus. Bard poussa un profond soupir et talonna sa monture. Les premiers cavaliers abordaient déjà de l'autre côté, et il arrêta son cheval au milieu du gué, attendant que tous ses hommes fussent sur l'autre rive.

Pour le moment du moins, leurs *leroni* avaient été plus forts que les magiciens de l'adversaire.

Jusque-là, le temps était resté beau. Mais, à mesure que la journée s'avancait, le ciel s'emplissait de nuages menaçants, et, vers le soir, il se mit à neiger, doucement d'abord, puis plus fort ; quelques paillettes fondues, tout d'abord, puis de gros flocons duveteux qui se suivaient sans relâche. Melora, retournée sur son âne, resserra sa cape grise et s'enveloppa la tête dans une couverture. Un par un, les soldats sortirent des écharpes, des bonnets et des moufles et continuèrent, l'air sombre et morose. Bard savait ce qu'ils pensaient.

Traditionnellement, la guerre se faisait en été. En hiver tout le monde restait au coin du feu, sauf les fous et les désespérés. Une campagne d'hiver comportait certains dangers supplémentaires. Les hommes pouvaient dire, et avec une certaine justesse, qu'on leur demandait actuellement des choses injustes et inhabituelles, car chevaucher dans une tempête de neige qui pouvait tourner au blizzard n'était certes pas habituel – et, par conséquent, le roi n'avait pas le droit de l'exiger d'eux. Comment obtenir d'eux un loyalisme sans faille ? Pour la première fois, Bard regretta de commander cette expédition, au lieu d'être en train de chevaucher vers Hammerfell, à la droite du roi, en qualité de porte-drapeau. Le roi pouvait exiger de ses troupes une fidélité absolue, user de son influence et de son pouvoir personnels pour leur demander des sacrifices inhabituels. Il pouvait leur faire des promesses, et les tenir. Bard, quant à lui, avait douloureusement conscience du fait qu'il n'avait que dix-sept ans, qu'il n'était que le neveu bâtard et le pupille du roi, et qu'il avait été promu par-dessus la tête de bien des officiers d'expérience. Même parmi ces hommes d'élite qu'il avait choisis en personne, il y en avait sans doute qui ne seraient pas fâchés de le voir échouer, de le voir commettre une faute irréparable. Le roi lui avait-il donné ce commandement uniquement pour qu'il réalise à quel point il était encore jeune et inexpérimenté ?

Malgré son triomphe et sa promotion sur le champ de bataille à Snow Glen, il n'était qu'un adolescent. Mènerait-il cette mission à bon terme ? Le roi espérait-il qu'il échoue, pour pouvoir lui dénier Carlina ? Qu'est-ce qui l'attendait en cas d'échec ? Serait-il dégradé, renvoyé chez lui en disgrâce ?

Il poussa son cheval pour rejoindre Maître Gareth, qui s'était enveloppé le bas du visage dans une écharpe rouge, et dit d'un ton acerbe :

— Ne pouvez-vous rien faire contre ce temps ? Est-ce l'annonce d'un blizzard, ou une simple chute de neige ?

— Vous m'en demandez trop, seigneur, dit le vieil homme. Je suis un *laranzu*, pas un dieu ; je ne commande pas au temps.

Un petit sourire ironique retroussa un coin de sa bouche.

— Croyez-moi, Maître Bard, si j'avais le don de commander au temps, je m'en servais pour mon bien. J'ai aussi froid que vous, la neige m'aveugle autant, et, en outre, mes os sont plus vieux et sentent plus le froid que les vôtres.

Bard dit, malgré sa répugnance à avouer sa faiblesse :

— Les hommes murmurent, et je crains une mutinerie. Une campagne d'hiver, tant que le temps restait au beau, ça ne leur posait aucun problème. Mais maintenant...

Maître Gareth hocha la tête.

— Je comprends. Eh bien, je vais essayer de voir jusqu'où s'étend

cette tempête, et si nous en sortirons bientôt, quoique la magie climatique ne soit pas ma spécialité. Parmi tous les *laranzu'in* de Sa Majesté, un seul possède ce don, et Maître Robyl accompagne le roi à Hammerfell ; il a pensé qu'il lui serait plus utile sur la frontière septentrionale des Heller, où les neiges sont plus abondantes. Mais je ferai de mon mieux.

Et, comme Bard se détournait pour s'éloigner, il ajouta :

— Haut les cœurs, seigneur. La neige rend notre avance difficile, mais pas aussi difficile que celle de nos ennemis avec la caravane de feuglu ; il leur faut pousser tous ces chariots dans la neige et, si elle devient trop profonde, ils ne pourront plus avancer du tout.

J'aurais dû y penser, se dit Bard. La neige allait immobiliser les chariots de la caravane, tandis que ses cavaliers d'élite pourraient toujours chevaucher et combattre. De plus, s'il était vrai que c'étaient des mercenaires séchéens qui escortaient le feuglu, ils étaient habitués à un climat plus chaud, et la neige les démoraliserait. Il alla se mêler aux hommes, écoutant leurs murmures et leurs protestations, et leur rappelant cette vérité. Et, bien que la neige continuât à tomber, et même de plus en plus fort, cela sembla en reconforter quelques-uns.

Pourtant, comme les nuages et la neige se faisaient de plus en plus épais, après avoir consulté Beltran, il décida de faire halte de bonne heure. Il était inutile de forcer des hommes récalcitrants à avancer dans la neige qui devait immobiliser leurs adversaires. Après cette chevauchée, les soldats étaient las et démoralisés, et certains auraient mangé froid pour se rouler plus vite dans leurs couvertures, mais Bard ordonna de préparer un repas chaud, sachant combien cela influencerait sur le moral des hommes. Une fois les feux allumés sur des pierres plates, et alimentés par les branches mortes d'un verger abandonné – frappé par la maladie des noyers, quelques années plus tôt – le camp prit joyeuse apparence. Un soldat sortit une petite cornemuse et se mit à jouer des ballades mélancoliques, plus vieilles que le monde. Les jeunes femmes dormaient déjà dans leur tente, mais Maître Gareth rejoignit les hommes autour du feu, et, au bout d'un moment, et tout en protestant qu'il n'était ni barde ni ménestrel, consentit à leur raconter l'histoire du dernier dragon. Bard s'assit à côté de Beltran dans les ombres mouvantes projetées par le feu, et, tout en grignotant des fruits secs, écouta : le dernier dragon avait été abattu par un Hastur, et toutes les bêtes, ayant perçu par le *laran* sa mort et la disparition de son espèce, avaient déploré sa fin dans toutes l'étendue des Cent Royaumes, en une lamentation funèbre universelle dédiée au dernier de ces sages reptiles, à laquelle même les banshee s'étaient joints... et le fils d'Hastur, debout près du cadavre du dernier dragon de Ténébreuse, avait fait serment de ne plus jamais chasser pour le plaisir. Quand Maître Gareth eut terminé son histoire, les

hommes applaudirent et en demandèrent une autre, mais il secoua la tête, disant qu'il était vieux, qu'il avait été en selle toute la journée, et qu'il allait se coucher.

Bientôt, le camp retomba dans l'obscurité et le silence ; seul le petit œil rouge du feu continua à luire sous les branches amoncelées sur les braises en vue du porridge du matin. Autour des feux éteints, des triangles sombres indiquaient les endroits où les hommes dormaient, sous de petits auvents de toile imperméable, groupés par trois ou quatre et partageant leurs couvertures, collés les uns contre les autres pour se tenir chaud. Allongé près de Bard, Beltran avait l'air étrangement petit et juvénile ; Bard ne dormait pas, et considérait rêveusement les braises et l'éclat argenté de la neige. Quelque part, non loin d'eux, l'ennemi était immobilisé, les chariots enlisés dans la neige, les attelages épuisés.

À son côté, Beltran dit doucement :

— J'aimerais que Geremy soit avec nous, mon frère.

Bard rit sans bruit.

— Moi aussi, au début. Maintenant, je ne sais pas. Deux jeunes gens inexpérimentés, ça suffit peut-être, et nous avons la chance d'être accompagnés par Maître Gareth, avec sa sagesse et son expérience ; alors que Geremy, *laranzu* débutant, suit ton père qui est un commandant chevronné... Il a peut-être pensé que, si nous partions tous les trois ensemble, cela ressemblerait trop à une partie de plaisir, comme quand nous allions à la chasse il y a quelques années...

— Je me rappelle, dit Beltran, quand nous étions enfants et que nous partions ainsi. On s'allongeait le soir près du feu, et on parlait du temps où l'on serait des hommes, où l'on partirait en campagne, où l'on commanderait, dans une vraie guerre, et non pas dans une guerre pour rire contre des troupeaux de *chervine*... Tu te rappelles, Bard ?

Bard sourit dans le noir.

— Je me rappelle. Les campagnes et les guerres héroïques que nous imaginions, la soumission de tout le pays, depuis les Heller jusqu'aux rivages de Carthon et au-delà des mers... Eh bien, une partie de nos rêves au moins s'est réalisée : nous sommes tous en campagne et à la guerre, comme nous le désirions quand nous étions encore des enfants ne sachant par quel bout on attrape une épée...

— Et maintenant, Geremy est un *laranzu* qui accompagne le roi et ne pense qu'à Ginevra, et toi, tu es le porte-drapeau du roi, promu sur le champ de bataille et fiancé à Carlina. Quant à moi...

Le Prince Beltran soupira dans le noir.

— Enfin, un jour peut-être je saurai ce que je veux faire de ma vie, et, dans le cas contraire, le roi mon père me le dira.

— Oh toi, dit Bard en riant, un jour le trône d'Asturias t'appartiendra.

— Il n'y a pas de quoi rire, dit Beltran, d'un ton mélancolique. Savoir que je n'accéderai au pouvoir qu'à cause de la mort de mon père ! J'aime mon père, Bard, et pourtant, certains jours, il me semble que je deviendrai fou si je dois passer tout mon temps à ses pieds en attendant quelque chose d'important à faire... Je ne peux même pas sortir du royaume pour chercher l'aventure, comme n'importe quel sujet est libre de le faire.

Bard sentit son cadet frissonner.

— J'ai si froid, mon frère.

Un instant, Beltran parut à Bard aussi jeune que le petit frère qui s'était accroché à son cou en pleurant quand il avait quitté son foyer pour aller chez le roi. Il tapota gauchement l'épaule de Beltran dans le noir.

— Tiens, prends un morceau de ma couverture. Je ne sens pas le froid autant que toi, j'ai toujours été moins frileux. Essaie de dormir. Demain, peut-être, nous devons livrer bataille, une vraie bataille, et non pas une bataille pour rire comme celles qui nous amusaient tant, et il faut être prêts.

— J'ai peur, Bard. J'ai toujours peur. Pourquoi n'avez-vous jamais peur, toi et Geremy ?

Bard eut un bref éclat de rire.

— Qu'est-ce qui te fait croire que nous n'avons pas peur ? Je ne sais pas, pour Geremy, mais il m'est arrivé d'avoir assez peur pour mouiller ma culotte comme un bébé, et cela m'arrivera sans doute encore. Mais je n'ai pas le temps d'y penser sur le moment, et aucun désir d'y penser après. Ne t'inquiète pas, mon frère. Tu t'es bien comporté à Snow Glen, je me le rappelle.

— Alors, pourquoi est-ce toi que mon père a promu sur le champ de bataille, et pas moi ?

Bard se releva sur un coude et le regarda dans le noir :

— C'est là le ver qui te ronge ? Beltran, mon ami, ton père sait que tu as déjà tout ce qu'il te faut. Tu es son fils et son héritier légitime, tu chevauches à son côté, et tu es universellement accepté comme son successeur. Il m'a promu parce que je suis son pupille et parce que je suis un bâtard. Avant de pouvoir m'imposer à ses hommes pour les commander, il devait faire de moi quelqu'un, il devait me reconnaître publiquement, et c'est pourquoi il m'a promu. Par cette promotion, il ne fait qu'aiguiser un outil dont il veut se servir, sans plus ; ce n'est pas la marque d'une affection particulière ou d'une estime spéciale ! Par le froid tourbillon du troisième enfer de Zandru, je le sais si tu ne le sais pas ! Es-tu assez bête pour être jaloux de moi, Beltran ?

— Non, dit lentement Beltran dans le noir. Non, je suppose que non, mon frère.

Au bout d'un moment, entendant le souffle régulier de Beltran, Bard s'endormit.

CHAPITRE 4

Le matin suivant, il neigeait toujours, et le ciel restait sombre. Bard n'avait pas le moral en regardant les hommes nourrir leurs chevaux, faire une grande marmite de porridge, et seller leurs bêtes pour partir. Les hommes murmuraient que le Roi Ardrin n'avait pas le droit de les envoyer se battre en hiver, que cette campagne était l'idée de son pupille, qui ne connaissait pas les usages ; avait-on jamais entendu parler de partir en guerre à l'approche de l'hiver ?

— Haut les cœurs, mes amis ! dit Bard. Si les Séchéens peuvent voyager par ce temps, allons-nous nous croiser les bras et attendre au village qu'ils viennent lancer le feuglu sur nos maisons et nos familles ?

— Les Séchéens sont capables de tout, grommela l'un des hommes. Un de ces jours, ils vont moissonner au printemps ! La guerre doit se faire en été !

— C'est parce qu'ils pensent qu'on restera douillettement chez nous qu'ils vont tenter une attaque en hiver, argua Bard. Vous voulez rester à la maison et attendre qu'ils nous attaquent ?

— Oui, pourquoi ne pas rester chez nous et les attendre ? Défendre sa maison et courir après eux, ça fait deux, grommela un grand gaillard.

Mais, malgré les murmures et les bougonnements, il n'y eut pas de mutinerie ouverte. Très pâle, Beltran se taisait, et Bard, se rappelant leur conversation de la veille, réalisa que son cadet était terrifié. Il se représentait toujours Beltran plus jeune que lui, mais en fait ils n'avaient que six mois de différence ; Bard, cependant, avait tendance à l'oublier, car il avait toujours été plus grand que ses frères adoptifs. Il avait toujours été le plus fort, le plus habile à l'épée, à la lutte et à la chasse, et leur chef incontesté !

Il profita donc de l'occasion pour confier ses craintes de révolte à Beltran, et lui demanda de circuler parmi les hommes pour sonder leur état d'esprit tout en chevauchant.

— Tu es leur prince, et tu représentes la volonté du roi. Le moment peut venir où ils refuseront de m'obéir, mais je crois qu'ils n'oseront pas se révolter contre le propre fils de leur souverain, lui représenta-t-il habilement.

Et Beltran, regardant Bard d'un air hargneux – après tout, pourquoi lui donnait-il des ordres ? –, finit par acquiescer de la tête et, se mêlant aux hommes, leur posa des questions aux uns et aux autres. Bard le regarda, se disant que cela le distrayait de sa peur – et une telle manifestation d'intérêt de la part de leur prince mettrait peut-être fin à l'insubordination des troupes.

La neige continuait à tomber. Maintenant, elle arrivait aux jarrets des chevaux, et Bard commença à se demander sérieusement s'ils pourraient continuer. Il pria Maître Gareth de faire voler l'oiseau-espion, mais, comme il s'y attendait un peu, le *laranzu* répondit qu'il ne pouvait pas voler par ce temps.

— Il a de la chance, grommela Bard. Je voudrais bien être à sa place ! Enfin, y a-t-il un autre moyen de savoir à quelle distance se trouve la caravane, et si nous pourrons l'atteindre aujourd'hui ?

— Je vais demander à Mirella, dit Maître Gareth. Elle a la Vision, c'est pourquoi nous l'avons emmenée avec nous.

Bard vit Mirella, assise sur son cheval au milieu de la neige qui tombait sans discontinuer, les cheveux cuivrés couverts de gros flocons, sortir sa pierre-étoile et la consulter. Le cristal projetait des reflets bleutés sur le visage de la jeune fille ; seuls ces reflets bleus et ses cheveux de flamme semblaient mettre un peu de lumière dans cette journée sinistre. Elle était emmitouflée dans sa cape et des châles qui ne dissimulaient pourtant pas sa sveltesse et sa grâce, et Bard se surprit une fois de plus à l'admirer. C'était la jeune fille la plus belle qu'il eût jamais vue, sans aucun doute ; auprès d'elle, Carlina n'était qu'un pâle échalas. Pourtant, Mirella était complètement hors de sa portée, sacro-sainte, *leronis*, vierge consacrée à la Vision ; en outre, il courait des rumeurs inquiétantes sur ce qu'il advenait à la virilité d'un homme déflorant une *leronis* contre son gré. Il se dit qu'avec son don, il pouvait ne pas la contraindre, et la faire venir dans son lit de son plein gré...

Mais, ainsi, il se ferait un ennemi de Maître Gareth. Au diable, il y avait assez de femmes consentantes dans le monde, il était fiancé à une princesse, et, d'ailleurs, ce n'était pas le moment de penser aux femmes !

Mirella soupira, ouvrit les yeux, le reflet bleu quittant son visage, et posa sur lui un regard timide, sérieux, et si direct que Bard se demanda, un peu abasourdi, si elle avait lu dans ses pensées. Mais elle dit seulement, de son ton neutre de *leronis* :

— Ils ne sont pas loin de nous, *vai dom*. À trois heures de cheval,

derrière cette crête...

Elle tendit le bras, mais la crête demeurerait invisible dans la tempête de neige.

— Ils se sont arrêtés, parce que la neige est tombée là-bas en plus grande abondance et que leurs chariots sont bloqués. Les roues sont enlisées jusqu'aux essieux, et les attelages ne peuvent pas bouger. Une bête de trait est tombée sous le harnais en se cassant la patte, les autres ont paniqué et ont failli se piétiner les uns les autres. Si nous continuons à ce train, nous les rejoindrons vers midi.

Bard alla prévenir les hommes, et les trouva préoccupés, pas du tout contents de la nouvelle.

— Ça veut dire qu'il faudra se battre en pleine neige ; et que fera-t-on des chariots capturés, si les attelages sont anéantis ? demanda un vétéran d'un ton acide. Je propose de camper ici et d'attendre que la neige fonde pour pouvoir lutter plus facilement. S'ils ne peuvent pas bouger, ils ne s'en iront pas !

— Nous manquerions de nourriture et de fourrage, dit Bard. Et c'est un avantage pour nous de choisir le moment de l'attaque. Allons, en avant, le plus vite possible !

Ils repartirent, sous la neige qui continuait à tomber. Bard regardait les silhouettes grises des *leroni*, fronçant les sourcils. Finalement, il les rejoignit et demanda à Maître Gareth :

— Comment protégerons-nous les femmes pendant la bataille ? Nous ne pouvons pas nous priver d'un homme pour les garder.

— Je vous l'ai déjà dit, répondit Maître Gareth. Ces femmes sont des *leroni* entraînées ; elles sont capables de se défendre seules. Melora a déjà participé à des combats, et, bien que ce ne soit pas le cas de Mirella, je ne m'inquiète pas pour elle.

— Mais nos ennemis sont accompagnés par des mercenaires séchéens, dit Bard. Et si votre fille et votre fille adoptive sont capturées – *leroni* ou pas – elles seront enchaînées et vendues à un bordel de Daillon.

Melora, trotinant près d'eux sur son âne, dit tranquillement :

— N'ayez aucune crainte pour nous, *vai dom*.

Elle porta la main à la petite dague suspendue à sa taille sous sa cape et ajouta :

— Ma sœur et moi, nous ne tomberons pas vivantes aux mains des Séchéens.

Son ton calme et naturel fit frissonner Bard. Curieusement, ce ton lui parut fraternel. Au début de sa carrière, lui aussi, il avait su qu'il allait affronter la mort, ou pis, et le ton de Melora lui rappela ces premiers combats. Il se surprit à lui sourire, d'un grand sourire spontané.

— La Déesse vous préserve d'en arriver là, *damisela*. Mais je ne

savais pas qu'il existait des femmes capables de telles décisions et d'un tel courage à la guerre.

— Ce n'est pas du courage, dit Melora de sa voix harmonieuse. Je redoute seulement les chaînes et les bordels des Villes sèches plus que je ne crains la mort. La mort, m'a-t-on appris, n'est que la porte donnant accès à une vie meilleure ; et la vie n'aurait pour moi aucun charme si je devais vivre enchaînée dans un lupanar de Daillon. De plus, ma dague est très tranchante et mettrait fin sans douleur à ma vie – je crains plus encore la douleur que la mort.

— Eh bien, dit-il, retenant son cheval pour rester au niveau de l'âne, je devrais avoir recours à vous pour remonter le moral de mes hommes, mistress Melora. Je ne savais pas les femmes capables d'un tel courage.

Il se surprit à se demander si Carlina parlerait ainsi avant une bataille imminente. Il l'ignorait. Il n'avait jamais pensé à le lui demander.

Il lui vint à l'esprit qu'il avait connu intimement de nombreuses femmes depuis ses quinze ans. Pourtant, il lui semblait soudain qu'il connaissait très peu les femmes. Il connaissait leurs corps, oui, mais c'était tout ; il ne lui était jamais venu à l'idée qu'une femme pût l'intéresser, sauf pour s'accoupler avec elle.

Et pourtant, se rappela-t-il, quand ils étaient petits, il parlait à Carlina aussi librement qu'avec ses frères adoptifs, il aimait être avec elle, il connaissait ses mets préférés, les couleurs de robes et de rubans qu'elle aimait, il connaissait sa peur des hiboux et des chauves-souris, son horreur du porridge aux noix et du cake, son aversion pour les robes roses et les talons trop hauts, et savait combien elle détestait les longues heures qu'elle devait passer à coudre et à broder ; il l'avait consolée d'avoir des cals au bout des doigts à force de jouer du *rryl* et de la harpe, et il l'avait aidée à apprendre ses leçons.

Pourtant, lorsqu'il était arrivé à l'âge d'homme et avait commencé à penser aux femmes en termes de volupté, il s'était éloigné de Carlina ; il ne savait pas quelle femme était devenue la fillette. Et, pis encore, il ne s'en souciait pas ; il voyait en elle essentiellement sa future épouse. Dernièrement, il avait beaucoup pensé à faire l'amour avec elle ; mais il ne lui était jamais venu à l'idée de lui parler, simplement comme il parlait en ce moment avec cette bizarre *leronis*, à la voix séduisante mais au corps disgracieux.

C'était troublant ; il n'avait pas particulièrement envie d'avoir cette femme dans son lit. En fait, l'idée lui aurait plutôt répugné, elle était si grosse et informe, si quelconque, c'était une des rares femmes qui n'eût pas mis ses sens en émoi, fût-ce un peu. Pourtant, il avait envie de continuer la conversation ; bizarrement, il se sentait plus proche d'elle que de quiconque, mis à part ses frères adoptifs. Il porta

son regard sur Mirella, qui chevauchait devant eux, silencieuse et distante, d'une beauté ensorcelante, et, comme toujours, il sentit ses sens s'émouvoir, puis il reporta les yeux sur Melora, lourde et corpulente, affaissée sur son âne comme – de nouveau cette comparaison ironique – un sac de farine. Pourquoi, se demanda-t-il, la belle Mirella n'était-elle pas amicale et chaleureuse comme elle, pourquoi n'était-ce pas elle qui chevauchait à son côté, le regardant dans les yeux avec tant d'intérêt et de sympathie ? Les cheveux de Melora étaient d'un roux presque aussi flamboyant que ceux de Mirella ; et, derrière ses joues rebondies, il sentait la même ossature délicate.

— Mistress Mirella – vous vous ressemblez beaucoup, toutes les deux ; est-elle votre sœur ou votre demi-sœur ?

— Non, dit-elle, mais nous sommes parentes ; sa mère est ma sœur aînée. Et j'ai une autre sœur qui est *leronis*, elle aussi – nous avons toutes reçu le don du *laran*. N'êtes-vous pas le fils de Dom Rafaël di Asturien ? Alors, ma sœur cadette, Melisendra, est dame d'honneur de votre belle-mère ; voilà trois saisons qu'elle sert Domna Jerana. Vous ne l'avez jamais vue ?

— Voilà bien des années que je ne suis pas retourné chez moi, dit sèchement Bard.

— Ah, c'est bien triste, répondit-elle avec une chaleureuse sympathie, mais Bard n'avait pas envie de continuer sur ce sujet, et il lui demanda :

— Avez-vous déjà participé à une bataille pour être si calme et intrépide ?

— Mais oui ; j'étais auprès de mon père à la bataille de Snow Glen avec les oiseaux-espions. J'ai vu le roi vous donner le drapeau.

— Je ne savais pas qu'il y avait des femmes là-bas, dit-il, pas même parmi les *leroni*.

— Mais moi, je vous ai vu, dit-elle. Et je n'étais pas la seule femme présente. Il y avait un détachement de Renonçantes, appartenant à la Sororité de l'Épée, et elles ont vaillamment combattu, elles aussi ; si elles avaient été des hommes, elles auraient été félicitées et honorées par le roi, comme vous. Quand les ennemis armés de hache ont enfoncé le flanc sud, elles ont résisté jusqu'à l'arrivée des cavaliers du Capitaine Syrtis. Deux d'entre elles ont été tuées et une autre a perdu une main ; mais elles ont bien défendu leurs positions et n'ont pas lâché pied.

Bard fit la grimace.

— J'ai entendu parler des Renonçantes ; j'ignorais que le Roi Ardrin s'abaissait à les utiliser à la guerre ! Il est déjà regrettable qu'elles participent aux veilles d'incendie avec les hommes. Je ne trouve pas que la place d'une femme soit sur le champ de bataille !

— Moi non plus, dit Melora. Mais il faut dire que je ne trouve pas non plus que ce soit la place d'un homme, et mon père est de mon avis. Il préférerait demeurer à la maison, jouer du *rryl* et du luth et utiliser nos pierres-étoiles pour guérir ou extraire les minerais de la terre. Mais, quand il y a la guerre, nous devons combattre selon la volonté du seigneur notre roi, Maître Bard.

Bard répondit, avec un grand sourire :

— Les femmes ne comprennent pas ces choses. La guerre est une affaire d'hommes, et ils ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils combattent. Mais les femmes devraient rester à la maison pour faire de la musique et soigner nos blessures.

— Pensez-vous vraiment que l'homme soit né pour se battre ? demanda Melora. Pas moi ; et un jour viendra, je l'espère, où les hommes seront libérés de la guerre comme vous voudriez que les femmes le soient.

— Je suis un soldat, *damisela*, dit Bard. Je n'aurais aucune place dans un monde pacifié et pusillanime. Mais, puisque vous aimez tellement la paix, pourquoi ne laissez-vous pas la guerre aux hommes, qui l'aiment ?

— Parce que, dit-elle avec animation, je ne connais pas beaucoup d'hommes qui l'aiment.

— Moi, si, *damisela*.

— Vraiment ? N'est-ce pas plutôt que vous n'avez jamais eu l'occasion de faire autre chose ? demanda Melora. À une époque, toutes ces contrées étaient en paix sous les rois Hastur ; mais, maintenant, nous avons une centaine de royaumes minuscules qui se battent sans arrêt parce qu'ils n'arrivent pas à s'entendre ! Pensez-vous sincèrement que le monde devrait aller ainsi ?

Bard sourit et dit :

— Le monde va comme il veut, mistress Melora, et non comme vous et moi voudrions qu'il aille.

— Mais, dit Melora, le monde va comme le veulent les hommes ; et les hommes sont libres de le faire aller autrement, s'ils en ont le courage !

Il lui sourit. Maintenant, elle lui semblait jolie, avec ses yeux pleins de feu et son teint crémeux rosi par l'excitation. Il se dit qu'à sa façon, elle avait une présence chaleureuse et sensuelle, que son corps lourd devait être tiède et accueillant ; elle ne pleurnicherait sans doute pas comme cette idiote de Lisarda, mais serait au contraire une ardente partenaire. Il dit :

— Le monde serait sans doute meilleur si vous aviez votre mot à dire, mistress Melora. Il est peut-être dommage que les femmes n'aient aucune part aux décisions qui façonnent notre société.

Beltran vint le chercher. Bard s'excusa auprès de Melora et partit

avec le prince.

— Maître Gareth affirme qu'ils campent juste derrière ce bois, dit celui-ci. Il faudrait s'arrêter ici pour laisser souffler les chevaux et faire manger les hommes. Ensuite, comme l'une des filles a la Vision, elle pourra nous conseiller sur la meilleure façon d'attaquer.

— Tu as raison, dit Bard, donnant aussitôt ses ordres.

Les hommes se formèrent en cercle pour éviter une attaque surprise – les sachant fixés en un point, il n'était pas impossible que les Séchéens prissent l'initiative.

— C'est possible, dit Beltran, mais peu probable. Ils aiment la neige encore moins que nous. Et ils ont la caravane à défendre.

Il sauta à terre et chercha dans ses fontes le sac à fourrage de son cheval.

— Tu faisais encore du charme à l'une de nos *leroni*. Il faut vraiment que tu sois un coureur incorrigible pour trouver quelque chose à cette grosse vache ! Ce qu'elle a l'air bête !

Bard secoua la tête.

— Oh, elle est assez séduisante, à sa façon, et a une voix ravissante, dit-il. Et l'on peut dire ce qu'on voudra, mais elle est loin d'être bête !

Beltran dit avec un rire sardonique :

— À t'observer, je commence à croire le vieux proverbe qui prétend que toutes les femmes se ressemblent une fois la lampe éteinte, car tu courtises n'importe quoi en jupon ! As-tu donc tant besoin d'une compagnie féminine que tu ailles soupire après une grosse *leronis* informe ?

Bard répondit, exaspéré :

— Je te donne ma parole que je ne *soupire pas après elle*, comme tu dis. Pour le moment, je n'ai pas autre chose en tête que la bataille qui nous attend derrière cette colline en me demandant si nous devons affronter le feuglu ou la sorcellerie ! Je lui manifeste de la courtoisie parce qu'elle est la fille de Maître Gareth, c'est tout ! Au nom du ciel, mon frère, pense à notre mission et non à mes défauts de séducteur !

Son casque était pendu au pommeau de sa selle. Il le détacha et s'en coiffa, bouclant la jugulaire sous son menton, en sortant soigneusement sa tresse de guerrier. Beltran l'imita. Il était livide, et Bard, se rappelant leur conversation de la veille, ressentit un élan de sympathie, mais il n'eut pas le temps de s'y attarder.

Il passa tous ses hommes en revue, vérifiant leurs équipements, disant un mot à chacun. Il avait l'estomac noué et tous les muscles tendus, comme toujours devant le danger.

— Nous allons aller aussi près que possible du haut de la colline sans nous montrer, et nous attendrons le signal de Maître Gareth. Puis

nous dévalerons la pente au galop aussi vite que possible pour les prendre par surprise.

— Si leurs *laranzu'in* sont tous endormis ! grommela un homme.

— S'ils nous surveillent par la sorcellerie ou des oiseaux-espions, nous ne les surprendrons peut-être pas tout à fait. Mais ils ne peuvent pas savoir à l'avance combien nous sommes ni la force de notre détermination ! N'oubliez pas, mes amis, que ce sont des mercenaires des Villes sèches. Cette guerre ne les concerne pas, et la neige est notre meilleure alliée, car ils n'en ont pas l'habitude.

— Nous non plus, marmonna un homme dans les rangs. Il n'y a que les fous qui se battent dans la neige !

— Préférez-vous laisser passer ce feuglu ? S'ils peuvent transporter du feuglu en hiver, nous pouvons nous en emparer, dit sèchement Bard. Bien, silence maintenant ; ils pourraient nous entendre, et je veux les surprendre dans la mesure du possible.

Il rejoignit Maître Gareth et lui dit :

— Essayez de voir combien d'hommes gardent les chariots.

Maître Gareth fit signe à Mirella.

— C'est déjà fait, seigneur. Je n'en compte pas plus de cinquante ; sans compter les charretiers, qui sont peut-être armés, mais qui seront mobilisés par leurs bêtes.

Bard hocha la tête. Il fit signe à deux soldats aguerris, les meilleurs cavaliers du groupe, et dit :

— Juste avant notre charge, couvrez-vous de vos boucliers et galopez vers la tête du train ; coupez les harnais des bêtes et chassez-les vers l'ennemi. Cela augmentera la confusion. Mais soyez prudents ; ils peuvent vous lancer des flèches.

Ils hochèrent la tête. Soldats d'élite, vétérans de bien des campagnes, ils portaient tous les deux le cordon rouge de guerrier natté dans leur tresse. L'un d'eux coiffa son casque et sourit en tirant sa dague.

— Pour ce genre de travail, ça vaut mieux qu'une épée, dit-il.

— Maître Gareth, vous avez fait votre part, et vous l'avez bien faite. Vous pouvez rester ici avec les femmes. De toute façon, vous n'avez pas besoin de charger avec nous. S'ils nous lancent des sorts, nous aurons besoin de vous pour les contre-sorts, et vous êtes inutile dans la bataille.

— Seigneur, je sais quel est mon rôle dans la bataille, de même que ma fille et ma fille adoptive, dit le *laranzu*. Avec le respect que je vous dois, seigneur, occupez-vous de vos soldats et laissez-moi le reste.

Bard haussa les épaules.

— À votre aise. Mais nous n'aurons pas le temps de penser à vous quand la bataille aura commencé.

Il rencontra le regard de Melora, et fut soudain troublé à l'idée

qu'elle allait se jeter au cœur du combat sur son petit âne, sans arme, sauf sa petite dague. Mais que pouvait-il faire ? Elle lui avait bien fait comprendre qu'elle n'avait pas besoin de sa protection.

Pourtant, il continua à la regarder, troublé, sentant la peur monter en lui. Une terreur à l'état pur, irraisonnée, qui puisait en lui comme une chose vivante. Il vit la dague trancher la chair vive de Melora jusqu'à l'os, il vit Melora enchaînée, traînée par des bandits séchéens qui se disputaient son corps mutilé, il vit son frère adoptif Beltran abattu... Il s'entendit gémir de terreur. Un homme du rang poussa un cri, un cri aigu et perçant de panique pure.

— Ah, non – regardez où il vole, le démon...

Bard leva la tête, vit une noirceur terrible et griffue planer au-dessus d'eux, descendre, descendre encore ; il entendit Mirella crier... Des flammes jaillirent autour d'eux et il recula, sentant l'haleine torride du feu...

Soudain, il revint à la réalité ; aucune odeur de brûlé.

— Tenez bon, mes amis, hurla-t-il. C'est une illusion, une comédie pour effrayer les enfants... pas plus dangereuse qu'un feu d'artifice au solstice d'été ! Allons, mes amis ! C'est tout ce qu'ils savent faire ? Ils feraient flamber la forêt, s'ils le pouvaient, mais ce subterfuge ne peut rien brûler ; rien ne brûlera dans la neige – en avant ! hurla-t-il sachant que l'action était le meilleur remède contre de telles illusions. Chargez ! Au galop, mes amis !

Il talonna son cheval qui partit ventre à terre, passa le sommet de la colline, et aperçut enfin les chariots, en contrebas. Il y en avait quatre, et il vit ses hommes fondre dessus, tranchant les rênes des attelages et les dispersant à coups de fouet. En mugissant, les bêtes se mirent à galoper lourdement, et un chariot oscilla avant de se retourner avec un bruit sinistre. Bard continuait à galoper, en hurlant des ordres. Un grand Séchéen aux longs cheveux filasse flottant sur ses épaules se dressa devant lui, pointant sa lance sur son cheval. Bard se pencha et l'abattit d'un coup d'épée. Du coin de l'œil, il vit Beltran renverser un autre Séchéen, qui tomba, hurlant sous les sabots du cheval. Puis il perdit de vue son frère adoptif quand trois mercenaires fondirent sur lui en même temps.

Après l'action, il ne put jamais rien se rappeler de la bataille ; seulement le bruit, le sang répandu sur la neige, le froid cuisant, et la neige qui continuait à tomber. À un moment, son cheval trébucha, il tomba, et se retrouva en train de combattre à pied. Il ne savait plus combien d'hommes il avait combattus, ni s'il les avait tués ou simplement mis en fuite. Plus tard, il vit Beltran à terre, devant deux immenses mercenaires, et courut dans la neige, ses bottes pleines d'eau, tirant sa dague et poignardant l'un des deux ; puis la bataille les sépara de nouveau. Ensuite, il se retrouva debout sur un chariot,

hurlant pour rallier ses hommes autour de lui et défendre le feuglu. Tout autour, il y avait des bruits de bataille, épées et dagues qui s'entrechoquent, hurlements des blessés, hennissements des chevaux mourants.

Enfin, le silence retomba, et Bard vit ses hommes avancer dans la neige pour se regrouper autour de lui. Avec soulagement, il vit que Beltran, bien qu'il saignât sous son casque, était encore debout. Il envoya l'un de ses hommes compter les morts et les blessés, puis alla inspecter les chariots avec Maître Gareth, se disant qu'il allait se sentir ridicule s'ils ne contenaient que des fruits secs pour l'intendance, au lieu du feuglu annoncé.

Montant sur un chariot, il ouvrit un tonneau avec précaution. Il sentit l'odeur âcre et acide, et hocha sombrement la tête. Oui, c'était bien du feuglu, cette substance perverse qui, une fois allumée, continuait à brûler tout ce qu'elle touchait, rongant les vêtements, les chairs et les os... Elle n'existait pas à l'état naturel, mais était fabriquée par la sorcellerie. Lui et ses hommes avaient de la chance, car les Séchéens avaient sans doute pensé que le feuglu ne prendrait pas feu dans la neige. Ou peut-être ne leur avait-on pas dit ce qu'ils convoaient ; parfois, certains plongeaient leurs flèches dans le feuglu pour abattre les chevaux sous les hommes pendant la bataille, tactique cruelle et déshonorante, car les chevaux, rendus fous par les brûlures, s'emballaient et causaient plus de ravages que le feu.

Il confia la garde des chariots à une demi-douzaine d'hommes indemnes ou légèrement blessés, sous les ordres de Maître Gareth. Il vit avec soulagement que Melora n'avait pas une écorchure, malgré son visage maculé de sang.

— Un homme m'a attaquée, et je l'ai poignardé, dit-elle avec calme. Il s'agit de son sang, pas du mien.

Il ordonna à trois soldats de rassembler les chevaux qui manquaient à l'appel. On acheva les Séchéens grièvement blessés. Ceux qui étaient capables de se tenir à cheval ou même de courir s'étaient enfuis...

Il se tournait pour faire l'inventaire final des bêtes de bât qui restaient – car ils ne pouvaient pas déplacer les chariots sans elles – quand il entendit un hurlement derrière lui. Il se retrouva devant un grand Séchéen qui se ruait sur lui, dague et épée dégainées. À l'évidence, il s'était caché derrière les chariots. Il avait une blessure béante à la cuisse, mais il para les coups de Bard, passant sa dague sous sa garde. Bard parvint à le repousser, fit sauter son épée, et tira sa propre dague de sa ceinture. Puis ils luttèrent corps à corps, dagues engagées jusqu'à la garde, et Bard faillit se faire trancher la gorge. De sa main libre, il releva les deux dagues, dégagea la sienne et la plongeait dans le cœur de son assaillant qui hurla, luttant toujours, puis

mourut.

Encore tremblant à la suite de cette attaque surprise, Bard ramassa son épée et la remit au fourreau. Puis il se pencha pour reprendre sa dague, mais elle était plantée dans une vertèbre et résista à toutes ses tentatives pour la sortir. Finalement, il dit avec un rire sans joie :

— Enterrez-le avec elle. Qu'il l'emporte avec lui dans les enfers de Zandru. Je prendrai la sienne à la place.

Il ramassa la dague du Séchéen, magnifique pièce à la lame de métal sombre et à la poignée de cuivre ciselé sertie de gemmes. Il la considéra en connaisseur.

— C'était un brave, dit-il, mettant la dague dans son fourreau.

Ils occupèrent le reste de la journée à rassembler les bêtes de trait, à reformer les attelages et à enterrer leurs trois morts. Sept de ses hommes étaient blessés, plus ou moins grièvement ; l'un d'eux, il le savait, ne survivrait jamais à la longue route qu'il leur restait à faire pour regagner Asturias. Maître Gareth était blessé à la cuisse, mais affirmait qu'il pourrait sans doute monter le lendemain.

Et cependant, silencieuse et implacable, la neige continuait à tomber. La courte journée d'automne s'assombrit bientôt, et ce fut la nuit. Les soldats dévalisèrent les chariots de leurs vivres et préparèrent un festin. Une bête de trait s'était cassé une patte, et un soldat qui connaissait le métier de boucher l'abattit et la fit rôtir au-dessus d'une fosse. Les Séchéens avaient aussi du vin en abondance, du vin doux et traître d'Ardcarran, et Bard autorisa ses hommes à boire tout leur soûl, puisque l'oiseau-guetteur et la Vision de Mirella confirmaient qu'il n'y avait plus un ennemi dans les parages. Assis autour du feu, ils chantaient des chansons gaillardes et se vantaient de leurs exploits guerriers – et Bard, assis, les regardait.

Debout derrière lui, enveloppée dans sa cape grise, Melora dit :

— Je me demande comment ils peuvent rire et chanter comme ça, après tant de sang et de carnage, et tant de leurs amis, et même de leurs ennemis morts.

— Allons, *damisela*, vous n'avez pas peur des fantômes des morts, non ? dit Bard. Croyez-vous que les défunts reviennent, jaloux parce que les vivants s'amusent ?

Elle secoua la tête en silence.

— Non, dit-elle enfin. Mais, pour moi, ce devrait être un temps d'affliction.

— Vous n'êtes pas soldat. Car, pour un soldat, toute bataille à laquelle il survit est une occasion de se réjouir d'être encore vivant. Et c'est pourquoi ils festoient, boivent et chantent. Si nous étions une armée régulière, et non pas un petit détachement comme celui-là, ils prendraient ensuite leur plaisir avec les catins qui suivent les troupes,

ou se rendraient à la ville pour en trouver.

Elle frissonna :

— Au moins, il n'y a aucune ville proche où ils pourraient piller et violer...

— *Damisela*, les hasards de la guerre exposent les hommes à la mort ; pourquoi les femmes devraient-elles être à l'abri de ces hasards ? La plupart des femmes acceptent cela assez facilement, dit-il en riant.

Il remarqua qu'elle ne détournait pas les yeux, et ne pouffait pas nerveusement comme l'auraient fait la plupart des femmes de sa connaissance, choquées ou feignant de l'être. Elle se contenta de répondre, avec calme :

— Je suppose que c'est normal ; l'excitation, le soulagement d'avoir échappé à la mort, le choc qui suit la bataille... Je n'y avais pas pensé. Mais je n'aurais pas si facilement accepté cette idée si les Séchéens avaient gagné. Je suis contente qu'ils soient vaincus, contente d'être encore vivante.

Elle était assez près de lui, et il sentait un léger parfum qui émanait de ses cheveux et de sa cape.

— J'étais terrifiée, car, si la bataille avait tourné contre nous, j'avais peur de ne pas avoir le courage de me tuer, peur d'accepter les outrages, l'esclavage, le viol, plutôt que la mort – la mort me paraissait épouvantable, à regarder ces hommes qui mouraient...

Il se tourna et prit sa main dans la sienne ; elle ne protesta pas.

— Je suis heureux que vous soyez encore vivante, *Melora*, dit-il à voix basse.

— Moi aussi, répondit-elle, tout aussi bas.

Il l'attira à lui et l'embrassa, étonné de la douceur de ses seins lourds contre lui, de la tiédeur de ses lèvres sous les siennes, sentant qu'elle se donnait tout entière dans ce baiser ; mais, aussitôt après, elle s'écarta un peu et dit doucement :

— Non, je vous en prie, *Bard*. Pas ici, pas comme ça, pas entourés de vos hommes... Je ne refuse pas d'être à vous, je vous en donne ma parole, mais pas comme ça, on m'a appris que... ce n'est pas bien.

À regret, *Bard* la lâcha. *Je pourrais si facilement l'aimer*, pensa-t-il. *Elle n'est pas belle, mais elle est si douce et tiède...* et toute l'excitation refoulée de la journée monta en lui.

Pourtant, il savait qu'elle avait raison. Lorsque les soldats n'avaient pas de femmes, il était contraire à la coutume et à la décence que le chef eût la sienne ; *Bard* était soldat et savait mieux que personne qu'il ne devait bénéficier d'aucun privilège. Pourtant, elle était consentante, ce qui augmentait ses regrets. Jamais il ne s'était senti aussi proche d'une femme.

Enfin... Il soupira, résigné, et dit :

— Les hasards de la guerre, Melora. Un jour... peut-être...

— Peut-être, dit-elle doucement, lui donnant sa main et le regardant dans les yeux.

Il lui sembla qu'il n'avait jamais autant désiré aucune femme. À côté d'elle, toutes celles qu'il avait connues n'étaient que des enfants, comme Lisarda qui jouait encore à la poupée, et même Carlina, trop verte et juvénile. Et pourtant, à sa grande surprise, il n'avait pas envie de la contraindre. Il savait parfaitement qu'il aurait pu l'influencer par le *laran*, pour qu'elle rejoigne sa couche une fois tout le camp endormi ; mais cette idée l'emplissait d'horreur. Il la voulait telle qu'elle était en ce moment, tout entière, libre de sa volonté, et pleine de désir. Il savait que, s'il ne possédait que son corps, tout ce qui faisait d'elle *Melora* s'évanouirait. Son corps, après tout, était lourd et informe, jeune mais déjà négligé et avachi. C'était autre chose qui la rendait infiniment désirable. Un instant, il se demanda ce qu'elle lui avait fait, et, levant les yeux, balbutia :

— M'avez-vous jeté un sort, Melora ?

Elle prit son visage entre ses mains potelées, avec une grande tendresse, et le regarda dans les yeux. Autour du feu, les hommes chantaient une chanson gaillarde :

*Vingt-quatre leroni allèrent à Ardcarran,
Mais aucune au retour n'avait plus de laran...*

— Non, Bard, dit-elle avec douceur. Nous nous sommes rencontrés, simplement ; nous avons été honnêtes l'un envers l'autre, et c'est la chose la plus rare entre un homme et une femme. Je vous aime bien ; je voudrais que la situation soit différente, que nous soyons ailleurs ce soir.

Se penchant, elle effleura sa bouche de ses lèvres, avec une tendresse qui le réchauffa plus que ne l'aurait fait la plus ardente passion.

— Bonne nuit, mon cher ami.

Il lui pressa la main et la laissa partir, la regardant s'éloigner avec regret, et avec une tristesse toute nouvelle pour lui.

*L'endroit grouillait d'Hommes des Arbres,
Il y en avait à foison,
Forniquant sur les tables
Et suspendus aux poutres du plafond...*

*Vingt-quatre fermiers,
Chargés de sacs de noix
Qu'ils n'arrivaient pas à ouvrir...*

Beltran dit derrière lui :

— Ils ont l'air de s'amuser. Il y a des vers que je n'avais jamais entendus.

Il gloussa :

— Je me rappelle le jour où nos gouverneurs nous avaient battus parce que nous avions recopié les plus indécents dans le cahier de Carlina.

Bard répondit, heureux de cette diversion :

— Je me rappelle que tu lui avais répondu que c'était la preuve que les filles ne devaient pas apprendre à lire.

— Et pourtant, je laisserais volontiers la lecture aux femmes qui n'ont rien d'autre à faire, dit Beltran, sachant que j'aurais des papiers et des documents d'État à signer un jour.

Il se pencha vers Bard, qui, sentant son haleine légèrement avinée, réalisa que l'adolescent avait bu, peut-être plus que de raison.

— C'est une bonne nuit pour s'enivrer.

— Comment va ta blessure ?

Beltran gloussa et dit :

— Je ne suis pas blessé ; mon cheval s'est emballé et m'a entraîné au galop dans la descente. J'ai glissé sur ma selle, je me suis cogné à l'arçon, et mon nez s'est mis à saigner ; je me suis battu ensuite avec le visage dégoulinant de sang. Je devais avoir l'air terrifiant !

Il se glissa sous l'auvent de Bard, tourné vers le feu, et s'assit. La toile imperméable les protégeait de la neige.

— Le temps semble s'éclaircir, enfin.

— Il faudra voir si nous avons des hommes qui savent conduire les chariots et les attelages.

Beltran bâilla à se décrocher la mâchoire.

— Maintenant que c'est fini, j'ai l'impression que je pourrais dormir une décade. Regarde, il est encore tôt, mais tous les hommes sont soûls comme des moines au solstice d'hiver.

— Qu'est-ce que tu veux qu'ils fassent, sans femmes aux environs ?

Beltran haussa les épaules.

— Je ne leur reproche pas d'avoir bu. Entre nous, Bard, j'en suis plutôt content... Je me rappelle qu'après la bataille de Snow Glen, un groupe de jeunes soldats m'avaient traîné au bordel avec eux...

Il eut une grimace dégoûtée.

— Je n'ai pas de goût pour ces jeux.

— Moi aussi, je préfère des compagnes consentantes à des femmes vénales, acquiesça Bard, mais, après une bataille pareille, je ne crois pas que je ferais la différence.

Pourtant, en son for intérieur, il savait qu'il mentait. Ce soir, il

désirait Melora et, même s'il avait à sa disposition toutes les courtisanes de Thendara ou Carcosa, c'est encore elle qu'il aurait choisie. L'aurait-il choisie de préférence à Carlina ? Il s'aperçut qu'il n'avait pas envie d'y penser. Carlina était sa fiancée, et c'était différent.

— Tu n'as pas assez bu, mon frère, dit Beltran en lui tendant une bouteille.

Bard la porta à sa bouche et but à longs traits, heureux de sentir le vin fort émousser la peine ressentie à l'idée que Melora le désirait autant que lui, et que, s'étonnant lui-même, il l'avait laissée partir. Le méprisait-elle maintenant, le considérant comme un faible, une femmelette, un blanc-bec effrayé d'imposer sa volonté à une femme ? Jouait-elle à la coquette avec lui ? Non, il aurait juré sur sa virilité qu'elle était honnête...

Un soldat jouait du *rryl*. À grands cris, ils appelèrent Maître Gareth pour qu'il vienne leur chanter des ballades, mais Melora sortit silencieusement de leur tente.

— Mon père vous prie de l'excuser, dit-elle. Il souffre beaucoup de sa blessure et ne peut pas chanter.

— Voulez-vous venir partager notre vin, Dame Melora ? dit l'un d'eux d'un ton respectueux.

Melora refusa de la tête.

— Je vais en porter un verre à mon père, si vous voulez bien. Cela l'aidera à s'endormir, j'espère ; mais ma nièce et moi-même devons le veiller, et nous ne boirons pas. Merci quand même.

Ses yeux cherchèrent Bard, assis dans l'ombre loin du feu, et il crut y lire une nouvelle tristesse.

— Je le croyais légèrement blessé, dit Bard.

— Moi aussi, dit Beltran. Mais il paraît que parfois les Séchéens empoisonnent leurs lames. Pourtant, je ne connais personne qui en soit mort.

De nouveau, il bâilla.

Autour du feu, les hommes chantaient ballade après ballade. Enfin, les flammes tombèrent, ils couvrirent les braises, et, par groupes de deux, trois ou quatre pour se tenir chaud, ils s'allongèrent dans leurs couvertures. Bard s'approcha de la tente des femmes, où se trouvait aussi maintenant le *laranzu* blessé.

— Comment va Maître Gareth ? demanda-t-il, s'accroupissant devant l'entrée.

— La blessure est très enflammée, mais il a fini par s'endormir, murmura Mirella, s'agenouillant à la porte. Je vous remercie de vous en inquiéter.

— Melora est là ?

Mirella le regarda, les yeux dilatés et graves, et soudain il sut que

Melora s'était confiée à elle – ou que la nièce avait lu dans l'esprit de sa tante.

— Elle dort, seigneur.

Mirella hésita, puis ajouta rapidement :

— Elle n'a pas cessé de pleurer jusqu'à ce qu'elle s'endorme, Bard.

Leurs yeux se rencontrèrent, pleins de chaleur et de sympathie.

Elle lui toucha légèrement la main. Il dit, la gorge serrée :

— Bonne nuit, Mirella.

— Bonne nuit, mon ami, dit-elle doucement.

Et il sut qu'elle n'avait pas utilisé le mot à la légère. Plein d'un étrange mélange d'amertume et de bonheur, il s'éloigna, retournant vers le feu de camp et la demi-tente sombre qu'il partageait avec Beltran. En silence, il ôta ses bottes, son ceinturon, détacha sa dague de sa ceinture.

— Tu es devenu le *bredin* d'un bandit séchéen, Bard, dit Beltran en riant. Car vous avez échangé vos dagues...

Bard souleva la dague dans sa main.

— Je doute que je m'en serve jamais pour combattre ; elle est trop légère pour ma main, dit-il. Mais c'est une très belle pièce de cuivre ciselé serti de gemmes et c'est une prise de guerre légitime ; je la porterai dans les grandes occasions pour exciter l'envie de tous.

Il glissa l'arme sous un pan de toile.

— Pauvre diable, il a plus froid que nous ce soir.

Ils s'allongèrent côte à côte. Bard pensait à la femme qui avait pleuré jusqu'à ce qu'elle s'endorme, de l'autre côté du camp. Le vin avait émoussé sa peine, mais ne l'avait pas fait disparaître.

Beltran dit dans le noir :

— Je n'ai pas eu aussi peur que je l'aurais cru. Et, maintenant que c'est fini, ça me paraît si peu terrible...

— C'est toujours comme ça, dit Bard. Après, tout paraît simple, et même exaltant, et l'on ne pense plus qu'au vin ou aux femmes – ou aux deux...

— Pas moi, dit Beltran. Une femme me rendrait malade, en ce moment. Je préfère boire avec mes camarades. Qu'est-ce que les femmes ont à faire à la guerre ?

— Ah, tu es encore jeune, dit Bard avec affection, refermant la main sur celle de son frère adoptif.

Ignorant si cette pensée venait de lui ou de Beltran, il se dit : *Je voudrais que Geremy soit avec nous...* Au bord du sommeil, il se rappela les nuits passées ensemble, quand ils allaient à la chasse ou aux veilles d'incendie, les caresses gauches et les expérimentations maladroitement. Souvenirs agréables qui adoucirent un peu sa peine ; il avait des amis et des camarades loyaux, des frères adoptifs qui l'aimaient.

Sur le point de sombrer dans le sommeil, déjà à demi endormi, il

sentit le corps de Beltran se presser fort contre le sien, et le jeune homme murmura :

— Je voudrais... prêter serment avec toi aussi, mon frère ; devons-nous échanger nos lames ?

Le choc réveilla brusquement Bard, qui le regarda et éclata de rire.

— Par la Déesse ! Tu es encore plus enfant que je ne le pensais, Beltran ! Tu crois que je suis encore assez jeune pour prendre mon plaisir avec des garçons ? dit-il grossièrement. Ou bien, crois-tu que je vais te prendre pour Carlina parce que tu es son frère ?

Il n'arrivait pas à s'arrêter de rire.

— Tiens, tiens, qui l'eût cru – que Geremy Hastur soit encore assez jeune pour prendre ces licences avec ses camarades !

Il se servit d'un mot grossier, appartenant à l'argot le plus vulgaire des soldats. Choqué, Beltran poussa un cri de honte dans le noir.

— Eh bien, quels que soient les goûts de Geremy, moi je n'aime pas ces jeux enfantins, Beltran. Tu ne peux pas te conduire en homme ?

Même dans le noir, il sentait que Beltran avait rougi de colère. Au bord des larmes, la gorge serrée, il s'assit et dit avec un sanglot rageur :

— Maudit sois-tu, bâtard, fils de putain ! Pour ça, je te tuerai, Bard, je le jure...

— Tu passes bien vite de l'amour à la haine ! railla Bard. Tu es encore soûl, *bredillu*. Allons, petit frère, ce n'est qu'un jeu qui te passera en grandissant. Recouche-toi, dors et ne fais pas l'idiot.

Le premier choc passé, il parlait avec affection. Mais Beltran resta assis, raide de rage, et murmura entre ses dents :

— Tu te moques de moi, espèce de... ! Bard mac Fianna, je jure que les roses fleuriront dans le neuvième enfer de Zandru avant que Carlina entre dans ton lit !

Il se leva, enfila ses bottes à la hâte et s'éloigna à grands pas ; et Bard, abasourdi, le suivit des yeux.

Dégrisé par les flocons qui continuaient à tomber, il savait qu'il venait de commettre une grosse faute. Beltran était encore très jeune, il aurait dû s'en souvenir, et le repousser sans sarcasmes. Ce qu'il voulait, sans aucun doute, c'était seulement un peu de tendresse et d'affection, comme Bard. Il avait eu tort de railler sa virilité. Il eut soudain envie de courir après son frère adoptif, pour s'excuser de ses moqueries et se raccommode avec lui.

Mais le souvenir de l'insulte de Beltran le figea sur place. *Il m'a appelé fils de putain, Bard mac Fianna, et pas di Asturien comme c'est mon droit maintenant.* Au fond, il savait bien que Beltran avait lancé la

première insulte qui lui était passée par la tête, mais elle l'avait profondément blessé. Serrant les dents avec colère, il se rallongea. Le Prince Beltran pouvait bien aller coucher dans un chariot ou au milieu des chevaux, pour ce que ça l'intéressait !

CHAPITRE 5

Au solstice d'hiver, Ardrin d'Asturias fêta sa victoire sur le Duc d'Hammerfell.

L'hiver était d'une douceur inusitée, et des invités étaient venus de toutes les contrées alentour. Le fils du duc était présent ; le Seigneur Hammerfell l'avait envoyé en tutelle à Asturias – du moins, c'est ce qu'on disait. Tout le monde savait, lui compris, qu'il était otage, gage de paix entre Asturias et Hammerfell. Néanmoins, le Roi Ardrin, qui était bon, le présentait comme son pupille et le traitait en prince, lui donnant en tout ce qu'il y avait de mieux, depuis les gouverneurs et instructeurs jusqu'aux leçons d'escrime et de langues. L'éducation que lui-même avait reçue, pensa Bard, considérant l'enfant dans ses somptueux habits de fête, aux côtés, alors, de Geremy Hastur et du Prince Beltran.

— Quand même, je plains cet enfant, éloigné si jeune de sa famille, dit Carlina. Toi, tu étais plus âgé, Bard. Tu avais douze ans révolus, et tu étais déjà aussi grand qu'un homme fait. Quel âge a le jeune Garris – huit ans, ou neuf ?

— Huit ans, je crois, dit Bard, pensant que son père à lui aurait pu venir, ou envoyer, s'il l'avait voulu, son fils légitime, Alaric.

Le temps, très doux, ne pouvait pas servir d'excuse à son absence, et Alaric était assez grand pour être mis en tutelle.

— Veux-tu danser encore, Carlina ?

Pas tout de suite, dit-elle en s'éventant.

Elle portait une longue robe verte, à peine un peu moins somptueuse que celle de leurs fiançailles ; il se dit que la couleur ne lui convenait pas, car elle lui donnait le teint pâle et brouillé.

Geremy s'approcha et dit :

— Carlina, tu n'as pas encore dansé avec moi. Allons, Bard, tu as eu ta part, et Ginevra n'est pas là. Elle est allée passer les fêtes chez sa mère, et je ne suis pas sûr qu'elle reviendra. Sa mère s'est querellée avec la Reine Ariel...

— Tu n’as pas honte de ces commérages, Geremy ! dit Carlina, lui donnant une petite tape de son éventail. Je suis certaine que ma mère et Dame Marguerida se raccommoieront bientôt, et alors Ginevra nous reviendra. Bard, va danser avec l’une des dames de ma mère. Tu ne peux passer toute la soirée près de moi ! Et il y a beaucoup de femmes impatientes de danser avec le porte-drapeau du roi !

— La plupart ne veulent pas danser avec moi, dit Bard, morose. Je suis trop maladroit.

— Quand même, tu ne peux passer toute la soirée avec moi ! Va danser avec Dame Dara. Elle est elle-même si maladroite qu’à côté, tu sembleras gracieux comme un *chieri*, et elle ne remarquera même pas que tu lui marches sur les pieds, car elle est si grosse qu’elle ne les voit plus depuis vingt ans...

— Et c’est toi qui me reproches de colporter des commérages, Carlie ? gloussa Geremy, en prenant le bras de sa sœur adoptive. Allons, viens danser, *breda*. Je vois que tu donnes des ordres à Bard, comme s’il était déjà ton mari ?

— Il l’est presque, dit Carlina en riant. Je crois que nous avons déjà le droit de nous donner des ordres mutuellement !

Elle sourit gaiement à Bard et s’éloigna au bras de Geremy.

Laisse seul, Bard ne suivit pas son avis et n’alla pas inviter la grosse Dame Dara. Il se dirigea vers le buffet et se servit un verre de vin. Le Roi Ardrin et un groupe de ses conseillers, près de la table, s’écartèrent courtoisement pour accueillir Bard.

— Bonne fête, mon neveu.

— Bonne fête à vous aussi, seigneur, dit Bard – il n’appelait le roi « mon oncle » qu’en privé.

— J’ai rapporté au Seigneur Edelweiss ce que tu m’as dit des gens qui vivent aux alentours du Moulin de Moray, dit le roi. Tant de gens sans suzerain, ce ne peut être que le chaos et l’anarchie. Dès le dégel de printemps, nous devons aller là-bas mettre un peu d’ordre. Si chaque petit village se prétend indépendant et promulgue ses propres lois, il y aura des frontières partout, et l’on ne pourra plus chevaucher une demi-journée sans avoir à observer des lois différentes.

— Ce garçon a une cervelle, dit le Seigneur Edelweiss, grisonnant, et vêtu avec une coquetterie étudiée.

Dans son dos, Bard entendit le vieillard ajouter :

— Dommage que votre fils aîné ne manifeste pas les mêmes talents pour la guerre et la stratégie. Espérons qu’il aura des dons d’homme d’État, ou ce garçon gouvernera le royaume avant ses vingt-cinq ans !

Le Roi Ardrin rétorqua avec raideur :

— Bard est le fidèle frère adoptif de Beltran ; ils sont *bredin*. Je ne crains rien pour Beltran de la part de Bard.

Bard se mordit les lèvres, troublé. Lui et Beltran ne s'adressaient plus la parole depuis le soir de la bataille ; aujourd'hui, Beltran ne lui avait pas offert un cadeau de fête, quoique Bard ait eu grand soin d'envoyer au prince un œuf de son meilleur faucon, pour qu'il le fasse couvrir par une poule du palais, cadeau plein d'attention, et qui, normalement, lui aurait attiré les remerciements ravis de son frère adoptif. En fait, Beltran semblait l'éviter.

De nouveau, Bard maudit la folie qui l'avait fait se quereller avec Beltran. Frustré, séparé, à son corps défendant, de Melora – car il savait qu'elle le désirait autant que lui –, il s'était défoulé sur Beltran, et avait déchargé sur lui sa fureur. Il aurait dû, au contraire, profiter de l'occasion pour cimenter ses liens avec le jeune prince. Bon sang, leur ancienne amitié lui manquait ! Enfin, Beltran n'avait pas encore empoisonné l'esprit de Geremy contre lui... Du moins l'espérait-il. Il était difficile de savoir ce qui se passait derrière le sombre visage de Geremy ; sa morosité provenait peut être de l'absence de Ginevra, mais Bard trouvait cela difficile à croire. Ils n'étaient pas fiancés, et Ginevra n'était pas d'assez haute noblesse pour épouser l'héritier des Hastur de Carcosa.

Ce soir, il irait peut-être trouver Beltran, afin de s'excuser et de lui expliquer pourquoi il s'était montré si sarcastique... Son orgueil se révoltait à cette idée. Mais une querelle non résolue avec le prince pouvait porter tort à toute sa carrière, et, si certains conseillers du roi se demandaient déjà si Bard n'était pas dangereusement proche du trône – après tout, il était le fils aîné du propre frère du roi –, il valait mieux s'assurer que Beltran ne percevait pas sa présence comme une menace !

Mais, avant qu'il eût pu mettre son idée à exécution, une voix joyeuse dit à son côté :

— Bonne fête, Dom Bard.

Bard se retourna et se trouva face à face avec le vieux *laranzu*.

— Bonne fête à vous aussi, Maître Gareth. Dames, ajouta-il, s'inclinant devant Mirella, ravissante en mousseline bleu pâle, et devant Melora, en robe verte décolletée à haut col, coupée comme une robe de grossesse – et Melora était effectivement assez grosse pour qu'on pût la croire enceinte, mais la couleur mettait en valeur son teint clair et rehaussait l'éclat de ses cheveux roux.

— Vous ne dansez pas, Maître Gareth ?

Le vieil homme secoua la tête avec un sourire de regret.

— Je ne peux pas, dit-il.

Et Bard vit alors qu'il s'appuyait sur une canne.

— Un souvenir de notre combat contre les Séchéens, seigneur.

— Mais cette blessure devrait être guérie depuis longtemps, dit Bard avec sollicitude, en fronçant les sourcils.

— Je pense que la lame était empoisonnée, et que le poison n'avait pas encore été dilué par d'autres combats.

« J'aurais pu perdre la jambe, reprit Maître Gareth. Elle n'a jamais guéri complètement, et je commence à croire qu'elle ne guérira jamais. Même le *laran* n'a pas suffi. Mais cela ne m'empêche pas de participer à la fête, dit-il pour changer courtoisement de sujet.

Le jeune fils du Duc d'Hammerfell s'approcha et demanda timidement :

— Dame Mirella veut-elle bien m'accorder cette danse ?

Du regard, Mirella demanda la permission à son oncle – elle était trop jeune pour danser en public, sauf avec des parents –, mais, à l'évidence, Maître Gareth considéra que le petit duc ne représentait pas une menace ; ce n'étaient encore que deux enfants. Il approuva de la tête, et ils s'éloignèrent ensemble, couple assez incongru, car Mirella était plus grande que son cavalier.

— Me ferez-vous l'honneur de cette danse, Melora ? demanda Bard.

Maître Gareth haussa légèrement les sourcils, surpris de l'entendre familièrement appeler par son prénom, mais elle répondit : « Avec plaisir », et lui tendit la main.

Elle avait sans doute quelques années de plus que lui, se dit Bard, et il s'étonna qu'elle ne fût encore ni mariée ni promise. Au bout d'un moment, il lui posa la question en dansant, et elle répondit :

— Je suis promise à la Tour de Neskaya. J'ai passé quelque temps à Dalereuth ; mais ils nous ont fait fabriquer du feuglu, or je suis absolument convaincue que des *leroni* ne doivent pas prendre parti dans les guerres. J'irai donc à Neskaya, où le Gardien a juré d'observer la neutralité vis-à-vis de toutes les guerres des Domaines.

— Le choix me semble mauvais, dit Bard. Si nous devons combattre, pourquoi les *leroni* seraient-ils exemptés de servir ? Déjà, ils ne portent pas les armes. Doivent-ils jouir de la paix pendant que nous combattons pour notre vie ?

— Quelqu'un doit bien engager le combat pour la paix, dit Melora. J'ai parlé avec Varzil, et je trouve que c'est un grand homme.

Bard haussa les épaules.

— Ou plutôt, un idéaliste qui se berce d'illusions, dit-il. On brûlera la Tour de Neskaya sur vos têtes, et on continuera comme avant. J'espère seulement, Dame Melora, que vous ne partagerez pas leur sort.

— Je l'espère aussi, dit-elle.

Et ils continuèrent à danser en silence. Elle était singulièrement légère sur ses pieds, et évoluait avec grâce.

— Vous êtes très belle quand vous dansez, Melora, dit-il. Comme c'est étrange. La première fois que je vous ai vue, je ne vous ai pas

trouvée belle du tout.

— Et maintenant que je vous regarde, je vous trouve beau également, dit-elle. J'ignore ce que vous savez des *leroni* – je suis télépathe, et je ne regarde pas beaucoup les gens, leur aspect extérieur, je veux dire. Je n'avais aucune idée de votre couleur de cheveux, blonds ou bruns, quand je vous ai parlé pendant la campagne. Et maintenant, vous êtes le porte-drapeau du roi, vous êtes beau, et toutes les dames m'envient parce que vous ne dansez pas souvent avec elles.

Venant de toute autre femme, cela lui aurait paru d'une coquetterie insupportable. Mais Melora avait énoncé cela comme un fait, avec une simplicité désarmante.

Ils continuèrent à danser en silence, sentant l'ancienne sympathie renaître entre eux. Il l'attira dans un coin isolé de la salle et l'embrassa. Elle soupira, mais le laissa faire, puis s'écarta à regret.

— Non, mon cher ami, lui dit-elle avec une grande douceur. Ne laissons pas les choses aller si loin que nous ne puissions plus être amis.

— Mais pourquoi, Melora ? Je sais que vous ressentez la même chose que moi, et maintenant, nous n'avons pas à avoir les mêmes scrupules qu'après la bataille...

Elle le regarda dans les yeux et dit :

— Ce que nous aurions pu faire en saisissant l'occasion, dans le feu et l'excitation de la bataille, c'est une chose ; mais maintenant, de sang-froid, nous savons tous les deux que ce ne serait pas convenable. Vous êtes ici avec votre fiancée ; et la Princesse Carlina a été des plus courtoises envers moi. Je ne voudrais pas sous ses yeux marcher sur l'ourlet de sa robe Bard, vous savez que j'ai raison.

Il le savait, mais, dans son orgueil outragé, il ne voulait pas le reconnaître. Il lui lança avec colère :

— Quel homme, sinon un porteur de sandales, souhaite n'être qu'ami avec une femme ?

— Oh, Bard, dit-elle en secouant la tête, je crois qu'il y a deux hommes en vous ! L'un est cruel et sans cœur, surtout avec les femmes, et ne se soucie pas de faire souffrir ! L'autre est l'homme que j'ai vu et que j'aime tendrement – même si je ne partage pas son lit ce soir, ni d'ailleurs aucun autre soir, ajouta-t-elle avec fermeté. Mais j'espère de tout mon cœur, pour le bien de Carlina, que vous lui montrez l'homme que je connais. Car *celui-là*, je le chérirai toute ma vie !

Elle lui pressa doucement la main, se retourna et se perdit rapidement dans la foule des danseurs. Resté seul, les joues brûlantes de honte, Bard essaya de suivre sa robe verte dans la cohue ; mais elle avait disparu comme si elle s'était évanouie en fumée. Il ressentit le

faible picotement qui l'avertissait du *laran* en action, et se demanda si elle avait jeté sur elle un manteau d'invisibilité, ainsi que certaines *leroni* pouvaient le faire, il le savait. Blessé dans son orgueil, sa rage ne connut plus de bornes.

Cette grosse idiote lui avait sans doute jeté un charme d'amour, pour qu'il la désire, parce que aucun homme ne l'avait jamais courtisée... Eh bien, Varzil de Neskaya pouvait l'avoir, grand bien lui fasse, et il espérait qu'ils rôtiраient dans leur Tour incendiée ! Il retourna au buffet, et but rageusement un verre de vin, puis un autre, sachant qu'il commençait à être ivre, et que le Roi Ardrin, lui-même très sobre, le désapprouverait.

Ainsi que Carlina ; quand ils se rencontrèrent dans la salle, elle lui dit avec reproche :

— Bard, tu as bu plus que de raison.

— Tu ne vas pas porter la culotte avant même le mariage ? gronda-t-il.

— Oh, mon ami, ne parle pas comme ça, dit-elle, rougissant jusqu'au cou. Mais mon père ne sera pas content. Il déteste que ses jeunes officiers boivent au point d'en oublier les bonnes manières, tu le sais.

— Ai-je fait quelque chose d'inconvenant ?

— Non, concéda-t-elle en souriant. Mais promets-moi de ne pas boire davantage, Bard.

— À *ves ordras*, *domna*, répondit-il, mais seulement si tu dances avec moi.

C'était une danse par couples, et, grâce à la licence tolérée pour les fiancés, il pouvait la serrer contre lui, au lieu de se tenir à la distance prescrite pour la plupart des couples. Geremy avait le privilège de danser avec la Reine Ariel, ce qu'il faisait à une distance des plus respectueuses. Beltran (sans doute à la requête de Carlina) avait choisi d'inviter la lourde Dame Dara. Elle aussi dansait avec légèreté, comme Melora ; était-ce donc si commun pour des femmes trop corpulentes de danser avec tant de grâce ? Au diable, il ne voulait plus penser à Melora ! Pour ce qu'il s'en souciait, elle pouvait bien danser avec tous les démons des enfers de Zandru ! Il serra rageusement Carlina contre lui, surpris de son corps frêle et anguleux. C'est qu'on devait se faire des bleus sur ce sac d'os !

— Ne me serre pas si fort, Bard, tu me fais mal..., protesta-t-elle. Et ce n'est pas convenable...

Pris de remords, il desserra son étreinte et dit :

— Je ne voudrais te faire mal pour rien au monde, Carlina. À n'importe qui d'autre, mais pas à toi.

La danse se termina. Le roi, la reine et les hauts dignitaires de la cour commencèrent à se retirer, pour ne pas gêner les jeunes dans

leurs réjouissances. Il vit que le jeune Hammerfell partait avec sa gouvernante, et que Maître Gareth mettait sa cape sur les épaules de la jolie Mirella. Le Roi Ardrin fit un petit discours, souhaitant aux jeunes gens une joyeuse fête et les priant de danser jusqu'au matin s'ils le voulaient.

Debout près de Bard, Carlina, amusée, regarda ses parents sortir.

— L'année dernière, je suis moi aussi partie avec les adultes et les enfants. Cette année, en qualité de fiancée, on ne me croit pas en danger, je suppose, avec mon futur mari pour me protéger, dit-elle en souriant.

Effectivement, les réjouissances du solstice d'hiver devenaient plus tumultueuses. En tout cas, plus bruyantes, après le départ des adultes et des enfants ; on buvait et on s'embrassait davantage, et les danses se faisaient moins cérémonieuses et plus endiablées. À mesure que l'aube approchait, de nombreux couples s'esquivaient dans des galeries latérales. La danse les ayant amenés près d'un de ces passages, Bard et Carlina aperçurent un couple si étroitement enlacé qu'elle détourna les yeux. Mais Bard l'entraîna dans la galerie suivante.

— Carlina, tu es ma promise, murmura-t-il. Je crois que la plupart des couples de fiancés se sont déjà isolés...

Il la prit dans ses bras et la serra contre lui.

— Tu sais ce que je veux de toi, ma fiancée. C'est le solstice d'hiver, nous sommes promis, pourquoi ne pas consommer notre union maintenant, puisque la loi le permet ?

Il colla sa bouche sur la sienne ; quand elle se dégagea pour respirer, il dit d'une voix étranglée :

— Même ton père n'aurait rien à redire !

— Non, non, Bard, dit-elle doucement.

Il sentait la panique monter en elle, mais elle parlait bas, essayant désespérément de rester calme.

— Je me suis résignée à ce mariage, Bard. J'honorerai la promesse de mon père, je te le jure. Mais pas... pas maintenant.

Il sentit, et cela le blessa profondément, qu'elle faisait des efforts désespérés pour lui cacher sa détresse et sa répugnance.

— Donne-moi du temps. Pas... pas maintenant, pas ce soir.

Il lui sembla réentendre les paroles menaçantes de Beltran : *Les roses pousseront dans le neuvième enfer de Zandru avant que Carlina entre dans ton lit !*

— Alors, Beltran a mis sa menace à exécution ? gronda-t-il.

Melora l'avait repoussé aussi, et pourtant elle le désirait, quarante jours à peine auparavant. Melora était télépathe ; elle devait savoir qu'il s'était querellé avec Beltran, et que Beltran pouvait empoisonner l'esprit du roi contre lui ; elle devait éviter de se lier avec un courtisan en disgrâce... Beltran avait tourné Melora contre lui, et, maintenant,

Carlina aussi...

— Je ne sais pas de quoi tu parles, Bard, dit Carlina d'une voix tremblante. Tu t'es disputé avec mon frère ?

— Et si c'était vrai, ça changerait ton attitude à mon égard ? demanda-t-il avec amertume. Ah, tu es bien comme toutes les femmes, tu me titilles comme si je n'étais pas un homme ! Tu es ma fiancée, pourquoi t'écarter-tu comme si j'allais te violer ?

— Tu viens de dire que tu ne voudrais jamais me faire du mal, dit-elle, le fixant avec autant d'amertume que lui. Cela compte-t-il seulement si je fais tout ce que tu veux ? Et tu crois que ce ne serait pas un viol parce que nous sommes fiancés ? Je t'aime comme un ami et comme un frère adoptif, et, si la Déesse nous est miséricordieuse, le jour viendra où je t'aimerai comme le mari que mon père m'a donné. Mais le temps n'est pas encore venu ; attendons le solstice d'été, Bard. Je t'en prie, lâche-moi !

— Pour que ton père ait le temps de changer d'idée ? Pour que Beltran ait le temps d'empoisonner son esprit contre moi et qu'on te donne à son mignon ?

— Comment oses-tu parler ainsi de Jeremy ? demanda-t-elle, furieuse.

Mais ce nom ne fit qu'enflammer la colère de Bard.

— Ah, tu défends son honneur à cet *ombredin*, à ce demi-homme...

— Ne parle pas comme ça de mon frère adoptif ! dit-elle avec rage.

— Je parlerai comme je voudrai, et aucune femme ne m'en empêchera, lui lança-t-il.

— Bard, tu es encore soûl ; c'est le vin qui parle, pas toi, dit-elle.

Alors, au comble de la fureur, il perdit toute retenue. Il avait laissé Melora partir par respect pour Carlina. Comment osait-elle se refuser à lui maintenant, comme s'il n'était rien pour elle ? Il ne permettrait pas que des caprices de femmes ridiculisent par deux fois sa virilité dans la nuit du solstice d'hiver ! Il l'entraîna plus loin dans la galerie, la serrant si fort qu'elle poussa un cri, et, ignorant ses efforts pour se dégager, il écrasa sa bouche sous la sienne. Sa rage et son désir s'enflammèrent ; pour la deuxième fois, une femme qu'il désirait, et qu'il se trouvait le droit de posséder, le repoussait ; mais, cette fois, il ne se soumettrait pas docilement, il lui imposerait sa volonté ! Au diable, c'était sa femme, et ce soir il la posséderait, de gré ou de force ! Elle se débattait dans ses bras, de plus en plus paniquée, ce qui le soumettait à une excitation intolérable.

— Bard, non, non, supplia-t-elle en sanglotant. Pas comme ça, pas comme ça... Je t'en supplie, je t'en supplie...

Il la serra plus fort, sachant qu'il lui faisait mal.

— Allons, viens dans ma chambre ! Ne m'oblige pas à te forcer, Carlina !

Comment pouvait-elle rester indifférente au désir qui le ravageait ? Il fallait qu'il le lui fasse sentir ! Il voulait qu'elle le désire aussi ardemment qu'il la désirait, et voilà qu'elle se débattait comme si elle ne savait pas ce qu'il voulait !

Une main s'abattit sur son épaule et les sépara.

— Bard, tu es soûl ou tu as complètement perdu l'esprit ? demanda Geremy, les considérant avec consternation.

Carlina enfouit son visage dans ses mains, pleurant de honte et de soulagement.

— Va au diable ! Comment oses-tu t'interposer, femmelette...

— Carlina est ma sœur adoptive, dit Geremy, et je ne la laisserai pas violer à l'occasion d'un bal, fût-ce par son fiancé ! Bard, par tous les dieux, va t'asperger le visage d'eau froide, reviens faire tes excuses à Carlina, et on n'en parlera plus et, la prochaine fois, arrête de boire avant qu'il soit trop tard !

— Que le diable t'emporte...

Bard s'avança sur Geremy, furieux, serrant les poings ; Beltran le saisit par-derrière et dit :

— Non, Bard. Carlina, tu n'étais pas consentante, n'est-ce pas ?

— Non, sanglota-t-elle.

— C'est ma fiancée ! dit Bard avec colère. Elle n'a pas le droit de se refuser à moi... Vous ne l'avez sûrement pas entendue crier ! De quel droit supposez-vous qu'elle veut se débarrasser de moi ? Ça lui plaisait assez jusqu'à votre arrivée...

— Tu mens, s'écria Beltran avec rage. Quiconque dans cette salle possède le moindre *laran* l'a entendue crier à l'aide contre toi ! Je veillerai à ce mon père en soit averti ! Espèce de bâtard, qui veut obtenir par la force ce qu'il n'aurait jamais pu obtenir de sa libre volonté...

Bard tira sa dague de son fourreau, les gemmes vertes scintillant dans la lumière, et dit, serrant les dents :

— Espèce de giton, ne viens pas te mêler de ce que tu ignores ! Arrière !

— Non ! s'écria Geremy, lui saisissant le poignet. Bard, tu es fou à lier ! Tirer le fer au solstice d'hiver, et contre ton prince ? Beltran, il est ivre, n'écoute pas ce qu'il dit ! Bard, attends d'être dégrisé, et je te donne ma parole d'honneur que le roi n'en saura jamais rien...

— Alors, tu te ligues avec ton mignon contre moi, espèce d'amoureux des hommes ! hurla Bard en bondissant vers lui.

Geremy fit un pas de côté pour éviter la lame, mais Bard, hors de lui, se rua sur le jeune homme, et ils tombèrent à terre. Geremy tordit son corps de côté et tira sa dague, tout en continuant à supplier :

— Non, Bard, non, mon frère...

Mais Bard ne l'entendait plus, et Geremy comprit qu'il devait se battre pour de bon s'il ne voulait pas mourir. Ils s'étaient déjà battus quand ils étaient enfants, mais jamais avec de vraies armes. Bard était plus fort que lui. Il leva sa lame, essayant de détourner celle de Bard, d'interposer ses genoux entre lui et la lame que Bard abaissait vers lui. Il sentit que celle-ci entraît dans le bras de Bard, déchirant le cuir, effleurait la chair ; et, l'instant suivant, la dague de Bard s'enfonça profondément dans sa cuisse, près de l'aîne. Il poussa un cri d'agonie, puis sentit sa jambe s'engourdir.

Une douzaine de gardes vinrent alors les séparer, et Bard, brusquement dégrisé par une décharge d'adrénaline comme par une douche glacée, fixa Geremy qui se contorsionnait sur le sol.

— Par les enfers de Zandru ! *Bredu...* supplia-t-il, se jetant à genoux près de son frère adoptif.

Mais il savait que Geremy ne l'entendait pas. Carlina sanglotait dans les bras de Beltran.

— Escortez ma sœur jusqu'à ses appartements, et appelez ses femmes, dit Beltran à un garde. Puis allez réveiller mon père. J'en prends la responsabilité.

Il s'agenouilla près de Geremy, repoussant rudement Bard.

— Ne le touche pas, espèce de... ! Tu as fait assez de mal ! Geremy, *bredu*, mon cher frère... Parle-moi, je t'en prie, parle-moi...

Il sanglota, et Bard sentit son angoisse. Mais Geremy n'entendait rien. Un garde releva Bard, sans ménagement, et lui prit sa dague.

— Dague de Séchéen ; elle est empoisonnée, dit-il.

Horrifié, Bard se rappela alors pour la première fois de la soirée que c'était la dague qu'il avait prise après la bataille. Une légère blessure d'une dague empoisonnée comme celle-là avait laissé Maître Gareth infirme, sans doute à vie. Et lui, dans sa rage, il avait plongé sa lame dans la cuisse de Geremy jusqu'à la garde ! En état de choc, trop horrifié pour parler, il se laissa entraîner par les gardes.

Il passa quarante jours en détention, sans que personne ne l'approche. Il eut tout le temps de regretter son emportement, sa rage d'ivrogne ; mais, par moment, il trouvait que tout cela devait être imputé à Carlina. Les gardes qui lui apportaient à manger dans son appartement lui dirent que Geremy avait déliré pendant huit jours, entre la vie et la mort ; on avait fait venir un *laranzu* de Neskaya, qui lui avait sauvé la vie, et même la jambe. Mais, leur avait-on dit, la jambe, atteinte par le poison, s'était ratatinée, et il ne pourrait sans doute jamais plus marcher sans béquille.

Suant de terreur, Bard se demanda ce qu'on allait lui faire. Croiser le fer lors de la fête du solstice d'hiver était déjà un crime assez grave ; et blesser un frère adoptif, fût-ce en jouant, une offense

sérieuse. Une fois, Beltran avait cassé le nez de Bard sans le vouloir, et il avait été sérieusement battu par son gouverneur, forcé de lui présenter des excuses devant tout le monde au dîner, et de lui donner son meilleur faucon et sa plus belle cape. Il avait encore la cape.

Il essaya de corrompre son garde pour qu'il porte un message à Carlina. Si elle voulait bien intercéder pour lui – elle était son seul espoir. Le roi allait sans doute lui retirer ses faveurs et le condamner à un an d'exil, au moins. On ne pouvait pas annuler son mariage avec Carlina, mais l'on pouvait susciter des difficultés. Si Geremy était mort, il aurait dû subir trois ans d'exil, au moins, et payer le prix du sang à la famille de Geremy. Mais Geremy n'était pas mort. Le soldat refusa sèchement, disant que le roi avait interdit tout message.

Totalement seul et livré à ses seules ressources, Bard laissa son amertume emporter ses remords. C'était la faute de Melora ; si elle ne l'avait pas repoussé, il n'aurait pas eu à passer sa rage et sa frustration sur Carlina, il lui aurait accordé ces six mois de sursis qu'elle demandait jusqu'à la date fixée. Melora l'avait aguiché, puis repoussé ! Maudite coquette !

Et Carlina ! Elle prétendait qu'elle l'aimerait comme un mari, et elle le refusait ! Comment Geremy et Beltran, ces maudits *ombredin-y*, avaient-ils osé s'interposer ? Beltran, maudit soit-il, était jaloux parce qu'il l'avait repoussé et avait appelé son mignon à la rescousse pour le combattre... Tout était leur faute ! Il n'avait rien fait de mal !

La rage l'endurcit, jusqu'au jour où, la pluie tambourinant sur les toits à l'approche du dégel de printemps, deux soldats entrèrent dans sa chambre.

— Habillez-vous, Dom Bard, dit l'un. Le roi vous convoque à son audience.

Bard s'habilla avec soin, se rasa et tressa son cordon rouge de guerrier dans ses cheveux. En le voyant, le roi se rappellerait peut-être que Bard l'avait bien servi, et depuis longtemps. S'il avait tué ou estropié le fils du roi, rien n'aurait pu le sauver, il le savait ; il aurait dû s'estimer heureux d'être condamné à une mort rapide et indolore, et non pas suspendu à des crochets de boucher. Mais Geremy était un otage, le fils des ennemis du roi...

Geremy, pourtant, était aussi le fils adoptif du roi et son propre frère adoptif. Cela ne le sauverait pas.

Il entra dans la salle d'audience d'une démarche arrogante, tête haute, toisant tout le monde de tout son haut. Carlina était là, au milieu des femmes de la reine, les traits pâles et tirés, les cheveux ramenés en chignon sur la nuque, les yeux dilatés et hagards. Beltran, l'air furieux et agressif, ne regarda pas Bard. Bard considéra Geremy. Il était là, appuyé sur des béquilles, et Bard remarqua qu'il portait une pantoufle au pied de sa jambe blessée, et qu'il ne le posait pas sur le

sol.

Il sentit sa gorge se serrer. Il ne voulait pas blesser Geremy. Pourquoi diable était-il venu se mêler de ses affaires, pourquoi avait-il voulu à toute force s'interposer entre Bard et sa fiancée ?

Le Roi Ardrin dit :

— Eh bien, Bard mac Fianna, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Son nom de bâtard – le nom de sa mère inconnue, et non *di Asturien* ainsi qu'on l'appelait par courtoisie –, c'était de mauvais augure.

Bard mit un genou en terre devant son père adoptif et dit :

— Seulement cela, mon oncle : je n'ai pas recherché le combat, il m'a été imposé. Et je vous ai servi pendant cinq ans, et bien servi, je le crois. Vous m'avez commandé vous-même à Snow Glen et donné le cordon rouge, et j'ai capturé le feuglu pour vos armées. J'aime mon frère adoptif, et je ne l'aurais jamais blessé volontairement ; je ne savais pas que la dague était empoisonnée, je le jure.

— Il ment, dit Beltran avec passion, car nous en avons plaisanté ensemble, disant qu'il était devenu le *bredu* d'un Séchéen, et il a entendu mistress Melora, la *leronis*, dire que la blessure de son père était empoisonnée.

— J'avais oublié que ce n'était pas ma propre dague, protesta Bard avec colère. Je reconnais, mon oncle, que je n'aurais pas dû croiser le fer à la fête. En cela, je suis coupable ; mais Geremy m'a imposé ce combat ! Le Prince Beltran vous a-t-il dit qu'il était jaloux ?

— Est-ce Geremy qui a tiré sa dague le premier ? demanda le Roi Ardrin.

— Non, mon oncle, dit Bard, baissant la tête. Mais je jure que je ne savais pas que la dague était empoisonnée ; je l'avais oublié. Et j'étais soûl ; s'ils sont honnêtes, ils vous le diront, et ajouteront qu'ils m'ont imposé ce combat en me malmenant. J'ai tiré ma dague en état de légitime défense. Je ne voulais pas me laisser battre comme un laquais, et ils étaient deux contre un.

— Geremy, demanda le roi, toi et Beltran, avez-vous les premiers porté la main sur Bard ? Je veux faire la vérité sur cette affaire, toute la vérité.

— Oui, mon oncle, dit Geremy. Mais il portait la main sur Carlina d'une façon qui lui déplaisait, et Beltran et moi nous ne voulions pas qu'elle soit molestée ou violée.

— Est-ce vrai, Bard ? dit le roi, le regardant, surpris et mécontent. On ne me l'avait pas dit ! T'es-tu oublié au point de malmenner Carlina sous l'empire du vin ?

— Quant à cela, dit Bard, perdant toute prudence au souvenir de sa rage passée, il s'agit de ma future femme, et ils n'avaient pas le

droit d'intervenir ! Beltran en a fait toute une histoire parce qu'il est jaloux, et veut donner Carlina à son *bredu* pour renforcer leurs liens ! Il est jaloux, car j'ai montré que je suis meilleur que lui à l'épée et à la guerre, et aussi avec les femmes – d'ailleurs, il ne saurait que faire avec une femme ! Où était Beltran quand je vous ai défendu à Snow Glen, mon oncle ?

Il sut qu'il avait touché juste, car Ardrin d'Asturias tressaillit, regarda son fils avec colère, puis, alternativement, chacun de ses fils adoptifs.

— N'as-tu pas compris, père, qu'il complote pour t'arracher le royaume, pour prendre Carlina de gré ou de force, pour s'attirer la fidélité de tes armées derrière ton dos ? dit Beltran. S'il était toujours ton sujet fidèle et obéissant, aurait-il croisé le fer à la fête du solstice d'hiver ?

— Fidèle ou non, il est clair que j'ai élevé un serpent dans mon sein, dit le Roi Ardrin. Carlina était ta fiancée et serait devenue ta femme, le moment venu ; cela ne te suffisait-il donc pas, Bard ?

— De par les lois de ce royaume, Carlina est à moi, protesta Bard. Mais le roi le fit taire de la main.

— Assez. Tu vas trop vite ; les fiançailles ne sont pas le mariage, et même le fils adoptif d'un roi ne peut pas porter la main sur une princesse sans son consentement. Tu as violé trop de lois de cette cour, Bard ; tu es un fauteur de troubles. Je ne veux ni trublion ni assassin dans ma maison. Je te chasse. Je te donne un cheval, une épée, un arc, une armure, et une bourse de quatre cents royaux d'argent en paiement de tes services. Mais je te déclare hors la loi. Je te donne trois jours pour quitter le royaume ; après quoi, si quiconque t'aperçoit à l'intérieur des frontières d'Asturias pendant sept ans à partir du solstice d'hiver, aucune loi ne te protégera. Tout homme pourra t'abattre comme une bête, sans qu'on lui demande compte de ta vie, sans justifier de vendetta et sans avoir à payer le prix du sang à ta famille pour t'avoir blessé ou tué.

Bard battit des paupières, révolté de la sévérité du châtement. Il s'attendait à perdre sa place à la cour – le roi ne pouvait pas faire moins. Il aurait accepté avec sérénité la sentence habituelle d'un an d'exil ; il s'était même préparé, au cas où le roi voudrait faire un exemple, à un exil de trois ans. Et il s'était également persuadé que le roi lui pardonnerait et le rappellerait dès qu'il aurait besoin de lui pour faire la guerre. *Mais sept ans d'exil !*

— C'est bien dur, *vai dom*, protesta-t-il, s'agenouillant devant le roi. Je vous ai servi fidèlement et bien, et je ne suis pas encore arrivé à l'âge d'homme. Je ne mérite pas une telle sévérité !

Le visage du roi resta de pierre.

— Si tu es en âge de te comporter comme un homme, et un

homme vicieux qui plus est, tu es aussi en âge de subir le châtiment que j'imposerais à un tel homme. Certains de mes conseillers me reprochent de ne pas t'avoir fait exécuter. J'ai élevé un chiot dans mon sein, et je retrouve un loup qui mord la main qui l'a nourri ! Je te nomme loup et proscrit, et je t'ordonne de quitter ma cour avant le coucher du soleil, et mon royaume dans les trois jours, avant que je ne me ravise et ne décide que je ne veux pas qu'un tel homme vive dans mon royaume, j'aime ton père, et je préfère ne pas avoir le sang de son fils sur les mains ; mais ne présume pas trop de mes sentiments, Bard : si je vois ton visage à l'intérieur de mes frontières d'ici sept ans, je t'abattrais comme le loup que tu es !

— Pas d'ici sept ans, ni d'ici sept fois sept ans, tyran, s'écria Bard, se relevant d'un bond et jetant aux pieds du roi le cordon rouge qu'il lui avait donné après la bataille. Puissent les dieux faire que je vous retrouve au cours d'une bataille, avec votre seul fils et son mignon pour vous garder ! Vous parlez de violer des lois ? Quelle loi est plus forte que celle liant un homme à sa femme, et vous, sire, vous la violez !

Il se détourna et s'approcha de Carlina, debout au milieu des femmes.

— Qu'as-tu à dire, ma femme ? Vas-tu au moins respecter la loi et me suivre en exil comme le doit une épouse ?

Elle le regarda, les yeux froids et secs.

— Non, Bard, je ne te suivrai pas. Un proscrit n'a aucun droit et aucune protection devant la loi. Je t'aurais épousé pour respecter la volonté de mon père ; mais je l'avais supplié de m'épargner ce mariage, et je me réjouis qu'il ait changé d'idée. Et tu sais pourquoi.

— À une époque, tu disais que tu pourrais m'aimer...

— Non, l'interrompit-elle. J'en prends Avarra à témoin. Je pensais que, peut-être, l'âge venant, tu serais devenu plus sage, et que, si la Déesse nous était miséricordieuse, nous pourrions un jour en arriver à nous chérir comme il est convenable entre gens mariés. Il eût été plus vrai de dire que je l'espérais, mais ne croyais pas que cela arrive. Il fut un temps où je t'aimais en tant qu'ami et frère adoptif. Mais tu as tout gâché.

Le visage convulsé de mépris, il dit ;

— Alors, tu es comme toutes les femmes, chienne ! Et moi qui te croyais différente ! Moi qui te croyais au-dessus d'elles !

Carlina dit :

— Non, Bard, je...

Mais le Roi Ardrin la fit taire du geste.

— Assez, ma fille. Tu n'as pas besoin de te justifier devant lui. Dorénavant, il n'est plus rien pour toi. Bard mac Fianna, dit-il, je te donne trois jours pour quitter mon royaume. Après quoi, ton sort sera

le sort terrible des proscrits ; aucun homme, femme ou enfant de ce royaume ne t'accordera abri, boisson, nourriture, feu, aide ou conseil. Et, pendant sept ans, quiconque te trouvera à l'intérieur des frontières de mon royaume pourra t'abattre comme un loup, et donner ton cadavre en pâture aux bêtes sauvages, sans deuil ni enterrement. Maintenant, va.

La coutume exigeait qu'un proscrit fléchisse le genou devant le roi, en signe d'acceptation de la sentence. Si le Roi Ardrin l'avait condamné à la peine habituelle, peut-être Bard l'aurait-il fait ; mais il était jeune, orgueilleux, et plein de rage et de frustration.

— Je partirai, puisque vous ne me laissez pas le choix, gronda-t-il. Vous m'avez qualifié de loup ; et loup serai-je à partir de ce jour ! Je vous laisse à la garde des deux fils que vous avez choisis de préférence à moi ; et je reviendrai quand vous ne pourrez plus me l'interdire. Quant à toi, Carlina...

Il la chercha des yeux, et la jeune fille se recroquevilla.

— Je jure que je t'aurai un jour, de gré ou de force ; je te le jure, moi, Bard mac Fianna, moi, le loup !

Il pivota sur lui-même et sortit de la salle, et les portes se refermèrent derrière lui.

CHAPITRE 6

— Mais où iras-tu ? demanda Dom Rafaël d'Asturias à son fils. Quels sont tes projets, Bard ? Tu es bien jeune pour sortir des limites de ton propre royaume, seul et proscrit ! Seigneur de la Lumière, quelle folie et quel malheur ! termina-t-il en se tordant les mains.

Bard secoua la tête avec impatience.

— Ce qui est fait est fait, père, dit-il, et pleurnicher n'y changera rien. L'affaire a été mal jugée ; le roi ton frère ne m'a pas fait justice ni manifesté d'indulgence dans une querelle que je n'ai pas recherchée. Il n'y a rien à faire, sauf tourner le dos à la cour d'Asturias et aller chercher fortune ailleurs.

Ils se trouvaient dans l'ancienne chambre que Dom Rafaël avait donnée à son fils quand il l'avait ramené chez lui pour l'élever comme son fils légitime ; par bonté ou sentimentalité, Dom Rafaël la faisait toujours tenir prête, quoique Bard n'y eût plus mis les pieds depuis ses douze ans. C'était une chambre d'enfant, non une chambre d'homme, et elle ne contenait rien que Bard eût envie d'emporter en exil.

— Allons, père, dit Bard, presque affectueusement, en lui posant la main sur l'épaule, pas de regrets. Même si le roi m'avait témoigné de l'indulgence et n'avait fait que me renvoyer de la cour pour quelque sottise commise à la fête du solstice, je n'aurais pu rester ici ; Dame Jerana ne m'aime pas plus qu'avant. Et elle a du mal à dissimuler sa satisfaction à l'idée qu'elle sera débarrassée de moi, une bonne fois pour toutes.

Il eut un sourire féroce.

— Je me demande si elle craint que je ne m'empare de l'héritage d'Alaric, comme le roi en est venu à penser que je convoite celui de Beltran ? Après tout, dans le passé, on préférait souvent le fils aîné au fils légitime. Allons, père, n'as-tu jamais pensé que je ne supporterais pas de me voir préférer Alaric et que j'essaierais de prendre ce qui lui appartient légalement ?

Dom Rafaël considéra son fils avec gravité. Il était encore dans la

force de l'âge, large d'épaules, avec toute l'apparence d'un homme actif et musclé qui commence à se laisser un peu aller en vieillissant.

— Ferais-tu cela, Bard ? demanda-t-il.

— Non, répondit Bard, retournant entre ses doigts un chaperon de faucon qu'il avait confectionné à huit ans. Non, père ; me crois-tu totalement sans honneur à cause de cette querelle avec mes frères adoptifs ? C'était une folie, une folie inspirée par l'ivresse et proche de la démence, et je voudrais qu'elle ne soit pas arrivée – mais même le Seigneur de la Lumière ne peut pas anéantir le passé. Quant à Alaric et son héritage... Père, bien des bâtards grandissent comme des proscrits, sans nom sauf celui de leur mère déshonorée, sans main d'homme pour les guider, et sans autre fortune que celle qu'ils peuvent gagner par leur travail ou par le banditisme. Mais toi, tu m'as élevé dans ta maison, et, dès mon enfance, j'ai eu de bons compagnons et de bons gouverneurs, j'ai été mis en tutelle chez le roi quand le temps est venu pour moi d'apprendre ce qu'un homme doit savoir.

Avec une gaucherie surprenante chez ce jeune guerrier arrogant, il tendit les bras et étreignit son père.

— Tu aurais pu avoir la paix dans ton lit et à ton foyer si tu m'avais mis en apprentissage chez un forgeron, un fermier ou un marchand. Au contraire, j'ai eu des chevaux et des faucons, et j'ai été élevé en fils de noble, et cela a provoqué des conflits avec ton épouse légitime. Crois-tu que je l'aie oublié et que je tente de m'attribuer plus que cette part généreuse, aux dépens du frère qui m'a toujours donné le nom de frère, et jamais celui de *bâtard* ? Alaric est mon frère et je l'aime ; je serais pis qu'ingrat, je serais totalement sans honneur si je touchais à ce qui lui appartient de droit. Et si je regrette ma querelle avec ce maudit porteur de sandales de Beltran, c'est parce qu'elle peut vous faire du tort, à toi ou à Alaric.

— Tu ne m'as fait aucun tort, mon fils, dit Dom Rafaël, bien qu'il me soit difficile de pardonner à Ardrin ce qu'il t'a fait. Quand il émet des doutes sur ton loyalisme, il en émet aussi sur le mien, et me porte à remettre en question ce que je n'avais jamais contesté jusque-là, à savoir qu'il est le roi légitime de ce pays. Quant à faire du tort à Alaric...

Il s'interrompit dans un éclat de rire, et reprit :

— Tu peux le lui demander toi-même. Il est si content de ton retour que toute cause lui paraît bonne.

La porte s'ouvrit pendant qu'il parlait, et un petit garçon d'environ huit ans entra. Bard se détourna de ses fontes qu'il remplissait pour le voyage.

— Eh bien, Alaric, tu étais tout petit quand je suis parti à la cour du roi, et te voilà maintenant presque assez grand pour chausser des éperons !

Il souleva l'enfant de terre et le serra contre son cœur.

— Emmène-moi avec toi en exil, dit l'enfant d'un ton farouche. Père veut m'envoyer en tutelle chez ce vieux roi ! Je ne veux pas servir un roi qui exile mon frère !

Bard secoua la tête en riant, mais l'enfant insista :

— Je sais monter à cheval ; je peux te servir de page, et même d'écuyer, prendre soin de ta monture, porter tes armes...

— Non, pas maintenant, petit, dit Bard, le reposant par terre. Je n'aurai pas besoin de page ni d'écuyer sur les routes que je dois emprunter désormais ; tu dois rester ici et être un bon fils pour ton père tant que je serai proscrit, et cela signifie que tu dois apprendre à être un homme. Quant au roi, si tu es calme et raisonnable et que tu parles bas, cela lui plaira mieux que si tu es brave et parles franchement. C'est un imbécile, mais c'est le roi, et il faut lui obéir, même s'il se révèle aussi bête que l'âne de Durraman.

— Mais où tu iras, Bard ? insista l'enfant. J'ai entendu des hérauts proclamer ton exil aux carrefours, et ils ont dit que personne ne devait te donner feu, aide ou nourriture...

Bard éclata de rire.

— J'emporte des provisions pour trois jours, dit-il, mais je serai sorti d'Asturias bien avant, et entré dans des terres où personne ne se soucie de la justice et des arrêts du Roi Ardrin. Et j'ai aussi de l'argent et un bon cheval.

— Tu vas devenir un bandit, Bard ? demanda l'enfant, les yeux dilatés d'admiration.

Bard secoua la tête.

— Non ; un soldat, seulement. Beaucoup de seigneurs ont besoin d'hommes de guerre.

— Mais où ? Est-ce qu'on le saura ? demanda l'enfant.

Bard gloussa, et, pour toute réponse, lui cita un passage d'une antique ballade :

*Je partirai bientôt vers le soleil couchant,
Là où il s'engloutit dans le vaste océan,
Proscrit infortuné sur mon chemin sans port,
Porteur pestiféré des miasmes de la mort.*

— Je voudrais bien venir avec toi, dit l'enfant.

De nouveau, Bard refusa de la tête.

— Tout homme doit suivre son chemin, mon frère, et le tien te mène vers la maison du roi. Son propre fils est adulte, mais il a un nouveau pupille, Garris d'Hammerfell, d'à peu près ton âge. Vous serez frères adoptifs et *bredin* ; et c'est sans nul doute la raison pour laquelle il t'a envoyé chercher.

Oui, dit Dom Rafaël avec un sourire sardonique, et aussi pour me faire comprendre que, s'il a une querelle avec toi, il n'a rien à me reprocher. Eh bien, s'il se plaît à penser que j'ai la mémoire si courte, libre à lui. Quant à toi, Bard, tu pourrais aller jusqu'à la frontière et prendre du service auprès du MacAran. Il tient El Haleine qui est attaqué de toutes parts, et il y a des bandits et des hommes-chats qui descendent des Monts de Venza ; il devrait être content de trouver une bonne épée.

J'y avais pensé, dit Bard, mais ce n'est pas loin de Thendara, et il y a des Hastur là-bas. Certains parents de Geremy pourraient déclarer la vendetta contre moi, et je serais obligé de me garder nuit et jour. Je préfère éviter les terres des Hastur pendant quelques années.

Il se mit à fixer le sol en se mordant les lèvres. Il revoyait Geremy, pâle et amaigri par la maladie, boitillant sur sa jambe infirme. Maudit Beltran qui avait attiré Geremy dans leur brouille ! S'il devait estropier un frère adoptif, pourquoi n'était-ce pas celui avec qui il avait un différend ? Un différend idiot, mais un différend quand même ; lui et Geremy avaient rarement échangé un mot plus haut que l'autre, et voilà que sa propre main l'avait estropié à vie. Il serra les dents et écarta ce souvenir. Ce qui était fait était fait. Trop tard pour le regretter. Mais il aurait donné les dix meilleures années de sa vie pour revoir Geremy indemne, et sentir la main de son frère adoptif dans la sienne. Il déglutit avec effort et serra les dents.

— J'ai pensé à me diriger vers l'est et à prendre du service auprès d'Edric de Serrais. Quel plaisir ce serait de faire la guerre au Roi Ardrin ! Cela lui apprendrait peut-être qu'il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi.

— Je ne peux pas te conseiller, mon fils, dit Dom Rafaël. Et encore moins te commander. Tu es arrivé à l'âge d'homme, et tu seras bientôt trop loin pour que mes paroles puissent t'atteindre. Tu devras faire ton chemin tout seul pendant sept ans. Mais, je t'en prie, passe tes années d'exil loin d'Asturias, et ne prends pas les armes contre notre parent.

— Je n'y pensais pas sérieusement, dit Bard. Si je rejoignais les rangs de ses ennemis, le Roi Ardrin te considérerait aussi comme le sien ; en un sens, Alaric sera chez lui en otage, et gage de ma bonne conduite. Je ne l'affronterai pas au combat tant qu'il sera le père adoptif du frère que j'aime.

— Il n'y a pas que cela, dit Dom Rafaël. Sept ans, à ton âge, t'amèneront en pleine virilité. Quand tu reviendras – et, au bout de sept ans, tu seras libre de revenir – tu pourras faire la paix avec le Roi Ardrin et entreprendre une carrière honorable au pays de ta naissance.

Bard eut un petit grognement amusé.

— Ardrin d'Asturias fera sa paix avec moi quand la louve d'Alar

cessera de ronger le cœur de sa victime, et quand les *kyorebni* nourriront les lapins cornus affamés en hiver ! Père, tant que vivront Beltran et Geremy, je ne trouverai jamais la paix là-bas, même si le Roi Ardrin mourait.

— Tu ne peux pas en être sûr, dit Dom Rafaël. Un jour, Geremy rentrera dans son pays ; et le Prince Beltran peut mourir au cours d'une bataille. Or Ardrin n'a pas d'autre fils. Si Beltran meurt sans enfants, Alaric est son plus proche héritier, et je crois qu'il le sait ; voilà pourquoi Alaric est mis en tutelle dans sa maison ; pour recevoir l'éducation convenant à un prince.

— La Reine Ariel est encore en âge de concevoir des enfants, dit Bard. Elle peut donner au roi un autre fils.

— Même s'il en était ainsi, le nouveau roi n'aurait pas de querelle avec toi, et serait peut-être heureux d'accueillir un parent, fût-il *nedesto*, possédant tes dons militaires.

Bard haussa les épaules.

— Qu'il en soit ainsi, dit Bard. Dans ton intérêt, dans l'intérêt de mon frère, et dans l'intérêt de ce droit qu'il a sur le royaume, je ne ferai pas la guerre au Roi Ardrin ; et, pourtant, cela me réjouirait le cœur de le combattre, ou d'investir Asturias et de prendre Carlina par la force des armes.

— La Princesse Carlina est donc si belle ? demanda Alaric, les yeux dilatés.

— Quant à cela, dit Bard, je suppose que toutes les femmes sont les mêmes une fois que la lampe est éteinte. Mais Carlina est la fille du roi, elle est ma sœur adoptive et je l'aime bien ; elle m'a été promise, et de par la loi elle reste ma femme légitime. Ce serait contre toutes lois et contre toute justice qu'on permettrait à un autre homme de mettre ma fiancée dans son lit !

De nouveau, son amertume et sa rage le reprirent, contre Carlina qui avait refusé de le suivre en exil comme une fiancée l'aurait dû, contre Beltran et Geremy qui s'étaient interposés entre eux deux, et contre Melora qui l'avait renvoyé à Carlina dans un tel état de frustration qu'il avait perdu tout contrôle, avait trop bu et porté la main sur elle...

— Peut-être, dit le petit Alaric, que tu rendras un grand service à un roi étranger, et qu'il te donnera sa fille...

Bard éclata de rire.

— Et la moitié de son royaume, comme dans les contes de fées ? On a déjà vu plus bizarre, je suppose, petit frère.

— Tu as tout ce qu'il te faut ? demanda son père.

— Le Roi Ardrin, maudit soit-il, m'a bien payé, répondit Bard. Je suis parti en colère, trop furieux pour réclamer ce qu'il m'avait accordé, et voilà qu'un serviteur me court après avec tout ce que le roi

m'avait promis : un hongre des plaines de Valeron, une épée et une dague dignes d'un Hastur, et l'armure de cuir que je portais à Snow Glen, plus une bourse de quatre cents royaux d'argent ; et quand je les ai comptés, je me suis aperçu qu'il y avait ajouté cinquante *reis* de cuivre. Je ne peux donc pas dire que mes années de service ont été mal payées ; il n'aurait pas été plus généreux avec un capitaine prenant sa retraite après vingt ans de service ! Il m'a acheté, que Zandru le fouette de ses scorpions ! Je voudrais pouvoir tout lui renvoyer, en lui disant que, puisqu'il m'a lésé en me refusant ma femme légitime, je ne serais qu'un maquereau en acceptant de l'argent et des cadeaux en échange ; pourtant...

Il haussa les épaules et reprit :

— Je dois être réaliste. Ce geste ne me rendrait pas Carlina, et j'aurai besoin d'un cheval, d'une épée et d'une armure quand j'aurai quitté l'Asturias...

Il s'interrompt lorsque la porte s'ouvrit devant une jeune femme aux formes voluptueuses et aux longues tresses cuivrées tombant sur ses épaules. Médusé, il pensa un instant qu'il s'agissait de Melora ; mais non, cette femme était mince, et beaucoup plus jeune. Elle avait cependant le même visage poupin, les mêmes yeux gris au regard vague. Elle dit timidement :

Seigneur, Dame Jerana m'envoie demander si elle doit préparer quelque chose pour votre fils. Elle dit que, si Bard mac Fianna désire quoi que ce soit, il doit le déclarer immédiatement afin qu'elle fasse tout prendre et préparer dans les réserves.

— J'aurai besoin de trois jours de nourriture, dit Bard. Et j'aimerais aussi une ou deux bouteilles de vin. Je n'importunerai pas davantage Dame Jerana.

Ses yeux s'attardèrent sur le visage et le corps familiers et, pourtant, subtilement étrangers. La rousse était plus jolie que Melora, plus mince, plus jeune, mais elle éveillait en Bard le même mélange subtil de ressentiment et de désir qu'il avait éprouvé pour Melora.

— Tu vois, dit Dom Bard, mon épouse ne te veut aucun mal ; elle tient à s'assurer que tu ne manques de rien dans ton exil. As-tu une bonne provision de couvertures ? Veux-tu une ou deux gamelles ?

Bard éclata de rire.

— Veux-tu me persuader de l'amour de Dame Jerana, père ? Tu perds ton temps ! Comme le Roi Ardrin, elle est impatiente de me payer et de se débarrasser de moi ! Mais je profiterai de sa générosité ; une ou deux couvertures ne peuvent pas me faire de mal, ni non plus, peut-être, une toile imperméable pour mon paquetage. Voulez-vous me les procurer, *damisela* ? Vous êtes nouvelle parmi les dames de compagnie de ma mère ?

— Melisendra n'est pas une dame de compagnie, mais une pupille

de ma femme, dit Dom Rafaël, et de plus ta parente, car c'est une MacAran, et ta mère appartenait à ce clan.

— Vraiment ? Eh bien, *damisela*, je connais votre père, dit Bard, car Maître Gareth était le *laranzu* d'un détachement que j'ai commandé pour le Roi Ardrin, de même que votre sœur Melora et votre nièce Mirella...

Son visage s'éclaira d'un sourire.

— Vraiment ? Melora est une *leronis* beaucoup plus habile que moi ; elle m'a fait savoir qu'elle allait à Neskaya. Comment va mon père, seigneur ?

— La dernière fois que je l'ai vu, au solstice d'hiver, il allait bien, dit Bard. Mais vous savez, je suppose, qu'il est resté infirme d'une blessure reçue à la bataille du Moulin de Moray, et faite avec la dague empoisonnée d'un Séchéen ; il marchait encore avec une canne.

— Il m'a envoyé une lettre, dit-elle. C'est Melora qui l'a écrite ; elle y parle avec éloge de votre bravoure...

Et, soudain, elle baissa les yeux et rougit. Il dit, avec une courtoisie tranquille :

— Je suis heureux que Melora ait une bonne opinion de moi.

Mais il rageait intérieurement. Melora, qui l'avait repoussé, malgré ses belles paroles d'amitié !

— Si vos parents pensent du bien de moi, vous m'en voyez ravi, *damisela* ; j'avais l'intention, en effet, d'aller à El Haleine pour prendre du service auprès du MacAran.

— Mais le MacAran n'a pas besoin de mercenaires, seigneur, dit-elle. Il a signé une trêve avec les Hastur et avec Neskaya ; ils ont juré de maintenir la paix à l'intérieur de leurs frontières, et de ne pas porter la guerre au-dehors. Vous pouvez vous épargner la peine d'y aller, seigneur, car ils n'engagent aucun mercenaire étranger.

Bard haussa les sourcils, étonné. Ainsi, les Hastur de Thendara et d'Hali étendaient leur influence jusqu'à El Haleine ?

— Je vous remercie du renseignement, *damisela*, dit-il. La paix est peut-être bienvenue chez les paysans, mais elle est toujours l'ennemie du guerrier.

— Pourtant, dit Melisendra avec son sourire ingénu, si la paix se prolonge et dure, le jour viendra peut-être où les hommes pourront faire autre chose de leur vie que se battre, et mon père et ses semblables pourront mieux employer leurs dons qu'à risquer leur vie, désarmés, dans des batailles.

Dom Rafaël intervint, l'air légèrement mécontent.

— Retourne chez ta maîtresse, ma fille, et transmets-lui les désirs de mon fils. Précise-lui également qu'il partira au coucher du soleil !

— Pourquoi, père ? Es-tu si pressé de te débarrasser de moi ? demanda Bard. J'ai l'intention de coucher ce soir dans la maison de

mon père ; je ne vous reverrai pas, ni toi ni elle pendant sept longues années !

— Pressé de me débarrasser de toi ? Dieu m'en préserve, dit Dom Rafaël, mais tu n'as que trois jours pour quitter l'Asturias.

— Il ne me faudra qu'une journée de cheval pour gagner la frontière, si je pars vers la Kadarin, dit Bard.

Car, si El Haleine est allié des Hastur, cette frontière m'est fermée ; j'irai donc dans les Heller, voir si le Seigneur Ardaïs a besoin d'un bon soldat qui est aussi un meneur d'hommes. Tu ne penses quand même pas que ton digne frère enverra des assassins pour m'abattre avant la frontière ?

Dom Rafaël réfléchit et dit :

— J'espère sincèrement que non. Cependant, si tu as une querelle de sang avec Geremy et avec le prince, l'un d'eux pourrait chercher à s'assurer que tu ne reviendras pas faire ta paix avec Ardrin quand les sept ans seront écoulés. À ta place, mon fils, je voyagerais avec prudence et je n'attendrais pas le dernier moment pour partir.

— Je serai prudent, père, dit Bard, mais je ne veux pas non plus partir en exil comme un chien battu, la queue entre les jambes ! Et je passerai cette dernière nuit dans la maison de mon père.

Il posa sur Melisendra un long regard pénétrant. La jeune fille rougit et voulut détourner les yeux, mais elle n'y parvint pas car Bard lui avait jeté son charme d'amour. Maître Gareth l'avait éloigné de Mirella en le grondant comme un écolier, et Melora l'avait titillé, tourmenté, et finalement refusé. Il retint le regard de Melisendra jusqu'au moment où elle commença à s'agiter avec embarras, le visage cramoisi, et il la relâcha enfin. Elle sortit en toute hâte, baissant la tête. Puis Bard éclata de rire et se pencha vers Alaric en disant : Viens, tu pourras choisir ce qui te plaît parmi mes arcs, mes flèches et tous mes jouets. Je suis un homme et n'en ai plus besoin, et qui devra s'en servir quand je ne serai plus là, sinon mon petit frère ? Prends ce qui te plaît, et ensuite je te dirai ce que tu feras quand tu seras le pupille du roi.

Plus tard, quand l'enfant fut parti, chargé de balles, de volants, d'arcs et autres trésors, Bard se posta près de la fenêtre, avec un sourire de joyeuse anticipation. Melisendra viendrait. Elle ne pourrait pas résister au charme qu'il lui avait jeté. Maudites soient toutes les femmes, qui pensaient pouvoir l'aguicher, puis se refuser à lui et le ridiculiser avec leurs caprices ! Et c'est pourquoi il sourit de nouveau, non de surprise mais de concupiscence, en entendant des pas légers dans l'escalier.

Elle entra dans la chambre, lentement, à contrecœur.

— Eh bien, mistress Melisendra, dit-il avec un grand sourire qui

découvrit ses dents blanches, que faites-vous là ?

Elle leva les yeux sur lui, de grands yeux gris au regard brumeux et un peu effrayé.

— Euh... je ne sais pas, dit-elle en tremblant. Je pensais... Il m'a semblé que je devais venir...

Avec un sourire nonchalant, il tendit le bras et l'attira à lui, la serrant brutalement contre lui et l'embrassant. Il sentit son cœur battre à coups redoublés sous sa main, et comprit qu'elle était troublée et terrifiée.

S'il avait agi ainsi avec Carlina, il n'aurait pas eu de problèmes ; il ne lui aurait fait aucun mal, elle n'aurait pas protesté. Il s'était conduit comme un imbécile. Carlina, il en était sûr, partageait le tourment qui faisait rage en lui, et le désirait autant que lui. Il la désirait toujours, d'un désir qui lui allumait le sang, d'une soif qu'aucune autre femme ne pourrait étancher ; elle était à *lui*, son épouse, la fille du roi, signe et symbole de tout ce qu'il avait fait, de son honneur, de ses exploits, et le Roi Ardrin avait osé s'interposer entre eux !

Ses mains dénouèrent les lacets de la sous-tunique, se glissèrent à l'intérieur, et elle le laissa faire, dans un silence terrifié, comme un lapin cornu dans les serres d'un *banshee*. Elle gémit un peu quand ses doigts se refermèrent sur son mamelon. Elle avait des seins généreux, et non maigrichons comme ceux de Carlina ; c'était une femelle, une grosse truie comme Melora qui l'avait aguiché et s'était jouée de ses émotions ! Eh bien, celle-ci n'en ferait pas autant ! Il la traîna vers le lit, maintenant l'implacable pression de son charme d'amour sur son esprit et sur son corps. Elle ne se débattit pas, même quand il la jeta sur le lit et tira sur ses jupes. Elle ne cessait de gémir, machinalement, mais il n'écoutait pas, et se jeta sur elle. Une fois, elle hurla, puis elle se tut, tremblante, sans une larme. Elle n'était pas si bête.

Sa terreur même l'excitait, comme l'avait fait celle de Carlina. Mais *cette* femme ne lui résisterait pas, *cette* femme n'était pas si bête !

Puis il roula loin d'elle, et resta allongé, épuisé et triomphant. Qu'avait-elle à pleurnicher ? Elle en avait envie autant que lui ; et il lui avait donné ce que veulent toutes les femmes, une fois qu'on en a terminé avec les beaux discours et les flatteries idiotes. Il supposait qu'il en passerait par là avec une épouse légitime. Il se rappela, avec une douleur poignante, le soir où lui et Melora avaient parlé tranquillement autour du feu de camp. Il n'avait pas voulu lui jeter son charme d'amour ; et elle l'avait ridiculisé. Eh bien, cette femme n'en avait pas eu l'occasion ! D'ailleurs, les femmes étaient toutes des putains ; il en avait connu suffisamment pour le savoir. Elles ne faisaient pas de chichis, pourquoi une fille bien née devait-elle être différente ? Elles avaient toutes la même chose sous leurs jupes, non ? Seul leur prix était différent. Les putains demandaient de l'argent, et

les aristocrates exigeaient de belles paroles et des flatteries, ainsi que le sacrifice de sa virilité !

Puis, soudain, il se sentit mortellement écoeuré et épuisé. Il partait en exil, il quittait sa maison pour des années, et il perdait son temps et ses pensées avec des femmes, maudites soient-elles toutes ! Melisendra, immobile, lui tournait le dos, le corps secoué de sanglots. Au diable cette fille ! Ça ne se serait pas passé comme ça avec Carlina. Elle l'aimait, elle aurait appris à l'aimer, ils avaient été amis dans leur enfance. Il n'aurait eu qu'à lui montrer qu'il ne lui ferait aucun mal... Ça *aurait dû* être Carlina. Que faisait-il avec cette maudite petite pute dans son lit ? Était-ce une vengeance inconsciente contre Melora ? Les cheveux roux, mollement étalés sur l'oreiller, l'emplissaient de détresse. Maître Gareth aurait été furieux, Maître Gareth aurait su que Bard mac Fianna n'était plus un enfant à qui l'on pouvait enlever la femme qu'il désirait. Mais ses sanglots étouffés le troublèrent.

Il posa sur elle une main hésitante.

— Melora, dit-il, ne pleure pas.

Elle se tourna face à lui. Ses yeux, frangés de cils longs et humides, semblaient immenses dans son visage livide.

— Je ne suis pas Melora, dit-elle. Si vous aviez fait cela à Melora, elle vous aurait tué avec son *laran*.

Non, pensa-t-il. Melora le désirait, mais, pour des raisons à elle, avait choisi de les frustrer l'un et l'autre. Celle-ci – comment s'appelait-elle, déjà ? Mirella... Melisendra. Voilà, Melisendra. Elle était vierge. Il n'avait pas prévu cela. Il savait que la plupart des *leroni* avaient le privilège de choisir leurs amants comme elles le voulaient. Il eût voulu que ce fût Melora. Melora aurait répondu à son désir ardent ; Melisendra n'avait été qu'un corps passif entre ses bras. Et pourtant... et pourtant, cela aussi était excitant, savoir qu'il lui avait imposé sa volonté et qu'elle ne le ridiculiserait pas comme l'avait fait sa sœur.

— N'y pense plus, dit-il. C'est fait. Bon sang, arrête de pleurer !

Elle fit effort pour refouler ses sanglots.

— Pourquoi êtes-vous en colère contre moi maintenant que vous avez eu ce que vous vouliez ?

Pour quelle raison parlait-elle comme si elle n'avait pas été consentante ? Il avait vu qu'elle le regardait ; il lui avait simplement fourni l'occasion de faire ce dont elle avait envie, sans ces scrupules stupides qui avaient éloigné Melora !

— Ma maîtresse sera furieuse, dit-elle. Et que vais-je faire, mon cousin, si vous m'avez mise enceinte ?

Il lui jeta ses vêtements.

— Ça ne me regarde pas, dit-il. Je pars en exil ; à moins que tu ne sois tombée folle amoureuse de moi, et que tu ne veuilles me suivre

déguisée en garçon, comme la vierge de l'antique ballade ? Non ? Eh bien, alors, tu ne seras ni la première ni la dernière à donner un bâtard à un di Asturien ; te crois-tu donc meilleure que ma propre mère ? Si tu étais enceinte, mon père ne vous laisserait pas mourir de faim dans les champs, toi et le bébé, j'en suis sûr.

Elle le regarda, les yeux dilatés, essuyant les larmes qui lui inondaient le visage.

— Tu n'es pas un homme, mais un monstre, dit-elle.

— Non, fit-il avec un rire amer. Tu n'es donc pas au courant ? Je suis un proscrit et un loup. C'est le roi qui l'a dit. Tu croyais vraiment que je me comporterais comme un homme ?

Elle attrapa ses vêtements et s'enfuit. Il entendit ses pas légers dans l'escalier, et ses sanglots qui diminuaient avec la distance.

Il se jeta sur le lit. Les draps conservaient encore l'odeur de ses cheveux. *Enfer et damnation*, c'est Carlina qui aurait dû être à sa place...

Sans Carlina, je suis un proscrit, un bâtard... un loup... pensa-t-il, s'abandonnant à la nostalgie, à l'amertume et à la rage. Tout aurait été tellement différent avec toi... Carlina, Carlina !

Il partit au milieu de la matinée, embrassant son père et Alaric avec un profond regret ; mais il était jeune, et savait qu'il se lançait dans le vaste monde pour chercher l'aventure. Sa mélancolie ne pouvait pas durer longtemps. Il était peut-être proscrit, mais un jeune homme ayant l'expérience de la guerre pouvait espérer aventures et fortune, et il reviendrait au bout de sept ans.

Le brouillard se dissipa peu à peu et le temps s'éclaircit. Peut-être irait-il dans les Villes sèches, voir si le Seigneur d'Ardcarran avait besoin d'une épée, d'un garde du corps connaissant les langues d'Asturias et des contrées occidentales pour instruire ses gardes en l'art de l'épée et le défendre contre ses ennemis. Il ne devait pas en manquer. Sans qu'il sût pourquoi, cela lui fit penser à la chanson gaillarde de ses soldats.

*Vingt-quatre leroni s'en furent à Ardcarran,
mais aucune au retour n'avait plus de laran*

Comme Mirella, pensa-t-il, elles devaient être de ces *leronis* qui se conservent vierges pour la Vision. Pourquoi, se demanda-t-il, seules des vierges pouvaient-elles exercer cette forme particulière de *laran* ? Il savait peu de chose sur le *laran*, sinon qu'il le craignait, et pourtant tout aurait pu être différent, il eût pu choisir, comme Geremy, de devenir *laranzu*, de porter une pierre-étoile au lieu d'une épée à la bataille... Il sifflota encore quelques mesures de la ballade malséante, puis le chant mourut dans le silence des vastes espaces. Il regrettait de

ne pas avoir à son côté un ami, un parent ou un serviteur. Ou une femme ; Melora, chevauchant près de lui sur son petit âne, parlant avec lui de guerre, d'éthique et d'ambition comme il ne l'avait jamais fait avec aucune femme – ni aucun homme, d'ailleurs... Non. Il ne voulait pas penser à Melora. Cela lui rappelait ses flamboyants cheveux roux, qui, à leur tour, lui rappelaient Melisendra se débattant dans ses bras...

Carlina. Si Carlina avait accepté, comme le devait une épouse, de partir avec lui en exil, elle serait à son côté en ce moment, bavardant et riant comme lorsqu'ils étaient enfants. Et le soir, au camp, il la serrerait doucement dans ses bras et la borderait tendrement. Rien que d'y penser, cela lui donnait le vertige. Puis ce fut la rage qui lui donna le vertige, à la pensée que le Roi Ardrin ne perdrait pas un instant pour la donner à un autre, à Geremy Hastur, peut-être. Grand bien lui fasse, pensa-t-il avec fureur, imaginant Geremy infirme... mais l'idée continua à le tourmenter. Carlina se donnerait à Geremy, alors qu'elle s'était refusée à lui ? Au diable les femmes, et, d'ailleurs, que lui importait ?

Il s'arrêta à midi pour laisser souffler son cheval qu'il attacha à un arbre, tirant de ses fontes du pain de garnison et du pâté et mangeant pendant que sa monture broutait l'herbe printanière. Il avait des provisions pour plusieurs jours – Dame Jerana s'était montrée généreuse – et il n'aurait rien à acheter avant d'avoir franchi les frontières d'Asturias. Il remplirait sa gourde aux sources, et non aux puits de villages ; il était sous le coup d'une sentence de proscription, et les villageois avaient le droit de lui refuser de l'eau. Il n'avait pas vraiment peur d'être tué ; le Roi Ardrin n'avait pas mis sa tête à prix, et, pourvu qu'il évitât la famille de Geremy, qui pouvait déclarer la vendetta contre lui, il n'avait pas grand-chose à craindre.

Mais il se sentait très seul, et n'en avait pas l'habitude. Il eût aimé avoir un peu de compagnie, ne fût-ce qu'un serviteur. Il se rappela avoir parcouru la même route, une fois, avec Beltran, pour aller à la chasse. Ils avaient alors dans les treize ans, et, à cause de quelque problème familial, ils avaient envisagé de s'enfuir, et d'aller s'engager comme mercenaires dans les Villes sèches. Ils savaient bien qu'il s'agissait d'un jeu, mais y croyaient quand même. Ils étaient grands amis, à l'époque. Une soudaine tempête de neige les avait obligés à se réfugier dans une grange en ruine, et ils avaient partagé leurs couvertures et bavardé très avant dans la nuit. Avant de s'endormir, ils s'étaient tournés l'un vers l'autre et avaient échangé le serment de *bredin*, comme le font les adolescents... Par tous les dieux, pourquoi s'était-il querellé avec Beltran pour un motif si futile ? C'est cette maudite Melora qui était cause de tout ; il était si énervé par son refus que son frère adoptif en avait fait les frais. Pourquoi une femme était-

elle venue ainsi s'interposer entre eux ? Aucune femme ne valait la peine qu'on se brouille avec un frère adoptif. Et, parce que Melora l'avait repoussé, il s'était querellé avec Beltran, avait prononcé des paroles impardonnables, et voilà le résultat... Même s'il avait passé l'âge de ces jeux juvéniles, il aurait dû se rappeler les longues années d'amitié avec Beltran, son frère et son prince. Bard enfouit son visage dans ses mains, et, pour la première et dernière fois depuis son enfance, il pleura, au souvenir de leur amitié, et en pensant que Beltran était maintenant son ennemi et Geremy un infirme. Son feu s'éteignit, mais il resta prostré, la tête dans les mains, malade de chagrin et de désespoir. Qu'avait-il fait de sa vie, à cause d'une femme ? Et, désormais, il avait aussi perdu Carlina. Le soleil se coucha, mais il n'avait pas le courage de se lever, de laver son visage et de se remettre en selle. Il regretta de ne pas être mort à la bataille du Moulin de Moray, et que la dague qui avait estropié Geremy ne l'ait pas tué lui-même.

Je suis seul. Je serai toujours seul. Je suis le loup que mon père adoptif m'a déclaré être. Tout homme est mon ennemi et je suis l'ennemi de tous les hommes.

Jamais il n'avait si bien compris le sens du mot *hors-la-loi*, même quand, debout devant le roi, il avait entendu la sentence.

À la fin, épuisé, il s'endormit.

Quand il s'éveilla en sursaut, comme une bête sauvage, le visage parcheminé par le sel de ses larmes séchées, les dernières larmes de son enfance, il sut qu'il avait dormi trop longtemps ; il y avait quelqu'un près de lui. Il prit son épée avant même d'avoir fini d'ouvrir les yeux et se leva d'un bond.

Une aube grise se levait ; et Beltran se dressa devant lui, enveloppé dans une cape bleue, le capuchon rabattu sur la tête, l'épée dégainée à la main.

— Ainsi, ça ne te suffit pas de m'avoir fait exiler, dit Bard. Tu trouves que sept ans de proscription n'assureront pas ta sécurité, Beltran ?

Il se sentait malade de faiblesse et de haine ; avait-il vraiment pleuré jusqu'à tomber de sommeil, la veille, à cause de cette querelle avec le frère adoptif qui aurait pu le tuer dans son sommeil ?

— Comme vous êtes brave, mon prince, de tuer un homme endormi ! s'écria-t-il. Pensais-tu que sept ans ne seraient pas une protection suffisante contre moi ?

— Je ne suis pas venu pour discuter avec toi, Loup, dit Beltran. Tu as choisi de flâner au lieu de sortir du royaume le plus vite possible, oubliant que tout homme peut t'abattre impunément. Mon père a choisi l'indulgence ; mais je ne veux pas de toi dans mon royaume. Ta vie m'appartient.

— Alors, viens la prendre, gronda Bard, se jetant sur Beltran, l'épée à la main.

Ils étaient bien assortis. Ils avaient eu les mêmes leçons des mêmes maîtres, et ils s'étaient toujours entraînés ensemble ; chacun ne connaissait que trop bien les forces et les faiblesses de l'autre. Bard était plus grand et avait plus d'allonge ; pourtant, avant ce jour, ils n'avaient jamais combattu pour de bon, avec de vraies armes, mais toujours avec des épées mouchetées d'entraînement. Et Bard avait toujours devant les yeux le souvenir de cette soirée maudite où il s'était battu avec Geremy et l'avait estropié à vie... Il ne voulait pas tuer Beltran ; et il estimait impossible que, malgré leur querelle, Beltran voulût le tuer.

Pourquoi, au nom de Zandru, pourquoi ? Seulement pour que Carlina soit veuve avant même d'être épouse, et pour pouvoir la donner à Geremy ?

Cette pensée le mit en fureur ; il para l'assaut de Beltran, et, se battant comme un dément, lui fit sauter son épée de la main. Elle tomba à quelque distance.

— Je ne veux pas te tuer, mon frère, dit-il. Laisse-moi quitter paisiblement ce royaume. Si tu veux toujours m'éliminer dans sept ans, je te lancerai un défi et nous combattons loyalement.

— Ose m'abattre maintenant que je suis désarmé, et ta vie ne vaudra plus rien, nulle part dans les Cent Royaumes, fit Beltran.

— Va ramasser ton épée, gronda Bard, et je te montrerai que tu n'es pas de force à te mesurer à moi ! Crois-tu, petit garçon, que me tuer te rendrait mon égal ?

Beltran alla lentement ramasser son épée. Comme il se baissait pour la prendre, ils entendirent le galop d'un cheval et un cavalier surgit, ventre à terre. Il s'arrêta entre eux, et Bard, reculant, stupéfait, reconnut Geremy Hastur, pâle comme la mort. Il descendit de cheval et resta près de sa monture, cramponné à la bride, incapable de tenir debout sans support.

— Je vous en supplie... Bard, Beltran... dit-il, haletant. Ne pouvez-vous vider votre querelle que dans la mort ? Ne faites pas ça, *bredin-y*. Je ne marcherai plus jamais ; Bard, tu seras exilé pendant sept ans. Je t'en supplie, Beltran – si tu m'aimes – contente-toi de ce châtimement.

— Ne te mêle pas de ça, Geremy, dit Beltran, avec un rictus mauvais.

Mais Bard s'écria :

— Cette fois, Geremy, je te jure, sur l'honneur de mon père et sur mon amour pour Carlina, que je ne suis pas responsable de cette querelle ; Beltran m'aurait tué dans mon sommeil si je ne m'étais pas réveillé, et quand je l'ai désarmé, je me suis abstenu de l'exécuter. Si tu peux arriver à faire entendre raison à ce fou, fais-le, je t'en prie, et

laissez-moi partir en paix.

Geremy lui sourit et dit :

— Je ne te hais pas, mon frère. Tu étais soûl, hors de toi, et je crois, même si le roi ne le croit pas, que tu avais oublié que tu ne portais plus la vieille dague émoussée avec laquelle nous coupions notre viande quand nous étions enfants. Beltran, range ton épée, espèce d'idiot. J'étais venu pour te dire au revoir, Bard, et pour faire la paix avec toi. Viens m'embrasser, mon frère.

Il lui tendit les bras, et Bard, les yeux brouillés de larmes, alla embrasser son frère adoptif. Il sentit qu'il allait se remettre à pleurer. Puis son émotion se transforma en haine et en fureur quand il vit, par-dessus l'épaule de son ami, Beltran qui se ruait vers lui, l'épée à la main.

— Traître ! Maudit traître, cria-t-il, s'arrachant aux bras de Geremy et pivotant sur lui-même.

Il le désarma en deux passes, et malgré le cri d'horreur de Geremy, lui enfonça son épée dans le cœur. Il sentit son adversaire s'effondrer.

Geremy était tombé sur sa jambe invalide, et gisait sur le sol, gémissant. Bard le regarda amèrement.

— Les *cristoforos* racontent l'histoire du Porteur de Fardeaux, trahi par son frère adoptif pendant qu'il l'embrassait. Je ne savais pas que tu étais *cristoforo*, Geremy, ou que tu me trahirais ainsi. Je t'avais cru sincère.

Prêt à pleurer, sa bouche se convulsa en une grimace, mais il se mordit la langue et ne trahit pas son chagrin. Geremy serra les dents et tenta de se relever.

— Je ne t'ai pas trahi, Bard, je le jure. Aide-moi à me lever, mon frère.

Bard secoua la tête.

— Non, pas deux fois, dit-il avec amertume. Tu avais comploté cette vengeance avec Beltran ?

— Non, dit Geremy.

Cramponné à sa bride, il parvint à se remettre sur ses pieds.

— Que tu me croies ou non, Bard, j'étais venu faire la paix avec toi.

Il pleurait.

— Beltran est mort ? ajouta-t-il.

— Je ne sais pas, dit Bard.

Il se pencha et posa la main sur le cœur de Beltran. Aucun signe de vie. Il regarda Beltran, puis Geremy, avec désespoir.

— Je n'avais pas le choix.

— Je sais, dit Geremy d'une voix brisée. Il t'aurait tué. Miséricordieuse Avarra, comment en sommes-nous arrivés là ?

Bard serra les dents, rassemblant son courage pour retirer son épée du corps de Beltran. Il essuya sa lame sur une poignée d'herbe, puis la remit au fourreau. Geremy pleurait, sans faire aucun effort pour retenir ses larmes. Il dit enfin :

— Je ne sais ce que je dirai au Roi Ardin. Je devais veiller sur lui. Il était plus jeune que nous...

Il ne put terminer.

— Je sais, fit Bard. Nous étions déjà des hommes alors qu'il n'était encore qu'un enfant. J'aurais dû savoir...

Il se tut. Geremy dit enfin :

— Chaque homme est seul devant son destin. Bard, ça m'ennuie de te demander ça, mais je ne peux marcher sans appui. Veux-tu mettre le corps de Beltran sur son cheval pour que je puisse le ramener au château ? Si j'avais un écuyer ou un serviteur avec moi...

— Mais tu ne voulais aucun témoin à ta trahison, dit Bard.

Geremy secoua la tête :

— Ainsi, c'est ce que tu crois encore ? Non, je ne voulais pas de témoin de ma faiblesse, car j'étais prêt à supplier Beltran de faire la paix avec toi. Je ne suis pas ton ennemi, Bard. Il y a eu assez de morts. Veux-tu aussi prendre ma vie ?

Bard savait que cela eût été facile. Geremy, comme il convenait à un *laranzu*, n'était pas armé. Il secoua la tête, et, prenant le cheval de Beltran par la bride, le ramena près du cadavre. Puis il souleva le corps sans vie de Beltran, le chargea et l'attacha sur la selle.

— Veux-tu que je t'aide à monter, Geremy ?

Geremy baissa la tête, évitant de le regarder. Il accepta à contrecœur la main de Bard pour se remettre en selle, où il resta quelques instants, chancelant, tremblant des pieds à la tête. Leurs yeux se rencontrèrent et ils surent tous deux qu'ils n'avaient plus rien à se dire. Un mot d'adieu, même, eût été superflu. Geremy tira sur les rênes, prit la bride du cheval de Beltran, et s'engagea lentement sur le sentier menant à Asturias. Bard le suivit des yeux, le visage dur et impassible, jusqu'à ce qu'il eût disparu. Puis il soupira, sella son cheval et, sans regarder une seule fois en arrière, sortit du royaume d'Asturias, et entra dans l'exil.

LIVRE DEUX

Le Loup des Kilghard

CHAPITRE 1

Six mois avant la fin de sa proscription, Bard mac Fianna, surnommé le Loup, apprit la mort du Roi Ardrin et sut qu'il était libre de revenir en Asturias.

À cette époque, il se trouvait très loin, au cœur des Heller, dans le petit royaume de Scaravel, participant à la défense de Sain Scarp contre les assauts de bandits d'au-delà d'Alardyn ; peu après la fin du siège, Dom Rafaël avait envoyé à son fils des nouvelles du royaume.

Trois ans après la mort du Prince Beltran, la Reine Ariel avait donné au roi un autre fils. À la mort d'Ardrin, le jeune Prince Valentine lui avait succédé sur le trône, mais la reine s'était prudemment réfugiée dans sa famille des Plaines de Valeron, laissant le royaume d'Asturias à qui voudrait le gouverner. Le principal prétendant fut Geremy Hastur, dont la mère était cousine du Roi Ardrin, et qui avait souvent prétendu que toutes ces terres avaient autrefois appartenu aux anciens Hastur et devaient lui revenir.

Dom Rafaël écrivait : *Je ne fléchirai jamais plus le genou devant les Hastur, et mes droits sont meilleurs que ceux de Geremy ; Alaric est mon héritier légitime, et second dans la ligne de succession d'Ardrin après Valentine. Reviens, mon fils ; aide-moi à reprendre mon fils à la tutelle de Geremy et à obtenir ce royaume pour ton frère.*

Debout en armure dans la salle de garde de Scaravel ou on lui avait apporté le message, Bard réfléchit posément. En sept ans, il avait servi comme mercenaire, puis comme capitaine de mercenaires, dans nombre de petits royaumes ; et il ne doutait pas que la renommée du Loup des Kilghard ne se fût répandue au-delà des Heller, jusqu'aux basses terres et même jusqu'à Valeron. En sept ans, il avait connu beaucoup de combats, et le message lui laissait subtilement entendre que bien d'autres l'attendaient ; mais, à la fin des ces batailles, il jouirait de la paix et des honneurs, et d'une place près du trône d'Asturias. Il regarda le messager en fronçant les sourcils.

— Mon père ne t'a pas chargé d'un autre message verbal,

personnel et réservé à mes seules oreilles ?

— Non, *vai dom*.

Pas de nouvelles de ma femme ? se dit Bard. Geremy avait-il eu l'impudence d'épouser Carlina ? Comment aurait-il eu l'audace de réclamer le trône d'Asturias, s'il n'avait pas épousé la fille d'Ardrin ? Toute cette histoire des antiques droits des Hastur n'était que des fariboles, et Geremy le savait aussi bien que lui !

— Mais je vous apporte un message de Dame Jerana, reprit le messenger. Elle m'a prié de vous dire que Domna Melisendra vous envoie ses salutations et celles de votre fils Erlend.

Bard fronça les sourcils, et le messenger recula devant son air furieux.

Il avait oublié Melisendra. Il avait eu de nombreuses femmes dans l'intervalle, et il était probable qu'il avait un fils ou deux dispersés à travers les royaumes. En fait, il payait une catin, quand il avait de l'argent, parce que son fils ressemblait beaucoup à Bard quand il était petit, et parce qu'elle faisait sa lessive et lui coupait les cheveux à l'occasion, et que sa cuisine était meilleure que celle de la salle de garde. Il pensa à Melisendra avec dégoût. Fichue pleurnicheuse ! Cette aventure lui avait laissé un mauvais goût dans la bouche. C'était la dernière fois qu'il avait jeté un charme d'amour à une femme pour qu'elle vienne dans son lit. Enfin, elle était vierge à l'époque, et cette idiote avait dû aller pleurer dans les jupes de sa maîtresse. Depuis son enfance, et le temps où son frère Alaric s'était mis à le préférer à tout autre compagnon, Dame Jerana ne lui avait jamais rien passé. Ce dernier méfait – du moins selon elle – lui fournissait une raison de plus de lui en vouloir.

La présence de Melisendra serait une bonne raison d'éviter l'Asturias. Pourtant, il ne lui déplaisait pas totalement de penser qu'il avait un enfant d'une fille de bonne famille, et élevé en fils *nedesto* d'un noble. Il devait avoir près de six ans. Il était donc en âge d'être entraîné aux arts de la guerre ; mais sans doute Melisendra ferait-elle tout son possible pour en faire une femmelette, par aversion pour son père. Il ne voulait pas que *son* fils fût élevé en poule mouillée par cette mégère à la face de papier mâché, ni par son acariâtre maîtresse. Si Dame Jerana pensait l'éloigner en lui apprenant que ses agissements envers Melisendra étaient connus de tous, elle se trompait.

— Dis à mon père que je partirai pour l'Asturias dans les trois jours, dit-il au messenger. Ma tâche ici est terminée.

Avant de partir, il alla trouver la femme, Lilla, et lui donna presque tout ce qu'il avait gagné à Scaravel.

— Tu devrais peut-être t'acheter une petite ferme dans ces montagnes, lui dit-il, et aussi un mari pour t'aider à la cultiver et à élever ton fils.

— J'en conclus que tu ne reviendras pas quand tu auras réglé tes affaires dans ton pays ?

Bard secoua la tête en disant :

— Je ne le crois pas.

Il la vit déglutir avec effort et se raidit en l'attente d'une scène, mais Lilla était trop raisonnable pour ça. Debout sur la pointe des pieds, elle le serra très fort dans ses bras et l'embrassa de bon cœur.

— Alors, que Dieu te protège, Loup, et puisses-tu réussir dans les Kilghard.

Il lui rendit son baiser et sourit.

— Voilà une vraie femme de soldat ! J'aimerais dire au revoir au petit, dit-il.

Un enfant solide et râblé s'avança et leva les yeux sur Bard, coiffé de son casque étincelant, prêt à prendre la route. Bard le prit dans ses bras et lui chatouilla le menton.

— Je ne peux pas le reconnaître, Lilla, dit-il. Je ne sais si j'aurai un toit à lui offrir ; et, d'ailleurs, tu as eu assez d'hommes avant moi et tu en auras d'autres après moi.

— Je ne te le demande pas, Loup. Le mari que je prendrai l'élèvera comme son fils, ou il se cherchera une autre femme.

— Cela dit, ajouta Bard, souriant devant les yeux vifs de l'enfant, s'il se révèle doué pour les armes, dans une douzaine d'années, si tu as d'autres enfants et n'as pas besoin de lui à la ferme pour te nourrir dans ta vieillesse, envoie-le-moi en Asturias, et je lui donnerai l'occasion de gagner son pain, ou même mieux, si je peux, à la pointe de son épée.

— C'est généreux, dit-elle.

Il éclata de rire.

— Il est facile d'être généreux pour des événements à venir qui ne se produiront peut-être pas ; tout cela suppose que je sois encore vivant dans douze ans, et c'est une chose dont un soldat n'est jamais sûr. Si tu apprends que je suis mort, eh bien, ma fille, ton fils devra se frayer un chemin dans le monde comme son père, par l'intelligence et la force, et puissent tous les démons lui être plus favorables qu'ils ne me l'ont été.

— C'est une curieuse bénédiction que tu donnes à ton fils, Loup, dit Lilla.

— La bénédiction d'un loup ?

Bard se remit à rire et reprit :

— Il n'est peut-être pas mon fils ; et la bénédiction d'un père ne lui ferait aucun bien, comme ma malédiction ne lui ferait aucun mal. Je ne crois pas en ces choses, Lilla. Malédictions et bénédictions, c'est tout un. Je fais des vœux pour lui, et pour toi.

Il planta un gros baiser sur la joue de l'enfant et le reposa par

terre, puis il embrassa Lilla. Enfin, il se mit en selle et partit, et si Lilla pleura, elle eut le bon sens d'attendre que Bard eût disparu.

Bard, quant à lui, se dirigeait vers le sud dans un état euphorique. Il avait rompu le seul lien qu'il eût noué au cours de toutes ces années, et cela en se contentant de donner de l'argent dont il n'avait nul besoin. Sans doute l'enfant n'était-il pas de lui, car les petits blonds se ressemblaient tous, même sans liens de parenté ; il grandirait fermement enraciné dans le fumier de la ferme maternelle, et n'aurait jamais plus besoin de penser à eux.

Il chevauchait seul vers la Kadarin, traversant des contrées ravagées par les petites guerres, car les Aldaran, qui, à l'époque de son père, maintenaient la paix dans tout le pays, s'étaient brouillés. Leur domaine avait été remplacé par quatre petits royaumes, et les forêts étaient dévastées par les quatre frères avides de terres et de pouvoir, qui s'étaient combattus par le feuglu et la sorcellerie. Bard avait servi un an chez l'un d'eux ; et quand il avait rompu avec lui – Dom Anndra s'était emparé d'une fille que Bard convoitait, une frêle adolescente de quatorze ans aux longs cheveux noirs et aux yeux qui lui rappelaient Carlina – il avait pris du service chez son frère et conduit Dom Lerrys au cœur de la forteresse par un passage secret dont il avait appris l'existence pendant qu'il servait chez Scathfell. Mais alors les deux frères s'étaient réconciliés et, avec force serments, ligüés contre un troisième frère, et la fille avait appris à Bard qu'une des clauses de leur accord était la tête de Bard, car ils craignaient qu'il ne trahît l'un ou l'autre ou les deux à la fois ; elle l'avait fait sortir par le même passage secret, et il s'était enfui à Scaravel, jurant de ne jamais plus se mêler d'une querelle de famille !

Et, maintenant, il rentrait chez lui exactement dans ce but. Mais du moins s'agissait-il de sa propre famille !

Il traversa la Kadarin, puis les Monts de Kilghard, remarquant partout les traces de la guerre. Quand il franchit la frontière d'Asturias, il nota les escarmouches qui se livraient un peu partout dans la campagne, et se demanda s'il devait aller droit au château du roi. Mais non ; Geremy, prétendant au trône, occupait la forteresse d'Ardrin et, si Dom Rafaël l'avait déjà assiégée, son message eût enjoint à Bard de l'y retrouver. C'est pourquoi il continua jusqu'au château de son père.

Il n'avait pas réalisé combien la campagne aurait changé en sept ans, ni, paradoxalement, à quel point elle serait demeurée immuable. On était au début du printemps ; une neige abondante était tombée pendant la nuit, et les arbres à gousses avaient poussé leurs gousses de neige. Quand lui et Carlina étaient enfants, ils jouaient souvent sous un arbre à gousses dans la cour. Il était alors déjà trop grand pour ces jeux d'enfants, mais, un jour, il était monté dans l'arbre, et avait

cueilli des gousses pour Carlina, afin qu'elle puisse en faire des berceaux pour ses poupées. Une fois, ils avaient trouvé une gousse vraiment énorme : Carlina avait couché son chaton à l'intérieur, blotti dans la pulpe duveteuse, et lui avait chanté des berceuses. Mais le chaton s'était fatigué du jeu, et n'avait pas tardé à s'enfuir. Il se rappelait Carlina, avec ses longs cheveux mal peignés qui lui tombaient jusqu'à la taille, debout, la gousse déchirée à la main, suçant le doigt que le chaton avait écorché dans sa fuite, les yeux pleins de larmes. Il avait rattrapé le chaton et menacé de lui tordre le cou, mais Carlina l'avait repris et serré contre son cœur, repoussant Bard avec furie.

Carlina. Il revenait vers Carlina, qui était sa femme selon l'ancienne loi, et il exigerait que son père la fasse appliquer. S'ils avaient donné Carlina à un autre, il commencerait par le tuer, puis il épouserait Carlina. Et si cet autre était Geremy, il lui couperait les *cuyones* et les lui ferait rôtir sous le nez !

Le temps d'arriver en vue des tours du château de Dom Rafaël, il s'était monté la tête jusqu'à la frénésie contre Geremy et Carlina ; si elle était restée avec lui, même Ardrin n'aurait pu les séparer légalement !

Le soleil s'était couché, mais la nuit était claire, avec trois lunes brillant dans le ciel. Il se dit que c'était un bon présage, mais, en arrivant devant les grilles, il les trouva fermées. Il sauta de cheval, fit du tapage pour se faire ouvrir, et entendit la voix bourrue de Gwynn, le vieux *coridom* de Dom Rafaël.

— Passez votre chemin ! Qui veut entrer alors que tous les honnêtes gens dorment ? Si vous avez affaire à Dom Rafaël, revenez au matin, quand les bandits auront regagné leurs tanières.

— Ouvre ces grilles, Gwynn, cria Bard en riant, car je suis le Loup des Kilghard. Sinon, je passerai par-dessus et te ferai payer le prix du sang si les bandits volent mon cheval ! Quoi, tu m'interdirais le foyer de mon père !

— Le jeune Maître Bard ! C'est vraiment vous ? Brynat Haldran, venez vite ouvrir ces grilles ! On nous avait dit que vous étiez en route, jeune seigneur, mais qui aurait cru que vous arriveriez à cette heure ?

Les grilles s'ouvrirent. Bard mit pied à terre et prit son cheval par la bride, et le vieux Gwynn l'étreignit de son unique bras. Il était vieux, chenu et voûté ; il boitait, et avait perdu un bras en défendant seul les tours du Grand Hall avant la naissance de Bard, pour cacher la première épouse de Dom Rafaël. En reconnaissance de ce service, Dom Rafaël avait juré que personne d'autre ne serait *coridom* tant qu'il vivrait, et, bien que le vieillard eût depuis longtemps passé l'âge de servir, il s'accrochait obstinément à son office, refusant de laisser un

jeune homme prendre sa place. Il avait donné ses premières leçons d'escrime à Bard, alors qu'il n'avait pas encore sept ans.

— Père adoptif, demanda Bard, le serrant dans ses bras à son tour, pourquoi les grilles sont-elles fermées dans cette paisible contrée ?

— Il n'y a plus de paix nulle part de nos jours, Maître Bard, répondit gravement le vieil homme. Pas avec les Hastur qui jurent que toutes ces terres leur appartiennent depuis la nuit des temps, alors qu'elles appartiennent aux di Asturien depuis des générations – car le nom même d'*Asturias* signifie *pays des di Asturien* ; alors, pourquoi ces maudits Hastur revendiquent-ils le royaume ? Et maintenant, les gens de Hali veulent unifier tout le pays sous le gouvernement de leurs tyrans, et prendre leurs armes à tous les braves gens, ce qui les mettrait à la merci des assassins et des bandits ! Oh ! Maître Bard, quelle triste époque !

— J'ai appris que le Roi Ardrin était mort, dit Bard.

— C'est vrai, seigneur, et le jeune Prince Beltran a été assassiné, peu après votre départ. Entre nous, je me suis toujours demandé si le Hastur, qui réclame maintenant le trône, n'a pas trempé dans cette mort. Lui et le jeune prince étaient partis ensemble, dit-on, et un seul est revenu. Le Hastur, naturellement, ce sale *laranzu* porteur de sandales. Ainsi, Beltran est mort et la Reine Ariel s'est enfuie – et, comme l'a dit Dom Rafaël, *le royaume est malade quand le roi n'est qu'un enfant*. Comme on pouvait s'y attendre, on se bat dans tout le pays et les braves gens ne peuvent rentrer leurs récoltes tellement il y a de bandits dans les champs, quand ce n'est pas des soldats ! Et maintenant, à ce qu'on dit, si les Hastur gagnent cette guerre, ils nous enlèveront toutes nos armes, même les arcs de chasse, et si on les laisse faire je crois qu'un berger n'aura même plus le droit d'avoir un bâton pour écarter les loups !

Il ajouta, prenant les rênes de Bard de son unique main.

— Mais venez, seigneur. Dom Rafaël sera content de votre arrivée !

Il ordonna à deux palefreniers de desseller la monture, de rentrer les fontes, d'apporter de la lumière et d'appeler des serviteurs ; en un clin d'œil, la cour s'anima, pleine d'allées et venues, d'aboiements, de bruit et de confusion.

— Mon père est-il couché ? demanda Bard.

— Non, seigneur, répondit juste à ses pieds une voix enfantine, car je lui ai dit que tu arriverais ce soir ; je l'ai vu dans ma pierre-étoile. Et c'est pour ça que mon grand-père t'attend dans le Hall.

Le vieux Gwynn sursauta, consterné.

— Le petit Maître Erlend ! dit-il avec humeur. On t'a défendu de venir aux écuries, petit bouchon, tu pourrais te faire piétiner par un

cheval ! Ta maman va m'en vouloir !

— Les chevaux me connaissent, et ils connaissent ma voix, dit l'enfant, sortant de l'ombre. Ils ne me piétineront pas.

Il devait avoir dans les six ans, mais il était petit pour son âge ; son abondante chevelure, rousse et bouclée, brillait comme du cuivre vierge à la lueur des torches. Bard devina qui il était, avant même que l'enfant ne fléchisse le genou en une révérence archaïque.

— Bienvenue, seigneur mon père. Je voulais être le premier à te saluer. Gwynn, n'aie pas peur. Je dirai à grand-père de ne pas te gronder.

Bard considéra l'enfant en fronçant les sourcils.

— Ainsi, c'est toi, Erlend, dit-il.

Curieux qu'il n'y ait pas pensé ; Melisendra avait les cheveux roux de l'antique clan du *laran*, transmis par le sang et les gènes des Hastur, descendants d'Hastur et Cassilda, au fil des générations ; mais il ne lui était pas venu à l'idée que l'enfant pouvait avoir hérité le *laran*.

— Tu sais donc qui je suis ?

En quels termes Melisendra lui avait-elle parlé de son père, se demanda-t-il.

— Oui. Je t'ai vu dans l'esprit et le souvenir de ma mère, mais plus souvent quand j'étais petit que maintenant ; maintenant, elle dit qu'elle a trop à faire à élever un grand garçon comme moi pour avoir le temps de se remémorer le passé. Je t'ai vu aussi dans ma pierre-étoile et grand-père m'a dit que tu es un grand guerrier et qu'on t'appelle Loup. J'aimerais bien être un grand guerrier, moi aussi, mais ma mère dit que je serai sans doute un *laranzu* comme son père à elle. Je peux regarder ton épée, père ?

— Bien sûr, répondit Bard, souriant au petit garçon si sérieux.

S'agenouillant près de lui, il dégaina son épée, et Erlend posa respectueusement sa petite main sur la poignée. Bard allait l'avertir de ne pas toucher la lame, mais il s'aperçut que l'enfant le savait. Il remit son arme au fourreau et, soulevant l'enfant, le posa sur ses épaules.

— Ainsi, mon fils est le premier à m'accueillir après toutes ces années d'exil, et c'est bien ainsi, dit-il. Viens avec moi saluer mon père. Le Grand Hall lui parut plus petit que la dernière fois qu'il l'avait vu, et moins riche. C'était une longue salle dallée basse de plafond, aux murs décorés par les bannières et les boucliers de générations de di Asturien, et par des armes trop anciennes pour servir encore – piques ou épées trop difficiles à manier dans les corps-à-corps de l'époque –, ainsi que par des tapisseries lissées des siècles plus tôt, et représentant des dieux et des déesses : la déesse des moissons mettant en fuite un *banshee*, Hastur endormi sur le rivage de Hali, Cassilda à son métier à tisser. Les dalles étaient inégales sous les pieds, et un feu brûlait à chaque bout du hall. Tout au fond, un groupe de femmes

dont l'une jouait du *rryl* ; près de la cheminée, Dom Rafaël di Asturien se leva de son fauteuil alors que Bard approchait, son fils dans les bras.

Il était en longue robe d'intérieur vert foncé, avec broderies à l'encolure et aux poignets. Les hommes étaient tous blonds chez les di Asturien, et le blond de Dom Rafaël était si clair qu'il était impossible de voir s'il grisonnait ou non ; mais sa barbe était blanche. Il n'avait pas beaucoup changé depuis le départ de Bard, mais il était plus mince et l'inquiétude lui cernait les yeux.

Il tendit les bras à son fils, mais Bard posa Erlend par terre, puis s'agenouilla devant Dom Rafaël, chose qu'il n'avait jamais faite devant aucun des seigneurs qu'il avait servis pendant ses sept ans d'exil.

— Je suis revenu, mon père, dit-il, sentant quelque part dans son esprit la surprise de l'enfant à voir ainsi s'agenouiller Bard, comme faisaient les vassaux.

Il sentit la main de son père sur sa tête.

— Je te bénis, mon fils. Et que tous les dieux, s'il y en a, soient loués de t'avoir ramené à moi. Mais je dois dire que je n'en ai jamais douté. Relève-toi, mon fils, et embrasse-moi.

Bard s'exécuta, étonné de voir tant de rides sur le visage de son père, de sentir la fragilité de son corps amaigri. Choqué et atterré, il pensa : *Il est déjà vieux. Le géant de ma jeunesse est déjà un vieillard !* Cela le troublait d'être plus grand que son père et tellement plus robuste qu'il aurait pu le soulever dans ses bras comme Erlend !

Les ans avaient passé si vite tandis qu'il livrait des guerres étranges dans des pays étrangers ! *Mais la lourde main du temps s'est aussi appesantie sur moi*, pensa-t-il, et il soupira.

— Je vois qu'Erlend est venu t'accueillir, dit Dom Rafaël, comme Bard s'asseyait à son côté près du feu. Mais, maintenant, il faut aller te coucher, mon petit ; comment ta nourrice a-t-elle pu te laisser veiller si tard ?

— Je suppose qu'elle me croyait au lit, dit Erlend, car c'est là qu'elle m'a laissé. Mais j'ai trouvé qu'il était bienséant d'aller accueillir mon père. Bonne nuit, grand-père ; bonne nuit, mon père, ajouta-t-il, avec sa petite révérence comique, et Dom Rafaël le regarda sortir en riant.

— Quel petit magicien ! La moitié des serviteurs ont déjà peur de lui, dit-il, mais il est intelligent, avancé pour son âge, et je suis fier de lui. Pourtant, je regrette que tu ne m'aies pas dit que tu avais mis Melisendra enceinte. Cela lui aurait évité, ainsi qu'à moi, quelques paroles acerbes de Dame Jerana ; je ne savais pas que Melisendra se gardait vierge pour la Vision. Nous avons tous souffert, car Jerana était furieuse d'avoir perdu sa *leronis* si jeune.

— Je ne te l'ai pas dit parce que je l'ignorais, dit Bard, et la

clairvoyance de Melisendra ne devait pas être si merveilleuse, après tout, puisqu'elle ne l'a pas empêchée de venir dans ma chambre en un moment où j'étais seul et où je désirais une femme.

Ce disant, il eut quand même un peu honte, se rappelant qu'il ne lui avait pas donné le choix. Mais, se dit-il, si Melisendra avait seulement la moitié du *laran* que promettaient ses cheveux roux, elle n'aurait pas été victime de son charme d'amour ! Il n'aurait pu, par exemple, contraindre Melora de cette façon.

— Enfin, au moins, son fils est beau et intelligent, et je vois que tu l'as fait élever dans ta maison, au lieu de le mettre en tutelle chez un paysan !

Son père répondit, contemplant rêveusement le feu :

— Tu étais proscrit et exilé. Je craignais qu'il ne fût le seul souvenir qui me restât de toi. Et d'ailleurs, ajouta-t-il, sur la défensive, comme honteux de sa faiblesse, Jerana n'a pas eu le cœur de séparer Melisendra de son bébé.

Bard se dit qu'il n'avait jamais soupçonné Dame Jerana d'avoir un cœur, et cela le surprit. Mais il ne voulut pas faire cette remarque à son père, et il dit : Je vois que sa mère lui a déjà enseigné son métier ; si jeune, et il porte déjà une pierre-étoile ! Mais assez parlé de femmes et d'enfants, père. Je pensais que tu mirais déjà marché contre ce maudit parvenu de Hastur qui veut se rendre maître de tout le pays.

— Je ne peux pas marcher contre Geremy immédiatement, dit Dom Rafaël, car Alaric est toujours en son pouvoir. Je t'ai fait revenir pour que nous trouvions un moyen de récupérer ton frère, afin de pouvoir attaquer librement ces Hastur.

— Geremy est un serpent qui enserre tout dans ses anneaux ! ragea Bard. Je l'ai eu à ma merci une fois, et ne l'ai pas tué ! Si seulement j'avais eu la clairvoyance que tu attribues à Melisendra !

— Oh, je n'en veux pas à ce garçon, dit Dom Rafaël. À sa place, j'en aurais fait autant, sans aucun doute. Il était otage à la cour d'Ardrin, en gage de bonne conduite du Roi Carolin de Thendara ! Et il a grandi en sachant que, si les hostilités reprenaient entre Carolin et Ardrin, sa tête serait la première à tomber, frère adoptif du fils du roi ou pas ! Et, à propos des fils d'Ardrin – tu savais, n'est-ce pas, que Beltran était mort ?

Bard serra les dents et hocha la tête. Un jour, il apprendrait à son père comment Beltran était mort, mais pas maintenant.

— Père, dit-il, posant la question qu'il n'avait jamais pensé à poser jusque-là, est-ce que j'étais otage à la cour d'Ardrin, et gage de ta bonne conduite ?

— Je croyais que tu l'avais toujours su, dit Dom Rafaël. Ardrin ne m'a jamais beaucoup fait confiance. Pourtant, aucun doute qu'Ardrin ne t'ait estimé pour ta propre valeur, sinon il n'aurait pas fait de toi

son porte-drapeau et ne t'aurait pas placé au-dessus de son propre fils. Tu as gâché ces atouts par ta folie, mais tu sembles avoir prospéré pendant tes années d'exil, et nous ne parlerons plus de cela. En tout cas, toi, puis Alaric, étant à sa cour, Ardrin savait que je ne lui créerais pas de problèmes, et que je ne lui disputerais pas le trône, car mes droits à m'y asseoir étaient aussi bons que les siens, et meilleurs que ceux de son jeune fils. De plus, maintenant qu'Ardrin et Beltran sont morts, ce serait une catastrophe, en une époque comme la nôtre, d'avoir un enfant pour roi – les rats font des ravages à la cuisine quand le chat n'est encore qu'un chaton ! Si tu es avec moi...

— Peux-tu en douter, père ? dit Bard.

Mais, avant qu'il ait eu le temps de continuer, une dame aux cheveux grisonnants se détacha du groupe des femmes, vêtue d'une robe richement brodée et galonnée.

— Ainsi, tu es de retour, mon beau-fils ? Tu ne sembles pas avoir beaucoup souffert de ces sept ans d'exil. En fait, ajouta-t-elle, considérant ses vêtements bordés de fourrure, l'épée et la dague serties de gemmes, le cordon de guerrier semé de pierreries, tu sembles avoir prospéré dans ces guerres étrangères ! Ceci n'est pas une fourrure de loup !

Bard s'inclina devant Dame Jerana en pensant : *C'est toujours la même mégère au visage revêche et à la langue de vipère. Pour la transformer, il faudrait bien trois fois sept ans – ou, mieux encore, un bon linceul !*

Mais, en sept ans, il avait appris à ne pas dire tout ce qui lui passait par la tête.

— Quant à vous, sept ans vous ont très peu changée, ma mère, dit-il, compliment qui fut accueilli d'un sourire acide.

— En tout cas, tes manières se sont grandement améliorées.

— C'est que j'ai vécu sept ans grâce à mon esprit et à mon épée, *domna* ; en de telles circonstances, on fait de rapides progrès ou l'on meurt et, comme vous voyez, je suis toujours au nombre des vivants.

— Mais ton père manque à tous les devoirs de l'hospitalité, dit Dame Jerana. Il ne t'a offert aucun rafraîchissement ! Comment se fait-il que tu arrives si tard en une époque si troublée ? ajouta-t-elle quand elle eut fait signe à ses servantes d'apporter à boire et à manger.

— La région n'est-elle donc pas sûre, *domna* ? Le vieux Gwynn m'en a effectivement touché deux mots, mais j'ai pensé qu'à son âge, il n'avait peut-être pas toute sa tête.

— Il n'y a rien à redire à sa tête, fit Dom Rafaël. C'est moi qui ai donné l'ordre de barrer les portes tous les jours au coucher du soleil, et de faire rentrer dans les murs bêtes, hommes, femmes et enfants. J'ai aussi établi des gardes à cheval aux frontières, avec des feux

d'alarme pour nous avertir de l'approche de tout groupe de cavaliers de plus de trois hommes – et c'est pourquoi nous ne t'avons pas accueilli selon les règles. Il ne m'est jamais venu à l'idée que tu arriverais seul, sans gardes du corps ou écuyer, sans même un serviteur !

— Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle le Loup des Kilghard ! dit Bard. *Loup solitaire* et *coquin* sont les noms les plus charitables dont on me gratifie.

— Pourtant, malgré ces précautions, des bandits, dit-on, mais, personnellement, je crois que c'étaient des hommes de Geremy, ont fait des incursions dans plusieurs villages et se sont emparés des chevaux. J'ai fait construire des bâtiments dans le périmètre du château, où ils peuvent abriter leurs bêtes s'ils le veulent, mais ils ont recommencé à les garder chez eux. Les bandits ont aussi emporté des sacs de grains et de noix, et la moitié de la récolte de pommes. Ce ne sera pas la famine, mais il y aura pénurie, l'argent sera rare, et certains villageois ont cru bon de s'armer. Ils parlaient même d'engager une *leronis* pour écarter les bandits par la magie, mais cela a tourné court, et je n'en suis pas fâché. Je n'aime pas trop ce genre de guerre.

— Moi non plus, dit Bard. À propos, le petit Erlend m'a dit qu'on l'instruisait dans l'art du *laranzu*.

Dame Jerana acquiesça de la tête.

— L'enfant a les *donas*, dit-elle, et ses instructeurs pensent qu'il n'aura pas la force physique d'un guerrier.

Des servantes avaient apporté du vin et distribuaient des friandises à la ronde. Soudain, Bard se figea à la vue d'une petite femme potelée dont les cheveux roux encadraient le visage comme une flamme vivante, des mèches folles s'échappant de ses tresses pudiquement enroulées sur sa nuque.

— Melisendra ?

— Seigneur, dit-elle, le saluant de la tête. Quand Erlend est revenu se coucher, il m'a dit qu'il vous avait vu.

— C'est un beau et brave enfant ; je n'ai appris son existence que juste avant de revenir ici ; je n'avais jamais pensé à une telle possibilité jusque-là. Mais n'importe quel père serait fier d'un tel fils.

Elle eut un petit sourire.

— Un tel compliment me récompense du prix que j'ai dû payer pour l'avoir. Maintenant, je pense qu'il est une juste compensation pour ce que j'ai perdu, mais il m'a fallu des années pour le comprendre.

Bard considéra en silence la mère de son fils. Elle avait toujours son visage rond au petit menton volontaire, et portait une robe grise très sobre sur une sous-tunique bleue, brodée de papillons à l'encolure

et aux poignets. Son port et sa dignité lui rappelèrent soudain la gravité solennelle de son jeune fils. Elle n'était pas comme cela dans son souvenir.

— Dame Jerana s'est montrée très bonne pour nous deux ; et votre père aussi, dit-elle.

— Je l'espère, dit Bard. J'ai été élevé dans la maison de mon père, et il n'y avait aucune raison que mon fils soit traité différemment.

Une lueur ironique passa dans les yeux de Melisendra.

— En effet, seigneur, c'est la dernière chose que vous m'avez dite : vous étiez certain que votre père ne nous permettrait pas de mourir de faim dans les champs, moi et le bébé.

— Un petit-fils est un petit-fils, dit Bard. Même si sa naissance n'a pas été bénie par des cérémonies absurdes !

— Toutes les naissances sont bénies, Bard, dit doucement Melisendra. Les cérémonies ne sont qu'un réconfort pour le cœur de l'ignorant ; les sages savent que c'est la Déesse qui dispense les bénédictions. Mais comment une chose qui réconforte peut-elle être qualifiée d'absurde ?

— J'en conclus que tu ne fais pas partie des ignorants qui ont besoin de telles cérémonies ?

— Quand j'en avais besoin, seigneur, j'étais plus ignorante que vous ne pourriez le penser, car j'étais très jeune. Maintenant, je sais que la Déesse peut procurer plus de réconfort que toute cérémonie inventée par des hommes.

Bard gloussa.

— De quelle déesse s'agit-il, parmi les douzaines qui réconfortent les gens de cette contrée ?

— La Déesse est une, quels que soient les noms qu'elle se donne ou que lui donnent les ignorants.

— Eh bien, je suppose que je devrai trouver l'un de ses noms pour la remercier de m'avoir donné un tel fils, dit Bard. Mais c'est plutôt toi que je devrais remercier, Melisendra.

Elle secoua la tête.

— Tu ne me dois rien, Bard, dit-elle, et elle s'éloigna.

Il l'aurait suivie, mais les ménestrels se mirent à jouer près du feu. Bard alla se rasseoir à côté de son père. À l'autre bout du hall, quelques femmes commencèrent à danser, mais Bard remarqua que Melisendra ne se trouvait pas parmi elles.

— Comment se fait-il que Geremy revendique le trône ? demanda-t-il. Le nom même d'*Asturias* signifie *pays des di Asturien*. Qu'est-ce qu'un Hastur a à voir là-dedans ?

— Il prétend qu'autrefois tout le pays était gouverné par les Hastur, que l'*Asturias* n'a été concédé aux di Asturien que par le bon vouloir des Hastur, et qu'*Asturias* signifie *pays des Hastur*.

— Il est fou.

— Dans ce cas, c'est une folie bien inspirée, car il revendique cette contrée pour le Roi Carolin de Carcosa.

— Quelle ombre de droit... commença Bard, puis il s'interrompt et rectifia : En mettant de côté les droits du Prince Valentine, car chacun sait combien le pays est malheureux quand le roi est un enfant, quelle ombre de droit peut faire valoir Carolin, sinon l'ancien mythe des fils d'Hastur et de Cassilda ? Mais je ne veux pas être gouverné par un roi qui tire ses droits des mythes et des légendes !

— Moi non plus, dit Dom Rafaël. Autant croire que les Hastur étaient des dieux autrefois, comme le prétend le mythe, et qu'ils étaient les fils du Seigneur de la Lumière ! Mais, même si le premier Hastur était le fils d'Aldones lui-même, je ne renoncerais pas sans combattre à mes droits sur des terres que les di Asturien gouvernent depuis tant d'années ! Je ne peux marcher contre lui tant qu'il tient Alaric en son pouvoir ; mais il doit savoir que le peuple se soulèvera contre un roi Hastur. Il a peut-être l'intention de faire monter Alaric sur le trône, où il ne serait qu'un pantin sous ses ordres, mais il doit trembler dans ses sandales, ce misérable.

— Quand il saura que je suis revenu, il aura de bonnes raisons de trembler, dit Bard. Mais je crois qu'il a peut-être choisi d'épouser la fille du Roi Ardrin, et qu'il gardera le trône pour ses enfants.

— Carlina ? dit Dom Rafaël en secouant la tête. Je n'ai pas de nouvelles d'elle, mais elle n'est sûrement pas mariée à Geremy, car *cela*, je le saurais.

Peu après, on renvoya les ménestrels, Dame Jerana congédia ses femmes, et Dom Rafaël souhaite affectueusement bonne nuit à son fils. Dame Jerana lui envoya un serviteur à son ancien appartement, pour prendre ses bottes et ses vêtements et lui préparer son bain ; mais, quand il en sortit et revint dans la chambre pour se coucher, le laquais lui demanda, comme la courtoisie l'exigeait, s'il désirait une femme dans son lit. Bard allait accepter, puis il se ravisa en haussant les épaules. Il avait chevauché toute la journée, et aucune des femmes de Dame Jerana n'avait éveillé son intérêt. Il éteignit la lumière et se mit au lit.

Et se rassit immédiatement, stupéfait, car quelqu'un s'y trouvait.

— Par les enfers de Zandru !

— C'est moi, Bard, dit Melisendra, se redressant.

Elle était vêtue d'une longue chemise de nuit pâle et diaphane, et ses cheveux encadraient son visage d'un nuage lumineux. Bard éclata de rire.

— Ainsi tu me reviens, et pourtant tu n'as pas arrêté de gémir et de pleurnicher quand je t'ai soumise à ma volonté la première fois !

— Je ne suis pas là de ma libre volonté, mais sur l'ordre de Dame

Jerana, dit Melisendra. Elle n'a peut-être pas envie de perdre une autre *leronis* vierge ; quant à moi, je n'ai plus rien à perdre.

Elle haussa les épaules d'un air fataliste.

— Elle m'a permis d'habiter cet appartement, disant que j'y avais des droits ; le petit Erlend et sa nourrice couchent tout près. Tu n'es pas pire qu'un autre, et la Déesse m'est témoin que je préférerais vivre seule en paix. Mais Dame Jerana veut me considérer comme la *barragana* de son beau-fils car je t'ai donné un enfant. Pourtant, si tu ne veux pas de moi, je serai plus qu'heureuse d'aller dormir ailleurs, même si je dois partager le petit lit de mon fils.

Son acceptation tranquille et indifférente mit Bard en fureur, mais il réalisa qu'il eût été tout aussi furieux si elle lui avait hautement manifesté dégoût ou aversion. Il était prêt à la chasser avec coups et injures. Mais il sentit que, quoi qu'il fît, elle l'accepterait avec la même indifférence, pour le faire enrager. Maudite femme ! N'importe qui aurait pu croire qu'il lui avait nui, au lieu de lui donner un fils de sang noble et une place de *barragana* officielle dans cette grande maison !

Et, puisqu'il ne pouvait pas avoir Carlina dans son lit, toutes les femmes se ressemblaient une fois la lampe éteinte.

— Viens ici, dit-il brutalement, et tais-toi. Je n'aime pas les femmes qui font du bruit, et j'ai assez entendu tes impudents bavardages.

Elle le regarda en souriant, comme il l'attirait à lui.

— Comme vous voudrez, seigneur. Les dieux vous gardent de tout déplaisir !

Elle n'ajouta rien. Si elle avait continué, pensa Bard, rageur, il l'aurait frappée pour voir si cela lui faisait perdre son maudit sourire.

CHAPITRE 2

De grandes clameurs le réveillèrent, et il s'assit, les sens en alarme. Il avait monté la garde trop souvent pour ne pas savoir ce que signifiaient ces bruits. Melisendra s'assit près de lui.

— Nous sommes attaqués ?

— Au bruit, on dirait. Sinon, comment veux-tu que je sache ?

Bard était déjà levé et s'habillait à la hâte. Elle enfila une longue robe sur sa chemise de nuit et dit :

— Il faut que j'aille auprès de ma maîtresse, et que je m'assure que les enfants et les femmes sont en lieu sûr. Laisse-moi t'aider à enfiler tes bottes.

Bard se demanda comment elle savait que ça l'ennuyait de perdre du temps à appeler un serviteur pour l'assister.

— Et voilà ta cape et ton épée.

Il se hâta vers l'escalier, jetant sa cape sur ses épaules.

— Mets le petit en lieu sûr !

Il s'étonna vaguement de sa réaction ; avec une attaque à contrer, ce n'était pas le moment de penser aux enfants et aux femmes.

Il trouva son père dans le Grand Hall, vêtu à la diable.

— C'est une attaque en règle ?

— Non ; plutôt une incursion rapide. Ils ont envahi quelques villages et sont repartis avec des chevaux qui nous manqueront, et quelques sacs de grain. Le tumulte provient des villageois venus nous prévenir, et de mes gardes qui s'arment pour les pourchasser, et peut-être reprendre les chevaux...

— Des hommes de Geremy ?

— Non, ils auraient attaqué la Grande Maison, pas les villages. Je crois que c'étaient des hommes de Serrais, profitant de l'anarchie pour nous attaquer avec des canailles des Villes sèches... Ils grouillent dans tout le pays. Dommage qu'ils ne se tournent pas contre Geremy, terré au Château Asturias !

Gwynn entra, et Dom Rafaël se tourna avec irritation vers le

vieux *coridom*.

— Quoi encore ?

— Un messenger du roi, seigneur.

Dom Rafaël fronça les sourcils et demanda avec humeur :

— Où y a-t-il un roi en ce pays pour envoyer un messenger ?

— Pardonnez-moi, seigneur. J'aurais dû dire un messenger de Dom Geremy Hastur. Il est arrivé au milieu de toute cette agitation, pendant que vos hommes sellaient leurs montures pour partir à la poursuite des bandits...

— J'aurais dû partir avec eux, dit Bard.

Mais son père secoua la tête.

— C'est sans doute ce qu'ils désiraient, que tu perdes tes forces à des futilités.

Se tournant vers Gwynn, il reprit :

— Je recevrai l'homme de Geremy. Dis à Dame Jerana de m'envoyer une *leronis* pour lancer un charme de vérité dans le hall. Sans cela, je n'entendrai pas ce laquais des Hastur. Bard, veux-tu m'assister ?

On introduisit l'envoyé de Geremy, porteur du pavillon de trêve et de la bannière des Hastur, sapin d'argent sur champ d'azur, dans le Grand Hall. Entre-temps, Bard avait déjeuné à la hâte d'un bol de porridge arrosé d'un pot de bière sure, s'était aspergé le visage d'eau froide et avait revêtu les couleurs de son père, le bleu et argent des di Asturien. Dom Rafaël prit place sous le dais dans son grand fauteuil sculpté, et deux pas derrière, à la place de l'écuyer, se tenait Bard, debout, la main sur la poignée de son épée. Melisendra, également vêtue aux couleurs des di Asturien, bleu et argent – et comment se faisait-il que les maisons Hastur et di Asturien eussent les mêmes couleurs ? se demanda Bard – assise sur un tabouret, se penchait sur sa pierre-étoile, qui répandait dans toute la salle la brume bleutée du charme de vérité. L'envoyé s'arrêta à la porte, mécontent.

— Seigneur, ce n'est pas nécessaire.

— Chez moi, dit Dom Rafaël, je juge moi-même de ce qui est ou non nécessaire, à moins que je n'accueille mon propre suzerain ; et je ne reconnais pas le fils d'Hastur comme mon suzerain, ni son messenger comme la voix de mon roi légitime. Énoncez votre message sous l'influence du charme de vérité, ou gardez-le pour vous et retirez-vous.

L'envoyé était trop bien stylé pour hausser les épaules, mais quelque chose dans sa personne donna l'impression qu'il l'avait fait quand même.

— Qu'il en soit ainsi, *vai dom*. Comme je ne dis pas de mensonge, le charme de vérité en révèle plus sur les coutumes de votre maison que sur le message de mon maître. Entendez donc la parole du haut et puissant Seigneur Geremy Hastur, Gardien de di Asturien et Régent

d'Asturias, gouvernant ce pays au nom de son seigneur légitime, le Roi Carolin de Carcosa...

Dom Rafaël dit, à voix basse mais parfaitement audible :

— À quoi sert cette *leronis* ? Je croyais que le charme de vérité devait empêcher de proférer aucun mensonge dans cette salle, et l'on émet ici des prétentions...

Bard savait que Dom Rafaël disait cela dans le seul but de contrarier l'envoyé ; le charme de vérité concernait uniquement les faits et les intentions, et non les revendications et les contestations ; naturellement, l'envoyé le savait aussi, de sorte qu'il ignore l'intervention. Son attitude se modifia, et Bard sut qu'il se trouvait en présence d'une Voix, ou d'un messenger-mime professionnel, dont la tâche consistait à répéter le message tel qu'il l'avait entendu, avec les mêmes paroles et les mêmes inflexions. N'importe quel messenger pouvait répéter oralement un message ; mais il fallait un art spécial et un talent très rare pour le répéter avec la voix même de celui qui l'avait prononcé, et pour remporter la réponse avec celle du destinataire, de sorte que l'auditeur pût *juger par lui-même des moindres subtilités, ironies ou insinuations*.

— À mon cousin et vieil ami de mon père, Dom Rafaël d'Asturias, commença la Voix.

Bard frissonna ; cela avait quelque chose de surnaturel. La Voix était un petit gros à la moustache roussâtre, en livrée dépenaillée, mais, par l'effet de l'illusion ou de la sorcellerie, il semblait que Geremy Hastur en personne se dressât devant eux, voûté, une épaule plus haute que l'autre, tout le poids du corps sur une jambe pour soulager l'autre, appuyé sur un support quelconque. Bard fut parcouru d'un frisson glacé en voyant ce qu'une querelle infantile avait fait de l'homme amer debout devant lui...

Non. C'était une illusion, une Voix entraînée, un mime, un serviteur d'un genre spécial ; le vrai Geremy était bien loin.

— Mon cousin, nous revendiquons tous deux le trône d'Asturias, mais ce problème pourra se régler plus tard ; pour le moment, tout le royaume d'Asturias est assiégé par le peuple de Serrais, qui, voyant que le trône est contesté, pense que le pays est une proie dont tout faucon peut s'emparer. Quels que soient les mérites de nos revendications respectives, je demande la trêve, pour chasser les envahisseurs de nos terres ; après quoi, nous pourrons nous asseoir en parents et négocier pour savoir qui gouvernera ce pays et comment. Je vous demande de faire cause commune avec moi pour le moment, en qualité du plus grand général qui ait servi mon cousin Ardrin dans le passé. Je vous donne ma parole de Hastur que, pendant toute la durée de la trêve, votre fils Alaric, qui séjourne en cousin dans ma maison, n'aura pas à souffrir de la guerre ; et quand les envahisseurs seront

chassés, je m'engage à vous rencontrer moi-même, désarmés l'un et l'autre, et accompagnés de quatre écuyers au plus, pour discuter du destin de ce pays et du retour d'Alaric chez son père.

Au bout de quelques secondes, l'envoyé ajouta, mais de sa voix personnelle :

— Tel est le message que le Seigneur Geremy Hastur m'a chargé de vous communiquer, en vous demandant toutefois de venir aussi vite que possible.

Immobile, Dom Rafaël fixait le sol en fronçant les sourcils. Ce fut Bard qui demanda :

— Combien d'envahisseurs ont franchi les frontières d'Asturias ?

— Toute une armée, seigneur.

— Il semble que je n'aie pas le choix, dit Dom Rafaël. Sinon, ces Serrais nous tomberont dessus l'un après l'autre et nous vaincrons sans coup férir. Dites à mon cousin que je le rejoindrai avec tous les hommes valides que je pourrai lever, et autant de *leroni* que j'en pourrai trouver, dès que j'aurai assuré la sécurité de ma maison, de ma Dame et de mon petit-fils, et vous pouvez ajouter que j'ai déclaré cela sous l'influence d'un charme de vérité.

La Voix s'inclina, et ils échangèrent encore quelques formules de courtoisie. Puis la Voix se retira, et Dom Rafaël se tourna vers Bard.

— Eh bien, mon fils ? Ta renommée guerrière est parvenue à mes oreilles, et voilà qu'à peine rentré une nouvelle guerre t'attend déjà à Asturias !

— J'aimerais mieux combattre Geremy, dit Bard, mais il faut assurer la sécurité du trône d'Asturias avant que quiconque y siège ! Si Geremy pense que notre aide renforcera ses droits sur le trône, ce sera à nous de le détromper, le moment venu. Quand partons-nous ?

Toute la journée, les feux d'alarme brillèrent, appelant tous les hommes qui devaient du service à l'Asturias, c'est-à-dire tous les hommes valides sachant monter à cheval. En chemin, bien d'autres les rejoignirent : nobles en armures de cuir renforcé de métal, avec cheval, épée et bouclier ; archers à pied avec flèches, flèches enflammées et longues piques ; fermiers et paysans montés sur des ânes et des bêtes de bât, équipés de lances, de masses d'armes et même de gourdins et de fourches.

Bard chevauchait avec les écuyers de son père, près d'un petit groupe d'hommes et de femmes sans armes, en longues capes grises, le capuchon rabattu sur le visage ; c'étaient les *leroni* qui combattraient au côté des guerriers. Bard réalisa que son père avait dû recruter et entraîner tous ces hommes pendant son absence, et soudain il frissonna. Depuis quand son père couvait-il cette révolte, comme un œuf monstrueux de son esprit ? Désirait-il depuis si longtemps la

couronne pour Alaric ?

Bard, quant à lui, était mieux fait pour la guerre que pour le gouvernement ; il préférait être le frère du roi que le souverain même, et si le roi devait être un jour son frère bien-aimé, c'était une vie dorée qui l'attendait. Il continua à chevaucher en sifflotant joyeusement.

Mais une heure plus tard, environ, il sursauta, car, parmi les *leroni*, et même sous son capuchon, il avait reconnu la forme et le visage de Melisendra.

— Père, demanda-t-il, pourquoi la mère de mon fils suit-elle l'armée ? Ce n'est pas une catin à soldats !

— Non, c'est notre plus habile *leronis*.

— Mais, d'après ce que tu m'avais dit, je croyais que Dame Jerana me reprochait de l'avoir rendue inutile pour ce service...

— Oh, elle est inutile pour la Vision, dit Dom Rafaël. Nous avons pour cela une vierge de douze ans. Mais, à tous autres égards, Melisendra est hautement compétente. À une époque, j'avais pensé en faire ma *barragana*, parce que Jerana l'aime beaucoup et que, comme tu le sauras quand tu seras marié, il est mauvais de prendre une concubine que hait l'épouse légitime. Mais...

Il haussa les épaules.

— Jerana voulait qu'elle reste vierge pour la Vision, alors j'ai renoncé à elle ; et tu connais le reste. D'ailleurs, je préfère avoir un petit-fils. Et, puisque Melisendra a prouvé avec toi qu'elle était fertile, tu devrais peut-être la prendre pour femme.

Bard fronça les sourcils, révolté.

— Je te rappelle, père, que j'ai déjà une femme ; je n'en prendrai pas d'autre tant que vivra Carlina.

— Tu peux certes prendre Carlina pour femme si tu la trouves, dit Dom Rafaël. Mais on ne l'a pas vue à la cour depuis la mort de son père. Elle l'a quittée avant même que la Reine Ariel se réfugie dans sa famille de Valeron avec Valentine.

Bard se demanda si elle avait quitté la cour pour éviter un mariage avec Geremy, qui aurait ouvert à celui-ci la route du trône. Attendait-elle quelque part que Bard vienne la chercher ?

— Alors, où se trouve Carlina ?

— Je n'en sais pas plus que toi, mon fils. D'après moi, elle doit être quelque part dans une tour, en train d'apprendre l'art de la *leronis*, ou même... dit Dom Rafaël, levant les yeux sur le dernier groupe de combattants à les rejoindre, elle s'est peut-être coupé les cheveux pour prêter le serment de la Sororité de l'Épée.

— Jamais ! s'écria Bard, avec un frisson d'horreur, regardant les guerrières en capes écarlates.

C'étaient des femmes aux cheveux plus courts que ceux des moines, des femmes sans grâce et sans beauté, des femmes portant la

dague des Renonçantes, non dans leur botte comme les hommes, mais entre leurs seins, afin que nul n'ignore que tout homme qui porterait la main sur elle mourrait, et que la femme elle-même se donnerait la mort plutôt que de subir le sort des prises de guerre. Sous leurs capes, elles portaient le vieil uniforme de la Sororité, culottes et long justaucorps lacé tombant jusqu'aux genoux, bottillons également lacés à la cheville, oreilles percées comme celles des bandits, avec un long anneau dans le lobe gauche.

— Je m'étonne, mon père, que tu acceptes ces... ces chiennes parmi nous.

— Mais ce sont des guerrières de grand talent, dit Dom Rafaël, qui ont fait vœu de mourir plutôt que de tomber en des mains ennemies ; jamais aucune n'a été faite prisonnière ni n'a trahi son serment.

— Et tu voudrais me faire croire qu'elles vivent sans hommes ? Je ne le crois pas, ricana Bard. Et que pensent les hommes qui chevauchent ainsi avec des femmes qui ne sont pas des catins ?

— Ils les traitent avec le même respect que les *leroni*, dit Dom Rafaël.

— Du respect ? Pour des femmes en culottes et aux oreilles percées ? Moi, je les traiterais comme le méritent des femmes qui renoncent à la décence de leur sexe !

— Je ne te le conseille pas, dit Dom Rafaël. Car il paraît que si l'une d'elles est violée, et qu'elle ne se suicide pas ou ne tue pas son violeur, ses sœurs la pourchassent et les suppriment tous les deux. Au regard des hommes, elles sont aussi chastes que les prêtresses d'Avarra ; mais personne ne sait avec certitude ce qu'elles font entre elles. Peut-être sont-elles simplement très habiles à cacher leurs amours. En tout cas, je te l'ai dit, ce sont d'excellentes guerrières.

Bard n'imaginait pas Carlina parmi elles. Il continua à chevaucher, muet et morose, jusqu'au moment où on l'appela, au milieu de l'après-midi, pour examiner les armes d'une bande de jeunes fermiers qui s'étaient joints à eux. L'un portait une épée ancienne héritée de sa famille, mais les autres n'avaient que des haches, des piques semblant remonter à plusieurs générations, des fourches et des gourdins.

— Sais-tu monter à cheval ? demanda-t-il à l'homme à l'épée. Si oui, tu peux rejoindre mes hommes.

Le jeune paysan secoua la tête.

— Non, *vai dom*, pas même une bête de labour, confessa-t-il dans son rude dialecte. L'épée appartenait à mon arrière-grand-père, qui la portait à Firetop il y a cent ans. Je peux m'en servir un peu, mais j'aime mieux rester avec mes frères.

Bard acquiesça de la tête. L'arme ne fait pas le soldat.

— Comme tu voudras, mon ami, et bonne chance. Toi et tes frères, allez rejoindre ce groupe, là-bas. Ils parlent votre langue.

— Oui, c'est mes voisins, *vai dom*, dit-il, ajoutant timidement : Vous n'êtes pas le fils du grand seigneur, celui qu'on appelle le Loup, *dom* ?

— C'est ainsi qu'on m'appelle, dit Bard.

— Alors, que faites-vous là, *dom* ? On m'avait dit que vous étiez proscrit et en terre étrangère...

Bard gloussa.

— Celui qui m'a proscrit est allé s'expliquer en enfer. Tu vas essayer de me tuer pour remporter le prix offert pour ma tête, mon brave ?

— Non, pas question, dit le jeune paysan, les yeux ronds de consternation. Pas le fils du grand seigneur. Sauf qu'avec vous comme général, on pourra pas faire autrement que gagner, *dom* Loup.

— Puissent tous les renards et les sauvages de Serrais penser ainsi, mon ami, dit Bard, regardant les paysans rejoindre leur groupe.

Il rattrapa son père, l'air pensif, saisissant ici et là des bribes de conversation : *le Loup, le Loup des Kilghard est là pour nous mener à la victoire*. Oui, il l'emporterait avec eux.

Quand il eut rejoint son père, Dom Rafaël fit signe au plus jeune des *leroni*, garçon au visage frais semé de taches de rousseur, et aux cheveux flamboyants sous un capuchon gris. Il devait avoir dans les douze ans.

— Rory a vu quelque chose, Bard. Dis à mon fils ce que tu as vu, petit.

— De l'autre côté du bois, Dom Loup... Dom Bard, rectifia-t-il vivement, il y a un groupe d'hommes qui nous a dressé une embuscade.

Bard étrécit les yeux.

— Tu as vu cela ? Avec la Vision ?

— En chevauchant, je ne voyais pas si bien que dans une pierre-étoile ou un bassin d'eau claire, dit le jeune *laranzu*. Mais ils sont là.

— Combien ? Où ? Comment sont-ils disposés ? lança-t-il vivement.

Rory descendit de son poney, et, prenant une brindille, se mit à dessiner dans la poussière.

— Quatre, peut-être cinq douzaines d'hommes. Une dizaine à cheval, comme ça...

Il traça une ligne perpendiculaire aux autres.

— Parmi les autres, certains ont des arcs...

Melisendra se pencha sur le garçon et demanda :

— Il y a des *leroni* avec eux ?

— Je crois que non, *domna*. C'est difficile à voir...

Bard considéra la foule de recrues qui les suivait.

Enfer et damnation ! Il n'avait pas jugé nécessaire de les faire mettre en formation jusque-là ; mais si on les prenait de flanc, quelques assaillants pouvaient à eux seuls leur infliger de lourdes pertes ! Avant même de réfléchir sérieusement à cette embuscade, il lança :

— Rory, regarde ! Y a-t-il des hommes qui nous suivent ?

L'enfant étrécit les yeux et répondit :

— Non, Dom Loup, la route est dégagée jusqu'à la forteresse de Dom Rafaël et jusqu'aux frontières du Marenji.

Cela signifiait que l'armée de Serrais était quelque part entre eux et le Château Asturias. Devraient-ils se battre pour l'atteindre, et le trouver assiégé en arrivant ? Peut-être Geremy se rendrait-il aux envahisseurs avant qu'ils aient eu le temps d'intervenir ? Non, il ne devait pas parler ainsi d'un allié de trêve. Et, en attendant, une embuscade était tendue à son armée. Embuscade risible, destinée – il en était certain – uniquement à les retarder, afin qu'ils soient obligés de s'arrêter pour soigner leurs blessés, et qu'ils n'arrivent au château qu'après la nuit tombée, ou même le lendemain. Cela signifiait qu'ils avaient l'intention d'attaquer le soir même. Une armée de cette importance ne pouvait pas passer inaperçue ; si l'ennemi avait des oiseaux-espions, ou une *leroni* douée de la Vision, l'armée de Serrais devait être avertie de leur venue, et avoir un intérêt quelconque à les retarder d'un jour.

Il confia cette pensée à son père, qui acquiesça de la tête.

— Mais que faut-il faire ?

— Dommage que nous ne puissions pas les contourner, dit Bard, et laisser ces embusqués nous attendre comme un chat devant un trou de souris vide. Mais nous ne pouvons pas contourner le bois sans être vus avec une armée de cette taille. Rory dit qu'il n'y a pas de *leronis* avec eux, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas une *leronis* en rapport mental avec l'un de leurs chefs, et qui voit par ses yeux. Nous ne pouvons donc pas les attaquer sans donner l'alerte à toute l'armée de Serrais.

Il réfléchit un moment.

— Et si nous les attaquons, même si nous les annihilons rapidement – quatre douzaines d'hommes ne tiendront pas contre toute notre armée – cela donnera le temps à une *leronis* ou à un oiseau-espion de connaître notre nombre, notre position et nos armes. Mais ce qu'une *leronis* ne voit pas, elle ne peut en parler. Père, donne ta cape, ton cheval et ta bannière à un soldat qui m'accompagnera, pendant que tu contourneras le bois avec toute l'armée. Pendant ce temps...

Il s'arrêta pour réfléchir.

— Donne-moi dix ou douze cavaliers d'élite, une douzaine de fantassins avec hauts boucliers, et deux douzaines d'archers. Nous suivrons le sentier principal ; et si nous avons de la chance, les guetteurs en rapport avec les embusqués penseront que c'est là toute la troupe dont nous disposons pour lever le siège du Château Asturias. Prends les *leroni* avec toi : quand vous aurez passé le bois, arrêtez-vous, et que les *leroni* ou les oiseaux-espions tâchent de savoir quelle armée Serrais envoie cette fois contre nous.

Ce plan fut bientôt adopté.

— Prends les archères de la Sororité, lui dit son père, et les cavaliers du Seigneur Lanzell – ils sont quinze et, ensemble, ils se battent comme un seul homme. Choisis toi-même tes fantassins.

— Père, je ne connais plus assez bien les hommes pour les choisir si rapidement.

— Jerrall les connaît, dit Dom Rafaël, faisant signe à son portedrapeau. Il me sert depuis vingt ans. Jerrall, va avec mon fils et obéis-lui comme à moi-même !

Choisissant ses hommes et regardant le gros de l'armée serrer les rangs avant de partir dans la direction opposée, Bard sentit sa gorge se serrer. Il combattait depuis l'âge de treize ans, mais c'était la première fois qu'il allait se battre sous la bannière de son père – et, depuis sa condamnation à l'exil, la première fois qu'il allait combattre pour un pays qu'il chérissait.

Ils prirent les embusqués à revers, surprenant les cavaliers et tuant la moitié des chevaux avant que les fantassins pussent se rallier. Les hommes de Bard se formèrent en ligne, abrités par les boucliers, et les archers lancèrent une pluie de flèches. La bataille dura moins d'une demi-heure, après quoi ils se trouvèrent en possession de la bannière de Serrais. Les survivants s'enfuirent à toutes jambes. Bard avait perdu deux ou trois hommes, mais ils avaient capturé ou tué tous les chevaux de l'ennemi. Il donna ordre d'achever les blessés graves – ils ne survivraient pas si on les déplaçait, et c'était plus charitable que de les laisser à la merci des *kyorebni* et des loups – et de les dépouiller de leurs armes et de leurs armures.

Quand ils rejoignirent le gros de l'armée, ils firent interroger leurs prisonniers par un *laranzu* sachant sonder les esprits. Ce qui leur apprit qu'ils devraient effectivement combattre toute l'armée de Serrais pour arriver au Château Asturias. L'armée campée devant les fortifications préparait une attaque, mais pouvait mettre le siège devant le château s'ils n'arrivaient pas à le prendre par surprise.

Bard hocha la tête, l'air sombre.

— Il faut avancer toute la nuit à marche forcée. L'intendance ne pourra pas suivre aussi vite, mais nos meilleurs hommes doivent arriver à temps pour gêner la surprise que préparent ceux de Serrais !

La pluie nocturne commença à tomber, mais ils continuèrent aussi vite que possible, même quand une neige légère eut remplacé la pluie, ce qui provoqua quelques murmures dans les rangs.

— Vous voulez nous faire croire qu'ils vont attaquer le Château Asturias par ce temps ? Ils ne verraient même pas les murs pour tirer dessus !

Cela rappela à Bard la campagne d'autrefois, son premier commandement indépendant. Melisendra, avec ses cheveux flamboyants recouverts de son capuchon gris de *leronis*, lui rappela Melora, avec un regret poignant. Où était-elle en ce moment ? Et c'est aussi d'une voix ressemblant à celle de Melora qu'elle dit avec douceur :

— Le temps s'éclaircira avant l'aube, vous pouvez en être certains. Et certains aussi que leurs sorciers le savent comme nous. Ceux du château se croient peut-être en sécurité à cause de la tempête, mais, dès que les nuages vont se dissiper, il y aura un beau clair de lunes.

L'homme la regarda avec une sorte de crainte révérentielles et dit :

— C'est par la sorcellerie que vous savez cela, *domna* ?

— Je le sais parce que je connais les cycles des lunes, dit Melisendra en riant. N'importe quel fermier pourrait vous en dire autant. Ce soir, il y aura quatre lunes dans le ciel et Kyrrdis et Liriel seront pleines. Il fera assez clair pour chasser au faucon ! Il faut donc arriver à temps pour la bataille. Mais, ajouta-t-elle pensivement, il fera aussi assez clair pour que leurs sorciers fassent agir leurs sortilèges, et nous devons nous préparer à *cela* également.

Bard apprécia ces renseignements ; mais il n'aimait pas se battre par sorciers interposés. Il préférait les épées et les lances !

La violence de la tempête s'accrut à tel point qu'on fit marcher les *leroni* devant avec des torches, le jeune Rory reconnaissant la route grâce à la Vision. Hommes et chevaux, en jurant, peinaient derrière eux dans la neige et les congères. Bard se demanda si les *leroni* de l'ennemi avaient provoqué cette tempête. Elle lui paraissait trop forte pour être naturelle. Mais il n'avait aucun moyen de le savoir, et il décida de ne pas faire à Melisendra le plaisir de le lui demander.

Puis, soudain, ce fut le silence ; ils débouchèrent de la tempête sous un ciel sans nuages, le vent tomba, et au-dessus d'eux brillèrent les visages sereins de la pâle Liriel et de Kyrrdis la bleue. D'étonnement, les hommes en eurent le souffle coupé. Du haut d'une colline, ils observèrent la vallée entourant le château.

Il régnait *un* silence surnaturel. Il savait, d'après ce que les sorciers lui avaient dit, que toute l'armée de Serrais était là, campée devant le château, prête à attaquer à l'aube ; mais on ne voyait pas un

seul feu de camp, on n'entendait pas le moindre crissement.

— Pourtant, ils sont là, dit Melisendra près de lui.

Et Bard vit dans l'esprit de Melisendra l'image de la vallée, non pas noire telle qu'il la voyait, mais éclairée d'étranges lueurs qui étaient, il le savait, des hommes, des chevaux et des engins de guerre.

— Comment peux-tu voir cela, Melisendra ?

— Je l'ignore. Peut-être ma pierre-étoile perçoit-elle la chaleur de leurs corps et la transforme-t-elle en une image que mon esprit peut voir... Chacun voit par une méthode différente. Rory m'a dit qu'il les *entendait* ; peut-être perçoit-il le mouvement de leur haleine, ou sent-il les pleurs de l'herbe écrasée sous leurs pieds.

Bard frissonna, regrettant d'avoir posé la question. Il avait possédé cette femme, elle lui avait donné un fils, et pourtant il ne savait rien d'elle et elle lui faisait peur. Il avait entendu parler d'un *laran* qui tuait. Le possédait-elle ? Non, sinon, elle s'en serait sûrement servie pour défendre sa virginité...

— Leurs *leroni* savent-ils que nous arrivons ?

— Ils savent que nous sommes quelque part dans les parages, j'en suis certaine. La présence de tant d'hommes et de bêtes ne peut être dissimulée à quiconque doué de *laran*. Mais, Rory et moi, nous avons fermé nos esprits autant que nous l'avons pu, et j'espère qu'ils nous croient plus loin que nous ne le sommes. Nous avons laissé Dame Arbella et le vieux Maître Ricot avec les chariots d'approvisionnement : ils doivent émettre des images fausses, afin de faire croire que toute l'armée se trouve encore avec eux... Nous ne pouvons plus rien faire, qu'attendre et voir.

Ils attendirent. Kyrrdis déclinait vers l'horizon, et le ciel commençait à rosir à l'est quand Melisendra toucha le bras de Bard en disant :

— En bas, ils viennent de donner l'ordre d'attaquer.

Bard déclara sombrement :

— Alors, nous les attaquerons les premiers.

Il fit signe à son page et passa la consigne. Il n'était pas fatigué, quoiqu'il eût très peu dormi depuis trois jours. Il grignota un friand rassis, qui avait la consistance et le goût du cuir, mais il savait par expérience que, s'il allait à la bataille l'estomac vide, il aurait la nausée ou des vertiges. D'autres, il le savait, avaient une réaction contraire. Beltran disait toujours que, s'il avalait une bouchée, il vomissait comme une femme enceinte. Pourquoi pensait-il à Beltran en un moment pareil ? Pourquoi ce fantôme venait-il le tourmenter ?

Ainsi, il leur faudrait tailler en pièces l'armée de Serrais pour sauver le Château Asturias et la misérable vie de Geremy Hastur. Et, ensuite, est-ce qu'ils attaqueraient de nouveau ? Avec l'armée de Dom Rafaël sur les lieux, Geremy pensait-il vraiment pouvoir faire valoir

ses droits à la couronne ? Jeremy croyait-il que la trêve durerait un instant de plus qu'il ne convenait à Dom Rafaël ? Pourtant, il avait demandé à Dom Rafaël d'amener son armée.

Et, parmi leurs soldats, combien soutiendraient Dom Rafaël ? La plupart répugnaient sans doute autant que leur chef à voir un Hastur sur le trône.

Au-dessous d'eux, une lueur brilla, et il commanda :

— Lumières !

De partout, on découvrit les torches. Une flèche enflammée fulgura dans le ciel comme une comète et tomba au milieu de l'armée ennemie.

— À l'attaque ! cria Bard.

Hurlant l'antique cri de guerre des di Asturien, l'armée descendit la colline au galop et chargea l'armée de Serrais, la prenant à revers pendant qu'elle chargeait elle-même vers les murailles du château.

Quand le soleil rouge et mouillé se leva sur l'horizon, l'armée de Serrais était taillée en pièces, les rescapés fuyant dans la plus grande confusion ; ils avaient perdu tout courage après la première charge de Bard, qui avait tué et blessé la moitié de leur arrière-garde. Ils n'avaient jamais pu monter une seule catapulte ou un seul engin de guerre, ni allumer leur feuglu ; Bard avait tout capturé. Puis on avait allumé parmi eux quelques cartouches de feuglu, qui, explosant parmi les chevaux qui restaient, les avaient fait fuir, paniqués ; ce fut alors le massacre et la reddition finale. Du haut des murailles, ceux du château les avaient couverts, faisant pleuvoir une pluie de flèches sur l'ennemi, et, à la fin, les *leroni* avaient uni leurs forces pour répandre la terreur dans l'armée de Serrais, de sorte que les derniers ennemis s'étaient enfuis en glapissant, comme s'ils avaient à leurs trousses tous les démons des neuf enfers de Zandru. Ayant combattu lui-même contre la terreur du *laran*, Bard se dit que c'était sans doute le cas – ou du moins les hommes de Serrais *pensaient-ils* que c'était le cas, ce qui revenait au même.

Dom Eiric Ridenow de Serrais avait été fait prisonnier, et, quand Bard entra dans la forteresse avec ses porte-drapeaux, on se demandait déjà si on le garderait comme otage, en garant de la bonne conduite des autres Seigneurs de Serrais, si on le renverrait chez lui contre rançon, après lui avoir fait jurer de rester neutre à l'avenir, ou si on le pendrait aux murs du château pour faire un exemple, destiné à quiconque essaierait de franchir en armes les frontières d'Asturias.

— Faites ce que bon vous semble, dit le vieux seigneur en serrant les dents, si fort que sa barbe blonde en trembla. Croyez-vous que mes fils ne marcheront pas sur l'Asturias avec toutes leurs troupes, maintenant qu'ils savent ce qui est arrivé à leur avant-garde ?

— Il ment, dit un jeune *laranzu*. Cette armée n'était pas une avant-garde ; elle comprenait tous les hommes qu'il avait pu recruter dans les champs. Ses fils ne sont pas en âge de se battre. Ils ont tout risqué sur un coup de dés.

— Et ils auraient réussi sans votre intervention, mon cousin, dit Geremy Hastur à Dom Rafaël.

Il était en longue robe d'érudit, d'un pourpre si sombre qu'il paraissait presque noir. À part une petite dague, il n'avait pas d'armes. La longue robe dissimulait son infirmité disgracieuse, mais ne pouvait cacher sa démarche hésitante et boitillante d'homme quatre fois plus âgé qu'il ne l'était en réalité. Ses cheveux roux grisonnaient déjà aux tempes, et, vieillard prématuré, il avait commencé de porter un collier de barbe. Bard pensa avec mépris que son frère adoptif avait moins l'air d'un guerrier que les Renonçantes qui avaient combattu avec son armée !

Dom Rafaël et Geremy se donnèrent l'accolade de parents, puis ils s'écartèrent ; et les yeux de Geremy tombèrent sur Bard, debout deux pas derrière son père.

— Toi !

— Tu es étonné de me voir, mon cousin ?

— Tu avais été proscrit pour sept ans, Bard ; et maintenant, tu as le sang de la maison royale sur les mains. Ici, ta vie est doublement indésirable. Donne-moi une seule bonne raison pour que je ne dise pas à mes hommes de te pendre aux murs du château !

Bard dit avec emportement :

— Tu sais par quelle trahison ce sang est venu sur mes mains...

Mais Dom Rafaël le fit taire du geste.

— Est-ce là votre gratitude, cousin Geremy ? Bard a dirigé l'assaut qui a évité au Château Asturias de tomber entre les mains de Serrais. Sans lui, votre tête serait plantée au bout d'une pique et servirait de cible aux hommes de Dom Eiric !

Geremy pinça les lèvres.

— Je n'ai jamais douté de la bravoure de mon cousin, dit-il. Je suppose donc que je dois lui accorder l'amnistie, vie pour vie. Qu'il en soit ainsi, Bard ; circule dans ce royaume selon ce qu'exigera ton devoir. Mais ne parais pas devant moi. Quand l'armée partira, va-t'en avec elle, et ne reviens pas à ma cour de toute ta vie, car, le jour où je poserai de nouveau les yeux sur toi, je te ferai exécuter, c'est certain.

— Quant à cela... commença Bard.

Mais Dom Rafaël intervint.

— Assez. Avant de prononcer des sentences de mort et de bannissement, Hastur, il faut avoir un trône pour les justifier. Sur quoi fondez-vous vos prétentions à régner ici ?

— En qualité de Régent de Valentine, fils d'Ardrin, et à la requête

de la Reine Ariel ; et en qualité de Gardien de ces terres qui ont, de temps immémorial, fait partie des Domaines des Hastur, et le redeviendront quand cette époque d'anarchie prendra fin. Les Hastur de Carcosa ne sont pas belliqueux. Ils laisseront les di Asturien régner ici pourvu qu'ils jurent allégeance au Domaine Hastur, comme Valentine l'a déjà fait.

— Magnifique ! rétorqua Dom Rafaël. Quelle gloire rejaillira sur vous, Geremy Hastur, pour le vaillant exploit d'extorquer un serment à un gamin de cinq ans à peine ! Lui avez-vous promis une épée de bois et un poney, ou avez-vous procédé à l'économie en lui offrant un gâteau au sucre et une poignée de bonbons ?

Geremy cilla sous le sarcasme.

— Il a écouté les arguments persuasifs de sa mère, la Reine Ariel, dit-il. Elle savait que je protégerais les droits de l'enfant jusqu'à sa majorité ; et, à ce moment-là, il m'a dit que, devenu homme, il prêterait de nouveau le serment de régner sous la souveraineté des Hastur.

Dom Rafaël répondit d'un ton farouche :

— Nous ne voulons pas de Hastur dans ce pays que les di Asturien gouvernent depuis qu'ils l'ont gagné sur les hommes-chats, voilà des générations !

— Les hommes de ce pays suivront Valentine, leur seigneur légitime, en allégeance au Roi Hastur légitime, dit Geremy.

— Tiens donc ! Mieux vaudrait quand même leur poser la question, seigneur.

— Je croyais, dit Geremy, dominant sa colère au prix d'un effort visible, que nous avions convenu d'une trêve, Dom Rafaël.

— La trêve était valide tant que l'armée de Serrais vous assiégeait ; mais cette armée est anéantie, et je doute que Dom Eiric puisse en lever une autre avant dix ans ou plus ! Même si nous lui laissons la vie ! Et à ce propos, ajouta-t-il, faisant signe à un garde du corps, emmenez Don Eiric et mettez-le en lieu sûr.

— Dans le donjon, seigneur ?

Dom Rafaël toisa Eiric Ridenow des pieds à la tête.

— Non, dit-il. Cela serait trop dur pour ses vieux os. S'il veut bien prêter serment, sous charme de vérité, de ne pas tenter de s'évader jusqu'à ce que nous ayons décidé de son sort, nous l'hébergerons dans le confort qui sied à son rang et à ses cheveux gris.

— Pour chaque cheveu gris de ma tête, il y en a dix sur la vôtre, Rafaël di Asturien, fit remarquer Dom Eiric, non sans raison.

— Même ainsi, je vous logerai confortablement jusqu'à ce que vos fils puissent payer votre rançon, car ils auront besoin de vous jusqu'à leur majorité. Les jeunes garçons sont impétueux et ils pourraient tenter quelque chose de dangereux pour eux.

Dom Eiric le foudroya du regard, mais il répondit enfin :

— Appelez notre *leronis*. Je jurerai sur les murs de Serrais que je ne quitterai pas ce château sans votre accord, mort ou vif.

Bard eut un rire dur.

— Fais-le jurer sur autre chose que les murs de Serrais, père, dit-il, car je peux les abattre quand je le voudrai.

Dom Eiric lui jeta un regard flamboyant, mais ne dit rien, car Bard avait raison, et il le savait. Dom Rafaël dit à son garde :

— Emmenez-le dans une chambre confortable, et surveillez-le jusqu'à ce que je puisse recevoir son serment. S'il s'évade avant d'avoir prêté serment devant une *leronis*, vous m'en répondrez sur votre vie.

Geremy Hastur, fronçant les sourcils, regarda sortir le vieux seigneur.

— Ne présumez pas trop de ma gratitude, mon cousin. Vous disposez bien librement de mes prisonniers, me semble-t-il.

— Vos prisonniers ? Quand regarderez-vous la vérité en face, mon cousin ? demanda Dom Rafaël. Votre règne ici est terminé, et je vais vous le prouver.

Il fit signe à Bard qui sortit sur le balcon. En bas, dans la cour où campait l'armée, de folles acclamations retentirent.

— Le Loup ! Le Loup des Kilghard !

— Notre général ! Il nous a conduits à la victoire !

— Le fils de Dom Rafaël ! Longue vie à la maison des di Asturien !

Dom Rafaël sortit aussi sur le balcon et cria :

— Écoutez-moi, mes amis ! Vous avez libéré le pays des envahisseurs de Serrais. Êtes-vous prêts à livrer l'Asturias aux Hastur ? Je revendique le trône pour la maison des di Asturien, pas pour moi, mais pour mon fils Alaric !

Une bruyante ovation couvrit ses paroles. Quand le silence revint, il dit :

— À votre tour, Seigneur Geremy. Demandez-leur s'ils désirent vivre une douzaine d'années sous le gouvernement des Hastur en attendant la majorité de Valentine.

Bard eut l'impression de pouvoir palper la haine et la fureur qui émanaient de Geremy ; mais le jeune homme ne dit rien, et se contenta de s'avancer sur le balcon. Il y eut quelques cris : « Pas de Hastur ! », « À bas les tyrans Hastur ! », mais, au bout d'un moment, le silence se fit.

— Hommes de di Asturien, cria-t-il, d'une voix de basse forte et vibrante qui contrastait avec son corps frêle, dans le passé, Hastur, fils de la Lumière, a gagné ce royaume et en a confié la garde et le gouvernement aux di Asturien ! Je représente ici le Roi Valentine, fils

d'Ardrin. Êtes-vous des traîtres pour vous rebeller contre votre roi légitime ?

— Alors, où il est, ce roi ? cria un homme dans la foule. Si c'est notre roi légitime, il devrait être là et grandir au milieu de ses sujets !

— Pas de marionnettes des Hastur ici ! cria un autre. Retourne à Hali, Hastur !

— On veut un vrai di Asturien sur le trône, pas un laquais des Hastur !

— On baisera pas le cul d'un Hastur en Asturias !

Bard écoutait avec une satisfaction croissante à mesure que les protestations s'amplifiaient. Quelqu'un lança une pierre. Geremy ne broncha pas ; il leva une main et la pierre explosa en un bouquet d'étincelles bleues. Il y eut des murmures et un cri de rage.

— Pas de rois-sorciers en Asturias !

— On veut un soldat, pas un sale *laranzu* !

— Dom Rafaël ! Dom Rafaël ! Qui représente le Roi Alaric ? hurlèrent-ils. Certains crièrent même : « Bard ! Bard di Asturien ! Nous voulons le Loup des Kilghard ! »

Quelqu'un lança une seconde pierre, qui ne passa pas à portée de Geremy, et qu'il ne se donna pas la peine d'anéantir. Puis un autre jeta de la cour une poignée de crottin qui atterrit sur la robe pourpre. L'écuyer de Geremy le prit par le coude et lui fit quitter le balcon.

— Croyez-vous pouvoir revendiquer le trône d'Asturias, Dom Geremy ? dit Dom Rafaël. Je devrais peut-être envoyer votre tête à la Reine Ariel et aux gens de Carcosa, pour qu'ils choisissent plus soigneusement leurs serviteurs à l'avenir.

Le sourire de Geremy fut aussi sombre que celui de son adversaire.

— Je ne vous le conseille pas. Le Roi Valentine aime son compagnon de jeux, Alaric ; mais je ne doute pas que la Reine Ariel ne vous rende cadeau pour cadeau.

Bard s'avança, serrant les poings, mais Dom Rafaël secoua la tête.

— Non, mon fils. Pas de sang ici. Nous ne voulons pas de mal aux Hastur tant qu'ils gouvernent leurs propres terres et ne se mêlent pas de gouverner les nôtres. Mais vous resterez mon hôte jusqu'à ce que mon fils Alaric revienne sous ce toit.

— Croyez-vous que Carolin de Carcosa négociera avec un usurpateur ?

— Alors, dit Dom Rafaël, j'aurai le plaisir de vous offrir l'hospitalité aussi longtemps que vous le voudrez, seigneur. Si je ne vivais pas assez longtemps pour voir votre retour à Carcosa, j'ai un petit-fils qui assurera la régence d'Asturias au nom de mon fils Alaric.

Il dit à Bard :

— Conduis à ses appartements notre hôte royal – royal à Carcosa,

mais jamais à Asturias. Et postes-y des serviteurs qui s'assureront qu'il ne manque de rien et qu'il ne va pas explorer les bois où il pourrait tomber et blesser sa jambe infirme. Nous devons traiter avec les plus grands égards le fils du Roi Carolin.

— Je veillerai à ce qu'il reste dans sa chambre, à étudier et méditer, sans prendre le risque de s'épuiser à force d'exercice, dit Bard, posant la main sur l'épaule de Geremy. Viens, mon cousin.

Geremy se dégagea violemment, comme s'il l'avait brûlé.

— Maudit bâtard, ne pose pas la main sur moi !

— Je n'éprouve aucun plaisir à ce contact, dit Bard. Je ne suis pas un amoureux des hommes. Me suivras-tu, selon ma courtoise requête ? Sinon...

Il fit signe à deux soldats.

— Le Seigneur Hastur a quelque difficulté à marcher ; il est infirme, comme vous voyez ; ayez la bonté de l'assister pour regagner ses appartements.

Geremy se débattit en hurlant alors que deux solides hommes d'armes cherchaient à l'entraîner de force, puis, retrouvant sa dignité, se calma et se laissa emmener. Mais le regard qu'il lança à Bard signifiait clairement que, s'ils se retrouvaient un jour, armés tous deux, il se battrait jusqu'à la mort.

J'aurais dû le tuer quand j'en ai eu l'occasion, pensa Bard, amer. Mais je l'avais déjà estropié par malchance. Je ne pouvais pas le tuer désarmé. J'aurais préféré avoir Geremy pour frère et ami, plutôt que pour ennemi. Quel dieu me poursuit de sa haine pour qu'une telle situation se produise ?

Au Château Asturias, le changement de pouvoir s'effectua en quelques jours, sans grands problèmes. Ils furent contraints de pendre quelques soldats restés fidèles à Geremy, et qui organisaient une révolution de palais ; mais un *laranzu* flaira le complot avant qu'il fût mis à exécution. Le calme revint bientôt. Bard apprit par Melisendra que l'une des femmes de la Reine Ariel exilée portait un enfant de Geremy Hastur et suppliait qu'on la laisse le rejoindre dans sa prison.

— Je ne savais pas que Geremy avait une amie de cœur. Tu connais son nom ?

— Ginevra, dit Melisendra.

Bard haussa les sourcils, se souvenant de Ginevra Harryl.

— Tu es *leronis*, dit-il. Peux-tu provoquer chez elle une fausse couche ou autre chose du même genre ? C'est assez inconmode d'avoir un Hastur prisonnier ; ne commençons pas une nouvelle dynastie.

Melisendra pâlit de rage.

— Aucune *leronis* n'abuserait ainsi de ses pouvoirs.

— Tu me prends pour un imbécile ? Pas de ces fariboles vertueuses ! Toutes les catins à soldats qui se trouvent enceintes contre leur gré connaissent des sorcières qui les délivrent de ce fardeau incommode !

Au comble de la fureur, Melisendra rétorqua :

— Si la femme ne veut pas mettre un enfant au monde dans la misère, en campagne, sans père, ou si elle sait qu'elle n'aura pas de lait pour le nourrir – alors, sans aucun doute, une *leronis* aura pitié d'elle ! Mais tuer un enfant désiré, simplement parce qu'un homme le trouve gênant pour le trône ?

Elle le regarda, les yeux flamboyants, et reprit :

— Crois-tu que je désirais *ton* enfant, Bard di Asturien ? Mais c'était fait, c'était irrévocable, et, quoi qu'il arrive, j'avais perdu la Vision... Je me suis donc abstenue de supprimer une vie innocente, bien que je ne l'aie pas désirée. Et si j'ai pu faire *cela*, crois-tu que j'irais nuire à l'enfant de Ginevra, fût-ce en pensée ? Ginevra aime le père et l'enfant ! Si tu veux faire exécuter ce sale travail, envoie un homme lui couper la gorge, et qu'on n'en parle plus !

Bard ne trouva rien à répondre. C'était une pensée troublante que Melisendra eût pu se débarrasser si facilement de cet enfant qui était devenu Erlend. Pourquoi avait-elle retenu sa main ?

Restait en tout cas le problème de Ginevra. Maudites femmes et leurs scrupules idiots ! Melisendra avait tué à la guerre, il le savait. Pourtant, voilà un ennemi potentiel des di Asturien, beaucoup plus dangereux qu'un ennemi armé d'une épée ou d'une pique, et cet ennemi vivrait ! Il ne voulait pas s'abaisser à discuter avec elle, mais gare à la prochaine fois qu'elle contrecarrerait ses desseins ! Il le lui dit et sortit en claquant la porte.

Penser à la femme qu'il avait et ne désirait pas lui rappela, forcément, la femme qu'il désirait et qu'il n'avait pas. Et, au bout d'un moment, il trouva un moyen d'utiliser Ginevra et son futur bébé.

La campagne pacifiée et les armées renvoyées chez elle – à part l'armée permanente que Bard entraînait pour la défense et peut-être la conquête, car il savait parfaitement que les Hastur l'attaqueraient un jour, otages ou pas –, Dame Jerana n'avait pas tardé à venir à la cour. Bard alla la trouver dans les anciens appartements de la Reine Ariel.

— Dame Ginevra Harryl, qui attend un enfant de Hastur – est-elle en bonne santé ? Quand va-t-elle accoucher ?

— Dans trois lunes, environ, dit Dame Jerana.

— Voulez-vous me rendre un service, ma mère ? Veillez à ce qu'elle soit confortablement logée, avec des dames pour la servir et une bonne sage-femme à sa disposition.

Dame Jerana fronça les sourcils.

— Mais c'est fait, dit-elle. Elle a trois dames de compagnie

connues pour leurs sympathies envers les Hastur, et la sage-femme qui a mis ton propre fils au monde. Mais je te connais trop bien pour penser qu'il s'agit d'égards envers Dame Ginevra.

— Pourquoi ? dit Bard. Avez-vous oublié que Geremy est mon frère adoptif ?

Jerana eut l'air sceptique, mais Bard n'en dit pas plus. Toutefois, plus tard dans la journée, quand il eut vérifié que tout ce qu'avait dit Dame Jerana était vrai, il se rendit dans les appartements de Geremy.

Geremy jouait à un jeu appelé Castles avec l'un des pages attachés à son service. À l'entrée de Bard, il repoussa le dé et se leva péniblement.

— Inutile de te lever par courtoisie, Geremy. En fait, tu n'as même pas besoin de te lever.

— C'est l'usage qu'un prisonnier se lève en présence de son geôlier, dit Geremy.

— Comme tu voudras, dit Bard. Je venais t'apporter des nouvelles de Dame Ginevra Harryl. Je suis sûr que tu es trop fier pour en demander. Je suis donc venu t'apprendre qu'elle est logée dans l'appartement attenant à celui de ma belle-mère, et que ses propres dames de compagnie, Camilla et Rafaella Delleray et Felizia MacAnndra, la servent ; et qu'une sage-femme formée dans notre maison est à sa disposition.

Geremy serra les poings.

— Te connaissant, dit-il, je suis sûr que c'est une façon de me dire que tu te venges de quelque insulte imaginaire en la jetant, elle et ses femmes, dans un sombre donjon, avec une maudite souillon qui la malmènera pendant l'accouchement.

— Tu me fais tort, cousin. Elle est logée plus confortablement que toi, et je le répéterai sous l'influence d'un charme de vérité si tu le désires.

— Pourquoi agirais-tu ainsi ? demanda Geremy, soupçonneux.

— Parce que, sachant combien un homme peut être inquiet pour sa femme, dit Bard, j'ai pensé que tu serais aussi aise d'avoir des nouvelles de la tienne que je le serais d'en avoir de la mienne. Si tu veux, je peux prendre des mesures pour que Ginevra te rejoigne ici même...

Geremy se laissa tomber sur son siège et enfouit son visage dans ses mains.

— Prends-tu plaisir à me tourmenter, Bard ? dit-il. Tu n'as pas l'ombre d'une querelle avec Ginevra, mais, si ça t'amuse de me voir humilié, je me mettrai à genoux devant toi s'il le faut ; ne fais pas de mal à Ginevra ou à son enfant.

Bard ouvrit la porte pour faire entrer une *leronis* du château – pas Melisendra. Quand la lumière bleutée du charme de vérité emplit la

chambre, il dit :

— Entends-moi maintenant, Geremy. Dame Ginevra est logée dans des appartements luxueux, à un jet de pierre de ceux qu'occupait la Reine Ariel dans notre enfance. Elle a de la nourriture en abondance, comme il convient à une femme enceinte, et tout ce qu'elle désire, selon mes ordres. Elle a ses propres femmes pour la servir, et qui couchent dans sa chambre pour que personne ne la dérange, et la sage-femme de ma belle-mère est à portée de voix.

Geremy observait la lumière immobile du charme de vérité, qui ne trembla pas. Il était toujours soupçonneux, mais, étant lui-même entraîné dans l'art du *laran*, il savait qu'il n'y avait pas eu de supercherie dans l'établissement du charme de vérité.

— Pourquoi me dis-tu tout cela ? demanda-t-il.

— Parce que moi aussi, j'ai une femme, dit Bard, que je n'ai pas vue pendant sept longues années de proscription et d'exil. Si, sous l'influence du charme de vérité, tu acceptes de me dire où je peux trouver Carlina, je suis prêt à permettre que Ginevra te rejoigne ici, ou que tu ailles t'installer dans son appartement, sous bonne garde, jusqu'à la naissance de ton enfant.

Geremy rejeta la tête en arrière et éclata de rire mais d'un rire désespéré.

— Je voudrais pouvoir te le dire ! dit-il. J'avais oublié quel prix tu attachais à ces fiançailles... Nous y attachions tous un grand prix avant ta querelle avec Ardrin...

— Carlina est ma femme, dit Bard. Et puisque nous sommes ici en présence d'un charme de vérité, dis-moi sincèrement ceci : Ardrin s'est-il repenti de la promesse qu'il m'avait faite, et a-t-il essayé de te la donner, engeance d'Hastur ?

— Il s'en est repenti tout de suite, dit Geremy. Et Beltran étant mort et toi proscrit, il a considéré ce lien comme annulé. Il me l'a offerte, en effet. Ne grince pas des dents comme ça et ne fronce pas les sourcils, Loup. Carlina n'a pas voulu entendre parler de moi, et elle le lui a dit, malgré la colère du vieux roi qui a tempêté en disant qu'il ne se laisserait braver ainsi par aucune femme vivante !

La lumière du charme de vérité sur son visage ne trembla pas ; Bard sut qu'il disait vrai. Une bouffée de joie l'envahit. Carlina n'avait pas oublié le lien qui les unissait, et elle n'avait pas voulu le rompre, fût-ce pour Geremy !

— Alors où se trouve-t-elle, Geremy ? Parle, et Ginevra sera libre de te rejoindre ici.

Geremy se mit à rire avec l'amertume du désespoir.

— Où elle se trouve maintenant ? Je vais te le dire volontiers, très volontiers, mon cousin ! Elle a prononcé les vœux des prêtresses d'Avarra, que même son père n'a pas osé récuser, dit-il. Elle a fui la

cour et le royaume, et s'est rendue dans l'Ile du Silence où elle a juré de passer le reste de sa vie dans la chasteté et la prière. Et si tu la veux, mon cousin, c'est là qu'il faudra aller la chercher.

CHAPITRE 3

Après la conquête de l'Asturias, Dom Rafaël avait mis Bard à la tête des armées. Serrais étant soumis pour le moment, et n'étant pas prêt à entrer en campagne contre les Hastur, il alla trouver Dom Rafaël et lui demanda son accord pour quelques jours d'absence.

— Assurément, tu les as bien gagnés, mon fils. Où veux-tu aller ?

— J'ai persuadé Jeremy de me dire où est Carlina, dit-il, et je veux aller la chercher avec une garde d'honneur et la ramener ici.

— Mais pas si elle a été mariée à un autre, dit son père avec inquiétude. Je sais ce que tu ressens, mais je ne peux, en conscience, t'accorder un congé pour enlever la femme d'un de mes sujets ! Je gouverne ce pays conformément aux lois !

— Y a-t-il une loi plus forte que celle qui lie un homme à sa fiancée ? Mais tranquillise-toi, père ; Carlina n'est l'épouse d'aucun homme ; elle a trouvé refuge en un lieu où personne ne peut la forcer à en épouser un autre.

— Dans ce cas, dit son père, prends tous les hommes que tu veux et, quand tu reviendras avec elle, nous vous marierons en grande pompe.

Il hésita.

— Dame Melisendra sera malheureuse d'occuper la place de *barragana* quand tu seras marié. Dois-je la renvoyer dans nos terres ? Elle pourra y élever son fils et vivre honorablement dans la retraite.

— Non, dit-il avec rage. Je la donnerai comme servante à Carlina.

Quelque chose en lui se réjouissait à l'idée d'abaisser Melisendra, de la forcer à servir Carlina, à la peigner, à s'occuper de sa toilette.

— Tu feras comme bon te semblera, dit Dom Rafaël, mais c'est la mère de ton fils aîné, et en humiliant la mère tu rabaisse le fils. Je suppose d'ailleurs que Carlina n'aurait pas grand plaisir à avoir sous les yeux, nuit et jour, le visage de sa rivale. Tu comprends bien peu les femmes.

— C'est peut-être vrai, dit Bard, et tu peux être sûr que, si Carlina

veut éloigner Melisendra, je ne m'y opposerai pas. Mais, en sa qualité d'épouse légitime, ce sera le devoir de Carlina d'élever tous mes fils, et je confierai Erlend à sa garde.

Cela vaudrait mieux que de laisser Melisendra empoisonner l'esprit de l'enfant contre lui, pensa-t-il. Le petit Erlend lui plaisait, et il n'avait pas l'intention de se séparer de lui.

Il composa une garde d'honneur de douze hommes d'élite ; cela suffirait pour montrer aux femmes de l'Ile du Silence qu'il était bien décidé à reprendre son épouse et qu'elles ne devaient pas s'opposer à sa volonté. Nul besoin de troupes importantes contre une poignée de recluses !

Outre la garde d'honneur, il emmena avec lui deux sorciers ; le jeune *laranzu* Rory, et Melisendra elle-même. Depuis l'enfance, il entendait parler de la sorcellerie des prêtresses d'Avarra, et il voulait pouvoir faire assaut de sortilèges avec elles. Et cela ne ferait pas de mal à Melisendra de savoir qu'il avait une femme légitime, et qu'elle ne pouvait rien attendre de lui !

L'Ile du Silence se trouvait aux frontières du royaume d'Asturias, dans le comté indépendant de Marenji. Bard savait peu de chose sur le Marenji, sinon que son chef était élu pour quelques années par acclamations de la populace. Il n'avait pas d'armée permanente, et n'avait conclu d'alliance avec aucun des royaumes voisins. Une fois, le père de Bard avait reçu le gouverneur du Marenji dans son Grand Hall, pour négocier l'achat de quelques tonneaux de vin, et conclure un accord pour la garde de ses frontières.

Ils traversèrent la campagne paisible du Marenji, avec ses vergers de pommiers et de poiriers, de prunes et de noyers. Dans une ravine escarpée, ils virent un petit barrage qui fournissait de l'énergie à une fabrique de feutre, où les fibres de gousses duveteuses étaient transformées en bourre pour les édredons. Il y avait un village de tisserands ; il se souvint qu'on fabriquait ici de magnifiques tartans pour les jupes et les châles. Pas trace d'aucune présence militaire.

Si ce comté était armé, pensa Bard, et des soldats logés dans les villages, il constituerait un magnifique État-tampon pour tenir en respect les armées de Serrais la prochaine fois qu'elles marcheraient sur l'Asturias, et en retour Asturias les protégerait. Il serait sans doute possible de faire entendre raison au gouverneur du Marenji. Et dans le cas contraire, eh bien, il n'avait pas d'armée pour opposer de résistance. Dès son retour, il conseillerait à son père de cantonner sans tarder des armées au Marenji.

À mesure qu'ils avançaient, le paysage s'assombrissait. Ils chevauchaient maintenant dans l'ombre de hautes montagnes, longeaient des lacs et des étangs brumeux. Il y avait de moins en moins de fermes, à peine une petite métairie ici ou là. Melisendra et le

jeune *laranzu* chevauchaient côte à côte, l'air mal à l'aise.

Bard se remémorait tout ce qu'il savait sur les prêtresses d'Avarra. Elles résidaient, aussi loin que remontât le souvenir, dans l'île située au centre du Lac du Silence ; et, depuis toujours, la loi stipulait que tout homme qui posait le pied sur cette île devait mourir. On disait que les prêtresses faisaient des vœux de chasteté et de prière valables pour leur vie entière. Mais, outre les prêtresses, de nombreuses femmes – épouses, vierges ou veuves, inspirées par la douleur, la piété ou la pénitence – allaient y passer quelque temps sous le manteau d'Avarra, la Sombre Mère ; quelle que fût leur origine, elles adoraient Avarra, portaient l'habit de la Sororité, ne parlaient à aucun homme et observaient la chasteté, et elles pouvaient rester aussi longtemps qu'elles le désiraient. Aucun homme ne savait vraiment ce qui se passait parmi elles, et les femmes qui y séjournaient temporairement faisaient serment de se taire.

Mais les femmes désespérées par la perte d'un enfant ou d'un mari, les femmes stériles désirant une descendance, les femmes usées par les grossesses et désirant prier la Déesse qu'elle leur accorde la santé ou la stérilité, les femmes souffrant de n'importe quelle peine, allaient toutes au sanctuaire d'Avarra, prier pour obtenir le secours des prêtresses ou celui de la Mère.

Un jour, une vieille femme au service de Dame Jerana – Bard était si jeune à l'époque qu'on ne le chassait pas quand les femmes parlaient entre elles – avait dit en sa présence :

— Le secret de l'Île du Silence ? Le secret, c'est qu'il n'y a pas de secret ! J'ai passé une saison là-bas. Les femmes vivent dans leurs maisonnettes, seules, silencieuses et chastes, ne parlant que lorsque c'est nécessaire, pour prier ou guérir ou faire la charité. Elles prient à l'aube, au coucher du soleil et au lever des lunes. Elles sont tenues d'accorder assistance à toute femme qui la demande au nom de la Déesse, quels que soient ses griefs et ses charges. Elles connaissent beaucoup de simples et d'herbes médicinales, et pendant mon séjour elles m'ont appris à les reconnaître et à les utiliser. Ce sont de saintes femmes.

Bard se demanda comment ce pouvaient être de saintes femmes, alors qu'elles prêtaient serment de tuer tout homme qui posait le pied sur leur île. Pourtant, concéda-t-il à part lui (plaisantant intérieurement pour soulager son angoisse), elles devaient bien être différentes, puisqu'elles étaient silencieuses ! Une rare vertu chez les femmes !

Pourtant, il lui semblait mauvais pour des femmes de vivre seules, sans protection ; s'il avait été le gouverneur du Marenji, il aurait envoyé des soldats pour les protéger.

Ils arrivèrent en haut d'une pente dominant une vallée au fond de

laquelle s'étendaient le Lac du Silence. Le calme avait quelque chose de surnaturel. Pas un bruit quand ils descendirent vers le rivage, à part celui du pas de leurs chevaux et le cri d'une poule d'eau, dérangée dans son nid, et qui s'envola avec un cri rauque. Des arbres s'inclinaient au-dessus des eaux sombres, se détachant en noir sur le ciel crépusculaire ; et, arrivés près du rivage, ils entendirent la plainte des grenouilles. Ils avancèrent avec précaution sur les rives marécageuses, les chevaux levant leurs sabots avec un bruit de succion à chaque pas.

Brrr ! Quel endroit sinistre ! Carlina devrait lui être reconnaissante de venir l'arracher à cette vie ! Elle avait peut-être fait preuve de bon sens en venant chercher refuge ici, afin qu'on ne lui impose pas un autre mariage pour des raisons politiques, mais sept ans passés dans la chasteté et la prière, loin de tout homme, ça suffisait !

Et maintenant il y avait du brouillard, de grosses volutes épaisses qui se levaient du lac et dérivait vers eux, au point que Bard voyait à peine le sentier devant lui. Les hommes grommelaient ; l'air même semblait épais et oppressant. Le jeune Rory, chevauchant sur son poney à côté de Bard, leva la tête vers lui, pâle et effrayé.

— Je vous en prie, *vai dom*, nous devrions faire demi-tour. Nous allons nous perdre dans le brouillard. Et elles ne veulent pas de nous, je le sens !

— Sers-toi de la Vision, commanda Bard. Que vois-tu ?

L'enfant sortit sa pierre-étoile et la consulta docilement, mais il avait le visage crispé, comme s'il se retenait de pleurer.

— Rien. Je ne vois rien, que du brouillard. Elles essaient de se cacher de moi, elles disent que la présence d'un homme est impie.

— Parce que tu te considères comme un homme ? railla Bard.

— Non, c'est elles, dit l'enfant, et elles disent que je ne dois pas venir. Je vous en supplie, Seigneur Loup, partons ! La Sombre Mère a tourné son visage vers moi, mais elle est voilée, elle est en colère – oh, s'il vous plaît, seigneur, cet endroit nous est interdit, il faut nous en aller ou il arrivera quelque chose de terrible !

Furieux et frustré, Bard se demanda si ces sorcières pensaient l'effrayer en jouant de leurs sortilèges sur un gamin inoffensif.

— Tiens ta langue, et agis en homme, dit-il sévèrement à l'enfant, qui s'essuya le visage en reniflant et le suivit en silence, tout tremblant.

Le brouillard continuait à s'épaissir et s'assombrir. Était-ce l'annonce d'une tempête ? Étrange ; du haut de la colline dominant le lac, le temps lui avait paru beau et ensoleillé. Il s'agissait sans doute de l'humidité qui émanait de ce marais malsain.

Comme les hommes étaient superstitieux, de grommeler autant pour un peu de brume !

Soudain, le brouillard se mit à tourbillonner et à se structurer ; nerveux, le cheval de Bard fit un pas de côté, car, devant lui, la brume avait pris la forme d'une femme. Et ce n'était pas un fantôme, mais une femme réelle et tangible comme lui. Il aurait pu compter ses mèches blanches, tressées en deux nattes encadrant le visage presque entièrement caché derrière un épais voile noir. Elle portait une jupe noire, et le gros châle tricoté des femmes de la campagne, sans aucun ornement, sur une sorte de grossière chemise de lin brut. Elle était ceinte d'une cordelière multicolore à laquelle pendait une faucille au manche noir.

Elle leva la main d'un air sévère.

— Arrière, dit-elle. Vous savez qu'aucun homme ne doit poser le pied sur ce rivage ; c'est une terre sainte, consacrée à la Sombre Mère. Faites demi-tour, et repartez comme vous êtes venus. Il y a des sables mouvants et d'autres dangers dont vous ne savez rien. Allez-vous-en.

Bard ouvrit la bouche, mais il eut quelque difficulté à retrouver sa voix. Il dit enfin :

— Il n'y a dans mon cœur ni malice ni irrespect envers vous ni aucune des dévouées servantes d'Avarra, ma Mère. Je suis ici pour ramener chez moi ma fiancée, Carlina di Asturien, fille du feu Roi Ardrin.

— Il n'y a pas de fiancées ici, dit la vieille prêtresse. Uniquement des sœurs consacrées à Avarra, qui vivent dans la piété et la prière. Plus quelques pérégrines et pénitentes, venues séjourner une saison parmi nous, pour guérir leurs blessures et alléger leurs fardeaux.

— Vous éludez ma question, ma mère. Dame Carlina se trouve-t-elle parmi elles ?

— Personne ici ne porte le nom de Carlina, dit la vieille prêtresse. Nous ne demandons pas à nos sœurs quel nom elles portaient dans le monde ; quand une femme vient ici pour prononcer des vœux, son nom est perdu à jamais, et connu uniquement de la Déesse. Il n'y a ici aucune femme que vous puissiez revendiquer comme votre épouse, qui que vous soyez. Je vous exhorte sincèrement à ne pas commettre ce sacrilège, sous peine d'encourir le courroux de la Sombre Mère.

Bard se pencha par-dessus sa selle.

— Pas de menaces, la vieille ! Je sais que ma femme se trouve parmi vous. Si vous ne voulez pas me la livrer, je viendrai la prendre moi-même, et ne serai pas responsable de ce que feront mes hommes !

— Mais vous serez quand même responsable, dit la vieille femme, que vous acceptiez ou non la responsabilité.

— Ne jouons pas sur les mots ! Allez plutôt lui dire que son mari est là et qu'il vient la ramener chez elle ; et, si vous faites cela, je ne commettrai aucun sacrilège, mais attendrai ici, hors de ce lieu sacré.

— Je ne crains pas vos menaces, et la Sombre Mère non plus, dit

la vieille prêtresse.

Un tourbillon de brume lui cacha le visage, et soudain il n'y eut plus personne à l'endroit où elle se trouvait, seulement des volutes de brouillard s'élevant des roseaux bordant le rivage.

Bard en eut le souffle coupé. Comment s'était-elle évanouie ? Avait-elle seulement été là, ou n'était-ce qu'une illusion ?

Une certaine perversité l'assurait plus que jamais que Carlina était bien là, et qu'elles la lui cachaient. Pourquoi cette vieille femme n'avait-elle pas eu le bon sens de faire ce qu'il lui demandait, et d'aller dire à Carlina qu'il était venu la chercher, en paix, sans désir de vengeance ou de profanation, afin qu'elle prenne sa place à son foyer et dans son lit ? Elle était, après tout, sa femme légitime. Serait-il donc forcé de commettre un sacrilège ?

Il fit tourner son cheval et rejoignit Melisendra.

— C'est le moment de te servir de ta sorcellerie, dit-il, sinon, nous risquons tous d'être engloutis dans les sables mouvants. Y a-t-il vraiment des sables mouvants ici ?

Elle sortit sa pierre-étoile et la contempla, avec cet air absent et lointain qu'il avait si souvent vu à Melora.

— Il y a des sables mouvants, proches, mais pas dangereusement proches, je crois. Bard, es-tu résolu à commettre cette folie ? Il est vraiment très imprudent de braver le courroux d'Avarra. Si Carlina désirait te retrouver, elle viendrait d'elle-même ; elle n'est pas prisonnière.

— Je n'ai aucun moyen de le savoir, dit Bard. Elles sont folles, ces femmes qui essaient de vivre seules, mettant la chasteté et la prière au-dessus de tout ce qui est convenable pour des femmes...

— Tu trouves que la chasteté et la prière sont inconvenantes pour des femmes ? demanda-t-elle, sarcastique.

— Pas du tout ; mais une femme peut prier autant qu'elle le désire à son propre foyer, et aucune femme mariée n'a le droit de se consacrer à la chasteté contre la volonté de son mari légitime ! À quoi servent ces prêtresses si elles bafouent ainsi toutes les lois de la nature et des hommes ?

C'était une question de pure rhétorique. Melisendra, cependant, répondit :

— Il paraît qu'elles font beaucoup de bonnes œuvres. Elles connaissent les simples et les herbes médicinales, et peuvent rendre fertiles les femmes stériles ; la prière, en outre, est toujours une bonne chose.

Bard ignore ses paroles. Ils avaient traversé le brouillard et débouchaient sur une petite plage, dépourvue des roseaux qui bordaient la rive partout ailleurs. Il y avait une hutte et une barque amarrée à un pieu.

Bard mit pied à terre et cria :

— Ohé ! Passeur !

Une petite silhouette voûtée enveloppée de châles sortit de la cabane. Bard fut outré en constatant que ce n'était pas un passeur, mais une petite vieille infirme et chenue.

— Où est le passeur ?

— C'est moi qui pilote cette barque pour les bonnes dames, *vai dom*.

— Alors, emmène-moi sur l'île immédiatement !

— Je ne peux pas, seigneur. C'est défendu. Cette dame, si elle veut y aller, je peux la passer. Mais pas un homme ; ce n'est pas permis, la Déesse l'interdit.

— Sottises, dit Bard. Comment oses-tu prétendre que tu sais ce que veulent les immortels, en supposant qu'ils existent ? Et si ça ne plaît pas aux prêtresses, tant pis pour elles.

— Je ne veux pas être responsable de votre mort, *vai dom*.

— Pas de bêtises, mémé. Monte dans cette barque et emmène-moi de l'autre côté. Immédiatement !

— Ne dites pas d'injures, seigneur ; vous ne savez pas de quoi vous parlez. Cette barque ne vous portera pas sur l'autre rive. Moi, oui ; cette dame, oui ; mais elle ne vous portera pas, vous.

Bard décida que la vieille était simple d'esprit. Les prêtresses lui avaient sans doute confié cette tâche par charité, mais son rôle était surtout d'effrayer les intrus. Eh bien, il n'avait pas peur. Il tira sa dague.

— Tu vois ça ? Monte dans la barque ! Exécution !

— Je ne peux pas ! gémit-elle. Je ne peux vraiment pas ! Les eaux ne sont pas sûres, sauf quand les prêtresses le veulent. Je ne vais jamais là-bas, sauf quand elles m'appellent !

Fronçant les sourcils, Bard se rappela le gué ensorcelé du Moulin de Moray, où un ruisseau tranquille et peu profond s'était soudain transformé en torrent furieux. Mais il la menaça de sa dague.

— La barque !

Elle fit un pas, un autre, tremblante, puis s'écroula en sanglotant, comme un petit tas de chiffons.

— Je ne peux pas ! geignit-elle. Je ne peux pas !

Bard avait envie de la relever à coups de pied, mais il se maîtrisa et, serrant les dents, l'enjamba et entra dans la barque. Saisissant les rames, il se mit à ramer énergiquement vers l'autre rive.

L'eau était tumultueuse, avec un violent courant de fond qui ballottait l'esquif comme un bouchon ; mais Bard était très fort, et il avait appris à manœuvrer les petits bateaux sur les eaux turbulentes du Lac Mirion. À puissants coups de rames, il avançait à bonne allure... et découvrit avec consternation que sa barque avait tourné et

qu'au lieu de se diriger vers l'Île du Silence, il revenait vers la plage et la hutte.

Impuissant, il jura en sentant que la barque était irrésistiblement ramenée vers la rive qu'il venait de quitter. Prenant appui, d'une rame, sur la plage, il engagea à nouveau sa barque dans le courant. Il lui fallut faire appel à toutes ses forces pour ne pas chavirer, mais, malgré ses efforts, il n'avancait pas vers l'île. Lentement, inexorablement, la barque dérivait et tournait en rond, quelle que fût sa façon de manier les rames. La vieille s'était relevée sur les genoux et le regardait en se tordant de rire. La barque retourna vers la rive, malgré ses efforts surhumains, racla le fond, et un dernier coup de rame l'échoua sur la plage.

La petite vieille caqueta :

— Je vous l'avais bien dit, seigneur. Vous n'y arriverez pas, même si vous ramez toute la journée et toute la nuit. Cette barque ne va pas de l'autre côté, sauf si c'est les prêtresses qui l'appellent !

Bard crut voir des sourires sur le visage de ses hommes, mais il les regarda avec une fureur telle que leur visage redevint immédiatement impassible. Menaçant, il fit un pas vers la vieille femme. Il avait envie de lui tordre le cou. Mais, après tout, il s'agissait seulement d'une pauvre idiote.

Il réfléchit. Le gué du Moulin de Moray avait été ensorcelé, comme à l'évidence, la barque de la plage. De toute façon, si les prêtresses avaient décidé de soustraire Carlina à ses recherches, et il semblait évident que ce fût le cas, un soldat se verrait toujours opposer sorcelleries et sortilèges.

Peut-être une *leronis* pourrait-elle calmer les eaux, comme Melora l'avait fait au Moulin de Moray ; ses hommes, alors, pourraient traverser à cheval.

— Melisendra !

Elle approcha sans rien dire. Il se demanda si elle avait ri derrière son dos en le voyant se battre avec la barque.

— Si les prêtresses ont jeté un sort sur les eaux, peux-tu jeter un contre-sort pour les calmer ?

Elle le regarda dans les yeux et secoua la tête.

— Non. Je n'ose pas affronter la colère d'Avarra.

— C'est la Déesse à qui tu dédies tes sottises ? demanda-t-il.

— C'est la Déesse de toutes les femmes, et je ne provoquerai pas son courroux.

— Melisendra, je t'avertis...

Il leva la main, prêt à la frapper. Elle le regarda, avec une mortelle indifférence.

— Tu ne peux rien me faire de pire que ce que tu m'as déjà fait subir. Après ce qui m'est arrivé, crois-tu que quelques coups me feront

obéir à ta volonté ?

— Si tu me détestes autant que ça, tu devrais être heureuse de m'aider à récupérer ma femme ! Tu serais enfin débarrassée de moi, puisque tu me trouves si haïssable !

— En trahissant une autre femme ? En te la livrant ?

— Tu es jalouse, dit-il d'un ton accusateur, et tu ne veux en voir aucune autre dans mes bras.

Elle le regarda dans les yeux.

— Si ta femme était prisonnière sur cette île et désirait te rejoindre, j'affronterais la colère d'Avarra pour te la rendre. Mais elle ne semble pas pressée de quitter son refuge pour venir te retrouver. Et si tu es sage, Bard, tu quitteras ce lieu avant qu'il n'arrive un malheur.

— C'est ça, la Vision ? dit-il, sarcastique.

Elle baissa la tête, et il vit qu'elle pleurait en silence.

— Non. La Vision – je l'ai perdue à jamais. Mais je sais qu'on ne peut pas impunément défier la Déesse. Tu ferais mieux de partir, Bard.

— Tu me pleurerais si un sort terrible me frappait ? demanda-t-il avec fureur.

Elle ne répondit pas, mais fit tourner son cheval et s'éloigna lentement de la rive.

Maudite femme ! Maudites soient toutes les femmes, et leur Déesse avec elles !

— Venez, mes amis, cria-t-il. On va passer à la nage ; seule la barque est ensorcelée !

Bard poussa jusqu'au bord du courant son cheval qui se cabra, hennissant nerveusement et reculant au contact de l'eau. Se retournant, il vit que ses hommes ne le suivaient pas.

— En avant ! Qu'est-ce qui vous prend ? En avant, mes amis ! Il y a sur cette île des femmes qui m'ont bravé, je vous les donne ! En avant, et à vous le pillage et les femmes ! Vous ne craignez pas les radotages de sorcières, non ? En avant !

La moitié de ses hommes resta en arrière, avec des murmures craintifs.

— Non, Dom Loup, c'est défendu !

— La Déesse l'interdit, seigneur ! Ne faites pas ça !

— C'est un sacrilège !

Mais les autres poussèrent leurs chevaux, forçant les bêtes rétives à entrer dans l'eau.

De nouveau, le brouillard se leva, de plus en plus épais ; et cette fois il avait une étrange couleur verdâtre. Il lui sembla distinguer des visages, grimaçants, ricanants et menaçants, et, très lentement ces visages dérivèrent dans leur direction. L'un des hommes restés en arrière poussa soudain un hurlement de dément et cria :

— Non, non ! Mère Avarra, pitié ! Ayez pitié de nous !

Il fit claquer ses rênes et son cheval partit au galop dans la direction d'où ils étaient venus. Debout sur ses étriers, Bard hurlait et encourageait ses hommes, mais tous, l'un après l'autre, firent demi-tour et reprirent le chemin au galop, tant et si bien que Bard resta seul au bord du lac. Au diable tous ces couards ! Effrayés par un peu de brouillard ! Ces poltrons, il les briserait et les dépouillerait de leurs grades, s'il ne les pendait pas tous pour leur lâcheté !

Immobile, il défiait le brouillard.

— Allons, dit-il tout haut.

Il fit claquer sa langue, mais son cheval ne bougea pas, tremblant comme dans le vent glacé d'un blizzard. Il se demanda si lui aussi voyait les horribles visages qui approchaient de plus en plus de la rive.

Et soudain il fut étreint d'une terreur aveugle, qui le glaça jusqu'aux moelles. Il *savait*, par toutes les fibres de son corps, que, si l'un de ces visages le touchait, tout son courage l'abandonnerait avec sa vie, et qu'il mourrait ; le brouillard le rongerait jusqu'aux os, il tomberait de sa selle, gémissant et sans forces, et ne se relèverait jamais. Il tira sur ses rênes et essaya de rejoindre au galop Melisendra et ses hommes, mais il restait figé sur place, et son cheval tremblait sans bouger. Une fois, il avait entendu dire que la Grande Mère pouvait prendre la forme d'une jument... Avait-elle ensorcelé sa monture ?

Les visages se rapprochaient inexorablement, horribles et informes, faces d'hommes torturés, de femmes violées, cadavres où des lambeaux de chair pendaient sur les os, et Bard sut, sans s'expliquer comment, qu'il s'agissait de tous ceux *qu'il* avait conduits au combat et à la mort, tous les hommes *qu'il* avait tués, toutes les femmes *qu'il* avait maltraitées ou violées ou brûlées ou chassées de chez elles ; visage d'une femme hurlant pendant le pillage de Scaravel, quand il lui avait enlevé son enfant et l'avait jeté par-dessus le mur pour qu'il s'écrase en bas sur les pierres... la femme *qu'il* avait prise lors du sac de Scathfell, près du cadavre de son mari, la fillette meurtrie et ensanglantée par les douze hommes qui l'avaient violée... Lisarda, pleurant dans ses bras... Beltran, qui n'avait plus que la peau sur les os... les visages étaient maintenant si proches qu'ils en devenaient informes ; ils montaient lentement, atteignant ses pieds, ses genoux, tournoyant de plus en plus haut ; ils s'enroulèrent autour de ses reins, suçant, mordant, et sous ses vêtements il sentit ses génitoires se dessécher et flétrir, lui ôtant toute virilité, il sentit le froid monter dans son ventre ; quand les visages lui mordraient la gorge sa respiration s'arrêterait, et il tomberait, étouffé et mourant...

Bard hurla, et ce cri le ramena à lui – le temps de saisir les rênes et de talonner frénétiquement son cheval qui se cabra puis partit ventre à terre. Couché sur l'encolure, il le laissa galoper, n'importe où,

pourvu que ce fût loin de cet endroit maudit. Ses pieds glissèrent des étriers, les rênes lui échappèrent, mais la panique lui donna la force de se cramponner à la crinière ; à la fin, il le sentit ralentir et se mettre au pas, et il revint à lui, hébété, pour découvrir qu'il chevauchait derrière ses hommes, près de Melisendra.

Si elle prononçait un seul mot, se dit-il, si elle articulait une syllabe pour remarquer qu'elle l'avait prévenu ou qu'il aurait dû suivre ses conseils, il la frapperait ! Cette maudite femme semblait toujours l'emporter sur lui, au bout du compte ! Il en avait assez de la voir ricaner dédaigneusement ! Si elle hasardait un seul mot sur sa fuite ridicule, cramponné à son cheval...

— Si tu aimes tellement la piété et la chasteté, gronda-t-il, et si tu es si contente de ma défaite, pourquoi ne vas-tu pas vivre avec elles ?

Mais elle ne le raillait pas ; elle ne le regardait même pas. Son voile rabaissé sur le visage, elle pleurait silencieusement.

— J'aurais bien aimé, murmura-t-elle. J'aurais tellement aimé. Mais elles n'ont pas voulu de moi.

Elle baissa la tête et ne le regarda plus.

Bard continua, malade de rage. Une fois de plus, Carlina lui avait échappé ! Une fois de plus, elle l'avait ridiculisé alors qu'il était si sûr de la reprendre ! Et il demeurerait lié à Melisendra qu'il commençait à haïr ! Sur le sentier abrupt menant hors de la vallée, il se retourna et brandit le poing vers le lac, pâle et calme dans le crépuscule.

Il reviendrait. Ces femmes l'avaient vaincu une fois, mais il trouverait le moyen de revenir, et, cette fois, elles ne le chasseraient pas par leurs sortilèges ! Gare à elles !

Et si Carlina se cachait parmi elles, gare à elle aussi !

CHAPITRE 4

L'été était venu dans les Kilghard, apportant avec lui la saison des incendies, où les résineux s'enflammaient spontanément, et où tous les hommes valides devaient assurer le service de veille. Vers la fin de l'été, Bard di Asturien chevauchait avec un petit groupe d'hommes d'élite et de gardes du corps. Ils franchirent enfin la frontière, et, quittant le Marenji, rentrèrent en Asturias.

Ce ne sera plus jamais vraiment une frontière, pensa-t-il. Le comté de Marenji, malgré les protestations du gouverneur, était maintenant armé, protégé par des soldats cantonnés dans chaque maison et chaque village du Marenji. Un système de feux d'alarme et de relais télépathiques avait été établi pour avertir le peuple d'Asturias de toute attaque venant du nord ou de l'est, qu'elle fût le fait de bandits ayant traversé la Kadarin, ou de cavaliers de Serrais.

Le peuple du Marenji avait protesté. Mais quand le peuple savait-il ce qui était bon pour lui ? se demanda-t-il. Voudraient-ils rester éternellement désarmés entre Serrais et l'Asturias, et se faire envahir à intervalles réguliers ? S'ils ne voulaient pas de soldats d'Asturias, ils n'avaient qu'à lever des armées pour les repousser.

Il passa une nuit dans son ancienne maison, mais il n'y avait plus personne, à part le vieux *coridom* ; Erlend avait rejoint sa mère à la cour. Bientôt, se dit Bard, il devrait mettre son fils en tutelle dans une noble maison. Même si Erlend était destiné à être *laranzu*, il devait avoir quelques connaissances sur la guerre et les armes.

Bard se rappelait que Geremy, sachant qu'il ne porterait jamais d'armes au combat, ne valait rien à l'épée à côté de ses frères adoptifs... Il écarta brusquement cette pensée, serrant les dents, refusant de s'y attarder.

Erlend serait *laranzu*, si ses dons l'y portaient, il n'était qu'un fils *nedesto*. Quand il aurait trouvé un moyen de reprendre Carlina, elle lui donnerait suffisamment de fils légitimes. Mais Erlend devait être mis en tutelle, comme il convenait à son rang, et il supposait que

Melisendra ferait une scène. Maudite femme ! Avec elle, il avait tous les inconvénients d'une épouse, sans aucun des avantages ! Si elle n'avait pas été la *leronis* la plus estimée de son père, il l'eût renvoyée immédiatement. Il devrait bien se trouver un homme de Dom Rafaël qui accepterait de l'épouser, car son père lui donnerait sûrement une dot quelconque.

Il entra au Château Asturias au crépuscule, et trouva la cour pleine de chevaux étrangers, de bannières Hastur, d'ambassades des Cent Royaumes. Qu'est-ce qui se passait ? Le Roi Carolin acceptait-il enfin de verser une rançon pour Jeremy ?

Mais, comme il l'apprit, cela n'était qu'une partie de l'histoire. Quarante jours plus tôt, Dame Ginevra Harryl avait donné un fils à Jeremy Hastur ; Jeremy avait choisi d'abord de légitimer l'enfant, puis d'épouser la femme *di catenas*. Pour prouver que Jeremy Hastur n'était pas un prisonnier mais un hôte honoré (fiction légale valable pour tous les otages, pensa Bard avec ironie), Dom Rafaël avait choisi de célébrer lui-même le mariage, et de donner une grande fête à laquelle étaient conviés les Hastur de tout le pays. Le Roi Carolin n'avait pas voulu prendre le risque de venir lui-même en Asturias, mais il avait mandé l'un de ses ministres, le *laranzu* Varzil de Neskaya, pour prêter de la solennité à la cérémonie.

Bard se souciait peu de ce genre de réjouissances, et les préparatifs lui rappelèrent douloureusement qu'il avait espéré se marier ainsi cet été, avant sa défaite au Lac du Silence. Néanmoins, le commandant des armées du roi devait être présent ; maussade, il enfila donc sa tunique de gala et la cape cérémonielle bleue, richement brodée de fils de cuivre. Melisendra, elle aussi, était noble et digne dans sa longue robe verte et sa cape de fourrure de marl, avec ses tresses enroulées sur la tête. Avant qu'ils sortent de leurs appartements, le petit Erlend arriva en courant et se figea sur place, regardant ses parents avec admiration.

— Oh, mère, comme tu es belle ! Et toi aussi, père, tu es très beau !

Bard gloussa et se pencha pour soulever son fils. Erlend demanda, plein d'espoir :

— J'aimerais bien descendre pour voir la noce et tous les beaux habits...

— Ce n'est pas la place d'un enfant, commença Bard.

Mais Melisendra intervint :

— Ta nourrice pourra t'emmener dans la galerie pour les regarder un peu, Erlend, et si tu es sage elle viendra chercher des gâteaux à la cuisine pour ton dîner.

Bard le reposa par terre, et Melisendra s'agenouilla pour l'embrasser. Bard, jaloux de voir l'enfant s'accrocher à sa mère, dit :

— Demain, je t’emmènerai monter à cheval avec moi.

Erlend s’éloigna en trotinant avec sa nourrice, ébloui à l’idée de toutes ces gâteries. Mais Bard fronçait les sourcils en descendant le grand escalier au côté de Melisendra.

— Par tous les dieux, pourquoi mon père a-t-il choisi de célébrer ainsi le mariage de Geremy ?

— Il doit avoir un plan, mais je ne le connais pas ; je suis sûre que ce n’est pas par amitié pour Geremy. Ni, je suppose, pour Ginevra, bien que Dom Régis Harryl soit une des plus anciennes familles nobles d’Asturias, et apparentée aux Hastur, quelques générations en arrière.

Bard réfléchit à ces paroles. Naturellement, Dom Rafaël voulait garder le trône pour Alaric, et il pouvait y parvenir en partie en s’attirant la bienveillance de tous les nobles devant allégeance aux di Asturien. Des noces royales pour la fille d’un précieux partisan, il s’agissait là d’une simple astuce diplomatique, et qui valait bien ce qu’elle coûtait. Quoique, personnellement, Bard eût hésité à manifester tant de faveur à l’un de ses alliés qui se mariait au sein de la famille Hastur, alors que les Hastur pouvaient bientôt devenir ses ennemis.

— Crois-tu vraiment que nous devons faire la guerre contre les Hastur, Bard ?

Bard fronça les sourcils, contrarié par cette habitude qu’avait Melisendra de lire dans ses pensées, mais il répondit :

Je ne vois aucun moyen de l’éviter.

Melisendra frissonna :

— Mais ça te fait *plaisir*...

— Je suis un soldat, Melisendra. La guerre est mon métier, comme celui de tout bon sujet d’Asturias, pour que nous puissions conserver ce royaume par la force des armes.

— À mon avis, il ne devrait pas être difficile de faire la paix avec les Hastur. Ils ne désirent pas plus que nous la guerre.

Bard haussa les épaules :

— Alors, qu’ils se rendent.

Il eût voulu que Melisendra cessât de parler de problèmes qui ne la regardaient pas.

— Mais ça me regarde, Bard. Je suis une *leronis*, et je participe aux batailles. Et même si ce n’était pas le cas, même si j’étais l’une de ces femmes qui n’ont rien d’autre à faire que rester à la maison et tenir leur ménage, je resterais concernée par les soins aux blessés, le pillage et les enfants qu’on met au monde pour la guerre... La guerre concerne les femmes, pas seulement les hommes !

Elle était rouge d’indignation, mais Bard se contenta de grommeler :

— Sottises. Et si tu recommences à lire dans mes pensées sans

mon autorisation, tu le regretteras, Melisendra !

Elle haussa les épaules et répondit avec froideur :

— Je regrette d'avoir *quoi que ce soit* à faire avec toi. Et si tu ne veux pas que je lise tes pensées, tu devrais t'abstenir de les diffuser dans toutes les directions, de sorte que personne ne peut faire autrement que les entendre. Je me demande toujours si tu as parlé tout haut ou non.

Cela fit réfléchir Bard. Il n'avait jamais pensé avoir un *laran* mesurable. Pourquoi Melisendra trouvait-elle si facile de le lire ?

Une foule d'hommes et de femmes se pressait dans le Grand Hall. On y entendait aussi les hurlements de deux ou trois nourrissons ; depuis peu, les femmes de la noblesse s'étaient sottement mis en tête de nourrir leurs bébés au sein, au lieu de les confier à des nourrices comme c'était l'usage. Ginevra ayant accouché depuis peu, plusieurs autres jeunes mères avaient jugé bon de venir avec leur progéniture. Il espérait qu'on ferait sortir les enfants avant le début de la cérémonie ! Quand Carlina reviendrait à la cour, il exigerait qu'elle se conduisît avec plus de dignité ; avec tous ces marmots braillards on se serait cru dans une prairie pleine de juments en gésine !

Mais, à l'évidence, Dame Jerana avait exigé que tous les enfants sortent avant la cérémonie. Le Régent d'Asturias, avec une grande solennité, referma les bracelets sur les poignets de Geremy et Ginevra, disant :

— Puissiez-vous n'être plus qu'un seul à jamais.

Eh bien, Geremy se trouvait doté d'une femme, et au moins elle avait prouvé sa fertilité. Il haussa les épaules et alla congratuler son cousin.

Ginevra et Melisendra s'embrassèrent en se débitant des sottises, comme font toujours les jeunes femmes aux mariages. Bard s'inclina.

— Tous mes compliments, mon cousin, dit-il courtoisement.

Si Geremy avait un peu d'intelligence, pensa-t-il, il mettrait leurs différends sur le compte des hasards de la guerre, et on n'en parlerait plus. Il n'en voulait pas spécialement à Geremy ; à sa place, il eût sans doute agi de même.

— Je vois que ta parenté est venue de toutes parts pour t'honorer, mon cousin, reprit-il.

— Surtout, je crois, pour honorer ma. Dame, dit Geremy, présentant Ginevra à Bard.

C'était une petite femme noireude qui aurait pu appartenir au peuple des forges ; Geremy ne se tenait pas très droit, mais même ainsi elle ne lui arrivait qu'à l'épaule. En outre, elle n'avait pas de poitrine, et avait suivi la mode idiote du corsage lacé, pour pouvoir nourrir son bébé en public ; quel manque de dignité !

Mais il s'inclina et dit poliment :

— J'espère que votre fils est sain et solide, comme doit l'être un enfant mâle.

Elle lui adressa quelques mots courtois ; et Geremy était sans doute du même avis que Bard, à savoir qu'il était de bonne politique qu'on les vît converser amicalement un moment.

— Oh, oui. Les femmes disent que c'est un beau bébé. Je suis mauvais juge en ces matières. Pour moi, il est comme tous les nouveau-nés, trempé aux deux bouts et hurlant à l'aube et tard dans la nuit. Mais Ginevra le trouve beau, en dépit de tous les ennuis qu'il lui a causés.

— J'ai de la chance, dit Bard. Quand j'ai fait la connaissance de mon fils, ce n'était plus un chiot vagissant, mais il marchait et parlait en personne raisonnable.

— J'ai vu le jeune Erlend, dit Geremy. Il est beau et intelligent. Et sa mère, paraît-il, est une *leroni* ; l'enfant possède-t-il le *laran* ?

— Sa mère le prétend.

— Ce n'est pas étonnant, car il a les cheveux roux des Hastur, dit Geremy. As-tu pensé à le mettre en tutelle dans une Tour, à Hali ou à Neskaya ? Je suis sûr qu'ils seraient heureux de l'avoir. Mon cousin Varzil de Neskaya pourrait tout arranger pour son admission.

— Je n'en doute pas. Mais il me semble qu'Erlend est trop jeune pour quitter ce royaume en temps de guerre, et je ne désire pas qu'il devienne un otage.

Geremy eut l'air choqué.

— Tu m'as mal compris, mon cousin. Les Tours ont juré de rester neutres à l'avenir, et c'est pourquoi un Ridenow a pu devenir Gardien à Hali. Après l'incendie de Neskaya, quand on a reconstruit la Tour, Varzil y est venu avec un cercle de *leroni* et ils ont juré d'observer le Pacte des Hastur, et de ne plus combattre avec les armes du *laran*.

— Sauf pour la cause des Hastur, tu veux dire, observa Bard avec un sourire cynique. C'est astucieux de la part de Carolin, de s'assurer ainsi de leur fidélité !

— Non, mon cousin. Ils ont juré de ne jamais combattre, fût-ce pour les Hastur, et de réserver à des usages pacifiques leurs pierres-étoiles.

— Et Carolin tolère leur Tour dans son royaume, au lieu de la brûler ?

— Telle est la volonté de mon père, dit Geremy. Ce pays est déchiré tous les ans par de stupides guerres fratricides, au point que les paysans ne peuvent même pas rentrer leurs récoltes. Le feuglu était déjà assez redoutable, mais, par sorcellerie, on fabrique maintenant des armes pires encore. La Dame de Valeron s'est servie d'aérocar pour répandre de la poudre brûle-moelles au nord de Thendara, où rien ne poussera peut-être plus jamais, et où tout homme qui traverse

la région risque de mourir, le sang mué en eau et les os devenus cassants comme du verre... et il y a des choses pires encore, auxquelles je préfère ne pas faire allusion lors d'une fête. Aussi avons-nous tous juré de ne plus nous servir du *laran* contre aucun ennemi de ces Tours, et tous les vassaux entourant les royaumes d'Hastur ont juré d'observer le Pacte.

— Je ne sais rien de ce Pacte, dit Bard. Qu'est-ce qu'il dit ?

— Eh bien, partout où le Pacte est en vigueur, aucun homme ne peut en attaquer un autre, sauf avec des armes qui amènent l'assaillant à portée de la mort...

— Je n'en avais pas entendu parler, dit Bard. Mais je préfère me battre loyalement à l'épée et à la pique que par la sorcellerie. Comme tous les soldats, je crois, je n'aime pas avoir recours aux *leroni* pour gagner une bataille. Et je voudrais même ne pas avoir de *leroni* dans mon royaume, à moins qu'ils n'aient juré de combattre de mon côté et de protéger mes armées contre des attaques de sorcellerie. Dis-m'en davantage.

— Eh bien, je ne suis pas allé dans le royaume de mon père depuis mon enfance, et je ne sais pas grand-chose, hormis ce que m'a dit mon cousin Varzil.

— Tu donnes le nom de *cousin* à un Ridenow de Serrais ?

— Nous descendons tous d'Hastur, et nous portons tous le sang d'Hastur et Cassilda, dit Geremy. Pourquoi devrions-nous nous battre ?

Cela choqua Bard et lui donna à réfléchir. Si les Hastur et les Serrais faisaient cause commune, que deviendrait le royaume d'Asturias ? Il eût voulu apporter immédiatement cette information à son père, mais les ménestrels avaient commencé à jouer et les couples se dirigeaient vers la piste.

— Veux-tu danser, Ginevra ? Tu n'as pas besoin de rester près de moi parce que je suis infirme ; je suis sûr qu'un de mes parents t'invitera.

Elle sourit et lui pressa la main.

— À mon mariage, puisque mon mari ne peut pas danser, je ne danserai avec personne. J'attendrai une ronde et je danserai avec mes femmes.

— Vous êtes une loyale épouse, dit Bard.

Geremy haussa les épaules :

— Oh, Ginevra a toujours su que je ne serais jamais acclamé sur un champ de bataille ou sur une piste de danse.

Un Hastur vêtu de bleu et d'argent s'approcha pour solliciter une danse de la mariée. Et, voyant avec quelle amabilité elle refusait, Bard commença à comprendre pourquoi Geremy avait choisi cette petite femme, noire et rabougrie. Elle avait le charme et la grâce d'une

reine ; et, malgré ses traits tout à fait ordinaires, elle serait un ornement pour n'importe quelle cour.

— Mais vous ne pouvez pas faire cela ! protesta l'homme. Danser avec la mariée est un puissant porte-bonheur pour tout homme qui désire se marier dans l'année ! Comment pouvez-vous avoir le cœur de nous refuser cela, *domna* ?

Ginevra riposta avec esprit :

— Eh bien, je danserai avec celles de mes femmes qui sont célibataires ; cela *les* aidera à trouver un mari, et, puisqu'il faut être deux pour se marier, cela aidera aussi les jeunes gens à trouver une épouse !

Elle fit un signe aux musiciens, qui attaquèrent une ronde. Prenant Melisendra par la main, Ginevra l'entraîna sur la piste, et beaucoup de femmes et de jeunes filles, trop jeunes pour danser avec des étrangers, ou dont les maris étaient retenus ailleurs, les suivirent. Bard regarda Melisendra, vêtue de vert, exécuter les figures de la danse. Où était Melora en ce moment ? se demanda-t-il. Pourquoi ce souvenir le hantait-il à ce point ? L'idée lui traversa l'esprit – et il savait que c'était là pure folie – que, s'il était lié à Melora, ils parleraient ensemble, en amis, comme Geremy et Ginevra. Il revit Ginevra pressant la main de Geremy contre sa joue. Aucune femme ne s'était jamais comportée ainsi avec lui, et pourtant il lui semblait que Melora le pourrait.

Sottise ; il ne pouvait pas épouser Melora ; elle n'était pas assez bien née, et de toute façon elle était consacrée à une Tour. Ce n'était pas ainsi qu'on faisait les mariages. À part lui, il avait critiqué Geremy d'épouser Ginevra, qui, malgré son antique famille et sa grâce, était d'un rang considérablement inférieur au sien. Seul un imbécile pouvait épouser une femme qui ne lui apportait ni riche dot ni alliance puissante. Il ne pouvait, par exemple, se résigner à épouser Melisendra ; c'était la fille d'un humble *laranzu*... Pourtant, qu'avait dit Geremy sur les Hastur et les cheveux roux ? Melisendra pouvait ne pas être de si basse naissance, après tout...

— Je croyais que nous aurions bientôt l'honneur de danser à *tes* noces, Bard, dit Geremy. Tu n'as pas pu persuader Carlina de renoncer à l'hospitalité de la Sororité d'Avarra ?

— Je n'ai pas eu l'occasion de lui parler. Les rives du Lac du Silence sont gardées par la sorcellerie. Il faudrait un régiment de *leroni* pour briser ces sortilèges ! Mais n'oublie pas ce que je te dis : ce n'est que partie remise !

Geremy fit un geste exprimant une pieuse horreur.

— Et tu ne crains pas le courroux d'Avarra ?

— Je ne crains aucun groupe d'idioties qui s'imaginent que leur volonté est la volonté d'une fichue déesse ! gronda Bard.

— Se peut-il que ta fiancée préfère la chasteté et les bonnes œuvres aux joies qui l'attendent quand elle sera mariée avec toi ? Comment peut-elle être si folle ?

Les yeux gris de Geremy brillèrent de malice, et Bard tourna les talons et s'éloigna. Il ne voulait pas embarrasser son père en se querellant lors d'une pareille fête. Il ne voulut pas non plus s'avouer qu'il n'avait aucun désir de se quereller davantage avec Geremy.

Plus tard, alors que les jeunes dansaient, il parla un peu avec son père des mesures qu'il avait prises sur les frontières du Nord.

— Nous avons peu de chances d'être attaqués par Serrais tant que nous avons Dom Eiric en otage, dit-il, mais, nous voyant envahis par les Hastur, ils pourraient bien venir les rejoindre. Il paraît qu'une trêve a été conclue entre Aldaran et Scathfell ; s'ils se liguaient contre nous, nous aurions du mal à les repousser, à cause des nombreuses armées que nous avons immobilisées pour combattre Serrais. Et certains seraient heureux de s'allier avec les Hastur. Si Varzil de Serrais a fait alliance avec Hastur, je crois que nous devrions tenter de gagner les MacAran d'El Haleine à notre cause, pour garder nos frontières méridionales, comme le Marenji nous protège au nord.

— Je ne crois pas que le MacAran ou les gens de Serrais voudraient provoquer la colère des Hastur, dit Dom Rafaël. Il paraît que, du haut de son donjon, le Seigneur Colryn de Syrtis peut voir toutes ses terres, et, si la souris peut narguer le chat depuis son trou, elle fait bien de ne pas s'en vanter ; Dom Colryn, du reste, n'a aucune envie de jouer les souris en face du chat Carolin ! Carolin pourrait le gober sans se mettre une goutte de sang sur les moustaches !

Il fronça les sourcils.

— Et, à moins que nous ne rendions Dom Eiric à Serrais, tous les alliés de Serrais nous attaqueront avant l'hiver. Nous devrions peut-être conclure une trêve avec Dom Eiric pour gagner du temps. C'est du temps qu'il nous faut ! ajouta-t-il, se frappant le genou. Nous serons peut-être contraints aussi de conclure une trêve avec les Hastur.

Bard dit avec dédain :

— J'entrerai en campagne contre les Hastur ! Je n'ai pas peur d'eux ! J'ai tenu Scaravel avec une poignée d'hommes, et je peux en faire autant pour l'Asturias !

— Mais tu es seul de ta valeur, dit Dom Rafaël, et tu ne peux commander qu'une armée. Avec Serrais à l'est, les Hastur à l'ouest, et peut-être tous ceux qui, au-delà de la Kadarin au nord, sont prêts à fondre sur nous, l'Asturias ne pourra pas résister !

— Le Marenji nous assure une certaine protection, dit Bard, car quiconque voudra nous attaquer par là devra combattre pour le traverser ; et nous pourrions peut-être lever des mercenaires dans le Nord, et aussi dans les Villes sèches – ils connaissent ma réputation et

voudront bien combattre sous mes ordres. Nous pouvons peut-être aussi imposer une trêve à Dom Eiric – ses fils sont jeunes et ils devront s'abstenir de faire la guerre pendant un certain temps. Si nous leur imposons une trêve de six mois – et un otage libéré ne peut espérer moins – il ne pourra pas engager une armée contre nous avant le dégel du printemps. Et, d'ici là, nous pouvons avoir des mercenaires, et peut-être même des alliés qui nous permettraient d'attaquer Serrais les premiers et de leur imposer notre suzeraineté. Songes-y, père ! Pense à toutes ces terres de l'Est pacifiées, sans obligation de combats continuels ! J'ai l'impression que nous sommes en guerre avec Serrais depuis ma naissance !

— C'est exact, dit Dom Rafaël, et même depuis bien plus longtemps que ça. Mais la conquête de Serrais ne suffira pas : nous devons encore affronter les Hastur, car le Roi Carolin prétend que toutes ces terres leur appartenaient autrefois...

— Geremy m'a dit à peu près la même chose, mais je n'y ai pas accordé beaucoup d'attention. Pourtant, si c'est aussi l'idée de Carolin, il faudra lui montrer qu'il se trompe.

— Mais il nous faudra prêter des serments et conclure des trêves, dit gravement Dom Rafaël. C'est toujours une question de temps ; car nous ne pouvons pas garder plus longtemps Geremy en otage. Carolin a relevé notre défi, et Varzil de Neskaya est là pour emmener Geremy chez son père. En échange, il nous ramène ton frère Alaric.

— Je ne serai pas fâché de voir partir Geremy, fit Bard, conscient toutefois que son père perdrait ainsi un avantage diplomatique.

Avec un Hastur en otage, il disposait d'un moyen de pression sur les Hastur pour imposer un compromis. Mais le retour d'Alaric compensait cette perte.

— Comment va mon frère ? demanda Bard avec intérêt. Est-il heureux et en bonne santé ? Carolin l'a-t-il bien traité ? Car, lorsque la Reine Ariel a cherché refuge chez lui, il est passé des mains de la reine dans celles de Carolin, sans aucun doute.

— Je ne l'ai pas encore vu, dit Dom Rafaël d'un ton grave. Il est toujours avec Varzil. L'échange officiel aura lieu plus tard, car Varzil, à ce que j'ai compris, est porteur d'un message de Carolin, et il a sollicité une audience pour exposer sa mission.

Bard haussa les sourcils. Ainsi, le Gardien de Neskaya s'était rabaisé au rang de laquais des Hastur ? La situation était peut-être pire qu'il ne le pensait : toutes les terres comprises entre les Monts de Kilghard et Thendara se trouvaient-elles déjà sous l'autorité des Hastur ? Le même sort attendait-il l'Asturias au cours des prochaines années ? *Non, il faudra d'abord me passer sur le corps !*

Puis il eut un frisson prémonitoire. Si l'on en venait là, sans aucun doute, on lui passerait sur le corps. Mais c'était le destin de tout

soldat ! Et, quoi qu'il arrive, il n'y échapperait pas !

Puisqu'on leur rendait Alaric, cela donnait au moins à Dom Rafaël prétexte à couronnement ; car Rafaël soutenait qu'il n'était pas roi, mais régent pour le compte d'Alaric. Bard se demandait quelle différence il pouvait y avoir entre un enfant-roi et un autre. Mais Alaric était là, contrairement à Valentine qui avait cherché refuge dans un autre royaume. Puis Bard réalisa qu'il pensait à Alaric tel qu'il l'avait laissé sept ans plus tôt ; un gamin considérant les armes de son frère comme des jouets. Maintenant, Alaric devait avoir quatorze ou quinze ans, et approcher de sa majorité légale. Son fils Erlend avait à peu près l'âge qu'avait Alaric au moment où il l'avait quitté.

Le temps. Le temps était l'ennemi de tout homme. Lui-même avait déjà vécu plus que la plupart de ceux qui gagnaient leur pain comme mercenaires. Mais il ne devait pas perdre de temps pour se marier et engendrer des fils légitimes. Il lui fallait assurer la sécurité du royaume pour son frère, puis trouver un moyen d'attaquer l'Ile du Silence, même s'il avait besoin d'une armée de sorciers pour reprendre Carlina.

Tant quelle vivra, je n'en épouserai pas une autre !

Il se dit alors, pour la première fois, qu'il avait peut-être commis une grosse erreur. Si Carlina ne voulait vraiment pas de lui, il y avait peut-être d'autres femmes qui seraient heureuses de l'épouser. De nouveau, il pensa à Melora... mais non. Carlina était la fille du Roi Ardrin, et sa fiancée officielle. Si elle ne voulait pas de lui, il lui montrerait bientôt où se trouvait son devoir. Aucune femme ne le refuserait une seconde fois !

Rafaël d'Asturias libéra Dom Eiric de Serrais le lendemain matin.

— Mais pourquoi *maintenant*, père ? demanda Bard. Tu aurais certainement pu attendre une décade de plus !

— Question de protocole, répondit sombrement Dom Rafaël. Varzil de Neskaya, qui est un Ridenow, veut l'interroger, mais, par courtoisie, il ne peut le faire tant qu'il n'a pas rempli ici sa mission essentielle, à savoir l'échange des otages. Et il ne peut adresser la parole à mon prisonnier sans mon autorisation.

« Je ferai donc jurer la trêve à Dom Eiric *avant* que Varzil ait la liberté de lui parler. Je ne veux plus de Seigneurs Ridenow concluant des alliances avec les Hastur !

Bard hocha la tête, ruminant ce raisonnement. Une fois que Dom Eiric aurait prêté serment de ne pas se battre contre Rafaël d'Asturias pendant six mois, il ne pourrait plus s'allier légalement avec aucun ennemi des di Asturien. Bard connaissait à fond toutes les tactiques et stratégies militaires, mais la diplomatie était encore nouvelle pour lui. Toutefois, avec les dons diplomatiques de son père et ses propres

talents militaires, peut-être pourraient-ils conserver ce royaume.

Il réalisa qu'il était curieux de rencontrer Varzil, qui s'était allié aux Hastur. Neskaya – quoique se trouvant très en dehors des terres de Serrais proprement dites – était dirigée par des Ridenow depuis plus de deux cents ans. À l'époque, il y avait eu des hostilités prolongées entre les Hastur et les Ridenow, et ils avaient conclu la paix sous le règne d'Allart de Thendara. Les Hastur caressaient-ils l'espoir de revendiquer toutes les terres de Serrais ?

Bard fut convoqué devant le conseil, en qualité de chef militaire suprême de son père ; Melisendra s'y rendit aussi, pour établir le charme de vérité. Lorsqu'elle fit son entrée dans la salle d'audience en tenue officielle de *leronis* – en robe et cape grises dépourvues de tout ornement – Bard réalisa qu'en sa qualité de magicienne de la cour choisie par son père, Melisendra jouissait d'un statut et d'un pouvoir bien supérieurs à sa situation de mère du petit-fils du régent. Cette pensée l'agaça vaguement : il y avait assez de *laranzu'in* ; pourquoi son père, par simple décence, ne choisissait-il pas plutôt l'un d'eux ? Son père essayait-il de placer Melisendra dans une position qui lui permette de narguer son seigneur légitime et le père de son fils ?

Il espérait qu'Alaric avait appris le maniement des armes. Pupille du Roi Ardrin, il devait forcément avoir appris *quelque chose*. Bard lui-même était seul de sa valeur ; mais s'il y avait sur le trône un militaire compétent qui puisse le soutenir – et un roi devait certes être capable, comme Ardrin, de conduire ses hommes à la bataille – cela augurait bien de l'avenir de l'Asturias.

Varzil de Neskaya était petit et frêle. Dans le magnifique vêtement cérémoniel qu'il portait au mariage, il avait paru imposant, mais maintenant, vêtu du vert et or de sa maison, il semblait petit et étroit d'épaules ; il avait un visage émacié d'érudit, et ses mains, nota Bard avec dédain, étaient petites et soignées comme celles d'une femme, sans les cals que provoque le maniement de l'épée et de la dague ; de plus, ses cheveux n'étaient pas usés aux tempes par la visière du casque. Un porteur de sandales, un dandy, et non un homme de guerre. Était-ce là l'ambassadeur d'Hastur ? pensa Bard avec mépris. *Je pourrais le casser en deux d'une chiquenaude !*

Même Geremy, voûté comme il l'était et traînant la patte, était plus grand que Varzil. Geremy, comme toujours, portait une simple robe, sans autre arme qu'une petite dague ornementale à la poignée sertie de pierres de feu. Debout derrière le trône de son père, à la place de l'écuyer, Bard observa la cérémonie du charme de vérité.

— Geremy Hastur, vu que mon fils m'est rendu ce jour, dit Dom Rafaël, vous êtes libre de retourner dans le royaume de votre père, avec votre épouse, qui est ma sujette, votre fils, vos vassaux et tout ce qui vous appartient. De plus, en témoignage de l'estime que mon

épouse a pour la vôtre, si les femmes de Dame Ginevra désirent l'accompagner dans sa nouvelle résidence, elles sont libres de le faire, pourvu qu'elles aient l'autorisation de leurs propres pères.

Geremy s'inclina et prononça un petit discours courtois, remerciant Dom Rafaël et l'assurant de la gratitude qu'il lui conservait pour son hospitalité. L'ironie était assez lourde pour faire trembloter la lumière du charme de vérité sur son visage, mais cela ne valait pas une contestation. De toute façon, pensa Bard avec ironie, les politesses étaient essentiellement des mensonges.

— Geremy, si vous le voulez, vous êtes libre de laisser votre fils en tutelle dans ma maison. Le père de sa mère est l'un de mes loyaux sujets, et je vous donne personnellement l'assurance qu'il sera élevé à tous égards comme mon propre fils et comme le compagnon de mon petit-fils.

Geremy le remercia courtoisement et refusa, arguant que son fils était trop jeune pour être séparé de sa mère, et pas encore sevré, alors que Dame Ginevra s'était mis en tête de le nourrir au sein.

Varzil s'avança.

— Je suis venu, au nom de Carolin, Haut et Puissant Roi de Thendara, tuteur de Valentine di Asturien, roi légitime d'Asturias et seigneur de ce pays, pour rendre Alaric di Asturien, fils du Régent et Gardien d'Asturias, à son père. Alaric... ?

Sa vue coupa le souffle à Bard. De derrière Varzil, un jeune garçon maladif s'avança en boitillant. Sa démarche hésitante et ses épaules inégales en faisaient une affreuse caricature de Geremy. Bard fut incapable de se contenir.

— Père, s'écria-t-il en s'avançant. Leur permettras-tu de se moquer de toi dans ta propre maison ? Regarde ce qu'ils ont fait de mon frère, pour venger Geremy ! Je jure sous le charme de vérité que j'ai blessé Geremy par accident, non à dessein, et Alaric n'a pas mérité cela de Carolin !

Il tira sa dague.

— Maintenant, par tous les dieux, défends-toi, engeance d'Hastur, car tu le paieras de ta vie, et, cette fois, il ne s'agira pas d'un accident ! Je vais faire ce que j'aurais dû faire il y a sept ans...

Il saisit Geremy par l'épaule et le fit pivoter vers lui.

— Tire ta dague, ou je te frappe sur-le-champ !

— *Reculez ! C'est un ordre !*

Varzil n'avait pas parlé fort, mais sa voix obligea Bard à desserrer sa prise et à s'écarter de Geremy, pâle et couvert de sueur. Voilà longtemps qu'il n'avait pas entendu la voix de commandement sortir de la bouche d'un *laranzu* entraîné. La frêle silhouette de Varzil semblait le dominer de haut, menaçante, et la main de Bard, soudain sans force, lâcha la dague.

— Bard di Asturien, dit Varzil, je ne fais pas la guerre aux enfants, et Carolin non plus ; votre accusation est monstrueuse, et je la démentirai à la lumière du charme de vérité. Nous ne vous avons rien dit des maux d'Alaric, de peur que vous n'en veniez à cette conclusion. Nous n'avons aucune part à l'infirmité d'Alaric. Il y a cinq ans, il a contracté la fièvre musculaire qui frappe tant d'enfants dans le district des lacs, et, bien que les guérisseurs de Carolin aient fait de leur mieux et l'aient envoyé à Neskaya dès qu'il a été transportable – s'il n'est pas resté ici après la fuite de la Reine Ariel, c'est qu'il était avec moi à Neskaya –, malgré tous nos efforts, sa jambe s'est desséchée et son dos affaibli. Maintenant, il peut marcher à l'aide d'une simple attelle de jambe, et il a recouvré la parole ; vous pouvez demander à Alaric lui-même s'il a un motif de plainte contre nous.

Bard le considéra, consterné. Ainsi, ce pauvre infirme était le

frère solide et viril qui devait l'aider à conduire ses armées ! Il avait l'impression que les dieux se moquaient de lui.

Dom Rafaël ouvrit les bras. Alaric s'avança en boitillant et embrassa son père.

— Mon cher fils ! dit-il, désolé et atterré.

Consterné, l'enfant regarda alternativement son père et Varzil.

— Cher père, dit-il, mon oncle Ardrin n'est pas responsable de ce qui m'est arrivé, et encore moins le Seigneur Varzil. Quand je suis tombé malade, lui et ses *leroni* m'ont soigné jour et nuit, pendant plusieurs années. Ils ont été si bons pour moi que toi et ma mère n'auriez pu faire davantage.

— Dieux du ciel ! gémit Dom Rafaël. Et Ardrin ne m'a pas prévenu ? Ni Ariel quand elle est partie en exil ?

— On m'avait envoyé à Neskaya des années auparavant, rétorqua Alaric, et comme tu ne venais jamais à la cour, je pensais que tu te souciais peu de mon sort ! Tu n'étais pas impatient de me retrouver au point de me disputer très ardemment à Carolin, ajouta-t-il, d'un ton détaché et ironique, qui convainquit Bard que, si le corps de son frère était infirme, il n'y avait absolument rien à redire à son intelligence. Je savais que tu garderais le trône pour moi, au moins jusqu'à ce que tu m'aies vu. Après cela, je n'étais pas sûr que tu accepterais de payer la rançon.

Dom Rafaël répliqua avec sincérité :

— Tu es mon fils chéri, et je suis heureux de te rendre ce trône que j'ai revendiqué pour toi.

Bard entendit la partie inexprimée de sa pensée, *si tu arrives à le conserver*, et il était sûr qu'Alaric avait entendu également.

Le visage de Varzil était calme et compatissant ; ses yeux s'attardèrent sur Alaric et Dom Rafaël, comme s'ils occupaient toutes ses pensées. Mais Bard savait que Varzil, malgré l'intérêt sincère qu'il portait à Alaric, avait retardé son entrée jusqu'au moment où sa vue produirait le plus de confusion et de consternation. Il voulait montrer à tous, aussi publiquement que possible, que le jeune prétendant au trône d'Asturias n'était qu'un pitoyable petit infirme !

Bard n'était plus que rage et désespoir – était-ce là le jeune et vigoureux guerrier qui marcherait à la bataille à son côté ? Pourtant, son cœur saignait pour le petit frère qu'il avait aimé. Quelle que fût la déception de son père et la sienne, Alaric devait la ressentir encore plus profondément. Il était inexcusable de se servir de ce jeune infirme pour montrer la faiblesse du trône d'Asturias ! En cet instant, s'il n'avait pas eu connaissance de l'immunité diplomatique, il eût étranglé Varzil de ses propres mains – oui, et Geremy avec lui !

Pourtant – pensa-t-il, se réconciliant lentement avec cette nouvelle situation – cela aurait pu être pire. Alaric était infirme, mais

semblait par ailleurs en bonne santé, et il n'y avait certainement rien à redire à son intelligence ! Geremy avait un fils sain et vigoureux ; il n'y avait aucune raison pour qu'Alaric ne pût pas en avoir une douzaine. Après tout, ce ne serait pas le premier infirme à monter sur le trône ; et il avait un frère loyal pour commander ses armées.

Je ne convoite pas le trône, pensa Bard. Je n'ai ni l'esprit ni le talent qu'il faut pour gouverner. Je préfère être le général en chef du roi plutôt que le roi lui-même !

Ses yeux rencontrèrent ceux d'Alaric, et il sourit. Dom Rafaël, lui aussi, s'était ressaisi. Il se leva et déclara :

— Pour preuve que je n'ai régné qu'en qualité de régent, je te cède ce trône, mon fils, en tant que légitime roi d'Asturias. Mon fils et mon seigneur, je te prie de prendre place.

Les joues d'Alaric se colorèrent, mais il avait été bien instruit du protocole. Quand son père mit un genou en terre devant lui en lui offrant son épée, il dit :

— Je te prie de te relever, père, et de reprendre ton épée, pour demeurer régent et gardien de ce royaume jusqu'à ce que je sois en âge de gouverner.

Dom Rafaël se leva et prit place trois pas derrière le trône.

— Mon frère, dit Alaric, regardant Bard, on m'a dit que tu étais le commandant des armées d'Asturias.

Bard fléchit le genou devant le jeune garçon et dit :

— Je suis ici pour te servir, mon frère et mon seigneur.

Alaric sourit, pour la première fois depuis qu'il avait paru derrière Varzil, et ce sourire réchauffa le cœur de Bard comme un rayon de soleil.

— Je ne te demande pas ton épée, mon cher frère. Je te prie de la garder pour la défense du royaume ; puisse-t-elle n'être tirée que contre mes ennemis. Je te nomme premier homme du royaume, après notre père le Seigneur Régent, et je vais réfléchir au moyen de te récompenser.

Bard répondit en quelques mots que la faveur de son frère le récompensait assez. Il détestait ce genre de cérémonie depuis qu'il était arrivé, enfant, à la cour de son oncle. Il reprit sa place, soulagé de ne s'être pas ridiculisé par quelque gaffe.

— Et maintenant, mon cousin Varzil, dit Alaric, je sais que le roi vous a confié une mission diplomatique, que, naturellement, vous n'avez pas voulu révéler à un enfant. Voulez-vous maintenant l'exposer au trône d'Asturias, et à mon père et régent ?

Dom Rafaël se joignit à cette requête :

— Bienvenue à l'ambassade de Carolin, dit-il. Mais serait-il possible de tenir cette conférence dans une pièce plus confortable que cette salle du trône où nous devons tous rester debout et observer

l'étiquette ?

— J'en serai honoré, répondit Varzil. Et je suis prêt à me passer du charme de vérité si vous l'êtes aussi ; les questions à discuter ne concernent pas des faits, mais des attitudes, revendications, opinions et autres considérations. Le charme de vérité ne joue pas lorsqu'il y a simplement différence d'opinion, où chaque côté se croit honnêtement dans le vrai.

Dom Rafaël dit cérémonieusement :

— Cela est vrai. Avec votre accord, mon cousin, nous renverrons la *leronis* et nous reverrons d'ici une heure dans mon salon privé, si c'est assez pour vous. Mon intention est de vous offrir davantage de confort, et non de rabaisser l'importance de votre mission.

— Discrétion et simplicité me conviennent parfaitement, dit Varzil.

Quand l'ambassade d'Hastur se fut temporairement retirée, Dom Rafaël et ses fils s'attardèrent un moment dans la salle du trône.

— Alaric, mon fils, tu n'es pas obligé d'assister à cette conférence si elle doit te fatiguer !

— Père, avec ton accord, j'y assisterai, dit Alaric. Tu es mon régent et mon gardien, et je m'en remettrai à ton jugement jusqu'à ma majorité – et après aussi, sans aucun doute, pendant bien des années. Mais je suis assez grand pour comprendre ces questions, et si je dois gouverner un jour il vaut mieux que je sois au courant de ta politique.

Bard et Dom Rafaël échangèrent des regards approbateurs.

— Alors, restez, je vous en prie, Votre Altesse.

Dom Rafaël employa l'expression cérémonieuse de *va'Altezu*, utilisée uniquement envers un supérieur très proche du trône. Ce faisant, Bard savait que son père reconnaissait son frère comme adulte, bien qu'il n'eût pas tout à fait atteint l'âge de la majorité légale. Physiquement, Alaric n'était peut-être qu'un enfant infirme, mais il ne faisait pas de doute pour eux qu'il fût assez mûr pour prendre sa place d'homme.

Ils se retrouvèrent autour d'une table dans les appartements privés de Dom Rafaël, qui envoya une servante chercher du vin pour tous. Quand elle se fut retirée, Varzil dit :

— Avec votre accord, Dom Rafaël, et le vôtre, Majesté, ajouta-t-il cérémonieusement à l'adresse d'Alaric, d'un ton qui contrastait avec la familiarité affectueuse qu'il lui avait manifestée jusque-là, je vais vous exposer la mission dont m'a chargé le Roi Carolin. J'avais d'abord eu l'intention d'amener une Voix, pour que vous entendiez les paroles mêmes de Carolin. Mais, si vous le voulez bien, nous nous en passerons. Je suis l'ami et l'allié de Carolin ; je suis aussi Gardien de la Tour de Neskaya. Et j'ai signé avec lui, au nom de Neskaya, le Pacte auquel je vous demanderai maintenant d'adhérer. Comme vous le

savez, Neskaya fut détruite par des bombes de feu il y a une génération de cela ; et, quand Carolin Hastur l'a fait reconstruire, nous nous sommes mis d'accord sur le Pacte. Il ne m'a pas demandé de le signer en qualité de seigneur souverain, mais en homme de raison, et j'ai accepté avec joie.

— Quel est ce Pacte dont vous parlez ? demanda Dom Rafaël.

Varzil ne répondit pas directement.

— Les Cent Royaumes sont déchirés tous les ans par des guerres stupides et fratricides ; votre différend avec la Reine Ariel pour le trône d'Asturias n'en est qu'un parmi beaucoup d'autres. Le Roi Carolin de Thendara est prêt à reconnaître la maison de Rafaël di Asturien comme gardienne légitime de ce royaume, et la Reine Ariel se déclare prête à renoncer à tous ses droits sur le trône de même qu'à ceux de son fils, si vous signez le Pacte.

— Je reconnais la générosité de cette concession, dit Dom Rafaël, mais je ne désire pas conclure le même marché que Durraman quand il acheta son âne. Je dois connaître la nature précise de ce Pacte, mon cousin, avant d'y adhérer.

— Le Pacte stipule que nous n'utiliserons pour nous battre aucune arme de sorcellerie, dit Varzil. La guerre est peut-être inévitable entre les hommes ; j'avoue que je ne le sais pas. Carolin et moi, nous travaillons en vue du jour où tout ce pays sera uni dans la paix. En attendant, je vous demande de vous joindre à nous en prêtant serment, solennellement, de livrer bataille avec des soldats qui risquent leur vie dans la bataille, et non avec des armes de lâches qui condamnent femmes et enfants à la sorcellerie et au chaos, qui incendient les forêts et ravagent les villes et les cultures. Nous vous demandons de proscrire, à l'intérieur de votre royaume, toutes les armes dont la portée dépasse celle du bras de celui qui l'utilise, pour que tout combat demeure égal et honorable, et ne mette pas la vie de l'innocent en danger par des armes mauvaises qui frappent de loin.

— Vous n'êtes pas sérieux ! dit Rafaël, incrédule. Quelle folie est-ce là ? Devrons-nous aller à la guerre uniquement avec des épéistes, alors que nos ennemis feront pleuvoir sur nous flèches et feuglu, bombes et sortilèges ? Dom Varzil, j'hésite à vous croire fou, mais croyez-vous que la guerre soit une partie de *castles*, jouée par des femmes et des enfants avec des gâteaux et des piécettes pour enjeu ? Croyez-vous vraiment qu'un homme sensé peut écouter sérieusement votre proposition ?

Le beau visage de Varzil était empreint d'un sérieux absolu.

— Je vous en donne ma parole, en toute honnêteté. Tout ce que je dis est vrai, et beaucoup de petits royaumes ont déjà signé le Pacte avec le Roi Carolin et les Hastur. Les armes de lâches et la guerre au *laran* seront complètement prosrites. Nous ne pouvons empêcher la

guerre, du moins pas dans l'état présent de notre monde. Mais nous pouvons lui imposer des limites, l'empêcher de détruire les champs et les forêts, interdire l'usage de ces armes maléfiques qui ont ravagé Hali il y a neuf ans, et où des enfants sont morts, le corps enflé et le sang mué en eau, parce qu'ils avaient joué dans des forêts où les feuillages avaient été détruits par la poudre brûle-moelles... Là-bas, toutes les terres demeurent contaminées, Dom Rafaël, et le seront peut-être encore au temps des petits-fils d'Alaric ! La guerre est une compétition, Dom Rafaël, et pourrait effectivement se régler par un jet de dés ou une partie de *castles*. Les règles de la guerre ne sont pas décrétées par les dieux, de sorte que nous devrions adopter des armes de plus en plus puissantes qui finiraient par nous détruire tous, vainqueurs et vaincus. Pour prévenir cela, pour quoi ne pas nous limiter à ces armes que nous pouvons tous utiliser honorablement ?

— Quant à cela, dit Dom Rafaël, mes sujets n'y consentiront jamais. Je ne suis pas un tyran, et ne veux pas, en leur enlevant leurs armes, les laisser sans défense contre les gens sans scrupules qui refuseront toujours de renoncer à *leurs* propres armes. Quand je serai certain que tous nos ennemis l'auront fait, peut-être... mais j'en doute.

— Bard di Asturien, dit Varzil, se tournant vers lui, vous êtes un soldat ; la plupart des soldats sont des hommes de raison. Vous commandez les armées de votre père. Ne verriez-vous pas d'un bon œil la proscription de ces armes atroces ? N'avez-vous jamais vu un village brûlé par le feuglu, ou des petits enfants mourant de la poudre brûle-moelles ?

Bard sentit son cœur se serrer, au souvenir d'un tel village près de Scaravel, avec les cris et les hurlements incessants des enfants brûlés par le feuglu. Ils semblaient avoir hurlé pendant des jours, jusqu'à ce qu'ils meurent, l'un après l'autre, jusqu'au dernier. Ensuite, le silence, plus terrible encore, comme s'il entendait leurs cris quelque part dans sa tête... Lui-même ne voulait pas se servir du feuglu ; mais pourquoi Varzil lui posait-il la question, à lui ? Il n'était qu'un soldat, le général de son père dont il devait suivre les ordres.

— Dom Varzil, dit-il, je serais heureux de combattre uniquement avec l'épée et le bouclier, si l'on pouvait convaincre les autres d'en faire autant. Mais je suis un soldat, et mon métier est de gagner des batailles. Or, je ne peux l'emporter avec des hommes armés d'épées, contre une armée utilisant le feuglu, qui lâche des démons pour terrifier mes hommes, ou qui soulève le vent, l'eau et la tempête et provoque des tremblements de terre contre moi.

— Cela ne vous serait pas demandé, dit Varzil. Mais accepteriez-vous de ne pas vous servir le premier du *laran* si on ne l'utilise pas contre vous, et, surtout, de ne pas y recourir contre les non-combattants ?

Bard ouvrait la bouche pour dire que cela lui paraissait raisonnable, mais Dom Rafaël intervint avec colère.

— Non ! La guerre n'est pas un jeu !

Varzil dit avec dédain :

— Si ce n'est pas un jeu, qu'est-ce donc ? C'est un jeu, en tout cas, pour ceux qui la font afin d'imposer leurs propres règles !

Dom Rafaël répondit avec un rictus méprisant :

— Alors, pourquoi ne pas pousser ce raisonnement jusqu'à ses conclusions logiques ? Régions tous nos différends par une partie de football – ou de saute-mouton ! Envoyons nos vieillards mettre fin à nos guerres par une partie d'échecs, ou nos fillettes sauter à la corde pour trancher nos disputes !

— Bien des guerres pourraient être évitées par des discussions raisonnables entre hommes raisonnables. Et dans les cas où la raison ne prévaut pas, les différends pourraient en effet se régler par une partie de ballon, plutôt que par ces campagnes interminables ; elles prouvent simplement que les dieux aiment ceux qui possèdent les meilleurs soldats, dit Varzil avec une profonde amertume.

— Vous parlez en couard, dit Dom Rafaël. La guerre inquiète les pusillanimes. Pourtant les faits sont là, et, puisque les hommes ne sont pas raisonnables – et pourquoi devraient-ils préférer leur raison à leurs désirs ? –, tout se règle en fin de compte en faveur de celui qui peut imposer sa solution parce qu'il est le plus fort. Toute l'histoire nous enseigne qu'on ne peut pas changer la nature humaine. Si un homme n'est pas satisfait de la solution proposée – quelque juste et raisonnable qu'elle paraisse à d'autres – il combattrait pour imposer la sienne. Sinon, nous naîtrions tous sans mains ou sans bras, ou sans l'intelligence des armes. Seul un couard peut prétendre le contraire ; mais de tels propos ne m'étonnent pas dans la bouche d'un porteur de sandales, d'un *laranzu*.

— Les insultes ne cassent ni bras ni jambes, seigneur. Je ne crains pas le nom de couard au point de faire la guerre pour m'en laver, comme les écoliers qui se battent parce qu'on les a traités de *fils de catin* ou *d'enfant-aux-six-pères* ! Dois-je comprendre qu'en cas d'attaque par des soldats armés de seules épées, vous les brûleriez par le feu ?

— Oui, naturellement, si j'en ai. Je ne fabrique pas cette arme maléfique, mais, si d'autres l'utilisent, il faut bien que je la possède, et je dois m'en servir avant qu'on ne l'emploie contre moi. Croyez-vous vraiment que qui que ce soit respectera ce Pacte, à moins d'être déjà assuré de la victoire ?

— Et vous combattriez ainsi, tout en sachant que vos propres terres seraient contaminées par la poudre brûle-moelles, ou par ce nouveau poison qui provoque des bubons noirs chez tout homme,

femme ou enfant, si bien qu'on l'a baptisé la maladie du masque ? J'avais toujours pensé que vous étiez un homme raisonnable et compatissant !

— Je le suis, dit Dom Rafaël. Mais pas au point de déposer les armes et de me résigner à livrer mon pays et mon peuple, pour vivre en esclave d'un autre État ! Pour moi, tout ce qui peut me valoir une victoire rapide et décisive est une arme raisonnable et compatissante. Une guerre qui se fait uniquement par l'épée – comme un tournoi – peut traîner pendant des années – j'ai passé la plus grande partie de ma vie à combattre Serrais – alors que tout homme sensé réfléchira à deux fois avant de m'attaquer, étant donné les armes que je peux aligner contre lui. Non, Dom Varzil, vos paroles paraissent raisonnables en surface, mais la déraison les mine en profondeur ; votre genre de guerre plairait trop aux hommes, qui la prolongeraient comme un jeu, sachant qu'ils ne risquent rien de grave. Vous pouvez rentrer dire au Roi Carolin que je méprise ce Pacte, et ne l'observerai jamais. S'il décide de marcher contre moi, il me trouvera prêt à l'accueillir avec toutes les armes que mes *leroni* pourront inventer, et tant pis pour lui s'il choisit de venir avec des soldats armés seulement d'épées et de boucliers ; il peut même les armer de balles de tennis, ce qui rendrait encore ma tâche plus facile ; ou leur demander de se rendre sans combattre. Ce Pacte infantile, c'est tout ce que vous aviez à discuter avec moi, Dom Varzil ?

— Non, dit Varzil.

— Alors, de quoi s'agit-il ? Je ne désire pas la guerre avec les Hastur. Je préférerais une trêve.

— Moi aussi, de même que le Roi Carolin, dit Varzil. Il m'a mandé ici avec pouvoir de recevoir votre serment de vous abstenir de toutes hostilités contre nous. Vous êtes un homme raisonnable, dites-vous ; alors, pourquoi ce pays devrait-il être déchiré par des guerres incessantes ?

— Je n'ai aucun désir de combattre, dit Dom Rafaël, mais je ne livrerai pas aux Hastur un pays sur lequel les di Asturien règnent depuis des temps immémoriaux.

— C'est inexact, dit Varzil. Les archives écrites conservées à Nevarsin et Hali – sans doute plus dignes de confiance que les légendes patriotiques et les contes populaires que vous utilisez pour galvaniser vos hommes – vous prouveront que les Hastur régnaient sur ce pays il y a moins de deux cents ans. Mais, après une invasion d'hommes-chats, le Seigneur Hastur a confié aux di Asturien la mission de gouverner ce pays, sans plus. Maintenant, toutes ces terres se sont morcelées en petits royaumes, dont chacun revendique un droit immémorial à la souveraineté et à l'indépendance. Et c'est le chaos. Pourquoi ne pas retrouver la paix ?

— La paix ? La tyrannie, voulez-vous dire, s'écria Dom Rafaël. Pourquoi le peuple libre d'Asturias devrait-il courber la tête devant les Hastur ?

— Si l'on va par là, pourquoi devrait-il la courber devant les di Asturien ? Le prix à payer pour la paix, c'est la renonciation à certaines coutumes locales. Supposez que chacun de vos fermiers veuille être un homme libre, et ait le droit absolu d'édicter ses propres règles, refusant à tout autre le droit de traverser ses terres sans payer un tribut, et se gouvernant uniquement selon ses caprices ?

— Ça, dit Dom Rafaël, ce serait de la folie.

— Alors pourquoi n'est-ce pas de la folie d'affirmer qu'El Haleine, le Marenji et l'Asturias sont des royaumes indépendants, chacun avec son roi et son gouvernement séparés des autres ? Pourquoi ne pas faire la paix sous l'égide des fils d'Hastur, et retrouver la liberté de voyager et commercer sans avoir recours, partout, aux hommes d'armes ? Vous serez toujours libres dans votre royaume, et vous engagerez simplement à ne pas vous mêler des affaires d'un autre royaume indépendant, en coopérant avec les autres souverains en amis et en égaux...

Rafaël di Asturien secoua la tête.

— Mes ancêtres ont conquis ce pays. Valentine, fils d'Ardrin, a renoncé à ses droits en s'enfuyant avec sa mère à la cour du Roi Carolin. Mais je veux le conserver pour mes fils, et, si les Hastur le convoient, il faudra qu'ils viennent le prendre, s'ils le peuvent.

Il parlait avec panache, mais Bard savait que son père pensait à la conversation qu'ils avaient eue le soir du mariage de Geremy.

Serrais à l'est, Aldaran et Scathfell au nord, Hastur à l'ouest, avec tous leurs alliés, plus sans aucun doute, un jour, les gens des Plaines de Valeron au sud.

— Ainsi donc, dit Varzil, vous ne jurerez pas allégeance à Hastur, bien qu'il vous demande seulement l'engagement de ne pas porter les armes contre Hali ou Carcosa, le Château Hastur ou Neskaya, qui est sous sa protection ?

— Le trône d'Asturias, dit Dom Rafaël, n'est pas vassal des Hastur. Et c'est mon dernier mot sur la question. Je n'ai pas l'intention d'attaquer Hastur, mais il ne doit pas chercher à gouverner ici.

— Alaric, dit Varzil, vous êtes seigneur d'Asturias. Vous n'êtes pas encore en âge de signer des pactes, mais je vous demande néanmoins, par amitié pour vos parents, de faire entendre raison à votre père en cette affaire.

— Mon fils n'est plus votre prisonnier, Dom Varzil, dit Rafaël, avançant un menton belliqueux. Je ne sais pas jusqu'où vous lui avez enseigné à trahir son peuple, mais...

— Père, c'est injuste, protesta Alaric. Je te demande de ne pas te

quereller avec mon cousin Varzil !

— Dans ton intérêt, mon fils, je garderai mon calme. Mais je vous en prie, Dom Varzil, ne parlez plus de livrer le trône d'Asturias aux Hastur !

— En ce moment même, dit Varzil, vous projetez de faire la guerre à des voisins pacifiques – pas à des envahisseurs ! Je sais ce que vous avez fait au Marenji. Je sais aussi que vous avez l'intention d'attaquer Serrais au printemps ; et que vous voulez fortifier les terres bordant la Kadarin...

— Que vous importe ? demanda Bard avec une froide hostilité. Les terres bordant la Kadarin n'appartiennent pas aux Hastur, que je sache !

— Et elles n'appartiennent pas non plus à l'Asturias, dit Varzil. Carolin a juré de les protéger contre les attaques de petits royaumes amateurs de conquêtes ! Faites ce que vous voulez à l'intérieur de vos frontières ; mais, je vous en avertis, à moins que vous ne soyez prêts à combattre tous ceux qui ont juré allégeance à Hastur et au Pacte, ne les attaquez pas !

— Dois-je comprendre que vous me menacez ?

— Oui, dit Varzil, bien contre mon gré. Je demande, en qualité d'envoyé d'Hastur, que vous et vos deux fils prêtiez serment de ne pas attaquer les pays qui ont adhéré à ce Pacte en égaux. Dans le cas contraire, nous lèverons une armée dans les quarante jours, prendrons le royaume d'Asturias et choisirons parmi les *com'ii* un homme qui le gouvernera au nom d'Hastur.

À ces mots, Bard sentit le cœur lui manquer. Ils n'étaient pas en mesure de faire la guerre aux Hastur ; pas avec la population qui se soulevait au-delà de la Kadarin, pas avec Serrais à l'est ! Et si les Hastur les attaquaient *maintenant*, l'Asturias ne pourrait pas résister.

Dom Rafaël serra les poings avec rage.

— Quel serment exigez-vous de nous ?

— Je vous demande devant Geremy Hastur, représentant son père Carolin, de prêter un serment de parent, qui ne devra pas être rompu sans avertissement avant six mois, et qui vous engage à n'attaquer aucun pays sous la protection d'Hastur ; en retour, vous profiterez de la paix qui règne sous l'Alliance.

Il utilisa le mot *comyn* dans un sens nouveau.

— Acceptez-vous de jurer ?

Il y eut un long silence. Mais les di Asturien n'étaient pas en position de force, et ils le savaient. Ils n'avaient d'autre choix que de prêter serment. Ils furent reconnaissants à Alaric d'intervenir, ce qui leur évita de perdre la face.

— Dom Varzil, dit Alaric, je prêterai le serment de parent, mais je ne jurerai pas allégeance à votre Alliance. Cela suffira-t-il ? Je jure de

ne pas partir en guerre contre Carolin de Thendara sans lui donner un avertissement de six mois. Mais, ajouta-t-il, serrant les mâchoires, ce serment n'est valable qu'aussi longtemps que mon cousin Carolin de Thendara me laissera en possession du trône d'Asturias ; s'il devait marcher contre le trône, mon serment deviendrait caduc le jour même et je le considérerais comme mon ennemi !

— J'accepte ton serment, mon cousin, dit Geremy. Je jure que Carolin l'honorera. Mais comment contraindras-tu ton père et ton frère à le respecter ? Tu n'as pas encore atteint la majorité légale, et ils sont les puissances qui assurent ton trône.

— Par les dieux et par l'honneur de notre famille, Bard, mon frère, respecteras-tu mon serment ?

Bard répondit :

— Sous la forme où il a été énoncé, mon frère, je le respecterai.

Il saisit la poignée de son épée et ajouta :

— Que les dieux m'ôtent mon épée et mon cœur si je trahis notre honneur.

— Et moi, dit Dom Rafaël, pinçant les lèvres et refermant les doigts sur sa dague, je jure sur l'honneur d'Asturias, que personne ne peut contester.

Non, pensait Bard, tandis que Geremy et Varzil prenaient congé avec d'interminables formalités, ils n'avaient pas le choix, pas avec un enfant infirme sur le trône, au lieu du jeune guerrier vigoureux qu'ils attendaient. Il leur fallait du temps, et ce serment n'était qu'un moyen d'en gagner. L'ambassade de Hastur s'en alla, on emmena Alaric, mortellement pâle de fatigue, et alors, renonçant à son masque de calme, Dom Rafaël explosa.

— Mon fils ! C'est mon fils, je l'aime, je l'honore, mais, par l'enfer, Bard, est-il capable de régner à une époque comme la nôtre ? Ah, si les dieux avaient permis que *ta* mère soit mon épouse légitime !

— Père, dit Bard d'un ton apaisant, seules ses jambes sont infirmes. Son esprit et son intelligence sont intacts. Je suis un soldat, pas un homme d'État. Alaric fera un meilleur roi que moi !

— Mais tout le monde te respecte, on t'appelle le Loup et le commandant ; agiront-ils de même envers mon pauvre petit infirme ?

— Si je suis derrière son trône, oui, dit Bard.

— Alors, Alaric sera béni dans son frère ! Il est bien vrai, le vieux dicton qui dit : *Nu est le dos sans frère...* Mais, tu es seul de ta valeur, et tu viens de prêter serment à Hastur, ce qui te lie les mains. Si nous avions le temps, ou si Alaric était sain et vigoureux...

— Si la Reine Lorimel avait porté des culottes au lieu de porter des jupes, elle aurait été roi et Thendara ne serait jamais tombée, dit sèchement Bard. Laissons les *si* et les *si les dieux avaient voulu* et toutes les sottises semblables. Il faut tailler la cape dans l'étoffe que nous

avons ! Les dieux me sont témoins que j'aime mon frère, et que j'avais envie de pleurer comme le bébé de Geremy en le voyant voûté et tordu comme il l'est. Mais ce qui est fait est fait ; le monde va comme il veut. Je ne suis qu'un frère.

— C'est une chance pour les Hastur que tu n'aies pas un jumeau, dit Dom Rafaël, avec un rire désespéré. Car, avec deux généraux comme toi, mon cher fils, je pourrais conquérir les Cent Royaumes.

Puis il s'interrompit brusquement. Son rire s'arrêta net, et il regarda Bard avec une telle intensité que ce dernier se demanda si le choc de la maladie d'Alaric ne lui avait pas dérangé le cerveau.

— Deux comme toi, répéta-t-il. Avec deux hommes de ta trempe, Loup, je pourrais conquérir toutes les terres de Dalereuth aux Heller. Bard, suppose que vous soyez deux comme toi, dit-il, en un murmure, suppose que j'aie un autre fils semblable à toi, avec tes dons militaires, ton génie de la stratégie et ton loyalisme inconditionnel – deux comme toi ! Et je sais où en trouver un autre. Pas un autre *comme toi* – un autre *toi* !

CHAPITRE 5

Bard fixa son père, consterné. *Les dieux veuillent*, pensa-t-il, *qu'Alaric soit assez mûr pour gouverner, car notre père a soudain perdu l'esprit !*

Mais Dom Rafaël n'avait pas l'air fou, et sa voix et ses manières demeuraient si naturelles qu'une explication plus rationnelle vint à l'esprit de Bard.

— Tu ne m'en avais pas parlé, mais veux-tu dire que tu as un autre bâtard, qui me ressemble suffisamment pour me remplacer si besoin est ?

Dom Rafaël secoua la tête.

— Non. Et je sais bien que mes paroles semblent délirantes. Alors, inutile de me ménager, mon cher fils ; je ne vais pas me mettre à divaguer comme une femme enceinte dans le Vent fantôme, ni à chasser des papillons dans la neige. Ce que je vais te proposer maintenant est très étrange et...

Il embrassa du regard la salle du trône et termina :

— ... nous ne pouvons pas en parler ici.

Dans les appartements privés de son père, Bard attendit qu'il eût renvoyé les serviteurs, puis leur servit à tous deux une coupe de vin.

— Pas trop, dit-il avec ironie, je ne veux pas que tu me croies ivre, comme tu as pensé tout à l'heure que j'étais fou. J'ai dit, Bard, qu'avec deux hommes comme toi, deux généraux possédant tes dons militaires et ton sens de la stratégie – et cela doit être inné, car tes tuteurs n'ont pas trace de ces dons, et ce n'est certainement pas moi qui te les ai enseignés –, avec deux hommes comme toi, Bard, je pourrais conquérir tous ces royaumes. Si les Cent Royaumes doivent être rassemblés en un royaume unique – et je reconnais que c'est une idée saine, car pourquoi toutes ces terres devraient-elles toujours être déchirées par la guerre –, pourquoi les Hastur devraient-ils en être les suzerains ? Dans ces montagnes, il y avait des di Asturien longtemps avant que le Seigneur de Carcosa donne sa fille en mariage à un

Hastur. Il y a du *laran* dans notre lignée aussi, mais c'est le *laran* de l'humanité, de vrais hommes, et non pas du peuple des *chieri*, les Hastur sont des *chieri*, ou ont du sang des *chieri*, ainsi qu'on le voit quand on compte leurs doigts, et beaucoup d'entre eux naissent encore *emmasca*, ni hommes ni femmes ; ce fut le cas de Félix de Thendara il y a quelques siècles, ce qui a mis un terme à *cette* dynastie.

— Il n'est personne dans nos montagnes qui n'ait pas un peu de sang *chieri*, père.

— Mais seuls les Hastur ont cherché à transmettre ce sang dans leur lignée avec leur programme de reproduction, dit Dom Rafaël. Bien des membres des plus anciennes familles – Hastur, Aillard, Ardaïs, et même les Aldaran et les Serrais – portent dans leur sang et dans leur héritage tant de choses étranges que les vrais hommes ont un peu peur d'eux ! Certains enfants naissent avec le don de tuer par la pensée, ou de voir dans l'avenir comme si le temps s'écoulait dans les deux sens, ou de provoquer des incendies, ou de faire monter le niveau des rivières... Il y a deux sortes de *laran* ; celui que possèdent et peuvent utiliser tous les hommes, aidés d'une pierre-étoile, et le *laran* maléfique que détiennent les Hastur. Notre lignée n'en est pas tout à fait exempte, et, quand tu as eu ce fils roux de la *leronis* de ta mère, tu as ramené le *laran* des Hastur dans notre lignée. Mais ce qui est fait est fait, et Erlend nous sera peut-être utile un jour. As-tu mis à nouveau cette fille enceinte ? Pourquoi pas ?

Mais il n'attendit pas la réponse et poursuivit :

— Je suis sûr que tu comprends pourquoi je n'ai aucun désir d'être gouverné par les Hastur ; ils sont remplis de sang *chieri* et leurs Dons ne sont pas dilués par le sang de l'humanité normale, mais fixés dans leur lignage par leur programme de reproduction. L'humanité doit être gouvernée par des hommes, et non par des sorciers !

— Mais pourquoi me dire cela maintenant ? dit Bard. Veux-tu dire que, quand Erlend sera grand, il sera assez proche de leur race pour se réclamer de leur lignée ?

Il avait parlé d'un ton sarcastique, et son père ne prit pas la peine de lui répondre.

— Ce que tu ignores, reprit Dom Rafaël, c'est que j'ai étudié les arts du *laran* quand j'étais jeune. Comme tu le sais, je n'ai pas été élevé pour régner, car Ardrin était l'aîné, mais je ne possédais pas non plus la forteresse des di Asturien, car il y avait trois autres frères entre nous, aussi ai-je eu le loisir d'étudier et d'apprendre. J'étais *laranzu*, j'ai passé quelque temps à la Tour de Dalereuth et j'ai appris leurs techniques.

Bard savait que son père portait une pierre-étoile, mais cela n'était pas rare, et tous ceux qui en portaient une n'étaient pas versés dans les arts du *laran*. Mais il ne savait pas qu'il avait séjourné dans

une Tour.

— Tu dois savoir qu'il existe une loi pour l'utilisation des pierres-étoiles, dit Dom Rafaël. Je ne sais pas qui l'a formulée, ni pourquoi il doit en être ainsi, mais c'est un fait. Elle stipule que, dans l'univers, toute chose, sauf les pierres-étoiles, possède une copie exacte. Rien n'est unique, sauf une pierre-étoile, qui n'a pas de copie. Mais toute autre chose – *tout*, les lapins cornus des forêts, les arbres et les fleurs, les pierres dans les champs –, tout a une copie exacte, et tout être humain lui aussi a un double exact quelque part, qui lui ressemble plus qu'un jumeau. Ainsi, je sais que tu as un double exact quelque part, Bard. Peut-être vit-il dans les Villes sèches, dans les terres inconnues qui s'étendent au-delà du Mur Autour du Monde, ou au-delà du gouffre infranchissable de la Mer de Dalereuth qui mène à la Mer inconnue. Et il te ressemble plus que ne te ressemblerait un jumeau – même s'il vit très loin des Cent Royaumes. J'espère que ce n'est pas le cas, et qu'il se trouve dans les Monts de Kilghard ; sinon, il serait trop difficile de lui enseigner notre langue et nos manières. Mais, où qu'il soit, il aura le *laran*, même s'il n'a jamais appris à s'en servir ; et il aura ton génie militaire, même s'il ne sait pas l'employer ; et il te ressemblera tellement que ta propre mère, si elle vivait encore, ne pourrait vous distinguer. Comprends-tu maintenant, mon cher fils, pourquoi il serait bon de le trouver ?

Bard fronça les sourcils.

— Je commence à voir...

— Autre chose : ton double *n'aurait pas* prêté serment à Hastur, et ne serait pas lié à lui. Tu comprends ?

Bard comprenait. Il comprenait même très bien.

— Mais où trouverons-nous ce double de moi-même ?

— Je t'ai dit que j'avais étudié les arts du *laran*, dit Dom Rafaël, et je sais où trouver un écran, réseau de pierres-étoiles construit pour trouver ces doubles. Quand j'étais jeune, nous pouvions, même si c'était difficile, faire passer hommes, femmes ou autres *leroni* d'un écran à un autre. Si nous avons une série de doubles dans l'écran, nous pouvons amener à nous ton double, où qu'il se trouve.

— Mais, quand nous l'aurons trouvé, comment savoir s'il acceptera de nous aider ? dit Bard.

— Il ne peut s'empêcher d'être ce qu'il est, dit Dom Rafaël. S'il était déjà un grand général, nous le connaîtrions. C'est peut-être un de mes bâtards, ou un bâtard d'Ardrin, qui vit dans la pauvreté, sans aucune connaissances militaires. Mais, quand nous lui donnerons l'occasion de posséder puissance et gloire – sans parler de l'exercice du génie militaire que, s'il est ton double, il possédera, ne serait-ce qu'à l'état potentiel –, il nous sera reconnaissant et acceptera de servir nos desseins. Parce que, Bard, étant ton double, il sera ambitieux comme

toi !

Trois jours plus tard, Alaric-Rafaël, héritier d'Asturias, fut solennellement couronné sous la régence de son père. Bard répéta en public le serment qu'il avait prêté à son frère, et Alaric lui offrit une magnifique épée de famille – Bard savait que son père la conservait depuis des années, dans l'espoir que son seul fils légitime pourrait la porter à la bataille. Mais il était clair que le Roi Alaric, qu'il fût bon ou mauvais gouvernant, ne serait jamais un grand guerrier ; Bard accepta donc l'épée des mains de son frère, avec le commandement de toutes ses armées et des armées de tous les États vassaux.

Pour le moment, je suis général d'Asturias et de Marenji, rien de plus. Mais ce n'est qu'un commencement. Le jour viendra où je serai général des Cent Royaumes, et alors tous connaîtront et craindront le Loup d'Asturias !

En qualité de général du Marenji, pensa-t-il, il avait légalement le droit d'aller dans ce pays et de traiter avec ces maudites femmes de l'Ile du Silence !

Je pourrais déclarer que leur rassemblement constitue un crime de lèse-majesté, et leur donner l'ordre de quitter l'île !

Il était sûr qu'actuellement, les gens du Marenji considéreraient cela comme un sacrilège. Mais il demanda à Alaric de lancer une proclamation déclarant que le peuple du Marenji était soupçonné de cacher la femme légitime de Bard di Asturien ; et que toute personne dissimulant le lieu de résidence de Carlina di Asturien serait considérée comme traître et passible de toutes les rigueurs de la loi.

Alaric lança la proclamation, mais, en privé, exprima sa consternation à Bard :

— Pourquoi désires-tu une femme qui ne veut pas de toi ? Tu devrais épouser Melisendra. Elle est très bien, c'est la mère de ton fils, et Erlend devrait être légitimité, car c'est un enfant intelligent et doué de *laran*. Épouse-la, et je te ferai de belles noces.

Bard répondit avec fermeté que son frère et seigneur ne devait pas parler de choses qu'il ne pourrait comprendre avant d'être un homme.

— Eh bien, si j'avais dix ans de plus, j'épouserais moi-même Melisendra, dit Alaric. Je l'aime beaucoup. Elle est très bonne pour moi et ne me donne jamais l'impression que je suis un infirme.

— Encore heureux, gronda Bard. Si elle osait être brutale à ton égard, je lui tordrais le cou, et elle le sait.

— Eh bien, je *suis* un infirme, et dois apprendre à m'en accommoder, dit Alaric. Dame Hastur, la *leronis* qui m'a soigné à Neskaya et m'a réappris à parler, m'a dit que ça n'a pas d'importance que mon corps soit infirme. Geremy est infirme, lui aussi, et pourtant c'est un homme très bien, fort et honorable. Il me sera très difficile de

penser aux Hastur comme à des ennemis, ajouta-t-il avec un soupir. Je trouve la politique difficile à comprendre, Bard. Je voudrais que la paix règne entre tous les peuples : nous pourrions alors être amis avec le Seigneur Varzil, qui a été un père adoptif pour moi. J'ai l'habitude d'être traité comme un infirme, parce que j'en suis un, et que j'ai besoin d'aide pour m'habiller et pour marcher – mais quelqu'un comme Melisendra m'aide à ne pas y prêter attention, parce qu'elle me donne l'impression, même quand elle m'assiste pour lacer la prothèse, que je ne suis pas pire qu'un autre.

— Tu es le roi, dit Bard.

Mais Alaric répondit par un soupir résigné :

— Tu ne comprends *pas du tout* ce que je veux dire, n'est-ce pas, Bard ? Tu es si fort ! Et tu n'as jamais été vraiment malade, ou effrayé : comment pourrais-tu me comprendre ? Sais-tu ce que c'est que d'avoir *vraiment* peur, Bard ? Quand j'ai attrapé cette fièvre, au début, je ne pouvais même pas *respirer*... Geremy et trois guérisseuses d'Ardrin m'ont veillé toute la nuit avec leurs pierres-étoiles, pendant sept jours, simplement pour m'aider à respirer.

Malgré lui, Bard repensa, à la terreur qui l'avait étreint sur les rives du Lac du Silence, lorsque les visages surnaturels dérivèrent autour de lui, liquéfiant ses entrailles... mais il ne voulut pas l'avouer, pas même à son propre frère.

— J'ai eu peur la première fois que j'ai participé à une bataille, dit-il.

Ça, il n'avait pas honte de l'avouer. Alaric soupira avec envie :

— Tu n'étais pas plus âgé que je ne le suis en ce moment, et tu as été nommé porte-drapeau du Roi Ardrin ! Mais c'est différent, Bard ; tu avais une épée, tu pouvais *faire* quelque chose pour maîtriser ta peur, alors que moi – je pouvais seulement rester couché en me demandant si j'allais mourir, et en sachant que je n'y pouvais rien ; j'étais totalement impuissant. Et après, on... on sait toujours que ça peut recommencer, qu'on peut mourir, être détruit. Quel que soit mon courage, je saurai toujours désormais qu'il y a des choses que je ne pourrai pas combattre, dit Alaric. Et avec certaines personnes je ressens, tout le temps, que je suis un pauvre lâche, malade et paralysé. Mais les gens comme Varzil et Melisendra me rappellent que je n'ai pas à ressentir cela, que la vie n'est pas si terrible – tu comprends ce que je veux dire, Bard ? Même un peu ?

Bard regarda son frère et soupira, sachant que le jeune roi le suppliait de lui montrer de la compréhension, et ne sachant pas comment la lui manifester. Il avait connu des soldats comme lui, presque blessés à mort ; et quand ils survivaient, quelque chose s'était produit en eux qu'il ne comprenait pas. C'est ce qui était arrivé à Alaric, mais avant qu'il fût en âge de le comprendre.

— Je crois que tu es trop souvent seul, dit-il, ton imagination travaille trop. Mais je suis content que Melisendra soit gentille avec toi.

Alaric soupira et tendit sa petite menotte pâle à Bard, qui l'engouffra dans son énorme main hâlée. Bard, pensa-t-il, ne le comprenait pas du tout, mais il l'aimait, et c'était aussi bien.

— J'espère que tu retrouveras ta femme, Bard. Ils doivent être bien méchants, ceux qui la retiennent loin de toi.

— Alaric, reprit Bard, père et moi, nous nous absenterons de la cour pendant quelques jours. Avec quelques *leroni*. Dom Jerral pourra te conseiller si besoin est.

— Où allez-vous ?

— Père connaît quelqu'un qui pourrait nous être d'une aide capitale dans le commandement des armées, et nous allons tâcher de le trouver.

— Pourquoi ne pas lui ordonner de venir à la cour, tout simplement ? Le régent a le droit de commander n'importe quoi à tout le monde.

— Nous ne savons pas où il vit, dit Bard. Nous devons le trouver à l'aide du *laran*.

Cela suffisait en guise d'explication, pensa-t-il.

— Dans ce cas, il n'y a rien à faire. Mais, s'il te plaît, laisse Melisendra près de moi.

Bard savait que Melisendra faisait partie des *leroni* les plus compétentes, mais il décida d'accéder à la requête de son frère.

— Si tu veux que Melisendra reste, elle restera, dit-il.

Il pensait devoir en discuter âprement avec son père, mais, à sa grande surprise, Dom Rafaël acquiesça immédiatement.

— De toute façon, je n'avais pas l'intention d'emmener Melisendra. C'est la mère de ton fils.

Bard ne vit pas le rapport, mais ne posa pas de questions. Il lui suffisait que le désir de son frère fût exaucé.

Ils quittèrent le château le soir même et se rendirent dans l'ancienne maison de Bard. Trois *leroni*, deux femmes et un homme, les accompagnaient, et Dom Rafaël les conduisit à une salle que Bard n'avait jamais vue jusque-là, dans une antique tour au sommet d'un escalier partiellement effondré.

— Je ne me suis pas servi de ces appareils depuis des décennies, dit Dom Rafaël, mais l'art du *laran*, une fois appris, ne s'oublie plus.

Se tournant vers les magiciens, il demanda :

— Vous savez de quoi il s'agit ?

L'homme examina l'appareillage, puis, l'air consterné, regarda alternativement ses camarades et Dom Rafaël.

— Je le sais, seigneur. Mais je croyais que l'usage en était proscrit à l'extérieur des Tours.

— En Asturias, il n'y a pas d'autre loi que la mienne ! Savez-vous l'utiliser ?

De nouveau, le *laranzu* regarda les femmes, mal à l'aise.

— Un double selon la Loi de Cherilly ? Je suppose que oui. Mais de quoi, ou de qui ?

— Un double de mon fils ici présent, commandant des armées du Roi Alaric.

L'une des femmes regarda Bard, et il saisit une pensée fugitive et ironique. *Un double du Loup des Kilghard ? Un seul, déjà, me semblait plus qu'assez !* Il supposa que c'était une amie de Melisendra. Mais les *leroni* haussèrent les épaules, barricadant vivement leurs esprits, et dirent :

— Oui, seigneur, si tel est votre désir.

Bard percevait en eux surprise, consternation et répugnance ; mais ils ne protestèrent pas et commencèrent leurs préparatifs, apposant des sceaux sur la salle afin que personne ne puisse entrer et qu'aucun autre *leroni* ne puisse les espionner d'où que ce fût.

Quand tout fut prêt, Dom Rafaël fit signe à Bard de prendre place devant l'écran, sans bouger ni parler. Il obéit, et s'agenouilla en silence. Il était placé de telle sorte qu'il ne voyait ni son père ni les *leroni*, mais il sentait leur présence proche. Bard ne pensait pas détenir beaucoup de *laran*, et le peu qu'il possédait n'avait jamais été correctement entraîné. Il avait toujours, peu ou prou, méprisé l'art de la sorcellerie, le trouvant plutôt bon pour les femmes. Il sentit avec effroi leurs pensées se resserrer autour de lui en un réseau presque tangible. Ils projetaient leurs pensées à l'intérieur de lui, tout au fond de son corps et de son esprit, recherchant l'archétype même de son être ; il se dit qu'ils allaient posséder son âme, l'attachant et l'emprisonnant dans cet écran de verre.

Il ne pouvait bouger ni doigt ni pied. Paralysé, il eut un instant de panique... Non. C'était un usage du *laran* parfaitement légitime, et il n'avait rien à craindre ; son père ferait en sorte que rien ne lui arrive.

Il resta immobile, contemplant son reflet dans la surface vitreuse. Il savait, instinctivement, que ce n'était pas seulement son reflet qu'il voyait dans cet écran multicouches, renforcé à tous les niveaux par des pierres-étoiles qui étaient en résonance avec les pierres-étoiles des *leroni* qui l'entouraient, mais *lui-même*. Il sentait le réseau de leurs pensées étroitement imbriquées se projeter par-dessus des abîmes de vide, cherchant, cherchant quelque chose qui corresponde à cet archétype, qui lui corresponde *exactement*... quelque chose s'en approcha... faillit se faire capturer... Non. Ce n'était pas un double, une simple ressemblance, à quatre-vingt-dix pour cent, peut-être, mais

pas le double exact qui seul pouvait être capturé à l'intérieur de l'écran. Il sentit *l'autre* glisser, s'évanouir, et la quête reprit.

(Très loin, dans les Monts de Kilghard, un homme nommé Gwynn, proscrit et de père inconnu – quoique sa mère lui eût appris qu'il avait été engendré par Ansel, fils d'Ardrin premier d'Asturias, trente ans auparavant – s'éveilla d'un cauchemar dans lequel des visages flottaient autour de lui, tournoyant puis fondant sur lui comme des faucons sur leur proie, et l'un de ces visages était le sien...)

De nouveau, les pensées se projetèrent, cette fois par-delà des abîmes infinis, nuit sans étoiles, gouffre sans fond d'un néant effroyable au-delà de l'espace et du temps, plein de vortex tournoyants. De nouveau, une ombre prit forme derrière le reflet de Bard sur l'écran, miroita faiblement, vacilla, tremblota, se débattant comme pour finir un cauchemar ; quelque part, une étincelle jaillit dans l'esprit de Bard ; moi-même, ou *l'autre* ? Il ne savait pas, ne pouvait pas le deviner. La chose lutta pour se libérer, mais elle demeurait captive, emprisonnée dans le réseau, qui parcourait point par point l'archétype serti dans l'écran... fouillant pour s'assurer que chaque molécule, chaque atome était semblable au modèle, identique...

Allons !

Bard vit dans son esprit avant de voir par ses yeux l'éclair qui illumina la salle, choc fulgurant de *l'autre* arraché à l'ombre de son esprit, l'archétype se dédoublant puis volant en éclats... Flamboiement de terreur en lui ; était-ce sa propre peur ou la terreur de *l'autre*, incroyablement transporté à travers les abîmes de l'espace... Il aperçut fugitivement un grand soleil jaune, des mondes tourbillonnants, des étoiles s'embrasant dans le néant ténébreux, des galaxies tournoyant et dérivant sous le choc... Un éclair fulgura dans son cerveau, et il perdit connaissance.

Il remua faiblement, prenant conscience d'une horrible migraine et de douleurs omniprésentes. Dom Rafaël lui souleva la tête et lui tâta le pouls. Puis il s'éloigna, et Bard, malade et hébété, le suivit des yeux ; les *leroni*, derrière lui, regardaient, l'air hébété eux aussi. Il saisit une pensée émanant de l'un d'eux. *Je n'arrive pas à y croire. C'est moi qui ai fait cela, j'y ai participé, et pourtant je n'arrive toujours pas à y croire...*

Par terre, au pôle opposé du grand écran, gisait le corps nu d'un homme. Et Bard, bien qu'il eût été intellectuellement préparé à ce fait, sentit un accès de terreur lui tordre les entrailles. Car l'homme qui gisait sur le sol, c'était lui-même.

Pas quelqu'un lui ressemblant beaucoup. Pas quelqu'un présentant avec lui une ressemblance familiale, frappante et accidentelle. *Lui-même.*

D'une carrure impressionnante, il avait entre les deux épaules un grain de beauté que Bard n'avait jamais vu que dans un miroir. Il avait les mêmes muscles hypertrophiés au bras droit, celui tenant l'épée, la même touffe de poils roux au creux des reins, le même orteil tordu au pied gauche.

Puis il commença à distinguer les différences. Il avait le même épi au sommet du crâne, mais ses cheveux étaient beaucoup plus courts. Il n'avait pas de cicatrice au genou ; le double ne s'était pas battu à Raven's Glen et n'avait donc pas de trace du coup d'épée que Bard y avait reçu. L'autre n'avait pas non plus de cal épais à l'intérieur du coude, à l'endroit où frottait la courroie du bouclier. Et ces petites différences rendaient la situation encore plus effrayante. L'homme n'était pas simplement un double magique créé d'une façon ou d'une autre par le *laran* et l'écran ; il s'agissait d'un être humain véritable, venu *d'ailleurs*, et qui était néanmoins, précisément et exactement, Bard di Asturien.

Ça ne lui plaisait pas. Et ce qui lui plaisait encore moins, c'était le trouble et la peur que ressentait *l'autre*. Bard, qui pourtant n'avait pas beaucoup de *laran*, *ressentait* toutes ses émotions.

N'en pouvant plus, il se leva et s'approcha de l'homme nu gisant par terre. Il s'agenouilla près de lui et lui souleva la tête.

— Comment ça va ?

Mais il s'arrêta tout de suite, se demandant si *l'autre* comprenait sa langue. Ce serait trop de chance, pensa-t-il, qu'un parent éloigné eût engendré ce double dans les Kilghard. Deux hommes pouvaient-ils vraiment être identiques à ce point sans être apparentés ? La peau de l'étranger semblait plus sombre, comme brûlée par un soleil plus ardent... son esprit conservait des images de galaxies tournoyantes, d'un monde avec une seule lune froide et blanche, et, le plus effrayant, c'est que ces images semblaient appartenir à l'esprit de Bard !

L'étranger parla. Il ne parlait pas la langue de Bard ; mystérieusement, Bard sut que personne dans la salle ne l'avait compris. Mais Bard, lui, savait ce qu'il avait dit, comme s'ils étaient unis par les liens du *laran* les plus forts.

— Pas fort ! Comment tu voudrais que ça aille ? Qu'est-ce qui m'est tombé dessus ? Une tornade ? Sacré nom – tu es *moi* ! Et ce n'est pas possible. Tu n'es pas le diable, par hasard ?

Bard secoua la tête.

— Je n'ai rien à voir avec aucun diable. Pas même avec quelque chose d'approchant.

— Qui es-tu ? Où suis-je ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu le découvriras plus tard, dit Bard.

Puis, le sentant remuer avec impatience, il le contraignit à s'immobiliser.

— Non, ne bouge pas encore. Comment t'appelles-tu ?

— Paul, dit l'homme d'une voix faible. Paul Harrell.

Puis il retomba sur le sol, sans connaissance. Instinctivement, Bard se rapprocha encore pour le soulever, le soutenir. Il appela à l'aide. Le *laranzu* vint examiner l'homme.

— Il n'a rien, dit-il, mais l'énergie dépensée au cours de ce voyage est immense.

Dom Rafaël dit :

— Faites venir le vieux Gwynn pour vous aider à le transporter ; je lui confierais ma vie les yeux fermés, et même plus.

Bard aida le vieux *coridom* à transporter l'étranger dans son ancien appartement, le coucha dans son lit, puis referma la porte à clé – non que ce fût nécessaire ; le *laranzu* les assura qu'il ne se réveillerait pas avant un jour ou même deux.

Quand il revint, Dom Rafaël avait fait passer les *leroni* dans une salle contiguë, où le vieux *coridom* avait déjà disposé sur la table un souper chaud, et du vin en abondance. Bard, saisi d'une curiosité irrépressible à l'égard de l'étranger, essaya de contacter mentalement son père, mais, pour quelque raison étrange, son père s'était complètement fermé à lui.

Pourquoi son père barricadait-il si étroitement son esprit ?

— Nous vous avons préparé à manger et à boire, mes amis. J'ai été *laranzu* autrefois, et je sais la faim et la soif terribles que provoque ce travail. Mangez et buvez. Puis vous pourrez vous reposer aussi longtemps que vous le voudrez dans les chambres que je vous ai fait préparer.

Les trois *leroni* s'approchèrent vivement de la table, et levèrent leurs coupes ensemble. Bard, qui avait soif lui aussi, tendit la main vers une coupe ; mais son père l'en empêcha, en lui saisissant le bras d'une main de fer. À cet instant, l'une des femmes cria, d'un hurlement déchirant, et s'effondra, sans vie. Le *laranzu*, stupéfait, recracha son vin, mais il était déjà trop tard.

Empoisonnés, pensa Bard, avec un frisson de terreur, à l'idée qu'il avait failli boire de ce vin. L'autre *leroni* leva la tête, l'air suppliant, et Bard perçut sa terreur d'une mort certaine ; elle n'avait presque pas bu, et il la vit regarder autour d'elle, cherchant, contre tout espoir, une issue.

Bard hésita, car la femme était jeune et assez séduisante. Sentant sa confusion, elle se jeta à ses pieds.

— Oh, non ! seigneur, ne me tuez pas. Je jure de ne jamais dire un mot...

— Buvez, dit Dom Rafaël, le visage de pierre. Bard, fais-la boire de force.

Le trouble de Bard s'était dissipé. Son père avait raison ; ils ne

pouvaient pas laisser les *leroni* vivre pour raconter les événements de cette nuit. Ils avaient une confiance aveugle dans le vieux Gwynn ; mais une *leronis* dont une autre pouvait lire l'esprit à l'aide de sa pierre-étoile – non, impossible. Personne ne devait savoir qu'il avait un double, c'était le point crucial de leur plan. La femme lui entourait toujours les genoux, terrifiée, balbutiant des supplications. À contrecœur, il se pencha pour accomplir sa tâche, mais, avant qu'il eût pu la toucher, elle se releva d'un bond et s'enfuit. Il soupira, prévoyant une poursuite répugnante, au bout de laquelle il devrait lui trancher la gorge ; mais elle contourna la table en courant, saisit un gobelet et se mit à boire à longs traits. Avant même d'avoir avalé la troisième gorgée, elle émit un étrange petit tousotement, et tomba, sans vie, en travers de la table, bousculant un plateau de pain qui atterrit sur le sol dans un tintement métallique.

Telle était donc la raison pour laquelle son père n'avait pas amené Melisendra !

Dom Rafaël vida par terre le reste de la carafe empoisonnée.

— Il y a une bouteille qui n'est pas trafiquée, dit-il. Je savais que nous en aurions besoin. Mange, Bard. Personne n'a touché au repas, et nous avons du travail devant nous. Même avec l'aide de Gwynn, il nous faudra une nuit entière pour les enterrer tous les trois.

LIVRE TROIS

Le Sombre Jumeau

CHAPITRE 1

S'il est moi, alors, qui suis-je ?

Paul Harrell ne savait pas si cette pensée obsédante était la sienne, ou s'il devait l'attribuer à l'homme debout devant lui. C'était atrocement troublant. Et, en même temps, deux pensées se combattaient en lui : d'une part, *cet homme doit me comprendre* ; et, de l'autre, *je le hais, comment ose-t-il être moi ?* Il avait déjà éprouvé des sentiments ambivalents, mais jamais encore de façon aussi dérangementante.

L'homme qui s'était présenté sous le nom de Bard di Asturien répéta le sien :

— Paul Harrell. Non, ce n'est pas un de nos noms, quoique les Harryls comptent parmi les vassaux les plus fidèles de mon père. C'était trop demander que tu appartiennes à leur clan.

De nouveau, Paul se palpa la tête, découvrant, à sa grande surprise, qu'elle était encore en un seul morceau. Puis il pensa à la façon idéale de vérifier si tout cela n'était qu'un cauchemar né du caisson de stase.

— Où sont les gogues ?

Il sut que l'autre avait compris ce terme argotique – comment diable faisait-il pour lire ainsi dans ses pensées – quand il tendit le bras en disant :

— De l'autre côté du couloir.

Toujours nu, Paul se leva et s'approcha de la porte indiquée. Pas de serrure. Quoi qu'on désirât de lui, il n'était pas prisonnier, et c'était déjà une amélioration. Il se trouvait dans un corridor de pierre, rempli d'un courant d'air glacial, et il avait les pieds gelés. La pièce où il entra était une salle de bains assez bien aménagée, aux appareils étranges. Il ne parvint pas à déterminer de quelle matière ils étaient constitués, mais ce n'était certainement pas de la porcelaine ; pourtant la plomberie était assez facile à comprendre, et il se dit que les humains retrouvaient partout les mêmes solutions. Il y avait de l'eau

chaude – une baignoire encastrée au ras du sol, en fait, rappelant un peu un bain japonais, pleine d'eau fumante ; à sa faible odeur médicinale, il se dit qu'elle devait venir d'une source volcanique proche. Après s'être soulagé, Paul se dit que c'était le test ultime de la réalité. Il attrapa sur un banc une couverture, ou une sorte de tapis doublé de fourrure, et s'en enveloppa.

En rentrant dans la salle, l'autre regarda Paul emmaillotté dans son vêtement improvisé, et dit :

— J'aurais dû y penser. Il y a une robe de lit sur le fauteuil.

Ça ressemblait beaucoup à une robe de chambre à l'ancienne, en plus volumineux, c'était doublé d'un tissu soyeux qui donnait l'impression de la fourrure, et ça se boutonnait jusqu'au cou pour protéger des courants d'air. C'était très chaud ; dans son monde, on aurait pu l'utiliser comme manteau pour aller en Sibérie. Il s'assit sur le lit, ramenant ses pieds nus sous la robe bien chaude.

— Ça fera l'affaire pour commencer. Maintenant, où suis-je, qu'est-ce que cet endroit, et qu'est-ce que j'y fais ? Et, incidemment, qui es-tu ?

Bard répéta son nom et Paul s'essaya à le prononcer tout haut. « Bard di Asturien. » Ce n'était pas si exotique, après tout. Il essayait d'assimiler ce que Bard lui avait dit des Cent Royaumes. Il se demanda quel était le nom du soleil – s'ils appartenaient à une culture pré-spatiale, ils l'appelaient sans doute simplement Le Soleil – car il ne connaissait aucun monde de la Confédération ayant un soleil aussi grand, et aussi rouge. Les très gros soleils rouges n'avaient généralement pas de planètes habitables.

— Et il y a vraiment Cent Royaumes ?

Il pensait à une sorte de Confédération où les rois se rencontraient à intervalles réguliers, comme le Congrès de la Confédération des Mondes qui se réunissait tous les quatre ans. Mais il n'y avait pas cent planètes habitées. Cent rois devaient constituer une drôle d'assemblée, surtout s'ils ne s'entendaient pas mieux que les ambassadeurs de la Confédération ! Et eux n'étaient que quarante-deux !

Bard prit sa question très au sérieux.

— Je m'y connais mieux en stratégie qu'en géographie, dit-il, et je n'ai pas consulté de géographe récemment ; il y a peut-être quelques nouvelles alliances, et, dernièrement, les Hastur ont occupé un ou deux trônes vacants. Nous devons être soixante-quinze ou quatre-vingts, pas plus. Mais Cent Royaumes, c'est un chiffre rond et qui sonne bien au-delà des frontières.

— Et comment m'avez-vous amené ici ? demanda Paul. Aux dernières nouvelles, même en hyper-accélération, ça prenait une éternité pour aller un peu plus loin que la colonie Alpha, et je constate

que ma barbe et mes ongles n'ont pas beaucoup poussé.

Bard fronça les sourcils et dit :

— Je n'ai pas la moindre idée de ce dont tu parles.

Connaît-il une sorcellerie plus puissante que la nôtre ?

Paul entendit parfaitement cette réflexion demeurée informulée en paroles.

— J'en conclus donc que nous sommes en dehors de la Confédération des Mondes.

— Quelle que soit cette Confédération, nous sommes en dehors, dit Bard.

— Et la police terrienne n'a pas de juridiction ici ?

— Certainement pas, quelle qu'elle soit. La seule loi régissant ce royaume est celle de mon père, régent au nom de mon frère Alaric. Pourquoi cette question ? Tu es un fugitif, ou un criminel condamné à mort ?

— Deux fois avant mes dix-huit ans, j'ai été détenu pour rééducation. En ce moment, je suis censément emprisonné et condamné...

Inutile de parler du caisson de stase. À l'évidence, cela n'existait pas ici, et il était inutile de leur donner des idées.

— Ton pays met donc en prison, au lieu de condamner à la mort ou à l'exil ?

Paul acquiesça de la tête.

— Et tu étais... emprisonné ? Alors, comme je t'ai délivré, tu es mon obligé.

— C'est un point de vue discutable, et nous en discuterons plus tard, dit Paul. Comment m'as-tu amené ici ?

Mais les explications – *pierres-étoiles, cercle de magiciens* – n'avaient pas plus de sens pour lui que le caisson de stase n'en aurait eu pour Bard. Tout bien réfléchi, c'était aussi vraisemblable qu'autre chose : il était bel et bien sorti du caisson. Cela avait été souvent tenté, naturellement, mais personne n'avait réussi ; ou, si quelqu'un avait réussi, le gouvernement se gardait de le dire.

— Et les gens qui m'ont amené ici ?

Le visage de Bard s'assombrit.

— Ils ne sont plus en état de commettre des indiscretions.

Paul comprit parfaitement ce que ça voulait dire.

— Dans ta langue, on dirait qu'ils sont en terre, sauf mon père. Tu feras sa connaissance plus tard ; il dort encore. Le travail de cette nuit était... épuisant, pour un homme de son âge.

Paul saisit une image fragmentaire : trois tombes, hâtivement creusées au clair de lune, et soudain son sang se glaça. Ce n'était pas un endroit pour conformistes froussards. Eh bien, c'était le genre d'endroit qu'il avait cherché toute sa vie. Les gens d'ici jouaient selon

des règles qu'il comprenait. Il savait que Bard ne demandait qu'à l'effrayer, et il décida qu'il était temps de montrer à ce soi-disant Loup qu'il ne s'effrayait pas facilement. *Qui a peur du grand méchant loup ? C'est pas moi...*

L'amener ici de cette façon devait être illégal ; sinon, ils n'auraient pas tué tous les témoins ; il avait donc déjà une prise sur Bard et son père.

— Je suppose que vous ne m'avez pas amené ici par amour désintéressé de la connaissance, dit-il, sinon vous le crieriez sur tous les toits au lieu de me cacher ici et de tuer tous ceux qui sont au courant.

Bard eut l'air déconcerté.

— Tu peux lire dans mon esprit ?

— En partie, oui.

Pas autant qu'il aurait voulu le faire croire à Bard. Mais il voulait que Bard reste dans l'expectative à son sujet. Paul savait qu'il avait affaire à un homme qui jouait gros, et sans prendre de gants. Il fallait acquérir sur lui tous les atouts possibles.

En tout cas, Bard n'aurait pas pris toute cette peine pour rien. Paul était sans doute en sécurité jusqu'à ce que Bard lui dise ce qu'il voulait de lui, et, à moins qu'il ne s'agisse de jouer la vedette dans une exécution capitale, ce ne pouvait être pire que le caisson de stase.

— Que veux-tu de moi ? Je n'ai jamais eu de médaille de bonne conduite – pas plus que toi, dit-il, faisant une supposition perspicace.

Bard eut un grand sourire.

— Exact. J'ai été proscrit à dix-sept ans, et mercenaire depuis. Cette année, je suis revenu, et j'ai aidé mon père à revendiquer le trône d'Asturias pour mon frère.

— Pas pour toi ?

— Diable, non. J'ai mieux à faire que de moisir en conseil avec toutes les vieilles barbes du royaume, pour promulguer des lois sur le parcage du bétail, la réparation des routes, et décider si les femmes de la Sororité de l'Épée peuvent partager les veilles de feu avec les hommes !

Décrite ainsi, la royauté parut en effet un peu monotone à Paul.

— Tu es le cadet, et ton frère aîné est le roi ?

— Non, c'est le contraire. Mon jeune frère est le fils légitime. Moi, je suis *nedesto*... davantage qu'un bâtard, mais exclu de la ligne de succession.

— Né du mauvais côté de la couverture, c'est ça ?

Bard eut l'air perplexe, puis pouffa en comprenant l'image.

— Si tu veux. Mais je n'ai pas à me plaindre de mon père ; il m'a élevé dans sa propre maison, et m'a soutenu dans ma querelle avec le vieux roi. Et maintenant, mon frère m'a confié le commandement de

ses armées.

— Alors, que veux-tu de moi ? demanda Paul. Et qu'est-ce que j'ai à gagner ?

— À tout le moins, la liberté, dit Bard. Et si tu me ressembles autant intérieurement qu'extérieurement, c'est très important pour toi. Sinon ? Je ne sais pas. Des femmes, si tu en veux, et je répète que, si tu es comme moi, tu dois en vouloir et en avoir. La richesse, si tu n'es pas trop gourmand. L'aventure. Peut-être l'occasion d'exercer la régence d'un royaume. De toute façon, ce sera une vie plus belle que celle que tu menais en prison. Ce n'est pas un bon début ?

En effet, ça paraissait prometteur. Il lui faudrait garder l'œil sur Bard, mais on ne l'avait pas amené ici pour qu'il pourrisse en prison à la place de son double.

Il percevait dans l'esprit de Bard des images qui l'excitaient déjà. Sapristi, ce monde valait la peine de vivre, ce n'était pas une de ces sociétés civilisées où l'on réduisait tous les individus à une conformité monotone, coupant la tête à quiconque dépassait de la foule !

Beaucoup de personnages importants, généraux, gouvernants, avaient des sosies ; mais il pensait que, dans son cas, cela allait plus loin. Ils auraient sans doute pu trouver plus près quelqu'un, cousin ou parent éloigné, ressemblant beaucoup à Bard, et les petites différences auraient été compensées par l'avantage de disposer de quelqu'un connaissant leur langue et leurs coutumes. Quelqu'un comme Paul qui, dans cette société, ne pouvait même pas s'habiller sans qu'on lui montre comment, et qui devait communiquer jusqu'à maintenant par la seule lecture de pensée – avec une seule personne, qui plus est –, présentait pour eux de sérieux inconvénients, de sorte qu'ils devaient avoir une bonne raison, une raison *incontournable* pour les leur faire oublier. Il leur fallait quelqu'un comme Bard, mais pas seulement dans son apparence physique. Il leur fallait quelqu'un qui fût comme lui intérieurement aussi.

C'était peut-être donc un monde réel. Pas seulement une existence circonscrite dans d'étroites limites, mais un monde réel où il pourrait être un homme réel, parmi des hommes réels, et non parmi des bureaucrates et des androïdes !

Bard se leva.

— Tu as faim ? Je vais te faire apporter quelque chose à manger. D'après ce que dit mon père, si ça me convient, ça doit te convenir aussi. Et je vais t'envoyer des vêtements. Tu as à peu près ma taille...

Il se rappela la situation et éclata d'un rire sans joie.

— Non, par Dieu, tu as la même taille que moi. On ne peut rien faire pour tes cheveux tant qu'ils n'auront pas repoussé – je ne peux paraître en public sans ma tresse de guerrier. Ce qui nous donne le temps de t'apprendre les rudiments de la vie civilisée telle qu'on

l'entend ici. Je suppose que tu as des notions d'escrime ? Non ? Ton monde doit être encore plus étrange que je ne peux l'imaginer ! Je ne suis pas un duelliste, tu n'auras donc pas à en connaître toutes les subtilités, mais tu devras en savoir assez pour te défendre. Il faut aussi que tu apprennes notre langue. Je ne serai pas toujours avec toi, et c'est embêtant d'avoir continuellement à lire dans les pensées de l'autre. À tout à l'heure.

Il se leva sans cérémonie et sortit. Resté seul, Paul se pinça, se demandant une fois de plus si ce n'était pas là qu'un rêve bizarre à l'intérieur du caisson de stase.

Eh bien, si tel n'était pas le cas, autant en profiter.

CHAPITRE 2

Pourtant, c'est au bout de dix jours seulement qu'ils reprirent le chemin du Château Asturias. Dom Rafaël ne voulait pas laisser plus longtemps le gouvernement aux mains inexpérimentées d'Alaric. C'est pourquoi ils renoncèrent à attendre que Paul puisse incarner totalement Bard. Au contraire, ils convinrent qu'il serait bon qu'on les voie ensemble, pour que chacun puisse remarquer leurs petites différences. Ainsi, quand Paul l'incarnerait *vraiment*, personne n'irait penser que le parent qui lui ressemblait un peu, mais pas à ce point, pouvait prendre sa place. Il voulait éviter qu'une rumeur se répande, selon laquelle il aurait un sosie soigneusement caché qui pouvait prendre sa place. Généralement, les gens ne voyaient que ce qu'ils s'attendaient à voir, représenta Bard à son père, et si on le voyait souvent avec un (prétendu) parent, qui lui ressemblait un peu, mais pas trop, les amateurs de commérages seraient les premiers à clamer que la ressemblance n'était pas si grande.

C'est pourquoi ils teignirent en roux les cheveux blonds de Paul, décolorés par un soleil plus fort que celui de Bard ; Paul, en outre, se laissa pousser la moustache. Les différences de démarche et de manières feraient le reste. Pour le moment, on dirait que Paul était un petit-fils *nedesto* d'un des frères d'Ardrin et de Dom Rafaël, mort avant qu'Ardrin monte sur le trône, et, par suite, cousin de Bard, qui l'avait découvert pendant ses années d'exil.

On dirait également qu'il avait passé sa vie très au nord de la Kadarin, près du pays des Hommes des Routes et des Arbres, région si écartée que personne qui en parlât la langue et en connût les coutumes ne viendrait jamais à la cour ; de sorte que toutes les erreurs éventuelles de Paul pourraient être imputées à son éducation rustique.

Il était bon également que Paul pût séjourner ouvertement à la cour un certain temps, pour en apprendre les manières et se familiariser avec la situation politique. Bard constata avec soulagement que Paul montait bien à cheval, quoique pas tout à fait

aussi bien que lui. La télépathie les avait bien aidés. Paul parlait déjà un peu le *casta*, et son accent bizarre pouvait s'expliquer par sa vie rurale. La première chose à faire, pensa Bard, serait de lui faire perdre toute trace de cet accent.

Car leur plan audacieux était le suivant : diviser les armées qu'ils lèveraient, et entamer deux campagnes différentes, l'une contre Serrais à l'ouest, l'autre contre Carolin à l'est, chacune des deux armées croyant que Bard la commandait ; et, à la fin, unifier tout le royaume, puis les Cent Royaumes, sous l'autorité d'Alaric d'Asturias. Alors, Hastur réduit à l'impuissance, les domaines pourraient être réunis et la paix régnerait, sans qu'il soit besoin de recourir à la règle tyrannique de l'odieux Pacte de Varzil ! La paix, sans la contrainte de ces petites guerres fratricides qui éclataient tous les ans au printemps pour durer jusqu'à la moisson, et sans que surgisse un nouveau petit royaume chaque fois qu'une communauté n'aimait pas son seigneur et décidait de se passer de lui.

Alors, pensait Bard, reviendrait un Âge d'Or tel qu'on n'en avait plus connu depuis que le Seigneur de Carthon avait conclu un pacte avec les Hommes des Arbres !

Mais ce plan reposait entièrement sur le génie militaire de Bard di Asturien et le charisme du Loup des Kilghard. Paul, qui chevauchait derrière Bard et Dom Rafaël – ainsi qu'il convenait à un parent pauvre –, saisissait en partie ses pensées. *Ainsi, je serais le chien de ce Loup ? Nous verrons !*

Paul réfléchissait à la théorie qui l'avait amené ici, et selon laquelle lui et Bard étaient le même homme. Il inclinait à le croire. Il avait toujours su qu'il était plus grand que ses contemporains – pas seulement physiquement, quoique ce fût un avantage – il se sentait aussi, mentalement, taillé pour une époque plus grande et plus héroïque que celle dans laquelle il était né.

Pour lui, la plupart des hommes avaient de la cervelle mais pas de tripes, ou le contraire ; et, parmi ceux qui avaient les deux, la plupart n'avaient aucune imagination. Paul savait qu'il avait les trois. L'un des premiers psychiatres qui l'avaient soigné, quand on essayait encore de le rééduquer pour qu'il s'insère dans la société, lui avait dit franchement qu'il avait une nature de pionnier, qu'il aurait fait merveille dans une société primitive. Ce qui ne l'avancait guère. Le psychiatre avait ajouté, tout aussi sincèrement, que dans la société de Paul, à moins qu'il n'apprenne à se conformer aux règles, ces avantages deviendraient des inconvénients.

Maintenant, il consacrait toute son intelligence et toute son imagination à la vie sur le monde de Bard. Les quatre lunes de couleur lui avaient appris qu'il ne se trouvait pas sur une colonie connue de la Confédération des Mondes. Pourtant, ses habitants étaient

parfaitement humains, de sorte qu'il n'était pas crédible qu'ils ne fussent pas d'origine terrienne, et, sans être linguiste, il savait que le *casta*, avec ses nombreux emprunts à l'espagnol, ne pouvait provenir que d'une culture terrienne. Il supposait qu'il s'agissait des descendants d'un des Vaisseaux perdus, lancés autrefois, avant la découverte de l'hyper-accélération, pour coloniser un univers qu'on savait déjà inhabité. L'un d'eux avait fondé la colonie d'Alpha, d'autres avaient colonisé différentes planètes, mais la plupart s'étaient évanouis sans laisser de traces et avaient été considérés comme perdus, corps et biens. Paul savait que la Confédération des Mondes n'excluait pas la possibilité de retrouver un jour une ou deux colonies isolées. Il espérait que cela n'arriverait pas de son vivant. Ce serait une tragédie de voir cette planète réduite à la même médiocrité que Terra, Alpha et tous les autres mondes connus !

Descendant vers le Château Asturias un peu avant midi, Paul réalisa qu'il s'agissait d'une forteresse comme on n'en construisait plus sur la Terre depuis au moins mille ans. Pourtant, il ne ressemblait guère aux images qu'il avait vues des châteaux historiques. Le matériau en était différent, de même que le style de vie qui en avait dicté l'architecture. Mais, ces derniers jours, il avait commencé à se familiariser avec les théories concernant stratégies et fortifications, et il se mit à réfléchir à la façon dont ce château pourrait être investi. Ce ne devait pas être facile, pensa-t-il. Mais c'était faisable, et il était à peu près sûr qu'en cas de nécessité, il y parviendrait.

Toutefois, ce serait plus facile avec un complice à l'intérieur...

Dom Rafaël fit une entrée solennelle avec sa suite, pour avertir Alaric et ses conseillers de son retour. Bard attribua à Paul deux serviteurs et une ou deux pièces dans ses appartements, puis il le laissa pour aller vaquer à ses propres affaires. Resté seul, Paul explora son nouveau domaine.

Il découvrit un petit escalier descendant dans une petite cour clôturée, pleine de fleurs d'été tardives – même s'il trouvait le temps bien froid encore pour que des fleurs pussent s'épanouir, – qui embaumaient l'atmosphère. La cour, pavée de galets, comportait un vieux puits en son milieu. Il s'assit pour jouir du trop rare soleil et réfléchir à la curieuse situation dans laquelle il se trouvait.

Il entendit un bruit dans son dos et pivota sur lui-même (il avait été trop longtemps fugitif pour ignorer n'importe qui ou quoi surgissant derrière lui), puis se détendit, bêtement soulagé à la vue d'un petit garçon qui jouait au ballon dans les allées.

— Père ! s'écria l'enfant. On ne m'avait pas dit que tu étais rentré...

Puis il s'arrêta dans l'élan qui le portait vers son père, battit des

paupières, et dit, avec une charmante dignité :

— Toutes mes excuses, seigneur. Maintenant, je vois que vous n'êtes pas mon père, même si vous lui ressemblez beaucoup. Je vous demande pardon de vous avoir dérangé, seigneur – je suppose que je devrais dire *mon cousin* ?

— Ça ne fait rien, dit-il, devinant – ce n'était pas difficile – que c'était le fils de Bard.

Bizarre – il n'eût jamais pensé que Bard était du genre à avoir femme et enfants, à s'imposer ces liens, pas plus qu'il n'en avait envie lui-même. À la réflexion, Bard lui avait parlé de mariages arrangés par les familles, et on l'avait sans doute marié sans lui demander son avis, même s'il n'arrivait pas à imaginer Bard se pliant docilement à un tel impératif. Enfin, il avait tout le temps d'apprendre le pourquoi et le comment.

— Il paraît, en effet, que je ressemble *vraiment* à ton père.

Solennel, l'enfant le reprit d'un ton réprobateur :

— Vous devriez dire « le Seigneur général », quand vous parlez de mon père, seigneur, même s'il est votre parent. Même moi, je dois dire « le Seigneur général » en parlant de lui, sauf en famille, car ma nourrice m'a appris que je serais bientôt mis en tutelle, et que je dois apprendre l'étiquette. Alors, elle dit que je dois toujours l'appeler comme ça, sauf quand nous sommes seuls. Mais le Roi Alaric dit « mon père » en parlant de mon grand-père, Dom Rafaël, et il n'appelle pas mon père « Seigneur général », même quand ils sont dans la salle du trône. Je trouve que ce n'est pas juste ; et vous, seigneur ?

Paul, dissimulant un sourire, répondit que la royauté avait ses privilèges. Eh bien, toute sa vie il avait désiré vivre dans une société où les gens ne seraient pas uniformisés par un égalitarisme importun : ses vœux allaient être exaucés. En outre, il y avait sans doute obtenu un rang plus élevé qu'il ne le méritait !

— Je suppose, mon cousin, que tu viens d'au-delà des Heller. Ça s'entend à ton accent, dit l'enfant. Comment t'appelles-tu ?

— Paolo, dit Paul.

— Mais ce n'est pas un nom très étrange ! Il y a des noms comme les nôtres dans les pays lointains au-delà des Heller ?

— C'est la traduction *casta* de mon nom, m'a dit ton père. Car mon vrai nom te paraîtrait sans doute plus étrange.

— Ma nourrice dit que c'est impoli de demander le nom d'une personne sans donner le sien. Moi, je m'appelle Erlend Bardson, mon cousin.

Paul l'avait déjà deviné.

— Quel âge as-tu, Erlend ?

— J'aurai sept ans au solstice d'hiver.

Paul haussa les sourcils. Il lui aurait donné neuf ou dix ans, au moins. Enfin, la longueur de leur année était peut-être différente.

— Erlend ! cria une voix de femme. Il ne faut pas ennuyer les hôtes de ton père ou ses hommes jurés !

— Je t'ennuie ? demanda Erlend.

— Pas du tout, répondit Paul, amusé par les façons dignes de l'enfant.

— Ça ne lui fait rien, dit Erlend, comme une femme paraissait au détour d'une allée. Il dit que je ne l'ennuie pas.

La femme se mit à rire, d'un rire très doux, très grave et plein d'allégresse. Elle était jeune, avec un visage rond semé de taches de rousseur, et deux longues tresses rousses qui lui tombaient presque jusqu'à la taille. Elle n'était pas dépenaillée, mais vêtue très sobrement, sans aucun ornement ou bijou, sinon un petit pendentif serti d'une pierre bleue. C'était sans doute la nourrice de l'enfant, pensa-t-il ; parasite ou parente pauvre. D'après ce qu'il savait de Bard, le Loup aurait exigé quelque chose de plus sophistiqué de la part d'une maîtresse, et sa femme eût été vêtue selon son rang.

Mais comment Bard avait-il pu l'ignorer ? Car, pour Paul, ce corps rond et pulpeux, ce rire grave, ces mains gracieuses et ce sourire joyeux étaient l'incarnation même de la femme – oui, et de la sensualité. Il la désira soudain avec une violence telle qu'il eut du mal à ne pas porter la main sur elle ! Ah, si l'enfant n'avait pas été là...

Mais non. Il n'allait pas risquer sa nouvelle situation, enfin, au moins pas tout de suite, pour une femme. C'était déjà la raison qui avait anéanti le complot, pensa-t-il sombrement, et l'avait conduit tout droit au caisson de stase. Il n'avait pas eu assez d'intelligence et de jugement pour ne pas toucher à une femme interdite. Il avait appris, par des bribes de conversations surprises entre les soldats, que le Loup des Kilghard était grand amateur de femmes – ça ne l'étonnait pas, si Bard était son double – et il ne voulait pas se quereller avec lui pour si peu. Les femmes ne manquaient pas.

Mais celle-ci... Il contempla avec fascination ses mains délicates, les mouvements de ce corps voluptueux dans cette robe si simple. Elle adressait des reproches à l'enfant, mais sa joue était creusée d'une fossette.

— Je dois connaître tous leurs noms, *domna*, dit Erlend. Quand je serai en âge d'être l'écuyer de mon père, il faudra que je connaisse tous ses hommes par leurs noms !

Sa robe était couleur rouille. Curieux, il n'avait jamais réalisé combien cette teinte mettait en valeur les cheveux roux. Le ton de la robe était exactement assorti à ses taches de rousseur.

— Voyons, Erlend, tu ne seras ni soldat ni écuyer, mais *laranzu*, dit-elle, et, de toute façon, tu as désobéi, car on t'avait recommandé

de jouer sagement dans l'autre cour. Je dirai à ta nourrice de te surveiller un peu mieux.

— Je suis trop grand pour avoir une nourrice, marmonna l'enfant.

Mais il s'en alla docilement au côté de la femme : Paul la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Dieu, comme il la désirait ! Il avait eu toutes les peines du monde à s'empêcher de la courtiser... Il se demanda si elle lui était accessible. La gouvernante d'un enfant ne devait pas occuper un rang très élevé dans leur hiérarchie, même si c'était une parente – comme il le soupçonnait d'après une vague ressemblance avec l'enfant. Il se demanda où se trouvait la femme de Bard. Morte, peut-être. Sur les mondes primitifs, l'accouchement était une affaire périlleuse, il le savait, et le taux de mortalité très élevé.

Il pensa, avec un sourire cynique, qu'il réagissait normalement. Échappé à la mort, libéré du caisson de stase, quelle meilleure façon de tuer quelques heures que de les passer avec une femme ? Pourtant, si vraiment il était revenu dans un monde réel, il ne commettrait pas la faute qui l'avait conduit au caisson. Si, par un curieux hasard, il s'agissait là d'une des femmes de Bard, il n'y toucherait pas ! Il y en avait bien d'autres...

Pourtant, bon sang, c'était celle-là qu'il désirait ! Dommage que l'enfant se soit trouvé là ! Il n'était *pas tout à fait* assez corrompu pour prendre une femme en présence d'un enfant. Il avait l'impression qu'elle devait être ardente. Ses seins plantureux, sa bouche rouge et pulpeuse, lui disaient assez que ce n'était pas une vierge innocente ! Pour lui rendre justice, il convenait qu'elle ne lui avait donné aucun encouragement ; elle s'était montrée réservée, mais il aurait juré qu'elle ne ferait pas de chichis quand il l'aurait dans son lit !

Tard dans la soirée, Bard l'envoya chercher, et ils s'installèrent devant une pile de cartes militaires dont Bard désirait qu'il les connût à fond. Il n'était pas trop tôt pour commencer. Ils parlèrent longtemps de stratégie et de tactique, et, bien que la conversation fût strictement professionnelle, Paul avait l'impression que Bard appréciait sa compagnie, qu'il avait plaisir à lui enseigner tout cela, qu'il trouvait rarement quelqu'un qui partageât ses intérêts.

Il est comme moi ; c'est un homme qui trouve rarement quelqu'un à qui parler en égal. On l'appelle Loup, mais « Loup solitaire » lui conviendrait sans doute mieux ! Je parie qu'il a été solitaire toute sa vie. Comme moi.

Ils étaient rares, ceux qui pouvaient suivre ses processus mentaux. Et cela n'allait pas sans inconvénients. Être plus brillant que quatre-vingt-dix pour cent des gens qu'on rencontrait, cela donnait aux hommes, et encore plus aux femmes, l'impression d'être des imbéciles, et la plupart des gens n'avaient pas la moindre idée de ce dont il parlait ou de ce qu'il pensait.

Et même quand Paul avait dirigé la rébellion qui l'avait conduit au désastre, il savait déjà qu'elle échouerait. Pas parce qu'une révolte était impossible – elle aurait pu réussir s'il avait eu un ou deux alliés intelligents comprenant ce qu'il essayait de faire –, mais parce que, en définitive, les hommes qu'il commandait étaient loin d'être aussi engagés qu'il l'était lui-même. Il était le seul à qui le résultat importait *vraiment*. Les autres n'étaient pas poussés par cette rage qui bouillonnait en lui ; il avait toujours soupçonné que, tôt ou tard, ils s'effondreraient – comme en fait, ils l'avaient fait – et ramperaient aux pieds des princes qui nous gouvernent pour qu'ils leur accordent une autre chance ; même si, pour cela, ils devaient accepter de voir leur personnalité rabotée jusqu'à ce qu'il n'en reste pratiquement rien. Enfin, ils n'en avaient guère au départ, ce n'était pas une grande perte. Mais cela signifiait qu'il avait toujours été seul.

Je peux me rendre nécessaire au Loup. Parce que je suis son égal, son double, plus proche de lui que personne ne l'a jamais été.

Il regarda Bard une minute avec un sentiment très proche de l'affection :

Il m'aurait compris. Si j'avais eu un seul partisan comme lui, nous aurions pu tremper le courage des conjurés. Ensemble, nous aurions pu réussir. Deux hommes tels que nous auraient pu changer le monde !

Généralement, pensa Paul, les révolutions échouaient parce que la cervelle, les tripes et l'imagination qu'il fallait pour les mener à bien ne se trouvaient réunies qu'une fois par siècle. Mais, cette fois, ils étaient deux.

Je n'ai pas pu changer mon monde tout seul. Mais, à deux et ensemble, nous pouvons changer le sien !

Bard lui lança un regard pénétrant, et Paul se sentit inquiet. S'amusait-il encore à lire dans ses pensées ? Le loup, cependant, s'étira en bâillant et remarqua seulement qu'il se faisait tard.

— Je vais me coucher. Au fait, j'ai oublié de te demander si je dois dire à l'intendant de t'envoyer une femme. Ce ne sont pas les femelles inutiles qui manquent, dont la plupart aussi impatientes de coucher avec les hommes que les hommes de coucher avec elles ! Tu en as peut-être déjà vu une qui te plaît ?

— Une seulement, dit Paul. La gouvernante de ton fils, je suppose – longues tresses d'un roux flamboyant, taches de rousseur, formes voluptueuses, pas très grande. Celle-là – sauf si elle est mariée ou autre chose. Je ne veux pas de problèmes.

Bard rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Melisendra ! Je ne te le conseille pas – elle a une langue de vipère !

— J'ai eu du mal à ne pas me jeter sur elle !

— J'aurais dû m'y attendre, si nous sommes le même homme ! dit

Bard sans cesser de rire. J'ai eu la même réaction quand j'avais dix-sept ans, et elle, pas encore quatorze, je suppose ! Elle en a fait toute une histoire, et ma belle-mère ne me l'a jamais pardonné, mais, bon sang, ça valait la peine ! Erlend est son fils. Et le mien.

— Oh, bien, si elle est à toi...

Bard se remit à rire.

— Diable non ! Elle me fatigue jusqu'à l'écoeurement, mais ma belle-mère me l'a imposée, et elle commence à se monter la tête ! Ça me ferait plaisir de lui donner une leçon, de lui montrer qu'elle ne vaut pas mieux que d'autres, et que c'est seulement grâce à mon bon vouloir, et non de droit, qu'elle est autorisée à rester près de moi et à élever mon fils ! Laisse-moi réfléchir. Si je lui disais d'aller te retrouver dans ta chambre, elle s'en irait pleurnicher dans le giron de Dame Jerana, et je n'ai pas envie de me quereller avec la femme de mon père. Mais...

Il eut un sourire pervers.

— Tu es mon double, censément ! Je me demande si elle remarquerait la différence ? Sa chambre est là, elle pensera que c'est moi et se gardera bien de faire des histoires !

Bard ajouta avec un sourire sarcastique, et quelque chose dans le ton qui déplut à Paul :

— Après tout, tu es *moi* ; elle ne pourra pas se plaindre que je l'aie donnée à un autre !

Par tous les diables, pour qui Bard le prenait-il, de le jeter ainsi dans les bras de Melisendra ? Mais il pensa à la belle rousse au corps si voluptueux, et toute résistance s'évanouit. Aucune femme ne l'avait jamais excité ainsi, au premier regard.

C'est donc le cœur battant qu'il se dirigea vers la chambre que Bard lui avait indiquée. Mais son excitation ne lui enlevait pas une sorte de prudence cynique.

Bard trouverait sans doute hilarant, se dit-il, de le guider, non vers la chambre de Melisendra, mais vers celle de quelque vieille peau, de quelque vierge desséchée qui ameuterait toute la maison par ses cris.

Même si c'était le cas, il retrouverait Melisendra ; d'une façon ou d'une autre, il obligerait Bard à tenir sa promesse.

Il est de la même taille que moi, et il s'est battu toute sa vie. En ce moment, après Dieu sait combien de temps passé dans le caisson de stase, il est sans doute plus en forme que moi ; mais il n'est pas plus fort. Je parie que je pourrais le battre. Je doute, par exemple, qu'il sache grand-chose du karaté.

Pourtant, il écarta de son esprit l'idée de leur confrontation inévitable en pénétrant à l'intérieur de la chambre. Le clair de lune entrant par la fenêtre éclairait le lit, et il vit les nattes défaites, la

magnifique chevelure cuivrée répandue sur l'oreiller, et le visage aux taches de rousseur qu'il avait remarqué auparavant. Elle avait les yeux clos et dormait. Elle portait une longue chemise de nuit brodée à l'encolure et aux poignets, mais qui ne dissimulait pas ses formes. Sans bruit, il ferma la porte. Dans le noir, comment saurait-elle qu'il n'était pas Bard ? Il désirait obscurément, pourtant, qu'elle *sache*, qu'elle le désire aussi ! Mais c'était la seule façon dont il pouvait la posséder... Que diable attendait-il ? Si elle était le genre de femme que les hommes se repassent, quelle importance ? Mais, à l'évidence, ce n'était pas ce genre de femme, sinon Bard la lui aurait donnée, tout simplement, sans recourir à une telle ruse...

Ou peut-être pas. Il s'aperçut que le fait de penser au corps de Bard et au sien propre enlacés au corps de cette femme était curieusement excitant. Cela lui donna à réfléchir. Bard, comme lui, éprouvait-il un plaisir pervers à l'idée que *son* double faisait l'amour avec sa femme ?

Il s'assit au bord du lit pour se déshabiller. Il faisait noir comme dans un four, mais il ne voulait pas prendre le risque de faire de la lumière. Elle aurait pu s'apercevoir de la supercherie, vu qu'il n'avait pas la tresse de guerrier... Il s'aperçut, avec une grimace amusée, qu'il tremblait d'anticipation, comme un adolescent devant sa première expérience.

Bon sang !

Et Bard lui avait donné Melisendra, non pour lui faire plaisir, mais, il le sentait, pour humilier Melisendra. Soudain, il n'eut plus envie de se faire le complice de Bard pour avilir cette femme.

Mais elle ne s'apercevrait sans doute pas de la différence ; et si c'était la seule façon de la posséder, il n'allait pas renoncer à cette chance ! Il se glissa au lit près d'elle et posa la main sur son corps, sous la couverture.

Elle se tourna vers lui avec un petit soupir, non d'acceptation ou de bienvenue, mais de résignation. Bard était-il un amant si inepte, ou le détestait-elle vraiment ? En tout cas, pour l'instant, il n'y avait pas d'amour entre eux ! Eh bien, il allait peut-être changer cela ; toutes les femmes qui lui avaient donné sa chance s'étaient toujours félicitées de ses services.

Elle resta passive sous ses caresses, sans les repousser ni les accepter, agissant simplement comme s'il n'était pas là. Maudite femme, ce n'était pas cela qu'il voulait ; il eût préféré qu'elle crie et se débatte plutôt que de l'accepter comme un devoir ennuyeux ! Mais, avant qu'il eût formulé sa pensée, elle poussa un nouveau soupir, lui mit les bras autour du cou et il l'étreignit passionnément. Il sentait son émoi croissant, il la sentait trembler sous lui à mesure que son excitation augmentait.

Il s'appesantit sur elle, épuisé et haletant, continuant à la caresser, la couvrant de baisers, répugnant à s'écarter d'elle, fût-ce un instant. Elle dit calmement, dans le noir :

— Qui es-tu ?

L'étonnement lui coupa le souffle. Puis il réalisa qu'il aurait dû s'y attendre. Lui et Bard étaient physiquement identiques, et mentalement aussi, peut-être. Mais la sexualité était, de toutes les activités, la plus sujette au conditionnement culturel. Il ne pouvait pas faire l'amour comme un Ténébran. Les mécanismes de l'acte étaient peut-être les mêmes, mais le milieu psychologique restait entièrement différent ; son visage et son corps familiers auraient pu l'abuser tant qu'il restait tranquille, mais chaque caresse, chaque mouvement de son corps trahissait tout un monde de conditionnement trop profond pour être altéré. Il ne pouvait pas plus faire l'amour avec elle comme Bard – même si son double, inconcevablement, lui avait confié sa technique – qu'il n'aurait pu le faire comme un homme de Cro-Magnon !

Il dit doucement :

— Ne crie pas, Melisendra. C'est lui qui m'a envoyé ; je n'ai pas pu résister, je te désirais tant.

Elle répondit, d'une voix grave et troublée :

— Il nous a joué un tour cruel à tous les deux ; ce n'est pas la première fois. Non, je ne crierai pas. Tu permets que je fasse de la lumière ?

Il se rallongea tandis qu'elle allumait une petite lampe pour pouvoir le regarder.

— Oui, dit-elle, la ressemblance est... est diabolique. Je l'ai remarquée quand je t'ai vu avec Erlend. Mais il ne s'agit pas d'une simple ressemblance, n'est-ce pas ? J'ai senti un lien entre vous deux. Même si... tu es très différent, termina-t-elle, soudain haletante.

Tendant le bras, il lui prit la lampe et la posa sur la table de nuit.

— Il ne faut pas me haïr, Melisendra, supplia-t-il.

Elle avait la bouche tremblante, et il s'aperçut qu'il avait envie de lui faire oublier, sous ses baisers, tout ce qui l'affligeait. Ce n'était pas sa réaction habituelle avec les femmes ! En général, quand il avait obtenu d'elles ce qu'il voulait, il ne pouvait jamais les quitter assez vite ! Mais celle-là l'affectait étrangement.

Elle le regarda, bouleversée.

— J'ai pensé... j'ai pensé un moment que peut-être quelque chose en lui avait changé. Je... je... j'ai toujours désiré qu'il soit ainsi avec moi...

Elle déglutit avec effort, et il sentit qu'elle essayait de refouler ses larmes.

— Mais je me faisais des illusions, car il est pourri, pourri jusqu'à la moelle, et je le méprise. Pourtant je me méprisais encore plus de...

de souhaiter qu'il soit un homme tel que j'aurais pu l'aimer. Car, puisque je dois lui appartenir, puisqu'on m'a donnée à lui, je ne peux m'empêcher d'espérer qu'il soit un homme... un homme que je puisse aimer...

Il la serra contre lui, baisant ses lèvres tremblantes et ses joues inondées de larmes.

— Je ne peux rien regretter, dit-il. Car c'est cela qui m'a mené à toi, Melisendra. Je regrette ton chagrin, ta crainte ; jamais je ne t'aurais volontairement blessée ou effrayée – mais je suis heureux de t'avoir possédée une fois, dans une situation où tu ne pouvais pas protester...

Elle le regarda gravement, les yeux encore humides :

— Je ne regrette rien non plus. Crois-moi. Même s'il a fait cela pour m'humilier, comme je m'en doute. Quand Dame Jerana voulait me donner à un autre, même quand elle a voulu me marier honorablement à un écuyer de Dom Rafaël, j'ai toujours refusé. J'avais peur que ce ne soit pire. Bard ne peut plus rien me faire de pire qu'il ne m'a déjà fait, et je ne le crains plus. Je pensais : mieux vaut une cruauté qui me soit familière que celle d'un étranger... mais tu m'a appris qu'il existe autre chose.

Elle lui sourit soudain à la lueur de la lampe, d'un petit sourire hésitant, mais il savait qu'il ne serait jamais totalement heureux tant qu'elle ne lui sourirait pas comme elle avait souri à son fils dans l'après-midi, d'un sourire plein d'amour et de joie.

— Je te suis très reconnaissante. Et je ne sais même pas ton nom.

D'une main il éteignit la lampe, et de l'autre il l'attira à lui.

— Alors, veux-tu me montrer ta gratitude ?

Il l'entendit soupirer, d'un soupir ardent et reconnaissant, avant qu'elle ne se retourne vers lui pour l'embrasser, avec un abandon qui le bouleversa jusqu'aux moelles.

— Je n'ai jamais haï Bard jusqu'à présent, dit-elle, tremblante, se blottissant étroitement contre lui. Maintenant, à cause de toi, j'ai appris à le haïr, et je t'en serai toujours reconnaissante.

— Mais je veux plus que de la gratitude, s'entendit-il dire, à sa grande surprise. Je veux ton amour, Melisendra.

Elle répondit dans le noir, avec une effrayante intensité :

— Je ne suis pas sûr de savoir comment on aime. Mais je crois que si je peux apprendre à aimer quelqu'un, ce sera toi, Paul.

Il n'en dit pas plus, et l'attira contre lui, baisant passionnément sa bouche. Mais, malgré son étonnement et son extase, une pensée troublante le rongait.

Maintenant, je ne peux pas revenir en arrière, maintenant, je suis engagé envers ce monde, maintenant, il y a quelqu'un ici qui compte plus pour moi que tout ce que j'ai laissé derrière moi. Que va-t-il se passer,

*maintenant que je ne peux plus considérer ma situation comme un rêve
démentiel ?*

CHAPITRE 3

Une décade plus tard, Paul Harrell partit à la guerre pour la première fois au côté de Bard di Asturien.

— Les gens de Serrais ont rompu leur serment, lui dit Bard tandis qu'ils faisaient leurs préparatifs. Nous n'aurons peut-être pas à combattre. Mais nous devons leur rappeler leurs engagements, et la meilleure façon de le faire est une démonstration de force et le déploiement de nos armées. Sois prêt à partir d'ici une heure.

Sa première pensée fut une pensée triomphale : *Voilà une occasion de devenir puissant !* La seconde, consternée, qui étouffa la première, fut : *Melisendra !* Il ne voulait pas avoir à s'en séparer si rapidement. Et il commençait à soupçonner que, pour la première fois de sa vie, il ne désirait plus se séparer d'une femme. Pourtant, réfléchissant posément, il se dit que cette séparation était la meilleure chose qui pût leur arriver.

Tôt ou tard, il le savait, il finirait par se quereller avec Bard au sujet de Melisendra. Pourtant, il la désirait encore comme il n'avait jamais désiré aucune femme. Généralement, une liaison d'une décade lui suffisait, et il aurait accueilli avec joie tout prétexte à se séparer d'avec sa maîtresse. Mais il désirait toujours Melisendra. Il redoutait cette séparation. Il la désirait – il n'arriva pas à expliquer – d'une façon nouvelle pour lui. Il la désirait pour la vie, et avec son consentement ; il réalisait avec consternation que le bonheur de Melisendra lui était devenu plus important que le sien propre.

Il avait toujours cru que les femmes existaient pour être possédées, un point c'est tout. Pourquoi, se demandait-il, pensait-il autrement au sujet de Melisendra ?

J'ai toujours juré que je ne laisserais jamais une femme me mener par le bout du nez... Je savais instinctivement que les femmes voulaient être matées, possédées par un homme, un vrai, qu'elles ne pouvaient pas dominer... Pourquoi celle-ci est-elle si différente ?

Il savait qu'il voulait toujours Melisendra ; et qu'il la voulait, sans

partage, pour le reste de leurs vies. Mais il savait aussi que Bard, produit d'une société moins sophistiquée, considérait Melisendra comme son bien, sa propriété, sa possession. Il pouvait la passer à Paul un certain temps, pour l'humilier, mais il était peu probable qu'il y renonçât entièrement. Elle était, après tout, la mère de son fils unique.

Et, pour le moment, il ne pouvait rien y faire. Le jour viendrait où ils se querelleraient au sujet de Melisendra, et quand cela arriverait, Paul savait qu'il devrait être prêt.

Car, quand ce jour viendra, pensa-t-il sombrement, ou bien il me tuera, ou je serai contraint de le tuer. Et je n'ai pas l'intention de me laisser faire !

Il prépara donc ses affaires, puis dit à Bard :

— J'aimerais aller dire au revoir à Melisendra.

— C'est inutile, dit Bard, car elle accompagne l'armée.

Paul hocha la tête, machinalement ; il avait l'habitude des femmes-soldats, et même des femmes-générales. Puis l'idée le choqua. Oui, dans des guerres presse-bouton, les femmes étaient aussi compétentes que les hommes – mais sur ce monde, où on se battait corps à corps, à l'épée et au couteau ?

— Oh, nous en avons aussi qui se battent comme ça, dit Bard, lisant dans ses pensées. Les femmes de l'Ordre des Renonçantes, la Sororité de l'Épée, qui se battent au côté des hommes comme des démentes. Mais Melisendra est une vraie femme, pas une de ces combattantes folles ; c'est une *leronis*, une magicienne qui jette des sorts sur l'ennemi et qui nous protège des leurs.

Paul pensa que c'était peut-être encore plus dangereux, mais il garda sa réflexion pour lui.

Chevauchant discrètement au milieu d'un groupe d'officiers de Bard, il fut impressionné par l'accueil de l'armée à son général, aux acclamations de « Le Loup des Kilghard ! Le Loup ! ». Sa seule présence semblait leur insuffler courage et enthousiasme pour cette guerre contre les Serrais.

Ainsi, Bard lui confierait un jour cette puissance – et croyait qu'il la rendrait docilement une fois l'alerte passée ? Peu probable. Il n'y avait qu'une seule explication, pensa Paul, en frissonnant. Bard se servirait de lui dans sa course aux conquêtes – puis, au lieu de le renvoyer avec une bonne récompense comme il s'y était engagé, il le réexpédierait dans le caisson de stase, et de la même manière qu'il l'en avait sorti. Ou peut-être, plus simplement, d'un bon coup de couteau dans les côtes par une nuit sombre – et il ne serait plus qu'un cadavre à jeter aux *kyorebni* planant au-dessus des falaises. Paul se força à rester impassible et acclama Bard avec les autres soldats. Ce ne serait pas facile. Pour le moment, Bard avait d'autres choses en tête que le sosie qu'il entraînait pour être son double et sa dupe. Mais, à d'autres

moments, ils pouvaient lire mutuellement leurs pensées, et Paul ne savait comment se protéger. Peut-être Melisendra pourrait-elle l'aider, si elle était vraiment magicienne ; mais elle ne devait pas être pressée de tuer le père de son fils. Elle pouvait bien dire qu'elle haïssait Bard, mais Paul n'était pas tout à fait sûr de l'intensité de sa haine.

Pourtant, mise devant le fait accompli, il pouvait sans doute compter sur son silence concernant la substitution.

Pour le moment, il n'y avait qu'une chose à faire. Et c'était exactement ce que Bard attendait de lui – se préparer, non seulement à incarner Bard, mais à *devenir* Bard di Asturien, le Loup des Kilghard, le général de toutes les armées d'Asturias. Et peut-être un jour davantage.

À sa grande surprise – car il ne savait rien de l'escrime pratiquée sur Ténébreuse, et jamais il n'avait tenu une épée – il lui sembla qu'il s'était battu ainsi toute sa vie. Quelques instants de réflexion lui permirent de comprendre pourquoi. Il était né avec les réflexes et le superbe physique qui faisaient de Bard un épéiste hors de pair ; et il était devenu un spécialiste des arts martiaux et du combat à mains nues en vue de la rébellion. Maintenant, il lui suffisait de demander à son cerveau et à ses muscles entraînés d'assimiler une nouvelle discipline, comme un danseur exécute des variations sur des pas.

Il s'aperçut que cette campagne lui plaisait, qu'il aimait aller en reconnaissance avec d'autres soldats, dresser le camp tous les soirs et dormir sous les quatre lunes qui se levaient et se couchaient tour à tour. Il pensait souvent que, s'il avait grandi sur cette planète, il eût été plus heureux. Le conformisme était moins étouffant et lui convenait mieux, permettant de donner libre cours à son agressivité. Lors de son premier corps à corps, il découvrit qu'il n'avait pas peur, et qu'il pouvait tuer, s'il le devait, sans crainte et sans haine – et mieux encore, sans nausée. Un corps massacré à l'épée et à la lance n'était ni plus ni moins mort qu'un corps criblé de balles ou désintégré par le feu.

Bard le gardait auprès de lui et lui parlait beaucoup. Paul savait que ce n'était pas simplement par amitié, mais aussi parce que le Loup voulait découvrir s'il avait ses dons militaires. Il semblait bien que oui : c'était un meneur d'hommes, qui avait le sens de l'attaque et de la stratégie et, devant eux, les villes tombaient les unes après les autres, sans résistance ou presque. Les hommes de Serrais battaient en retraite, et cela jusqu'aux frontières de Serrais. Ils conquièrent vingt cités en quarante jours, s'ouvrant la voie de Serrais. Et Paul découvrit qu'il savait instinctivement quelle était chaque fois la meilleure stratégie pour prendre une ville donnée, ou pour vaincre les forces dressées devant eux.

— Mon père m'a dit un jour qu'avec deux hommes comme moi,

nous pourrions conquérir les Cent Royaumes, lui dit Bard. Et il avait raison, par tous les diables ! Je sais maintenant qu'il ne s'agit pas entre nous d'une ressemblance purement physique. Toi et moi, nous sommes le même homme, et, quand nous commanderons chacun une armée, tout le pays s'offrira à nous, ouvert comme une putain sur le mur de la ville !

Il serra en riant l'épaule de Paul :

— Il le faudra, d'ailleurs – un seul royaume ne serait pas assez pour nous deux, mais, avec une centaine d'entre eux, il devrait y avoir assez de place pour chacun !

Paul se demanda s'il le croyait vraiment si naïf. Bard essaierait à coup sûr de le tuer. Pas avant un certain temps, peut-être pas avant des années, parce qu'il avait besoin de lui pour conquérir les Cent Royaumes, ou du moins tous les royaumes qu'il convoitait.

Et pourtant, paradoxalement, la compagnie de Bard lui plaisait. C'était pour lui une expérience nouvelle que de parler avec quelqu'un qui suivait le fil de sa pensée et comprenait ce qu'il disait. Et il sentait que Bard, lui aussi, se plaisait en sa compagnie.

Tout eût été parfait si Melisendra avait réellement été avec lui dans cette campagne ; mais elle chevauchait avec les autres *leroni*, hommes et femmes en robes grises, strictement chaperonnés par un vieillard chenu qui avait une jambe paralysée, au point qu'il portait un appareil sur sa selle pour la soutenir, et un autre pour l'aider à descendre de cheval. Pendant les trois premières décades de la campagne, il n'eut pas l'occasion d'échanger plus d'une douzaine de mots avec Melisendra – et encore, des mots qu'il pouvait prononcer devant toute l'armée.

Les murs de Serrais étaient en vue quand Paul, qui chevauchait avec les officiers, s'aperçut que Bard avait abandonné sa place en tête des troupes pour rejoindre les *leroni*. Au bout d'un moment, voyant que Paul les observait, il lui fit signe, et Paul fit demi-tour pour aller se joindre au groupe d'hommes et de femmes en robes grises. Melisendra s'arrangea pour rencontrer son regard, avec, sous sa capuche grise, un sourire intérieur aussi intime qu'un baiser.

— Qui est Maître Gareth ? lui demanda Paul.

— C'est le chef des *laranzu'in* d'Asturias, dit Melisendra. Et c'est aussi mon père. Je voudrais pouvoir lui dire...

Elle s'interrompit, mais Paul comprit sa pensée.

— Tu me manques, lui murmura-t-il.

Et, de nouveau, elle sourit. Bard lui adressa un signe impérieux et dit :

— Maître Gareth MacAran, capitaine Paolo Harryl.

Le vieux sorcier s'inclina cérémonieusement.

— L'infirmité de Maître Gareth remonte à ma première

campagne, dit Bard, mais il ne semble pas m'en tenir rigueur.

Le vieux sorcier répondit en souriant :

— Vous n'avez rien à vous reprocher, Maître Bard – ou devrais-je plutôt dire Seigneur général, comme le font les jeunes gardes ? Personne n'aurait pu mieux commander. C'est par malchance que j'ai reçu un coup de dague empoisonnée dans la jambe ; ce sont les hasards de la guerre, sans plus. Et de ces choses qu'il faut accepter quand on suit les armées.

— Comme ce temps me semble loin, dit Bard.

Et Paul, qui percevait toujours partiellement sa pensée, réalisa qu'il était plein de regrets amers.

Et, en vérité, Bard ressentait un regret poignant, une douloureuse nostalgie des jours passés, que la présence de Maître Gareth ravivait, et plus encore l'éclat flamboyant des chevaux de Melisendra sous sa capuche grise. Beltran était à son côté, alors, et il était encore son ami. Et Melora. Il ne put se retenir de demander :

— Et votre fille aînée, Maître Gareth. Comment va-t-elle ? Où se trouve-t-elle ?

— À Neskaya, dans le cercle de Varzil.

Mécontent, Bard fronça les sourcils et dit :

— Elle sert donc les ennemis d'Asturias ?

Pourtant, il valait peut-être mieux penser à Melora comme à une ennemie, puisqu'elle s'était mise hors de sa portée. C'était la seule femme qui eût jamais tenté de le comprendre, et il ne l'avait jamais touchée.

— Mais non, dit Maître Gareth. Les *leroni* de Neskaya ont juré de travailler avec les pierres-étoiles et de vivre uniquement pour le bien de l'humanité, guérissant et secourant, ne prêtant allégeance ni aux rois ni aux gouvernants, mais seulement aux dieux. Ils ne sont donc pas vos ennemis, Seigneur Loup.

— Le croyez-vous vraiment ? dit Bard avec dédain.

— Je le sais ; Melora ne ment pas, elle n'aurait aucune raison de le faire, et les *laranzu* ne peuvent pas se mentir. Dom Varzil est exactement ce qu'il professe ; il a prêté serment d'observer le Pacte, et de n'utiliser, fabriquer ou autoriser aucune arme du *laran*. C'est un homme honorable, et j'admire son courage. Ce ne doit pas être facile de renoncer à ses armes, sachant que d'autres les possèdent encore et refusent de vous croire désarmé.

— Si vous l'admirez tant, dit Bard avec irritation, dois-je en conclure que vous allez désertir mes armées, vous aussi, et vous rallier aux idées de ce grand, de ce merveilleux Varzil ? C'est un Ridenow de Serrais.

— Par sa naissance, oui, dit Gareth, mais, maintenant, c'est Varzil de Neskaya, ne devant allégeance qu'à sa Tour. Et votre question est

sans objet, Maître Bard. J'ai prêté au Roi Ardrin un serment qui m'engage pour ma vie entière, et je ne le romprai pas pour Varzil ni pour un autre. J'aurais défendu la bannière du fils d'Ardrin si la Reine Ariel n'avait pas fui le pays avec lui. Maintenant, je défends celle de votre père, parce que je crois sincèrement que c'est pour le bien d'Asturias. Mais je ne suis pas le gardien de la conscience de Melora. En fait, elle a quitté la cour le soir même du jour où vous avez été exilé, bien longtemps avant qu'il y ait lieu de choisir entre la cause de Valentine et celle d'Alaric. Et elle est partie avec l'autorisation du roi.

— Quand même, dit Bard, puisqu'elle a choisi de ne pas combattre les ennemis d'Asturias, n'est-ce pas la même chose que si elle s'était alliée à eux ?

— Cela dépend du point de vue. On peut dire aussi qu'elle n'a pas choisi de combattre au côté des ennemis d'Asturias. Cela lui aurait été facile ; tout le cercle de Varzil n'a pas prêté serment au Pacte, et certains l'ont quitté pour aller rejoindre les partisans d'Hastur. Elle est restée avec Varzil à Neskaya, et cela signifie qu'elle avait choisi la neutralité. Ma petite fille, Mirella, est allée à la Tour de Hali, qui, comme Neskaya, a juré de rester neutre. Je suis un vieil homme, et je resterai fidèle à mon roi tant qu'il aura besoin de moi, mais je prie les dieux que les jeunes trouvent un moyen de mettre fin à ces guerres qui dévastent le pays tous les ans !

Bard ne répondit pas à cette remarque. Il dit enfin :

— Je n'aimerais pas penser que Melora est mon ennemie. Si elle n'est pas mon amie, je préfère qu'elle reste neutre.

Paul, qui chevauchait entre Bard et Melisendra, se demanda pourquoi le nom de Melora amenait sur le visage de Bard un mélange d'émotions contradictoires, colère, chagrin et nostalgie.

— Elle ne sera jamais votre ennemie, seigneur, reprit Maître Gareth. Elle a toujours parlé de vous en bien.

Bard, sentant que Paul et Melisendra lisaient dans ses pensées, s'en irrita et fit effort pour les contrôler. D'ailleurs, que lui importait cette Melora ? *Cette* époque de sa vie appartenait au passé. À la fin de cette campagne, il dirait à tous ses *leroni* d'unir leurs forces pour trouver un moyen d'attaquer l'Ile de Silence et de lui ramener Carlina, et alors il ne penserait plus jamais à Melora. Ni – pensa-t-il, interceptant un regard entre Paul et Melisendra – à Melisendra. Paul pouvait la garder, et bon débarras. Au moins, ça occuperait Paul un moment et sans danger.

Un moment. Jusqu'à ce que ma situation soit fermement établie, avec Alaric roi de toutes ces terres. Alors, il deviendra trop dangereux pour moi : un homme ambitieux, habitué à l'exercice d'un si grand pouvoir...

Puis il fut étreint d'une douleur inattendue. N'aurait-il donc jamais un ami, un frère, un égal en qui il pourrait avoir confiance ?

Était-il condamné à perdre tous ses amis, les uns après les autres, comme il avait perdu Beltran et Jeremy ? Peut-être pourrait-il imaginer une autre issue ; peut-être pourrait-il éviter de faire mourir Paul.

Je ne veux pas le perdre comme j'ai perdu Melora...

Il s'interrompt, furieux. Il ne voulait plus jamais penser à Melora.

Soudain, Melisendra tira brutalement sur ses rênes et arrêta son cheval ; son visage se convulsa, et, au même instant, Maître Gareth leva les mains comme pour écarter un danger invisible. Une leronis cria ; une autre faillit s'étrangler de terreur, couchée sur l'encolure de sa monture et se cramponnant pour ne pas tomber. Bard les considéra, consterné et inquiet. Paul s'approcha vivement pour soutenir Melisendra qui chancelait sur sa selle, plus pâle que la neige du chemin.

Elle sembla ne pas s'apercevoir de sa présence.

— Oh... la mort, le feu ! s'écria-t-elle, avec une terreur indicible. Oh, l'agonie... la mort, la mort tombant du ciel – le feu – les cris...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge et ses yeux se révoltèrent, comme contemplant quelque horreur intérieure.

— Mirella ! balbutia Maître Gareth. Dieux du ciel, Mirella... elle est là-bas...

Cela ramena Melisendra à elle, mais seulement pour quelques instants.

— Nous, ne sommes pas sûrs qu'elle y soit déjà arrivée, père, elle... je ne l'ai pas entendue crier ; je suis sûre que j'aurais reconnu sa voix... mais... oh, le feu, le feu...

De nouveau, elle cria, et Paul, de son cheval, la prit dans ses bras. Elle posa la tête contre sa poitrine, sanglotante.

— Qu'est-ce qu'il y a, Melisendra ? murmura-t-il. Qu'est-ce qu'il y a...

Mais elle ne l'entendait pas. Elle se cramponnait à lui, secouée de sanglots irrépressibles. Maître Gareth, lui aussi, semblait près de tomber de sa selle. Bard tendit le bras pour le soutenir, et, à son contact, des images terribles envahirent son cerveau.

Lumière fulgurante. Douleur cuisante, intolérable agonie dans les flammes qui s'élèvent, et se retournent vers l'intérieur, consumant, déchirant... Brasier incandescent, murs qui s'effritent, s'effondrent... Cris d'agonie et de terreur, hurlements sauvages... Aérocars crachant le feu, mort pleuvant du ciel...

Paul, qui n'avait rien vu jusque-là, reçut alors ces images de Bard, et se sentit pâlir d'horreur.

— Des bombes incendiaires, murmura-t-il.

Il s'était cru dans un monde civilisé, trop civilisé pour ce genre

d'arme, et où la guerre était presque un jeu, un test de courage et de virilité, de domination et d'audace. Mais ça...

Femme flambant comme une torche, odeur de brûlé, odeur de cheveux brûlés, odeur de chairs brûlées...

Bard soutint le vieil homme comme il l'aurait fait pour son père. Il était malade d'horreur à la vue des images qui flambaient dans sa tête. Mais Maître Gareth parvint à se ressaisir.

— *Assez !* cria-t-il d'une voix rauque. Nous ne les aiderons pas en partageant leur agonie ! Barricadez vos esprits, tous ! Immédiatement !

Il avait parlé de la voix de commandement, et soudain toute odeur de mort et de brûlé disparut autour d'eux, tous les cris d'agonie s'évanouirent. Paul regarda autour de lui le sentier paisible, les nuages silencieux au-dessus de sa tête, et entendit les bruits discrets et familiers d'une armée en marche. Un cheval hennit quelque part, les chariots de l'intendance grinçaient, un muletier tarabustait ses bêtes avec bonhomie. Paul battit des paupières devant ce silence soudain.

— Qu'est-ce que c'était ? Qu'est-ce que c'était que ça, Melisendra ?

Il la tenait toujours dans ses bras ; elle se redressa, un peu décontenancée.

— Hali, dit-elle, la grande Tour sur les rives du Lac ; le Seigneur Hastur a juré que les Tours resteraient neutres, au moins Neskaya et Hali – je ne sais pas qui les a attaqués.

Elle était encore livide de l'horreur qu'elle venait de partager.

— Tous les *leroni* des Cent Royaumes doivent avoir partagé ces images de mort... C'est pourquoi le Seigneur Varzil a juré de rester neutre. Si cela continue, il n'y aura bientôt plus aucun pays à conquérir...

Ils avaient tous l'air grave et préoccupé ; bien des *leroni* pleuraient.

— Tous tant que nous sommes, nous avons à Hali une sœur, un frère, un ami, un être cher. C'est la plus grande des Tours ; il y a là-bas trente-six hommes et femmes, trois Cercles complets, avec des *leroni* venus de chacun des royaumes et appartenant à toutes les lignées douées du *laran*...

Sa voix mourut.

— Et voilà pour le Pacte, dit Maître Gareth d'un ton farouche. Doivent-ils rester tranquillement à Elhalyn et se limiter à l'épée et à l'arc pour faire la guerre, quand on fait pleuvoir sur eux le feu du ciel ? Mais qui a osé les frapper ? Ce ne sont quand même pas les forces d'Asturias ?

Bard secoua la tête, hébété.

— Actuellement, Serrais n'est pas assez fort, et pourquoi le

Seigneur Hastur aurait-il détruit sa propre Tour et ses fidèles *leroni* qui avaient juré de rester neutres ? Se pourrait-il qu'Aillard ou Aldaran soient entrés en guerre et que les Cent Royaumes soient à feu et à sang ?

Paul écoutait, bouleversé. En surface, ce monde était si simple, si beau, et pourtant il s'y cachait *cela* en profondeur, ces terrifiants combats télépathiques...

— Ce n'est pas pire que les bombes de feu, dit Melisendra, lisant dans ses pensées comme elle le faisait si souvent. Au moins, elles étaient lancées par des aérocars, et les défenseurs des Tours auraient pu les abattre. Je l'ai fait moi-même une fois. Mais j'ai connu un cercle de *leroni* qui avaient établi un sort autour d'un château assiégé...

Elle montra du doigt une ruine en haut d'une montagne.

— ... alors le sol s'est ouvert, la terre a tremblé – et le château s'est effondré, ensevelissant tout le monde.

— Et il n'existe aucune défense contre ces armes ?

— Oh si, dit Melisendra avec indifférence, si le Seigneur du Château avait eu son propre cercle de magiciens, et qu'ils aient été plus forts que ceux des assaillants. Pendant des générations, toute notre famille, et toutes les grandes familles de Ténébreuse, ont fortifié leur *laran* par des mariages consanguins ; c'était à l'époque où tout le pays vivait en paix sous l'autorité des Hastur, descendants d'Hastur et Cassilda. Mais il y a des limites à ce que peuvent accomplir ces croisements familiaux ; tôt ou tard, les gènes récessifs prennent la relève et des tares apparaissent. Mon père...

Elle montra Maître Gareth, l'air encore pâle et épuisé.

— ... mon père a épousé sa demi-sœur. Sur leurs quatorze enfants, trois seulement ont survécu, et uniquement des filles. Il n'y a plus de MacAran dans ces montagnes, seulement quelques-uns dans le Nord, qui n'ont pas participé aux programmes de croisements... Il reste peu de Delleray, la vieille lignée de Serrais s'est éteinte ; les Ridenow ont repris leur nom quand ils se sont mariés dans cette famille. Et ma sœur Kyria est morte en mettant sa fille au monde, de sorte que c'est moi et Melora qui l'avons élevée... Mirella est *leronis*, elle aussi, une de celles qu'on garde vierges pour la Vision, et je prie pour qu'elle le reste, car je sais qu'elle a peur de mourir en couches, elle aussi.

Paul n'était pas vraiment en rapport avec Melisendra, mais il sentit pourtant sa peur ancienne et à moitié dominée ; il se rappela que Melisendra avait eu un enfant, et ressentit soudain beaucoup de compassion pour les terreurs qu'elle devait avoir éprouvées. Jusque-là, il n'avait jamais eu beaucoup de sympathie pour les problèmes spécifiques des femmes ; maintenant, il en ressentait du remords. Dans son monde, une femme savait si une grossesse lui ferait courir des

risques, mais ici, il n'avait pas pris la peine de s'en informer, et il pensa, troublé, que Melisendra avait risqué la mort pour se donner à lui.

— Cela commence à être léthal dans notre famille, poursuivit-elle d'un ton absent – et Paul se demanda si elle lui parlait à lui, ou si elle essayait simplement de se détendre et de calmer ses craintes. Erlend est fort et vigoureux, louée soit la Déesse, mais il a déjà le *laran*, et il est bien jeune pour ça... Bien sûr, Bard ne nous est que lointainement apparenté, et Kyria avait épousé un cousin, c'est peut-être pourquoi... Melora et moi, nous devons prendre garde avec qui nous avons des enfants ; même si nous survivons, l'enfant peut être mort-né... Je crois que Mirella ne devrait pas avoir d'enfant du tout. De plus, il y a certains dons du *laran* qui pourraient se combiner avec les miens, de sorte que je ne survivrais pas quarante jours à une telle grossesse. Heureusement, ils sont rares à l'heure actuelle, mais je ne crois pas que leur virulence soit entièrement éteinte dans notre lignée. Comme on ne tient plus les archives et que l'art antique de monitorer jusqu'au niveau cellulaire s'est perdu, la dernière de celles qui savaient étant morte avant de pouvoir transmettre ses connaissances... quand nous portons un enfant, aucune de nous ne peut savoir comment ça finira. Et certaines de ces nouvelles armes...

Elle frissonna et essaya résolument de changer de conversation, sans y parvenir tout à fait.

— J'ai eu de la chance que Bard ne soit pas porteur de cette hérédité. C'est sans doute la seule bonne chose de cette affaire.

Il leur fallait encore un jour de marche avant d'arriver en vue des armées de Serrais, ce qui signifiait une nuit de plus à camper. Normalement, Paul ne voyait même pas Melisendra quand ils étaient avec l'armée ; mais, près du camp, il y avait un petit bois avec un puits, et quand il se dirigea de ce côté, sous la pluie du soir qui commençait à tomber (Bard lui avait dit que c'était normal, sauf au plus fort de l'été – quel climat !), Melisendra, enveloppée dans la cape grise de *leroni*, lui fit signe. Ils restèrent enlacés quelques minutes, mais quand il lui murmura quelque chose à l'oreille, lui montrant de la tête les arbres complices, elle secoua la tête.

— Ce ne serait pas convenable. Pas comme ça, pas avec l'armée. Crois-tu que je n'en ai pas envie, moi aussi, mon bien-aimé ? Mais notre temps viendra.

Il allait protester – comment savait-elle s'il y aurait une vie pour eux après cette campagne – mais son regard l'arrêta. Il ne traiterait pas Melisendra comme une fille à soldats. Bientôt, elle rejoignit les autres *leroni* – son père, dit-elle, eût blâmé cette étreinte, pour discrète qu'elle fût, et trouvé qu'elle se tenait très mal – non qu'il surveillât ses

amours, mais s'aimer comme cela, furtivement, alors que les autres devaient laisser leurs femmes derrière eux, c'était honteux. Il la suivit pensivement du regard, se disant que c'était la première fois qu'il tolérât un refus d'une femme. Si une autre avait agi ainsi, il l'aurait considérée comme une traînée, essayant de le mener par le bout du nez... Qu'est-ce qui lui arrivait ? Pourquoi Melisendra était-elle différente ?

Mais – pensée importune ! – n'était-ce pas son attitude à lui qui laissait à désirer autrefois ? Paul était peu habitué à analyser le bien-fondé de ses motivations et actions, et l'idée était neuve pour lui ; il l'écarta immédiatement. Melisendra était différente, un point c'est tout, et l'amour avait l'art de faire des exceptions.

Mais ce devait être le soir des pensées importunes. Il resta éveillé, incapable de s'endormir, se demandant ce qui se passerait quand Bard s'apercevrait qu'il ne s'agissait pas d'une passade, mais qu'il voulait garder Melisendra pour lui sa vie durant. Et si lui et Bard étaient vraiment le même homme, avec les mêmes goûts et désirs sexuels, comment se faisait-il qu'il ne se fût pas lassé immédiatement de Melisendra, comme Bard ?

Je n'ai pas de remords envers elle, et donc elle ne me met pas mal à l'aise...

Et Paul faillit éclater de rire ; Bard, ressentir du remords pour quoi que ce soit ? Bard était plus inaccessible au remords que personne, autant que l'était Paul lui-même. Le remords était une invention des femmes et des prêtres pour empêcher les hommes de faire ce qu'ils avaient l'envie et la force de faire, un outil dont se servaient les faibles pour en faire à leur tête... Paul, cependant, mit beaucoup de temps à trouver le sommeil. Désorienté, il se demanda ce qui lui arrivait sur ce monde.

Enfin, c'était quand même mieux que le caisson de stase. Et, sur cette pensée, il parvint enfin à s'endormir.

L'aube se leva, grise et triste, accompagnée d'une pluie torrentielle, et Paul s'étonna d'abord qu'ils se remettent en marche. À la réflexion, il se dit que, dans ce climat, s'ils se laissaient arrêter par la pluie, ils ne feraient jamais rien. Effectivement, il vit des gardiens de troupeaux, montés sur d'étranges bêtes à cornes, surveiller des hordes d'animaux tout aussi bizarres, dont Bard lui apprit que c'étaient des lapins cornus ; et, dans les champs, des paysans, dont beaucoup de femmes, enveloppés dans d'épaisses capes de tartan, travaillaient la terre. Au moins, pensa-t-il sombrement, ils n'ont pas à se soucier d'arroser. Il était bien content de ne pas être fermier ; d'après le peu qu'il savait d'eux, il faisait toujours trop humide ou trop sec. Ils longèrent un lac semé de petits bateaux halant des filets. Il

supposa que la pêche était l'activité rêvée, par temps de pluie.

Vers midi – les jours étaient plus longs sur ce monde, et Paul n'était jamais sûr de l'heure, à moins de voir le soleil – ils s'arrêtèrent pour manger les rations froides distribuées par l'intendance : un pain grossier mêlé de fruits secs et de noix, une sorte de fromage insipide, une poignée de noix avec leurs coquilles, et un vin pâle et suret, qui avait pourtant du corps et réchauffait. C'était, il le savait, la boisson commune dans les campagnes, et il sentait qu'il pourrait s'y faire.

Au milieu du repas, un officier de Bard vint le chercher. Se levant pour le suivre, Paul surprit des regards et des commentaires ; il fallait prévenir Bard qu'un tel favoritisme, à l'égard d'un homme somme toute nouveau dans l'armée, pouvait lui causer du tort. Mais quand il en parla, Bard haussa les épaules.

— Je suis toujours imprévisible ; c'est pourquoi on m'a surnommé Loup, dit-il. Ça les maintient sur le qui-vive.

Puis il dit à Paul qu'un éclaireur était rentré, annonçant que l'armée de Serrais était proche. Quand le temps se lèverait, il faudrait faire voler les oiseaux-espions pour déterminer leur position et leur formation.

— Mais j'ai un jeune *laranzu* doué de la Vision, et nous pourrions peut-être les surprendre sous la pluie. Ruyven, dit-il à un autre officier, allez dire à Rory Lanart de venir dès qu'il aura fini son repas.

Quand Rory se présenta, Paul nota avec consternation que le jeune *laranzu* devait avoir une douzaine d'années. Dans ce monde, les enfants participaient-ils eux aussi aux batailles de sorcellerie ? Il était déjà regrettable que les femmes y prissent part, mais les enfants ! Sa consternation s'accrut en pensant au jeune Erlend, avec sa pierre-étoile autour du cou. En grandissant, devrait-il, lui aussi, participer à ces campagnes ? Il observa l'enfant, qui regardait dans sa pierre-étoile et leur transmettait les informations désirées d'une voix morne et lointaine, et se demanda pourquoi Melisendra élevait son fils dans cet art.

Bard, somme toute, n'est qu'un chef barbare dans un monde barbare. Lui et moi, nous sommes le même homme. Il est l'homme que j'aurais été dans cette société primitive. Si, par la grâce de Dieu, j'étais né ici.

Levant la tête, il s'aperçut que Bard le regardait, mais aucun signe ne lui apprit si son double avait lu ses pensées ; il dit simplement :

— Tu as fini de manger ? Emporte ce qui te plaît – je mets toujours une poignée de noix dans ma poche pour manger en marchant – et dis aux officiers de donner le signal du départ. Rory, tu chevaucheras en tête de l'armée avec moi, j'aurai besoin de toi ; et un soldat conduira ton cheval si tu te sers de la Vision.

Ils n'avaient pas chevauché plus d'une heure, jugea Paul, après la pause-repas, quand ils arrivèrent en haut d'une colline ; Bard tendit le

bras en silence. Déployée sous eux dans la vallée, une armée en formation de bataille attendait, et même à cette distance Paul reconnut la bannière vert et or des Ridenow de Serrais. Entre eux et l'armée de Serrais se dressait un petit bois clairsemé. Soudain, des oiseaux, dérangés dans leur repas, s'envolèrent. Paul perçut la pensée de Bard :

C'est fini, plus question de les prendre par surprise. Mais leur leroni les auraient prévenus, car ils ont des leroni, c'est certain.

Les officiers parcouraient les rangs, faisant prendre aux hommes la formation de bataille dont Bard avait brièvement discuté avec Paul – une des choses qui offensaient le plus les anciens officiers, c'était que leur chef parlait à Paul, nouveau venu et étranger, comme à un égal. Naturellement, ils ne se doutaient pas à quel point ils étaient égaux. Mais ils sentaient quelque chose, et ça les irritait. Un jour, quand il en aurait le temps, Paul devrait s'en occuper. Et il pensa, quelque peu amusé, que, quand lui et Bard commanderaient des armées différentes, chacune croyant qu'elle était dirigée par le Loup des Kilghard en personne, cette source de frictions disparaîtrait ; il n'y aurait plus d'intrus pour venir s'interposer entre le Loup et ses loyaux partisans.

Comme toujours, Bard donnait le signal de l'attaque en dégainant son épée. Paul regardait, la main sur la garde de la sienne, attendant le signal de la charge. La pluie s'était calmée et seules quelques gouttes isolées tombaient encore par instants. Puis soudain, par une déchirure dans les nuages, le grand soleil rouge parut, flamboyant, éclairant la vallée. Paul regarda le ciel, conscient de l'humidité du sol, qui pouvait faire glisser les chevaux pendant la charge, et pensa machinalement que ce serait un avantage de combattre sans la pluie. Maître Gareth avait regroupé à l'écart sa petite armée de sorciers en capes grises, pour qu'ils ne gênent pas les bêtes. La première fois que Paul avait participé à une bataille, il s'inquiétait beaucoup au sujet de Melisendra. Maintenant, il savait qu'elle ne courait aucun danger physique dans un combat de cette nature. Même sous sa cape grise, il distinguait Melisendra à sa façon de monter.

Il vit Bard dégainer – puis l'entendit pousser un cri et le vit donner de grands coups d'épée dans le vide. *Par tous les dieux, qu'est-ce qu'il voit ?* Et tous ceux qui l'entouraient faisaient la même chose – criant, tailladant l'air de leurs armes, se protégeant les yeux de leurs bras contre quelque menace invisible ; même les chevaux se cabraient en hennissant de terreur. Paul ne voyait rien, ne sentait rien, et pourtant un homme cria : « Le feu, là-bas... », puis tomba de sa monture en hurlant. Et soudain, rencontrant le regard de Bard, il vit ce que voyait Bard : au-dessus de leurs têtes, tourbillonnant en hurlant, volaient d'étranges oiseaux à l'haleine empestée qui piquaient

vicieusement sur les yeux des chevaux ; et le plus affreux, c'est que ces oiseaux avaient des têtes de femmes, aux sourires lubriques...

Paul vit tout cela par les yeux de Bard ; mais par ses yeux à lui il continuait à voir la scène, paisible et inondée de soleil, et les armées de Serrais qui se mettaient en branle pour repousser l'attaque. Paul se dressa sur ses étriers, l'épée flamboyante. Il tonitrua – de la voix de Bard, il s'en rendit compte :

— Il n'y a rien, mes amis ! C'est une illusion ! Que font nos *leroni*, par tous les diables ! *Chargez !*

La prompte réaction de Bard à ses paroles le rassura. Il hurla :

— Chargez !

Et il prit la tête de la charge, *traversant* l'illusion au galop – Paul, tout en comprenant qu'il s'agissait d'une illusion, vit par ses yeux la harpie qui piquait sur lui, et Bard esquiver. Il sentit la puanteur de la bête-femme, mais la paralysie provoquée par l'horreur s'était dissipée ; Paul, revenu à sa conscience propre, galopait, l'épée à la main, vers le premier rang de l'armée de Serrais. Un homme leva sa dague sur son cheval, Paul abattit son épée et le vit tomber. Puis il se battit corps à corps, sans perdre un instant à combattre des horreurs magiques ou à les voir par les yeux de Bard. En de tels moments, il ne se demandait plus ce que Bard pouvait voir, ni si c'était un produit de la sorcellerie ou de l'art du *laran*.

Ils avaient quand même pris l'armée de Serrais par surprise, ou presque, car elle comptait sur l'attaque magique pour retarder la charge. La bataille ne fut pas brève ; mais elle ne fut pas non plus aussi longue que Paul l'avait craint, lorsqu'il avait aidé Bard à évaluer les forces dressées contre eux. Bard s'en sortit miraculeusement indemne. Miraculeusement, pensa Paul, car, pendant toute la bataille, partout où il portait les yeux, Bard se trouvait au cœur des combats. Paul avait reçu un coup à la jambe, qui avait plus endommagé sa culotte de cuir que ses muscles. Quand l'armée de Serrais, démoralisée, s'enfuit, et que Dom Eiric en personne se rendit – Bard le pendit sur-le-champ pour avoir rompu son serment –, le soleil se couchait, et Paul, la jambe glacée sous les lambeaux de cuir de sa culotte, alla aider les officiers à installer l'état-major dans une maison réquisitionnée du village proche. Les hommes s'apprétaient à piller et violer, avant de brûler le village, mais Bard les arrêta.

— Ces gens sont les sujets de mon frère ; rebelles, c'est vrai, mais sujets quand même : l'armée de Serrais a pu les réduire à l'obéissance par la terreur, et ils doivent avoir l'occasion de prouver s'ils sont fidèles ou non quand ils peuvent agir librement, sans être sous la botte d'une armée. Il en cuira à tout homme qui touchera l'un de nos sujets, loyal ou non. Payez ce que vous prendrez, et ne portez la main sur aucune femme non consentante.

Paul, entendant ces ordres, se dit qu'il ne savait pas Bard capable de tant de bon sens, ni de mater une armée bien décidée à piller. Il en fit la remarque à Bard, qui sourit.

— Ne fais pas l'innocent, dit-il. Je n'agis pas par pure bonté d'âme ; tout ce que j'ai dit est vrai, certes, et l'honneur en rejaillira sur moi et sur la maison royale d'Asturias. Mais il y a plus important, beaucoup plus important. Il n'y a tout simplement pas assez de richesses et de femmes pour satisfaire tout le monde. Lorsqu'ils auraient pris tout ce qu'il y a à prendre, ils commenceraient à se chamailler et à se battre entre eux – et je ne peux tolérer cela dans mon armée.

Il ajouta avec un sourire entendu :

— Mais il y a des passe-droits pour les officiers – et tu pourras choisir le premier, car tu as mené la charge. Nous ne sommes peut-être pas si semblables, après tout – tu es plus brave que moi, d'avoir chargé ainsi au milieu de ce nid de harpies ! Ou alors, tu as deviné avant moi qu'il s'agissait d'une illusion ?

Paul secoua la tête.

— Ni l'un ni l'autre, dit-il. Je n'ai rien vu, tout simplement.

Bard le regarda, médusé.

— Rien ? Rien du tout ?

— Rien du tout. Au bout d'un moment, je les ai vues, un peu, par tes yeux – mais je voyais uniquement ce que tu voyais, et je m'en rendais compte.

Bard eut une moue méditative et siffla entre ses dents.

— Très intéressant, dit-il. Pourtant, tu as assisté à l'incendie de Hali – dieux d'en haut et d'en bas, quelle horreur ! Les guerres devraient se faire par la force et l'épée, et non par la sorcellerie et les bombes de feu ! Cette substance diabolique est faite par la magie ; impossible de la fabriquer par des moyens normaux !

— Je suis complètement d'accord, dit Paul. Mais cela, je l'ai vu par les yeux de Melisendra. Je ne l'ai pas vu moi-même.

— Oui. Les rapports sexuels créent des liens. Et j'ai souvent soupçonné Melisendra d'être une télépathe catalyste. Dans une Tour, elle serait chargée d'éveiller le *laran* de ceux qui, pour une raison ou pour une autre, n'arrivent pas à s'en servir. Je crois que, sans le vouloir, elle a éveillé le peu de *laran* que je possède. Dieu sait qu'elle ne pense pas me devoir de faveurs quelconques ! Et il y a des moments où je trouve que ce n'est pas une faveur, quoique la plupart des gens pensent le contraire ; par instants, je regrette de ne pas être imperméable au *laran*, ou au moins aux illusions ! Si tu n'avais pas dirigé la charge, ce matin, nous aurions perdu tout l'avantage de la surprise. Quant à être imperméable au *laran* – sauf quand tu reçois les images de moi ou de Melisendra –, c'est peut-être un avantage. Nous

en reparlerons. Tu pourrais peut-être me rendre un service.

Étrécissant les yeux, il considéra Paul d'un regard pénétrant.

— Il faut que j'y réfléchisse. Pour le moment, je dois m'occuper de ce village rebelle. Reste ici et écoute ; tu te trouveras peut-être un jour dans une semblable situation.

Ainsi prévenu, Paul écouta tandis que Bard décidait du sort des hommes qui avaient aidé activement l'armée de Serrais. Leurs taxes seraient doublées pour cette année ; et ceux qui ne pouvaient pas payer devraient travailler aux routes sans salaire pendant quarante jours – Paul s'était déjà familiarisé avec le cycle de quarante jours, correspondant à celui de la plus grosse de leurs lunes, qui, dans la vie sociale, remplissait le même rôle que le mois sur Terra, et se divisait en quatre décades. Le cycle menstruel des femmes suivait aussi celui de la plus grosse lune. Quand Bard eut fini, ils acclamèrent sa clémence.

— Avec le respect que je vous dois, Seigneur général, lui dit un de ses officiers, vous auriez dû les brûler tous jusqu'au dernier.

Bard secoua la tête.

— Nous aurons besoin de bons sujets pour payer des taxes. Nous avons besoin de leur travail. Les morts n'entretiennent pas les armées. Et, si nous les pendions, il nous faudrait faire vivre leurs veuves et leurs orphelins... à moins que vous ne suggériez qu'à l'imitation des Séchéens, nous vendions les femmes et les enfants aux bordels pour qu'ils gagnent eux-mêmes leur vie ? Que penseraient ces gens du Roi Alaric, sans parler de ses armées ?

Maître Gareth dit doucement derrière lui :

— Je suis surpris. Quand il était enfant, personne ne se serait douté que, malgré sa bravoure incontestée, Bard di Asturien aurait le moindre sens politique.

Une jolie rousse aux formes appétissantes s'approcha et fit une profonde révérence.

— Votre quartier général est dans la maison de mon père, Seigneur général. Puis-je vous servir du vin de ses celliers ?

— J'accepte volontiers, dit Bard. Et tu peux aussi servir mes officiers. La main qui le verse ne l'en rendra que meilleur, mon enfant.

Il lui sourit, et elle lui rendit son sourire. Paul, se rappelant que toutes les *leroni* avaient été logées dans une maison isolée à l'autre bout du village, avec quatre gardes pour protéger leur intimité, repensa à la rumeur courant parmi les soldats sur la réputation de Bard auprès des femmes.

Mais, avant que la jeune fille revienne avec le vin, on frappa à la porte et une Sœur de la Sororité de l'Épée, la tunique écarlate sale et déchirée, fit irruption dans la pièce.

— Seigneur ! s'écria-t-elle, tombant à genoux devant Bard. J'en

appelle à la justice du Loup des Kilghard !

— Si vous avez combattu à nos côtés, *mestra*, justice vous sera faite, dit Bard. Qu'est-ce qui vous chagrine ? L'un de mes soldats a-t-il porté la main sur vous ? Personnellement, je trouve que les femmes ne devraient pas adopter l'état militaire, mais, si vous combattez dans mon armée, vous avez droit à ma protection, et l'homme qui vous aura touchée sans votre consentement sera d'abord châtré, puis pendu.

— Non, dit la femme en tunique rouge, portant la main à la dague suspendue à son cou. Un tel homme serait déjà mort de ma main ou de celle de ma sœur jurée. Mais il y avait des mercenaires de la Sororité dans l'armée de Serrais, Seigneur. La plupart d'entre elles ont fui avec cette armée, mais une ou deux étaient blessées, et quelques-unes sont restées avec elles pour les soigner ; maintenant que la bataille est finie, vos hommes ne les traitent pas avec les égards dus par la coutume aux prisonniers de guerre. L'une d'elles a déjà été violée, et, quand j'en ai appelé aux sergents, ils ont dit que, si une femme se mêlait de faire la guerre, elle devait s'arranger pour ne pas la perdre, ou se résigner à être traitée en femme et non pas en guerrier...

Ses lèvres tremblaient de rage. Bard se leva vivement.

— Je vais mettre fin à cela immédiatement, dit-il, faisant signe à Paul et à quelques officiers de le suivre jusqu'à la tente des femmes.

Derrière la femme en rouge, ils traversèrent tout le village, mais, une fois qu'ils en furent sortis, ils n'eurent pas à aller loin avant de rencontrer la scène dont la femme leur avait parlé. Ils entendirent des femmes hurler, et virent des soldats qui faisaient cercle autour d'une tente en criant des obscénités. D'un côté de la tente, des guerrières en rouge se battaient avec les hommes pour se frayer un chemin jusqu'à l'entrée. Dominant le bruit et la confusion, Bard tonitrua d'une voix de stentor :

— Qu'est-ce qui se passe, par tous les diables ? Arrière !

— Seigneur général...

Murmures consternés à sa vue. Bard releva le pan de la tente, et, quelques instants plus tard, deux hommes en sortirent, titubant, éjectés par un magistral coup de pied. Une femme sanglotait violemment à l'intérieur. Bard dit à un garde quelque chose que Paul n'entendit pas, puis éleva la voix.

— Je répète pour la dernière fois que j'ai donné des ordres ; aucun civil ne doit être touché et aucun prisonnier maltraité !

Il montra de la tête les hommes qu'il avait éjectés de la tente. Ils étaient assis par terre, abasourdis, désorientés, soûls, les vêtements défaits.

— Si ces hommes ont des amis, qu'ils les emmènent à leur tente et qu'ils les dessoûlent !

Il y eut des murmures dans les rangs, et un homme cria :

— On peut prendre ce qui appartenait à l'autre armée, c'est la loi de la guerre ! Pourquoi nous refusez-vous ce que la coutume nous accorde, Général Loup ?

Bard se tourna vers la voix et répondit durement :

— La coutume vous permet de prendre leurs armes, pas plus. Certains prisonniers sont-ils devenus vos mignons par la force ?

Murmures outragés à cette idée.

— Alors ne touchez pas à ces femmes, vous m'entendez ? Et, pendant qu'on y est, je vais vous répéter ce que j'ai dit à cette guerrière, dit-il en la montrant. Si un homme porte la main sur une femme de la Sororité qui a combattu à nos côtés pour l'honneur et la prospérité de l'Asturias et le règne du Roi Alaric, il sera d'abord châtré, puis pendu, même si je dois le faire moi-même ! Que ce soit bien compris, une fois pour toutes.

Mais la femme en rouge se jeta à ses pieds.

— Ne punirez-vous pas les hommes qui ont abusé de mes Sœurs ?

Bard secoua la tête.

— J'ai mis fin à leurs agissements ; mais mes hommes ont agi par ignorance, et je ne les punirai pas. Personne ne touchera plus une prisonnière ; mais ce qui est fait est fait, et je n'accorderai pas la même protection à celles qui ont combattu contre moi qu'à celles de ma propre armée – sinon, quel avantage y aurait-il à me servir ? Si les mercenaires de votre Sororité veulent jurer allégeance à l'Asturias et combattre avec mes armées, je leur accorderai cette protection ; sinon, il n'en est pas question. Pourtant, ajouta-t-il en élevant la voix, si quiconque touche une prisonnière, sauf ainsi que la coutume le permet, il sera fouetté et privé de solde ; est-ce clair ?

La femme ouvrait la bouche pour discuter, mais Bard l'arrêta.

— Assez, dit-il. Plus de discussion. Allez, mes amis, dispersez-vous. Retournez à vos affaires ! Assez de bagarres, ou il vous en cuira demain !

Quand ils revinrent à la maison réquisitionnée, les autres officiers avaient fini leur vin et sortaient pour regagner leurs cantonnements. La jeune rousse, qui rappelait vaguement à Paul Melisendra, lui mit une coupe dans la main en souriant :

— Tenez, Seigneur, buvez avant d'aller vous coucher.

Il but, levant les yeux vers elle et la prenant par la taille. Son sourire de coquette lui fit comprendre qu'elle ne réprouvait pas son audace, et il la serra d'un peu plus près. Mais une main s'abattit sur son épaule, et Bard vociféra :

— Laisse-la, Paul. Elle est à moi.

Paul jura à part lui, en sachant qu'il aurait dû s'y attendre. En campagne, il avait déjà découvert que lui et Bard avaient les mêmes

goûts en matière de femmes. Et naturellement, puisqu'ils étaient le même homme, ils désiraient d'elles la même chose, et ce n'était pas la première fois qu'ils avaient tous les deux jeté leur dévolu sur la même fille à soldats ou la même fille de joie dans une ville conquise. Mais c'était la première fois qu'ils en arrivaient à une confrontation directe. *Il me doit quelque chose pour avoir dirigé la charge*, pensa Paul, sans lâcher la taille de la fille. *Cette fois, je ne céderai pas, bon sang !*

— Oh, au diable tout ça, dit Bard.

Paul réalisa qu'il était déjà soûl, et aussi que les autres officiers étaient tous partis, les laissant seuls avec la fille. Il prit la fille par le menton et demanda :

— Lequel de nous deux veux-tu, ma fille ?

Elle les regarda alternativement en souriant. Elle aussi avait bu. Il sentait l'odeur fruitée du vin dans son haleine, et elle devait avoir une trace de *laran*, à moins que le vin n'eût affiné ses perceptions, car elle répondit :

— Comment choisir entre vous, qui vous ressemblez tant ? Vous êtes jumeaux ? Que peut faire une pauvre fille s'il faut renoncer à l'un en choisissant l'autre ?

— Choisir n'est pas nécessaire, dit Paul, vidant sa coupe et réalisant que le vin était plus fort que celui dont il avait l'habitude et qu'il empirait son ivresse. Inutile de rivaliser entre nous cette fois, hein, mon frère ?

Jusque-là, il n'avait jamais exprimé tout haut cette rivalité inconsciente. Et si Bard était en quelque sorte une moitié cachée de lui-même, n'était-ce pas le meilleur moyen de le découvrir ?

La fille les regarda alternativement en riant, puis se retourna pour leur montrer le chemin :

— Par ici.

Paul était juste assez soûl pour jouir d'une lucidité impitoyable. Avec beaucoup d'ostentation, Bard tira à pile ou face. Paul n'en fut pas étonné – cette pratique était courante dans certaines cultures très exotiques – mais il s'écarta, observant la danse vague et élégante des corps de Bard et de la fille, puis Bard se laissa tomber sur le lit à la renverse, attirant la fille sur lui. Paul s'en étonna – lui, il aurait cloué la fille sous lui – mais ce fut une pensée vague, comme en rêve. Il s'allongea près d'eux, ses mains s'égarant sur les rondeurs de la fille, dans ses cheveux soyeux. Elle se tourne vers lui et colla ses lèvres aux siennes, tout en poussant un soupir de plaisir au moment où Bard la pénétrait. D'une main, elle caressa son membre, tandis que Paul l'embrassait, puis il s'aperçut qu'il les étreignait tous les deux, mais cela n'avait plus d'importance ; c'était comme un rêve, rien n'était défendu, et il savait que leurs trois corps enlacés se mouvaient en une danse voluptueuse. La douceur de la femme lui parut une excuse pour

jouir de *lui-même*, ressentant l'excitation de Bard et la partageant. C'était irréel et pervers. Il savait que, quand il la prenait, Bard, en rapport total avec lui, partageait son plaisir comme Paul avait partagé le sien. Il ne sut jamais, ne voulut jamais savoir, combien de temps cela dura, ou à quel moment, la fille oubliée, il se retrouva dans les bras de Bard, toute douceur évanouie, en une étreinte presque mortelle qu'il ne pouvait définir ni comme de l'amour ni comme de la haine ; et, en un dernier éclair d'isolement sardonique, il se demanda, au cas où ils seraient le même homme, si leur étreinte était une fornication ou une masturbation. Puis cela lui parut sans importance que l'explosion finale fût un orgasme ou la mort.

Il se réveilla, seul, la tête martelée de douloureux élancements. La fille était partie, et il ne la revit jamais. Elle n'avait été que le prétexte à cette violente confrontation avec son noir jumeau, sa moitié, cet autre lui-même à la fois connu et inconnu. Il s'aspergea le visage d'eau glacée, et haletait encore sous le choc quand Bard entra.

— Mon ordonnance m'a apporté un pichet de *jaco* chaud. Si ta tête est comme la mienne, tu peux en boire la moitié, dit-il.

Le liquide avait une odeur de chocolat amer, mais agissait comme du café extra-fort, et Paul s'en trouva ragaillardi. Bard s'en versa un autre gobelet.

— Il faut que je te parle, Paolo. Tu sais que tu as sauvé la bataille, hier. Cette maudite illusion était une nouveauté, et mes *leroni* n'y étaient pas préparés. C'était tellement réaliste ! Et tu n'as rien vu ?

— Seulement par tes yeux, comme je te l'ai dit.

— Ainsi, tu es insensible à ce genre d'illusion, dit Bard. Je voudrais pouvoir me confier à Maître Gareth ! Il pourrait peut-être m'expliquer pourquoi. En tout cas, cela te donne un avantage si un jour tu dois commander une armée. Les hommes te suivront sans discuter. Mais il faut que tu sois prudent avec les *leroni* ; ils sentent quelque chose d'étrange chez toi.

Il eut un bref éclat de rire.

— Ce serait la seule bonne chose de ce maudit Pacte de Varzil : s'il entraînait en vigueur, nous ne serions plus obligés de traîner avec nous ces maudits sorciers.

— Je croyais que vous étiez amis, toi et Maître Gareth – que tu avais confiance en lui !

— C'est vrai, dit Bard. Il nous connaissait depuis notre enfance, moi et mes frères adoptifs. Mais je serais quand même heureux de me passer de ses services et de l'envoyer vivre une vieillesse paisible dans une Tour ! Quand la paix sera rétablie, Alaric prêtera peut-être serment au Pacte après tout. Je n'aime pas penser que mes futurs sujets soient obligés d'abandonner leurs maisons bombardées ; de plus,

là où ils ont répandu de la poudre brûle-moelles, l'année dernière, il paraît que les sages-femmes signalent beaucoup de naissances de handicapés, des enfants qui naissent sans bras, sans jambes ou sans yeux, avec le palais fendu, ou l'épine dorsale perçant la peau au niveau des reins ; des choses qu'on voyait autrefois une ou deux fois par an, et qu'on voit maintenant par *douzaines* – il doit forcément y avoir un rapport ! Il y a aussi des hommes et des femmes qui meurent, parce que leur sang s'est mué en eau – et, qui pis est, il est toujours dangereux de traverser ces contrées. Je soupçonne que le pays restera contaminé des années durant, et peut-être même pendant une ou deux générations ! On abuse de la sorcellerie !

Comment, se demanda Paul, sont-ils parvenus, par leurs seuls pouvoirs mentaux, à fabriquer de la poussière radioactive ? Car les accidents génétiques que décrivait Bard étaient, sans aucun doute, causés par des radiations quelconques. Enfin, si le *laran* pouvait accomplir ce dont il avait été témoin, il ne devait pas être très difficile de casser les molécules en leurs atomes composants, ou de les combiner en substances hautement radioactives.

— Et je ne suis certainement pas insensible à *ce genre de laran* ! dit-il avec ironie.

— Non, je ne crois pas. Ton esprit y est peut-être insensible, mais ton corps n'est pas différent d'un autre. Il y a pourtant des sortes de *laran* auxquelles tu es insensible, et pas moi, de sorte que j'ai un travail pour toi. La force de Serrais est brisée. J'ai appris aujourd'hui que les Aillard, après le bombardement de Hali, ont prêté serment au Pacte, ce qui signifie que toutes les terres situées au sud des Plaines de Valeron, douze ou treize royaumes en tout, seront des proies faciles à conquérir. Et j'ai une tâche à te confier.

Il considéra le sol en fronçant les sourcils.

— Je veux que tu ailles au Lac du Silence et que tu ramènes Carlina. L'île est gardée par la sorcellerie, mais c'est sans effet sur toi. Tu pourras traverser leurs défenses, ignorer leurs illusions, puis l'enlever et me la ramener.

— Qui est Carlina ? demanda Paul, mais il connaissait déjà la réponse.

— Ma femme.

CHAPITRE 4

L'aube se levait sur le Lac du Silence et sur l'Île sacrée, et une longue procession de femmes en robes et capes noires, le capuchon rabattu sur le visage et la faucille suspendue à la ceinture, cheminaient le long du rivage, sortant du temple en forme de ruche pour rentrer dans leurs maisonnettes.

La prêtresse Liriel, connue dans le monde sous le nom de Carlina, fille du Roi Ardrin, marchait en silence au milieu des autres, l'esprit encore plein de la prière du matin.

« Ta nuit, Mère Avarra, fait place à l'aube et à l'éclat du jour. Mais, ô Mère, toutes choses doivent un jour retourner à tes ténèbres. Tandis que nous accomplissons tes œuvres de compassion dans la lumière, ne nous permets pas d'oublier que toute lumière doit disparaître, et qu'à la fin seules les ténèbres demeureront... »

Mais, quand elles entrèrent dans la grande bâtisse à colombages qui était la salle à manger des prêtresses, l'esprit de Carlina se tourna vers d'autres pensées, car c'était son tour d'aider au service. Elle suspendit sa lourde cape à un crochet dans le couloir, et se rendit dans l'immense cuisine sombre, où elle s'enveloppa d'un grand tablier blanc qui recouvrit sa jupe et sa tunique, et noua une serviette blanche sur sa tête, avant de distribuer à la louche le porridge qui avait mijoté toute la nuit dans la cheminée. Quand elle eut réparti le tout dans des bols de bois, elle coupa les pains en tranches épaisses qu'elle disposa sur des plateaux, remplit de miel et de beurre de petites terrines qu'elle plaça à intervalles réguliers sur la longue table du petit déjeuner, et, à mesure que les bancs se remplissaient de formes noires, elle circula parmi eux, avec des pichets de tisane d'écorce chaude et de lait froid. Il était permis de parler au petit déjeuner, mais les autres repas se prenaient dans le silence de la méditation. Bavardages bruyants et rires joyeux emplissaient la salle, coupure bienvenue après l'austérité imposée le reste du temps aux prêtresses. Elles pouffaient et jacassaient comme des gamines. Carlina, ayant enfin terminé son

service, alla s'asseoir à sa place accoutumée.

— ... mais il y a maintenant un nouveau roi au Marenji, dit une sœur sur sa gauche, s'adressant à une autre. Et non seulement ils doivent payer le tribut au nouveau roi, mais on a mobilisé tous les hommes valides dans l'armée du Seigneur général pour faire la guerre aux Hastur. Le Roi Alaric n'est qu'un enfant, paraît-il, mais le commandant de ses armées était autrefois un bandit célèbre surnommé le Loup des Kilghard. Il est maintenant le Seigneur général. Il paraît que c'est une terreur, qu'il a conquis Hammerfell et Sain Scarp, et la femme qui apporte le cuir pour ressemeler les souliers m'a dit que Serrais aussi est tombé devant lui. Et maintenant qu'il marche sur les plaines de Valeron, il va soulever les Cent Royaumes contre les Hastur...

— Cela me semble impie, dit Mère Luciella qui était – disait-on – assez vieille pour se souvenir du règne des antiques rois Hastur. Qui est ce Seigneur général ? Il n'est pas du tout apparenté aux Hastur ?

— Non. Il paraît qu'il a juré d'arracher le royaume des mains des Hastur, dit la première, et aussi les Cent Royaumes. C'est le demi-frère du roi, et c'est lui qui gouverne, même s'il n'est pas assis sur le trône ! Sœur Liriel, demanda la prêtresse, ne venez-vous pas de la cour d'Asturias ? Savez-vous qui est cet homme, qu'on appelle le Loup des Kilghard ?

Carlina, prise au dépourvu, fut surprise de s'entendre répondre « oui », puis se ressaisit et répondit sévèrement :

— Vous êtes trop avisée pour cela, Sœur Anya. Qui que j'aie été auparavant, je ne suis plus que Sœur Liriel, prêtresse de la Sombre Mère.

— Ne vous fâchez pas, dit Anya, boudeuse. Je croyais que des nouvelles de votre patrie vous intéresseraient, et que peut-être vous connaissiez ce général !

Ce doit être Bard, pensa Carlina. *Ce ne peut être personne d'autre.* Tout haut, elle rétorqua, véhémence :

— Maintenant, je n'ai plus d'autre patrie que l'île sacrée.

Et elle plongeait violemment sa cuillère dans son porridge.

... Non. Maintenant, elle ne s'intéressait plus à ce qui se passait au-delà du Lac du Silence. Elle n'était plus qu'une prêtresse d'Avarra, et satisfaite de le rester jusqu'à la fin de sa vie.

— Vous pouvez toujours parler, dit Sœur Anya, mais quand ces hommes armés sont venus il y a six mois, c'est vous qu'ils ont demandée, et par votre ancien nom. Croyez-vous que Mère Ellinen ne savait pas qu'autrefois vous vous appeliez Carlina ?

Le son de ce nom irrita ses nerfs déjà à vif. Carlina – Sœur Liriel se leva avec colère.

— Vous savez très bien qu'il est interdit de prononcer le nom

profane de quiconque a cherché refuge ici et été acceptée sous le manteau protecteur de la Mère ! Vous avez violé une règle du temple. Et en ma qualité d'aînée, je vous commande de faire pénitence !

Anya la regarda, les yeux arrondis d'étonnement. Devant la colère de Carlina, elle baissa la tête, puis quitta son siège et s'agenouilla sur les dalles.

— Je vous demande humblement pardon devant toutes nos sœurs assemblées, ma sœur. Et je me condamne à arracher les herbes entre les pierres de l'allée pendant une demi-journée, avec seulement du pain et de l'eau au repas de midi. Cela suffira-t-il ?

Carlina s'agenouilla près d'elle et dit :

— C'est trop. Mange normalement, petite sœur, et je viendrai t'aider dès que j'aurai terminé mes devoirs à la Maison des Malades, car je suis coupable moi-même de m'être mise en colère. Mais, au nom de la Déesse, chère sœur, je t'en supplie, que le passé reste enfoui sous son manteau, et ne prononce plus jamais ce nom.

— Qu'il en soit ainsi, dit Anya.

Puis elle se leva, prit son bol à porridge et sa tasse et les emporta à la cuisine.

Carlina la suivit avec son bol et sa tasse, s'efforçant d'effacer le pli qui s'était creusé sur son front entre ses deux yeux. Le son de ce nom qu'elle croyait avoir abandonné – pour toujours, espérait-elle – l'avait troublée plus qu'elle ne l'aurait voulu, et avait réveillé en elle des émotions qu'elle croyait mortes. Ici, elle avait trouvé la paix, l'amitié, et des activités utiles. Ici, elle était heureuse. Elle ne s'était pas vraiment troublée ni effrayée quand Bard était venu avec ses soldats ; elle s'était remise entre les mains d'Avarra, et ne doutait pas que cette protection ne perdurât. Ses sœurs la défendraient, et aussi les sorts jetés sur les eaux du lac.

Non, elle n'avait pas eu peur. Bard pouvait conquérir l'Asturias tout entière et tous les Cent Royaumes, peu lui importait, il ne comptait plus pour elle qui avait perdu tous les sentiments qu'elle avait pu autrefois entretenir à son égard. Elle était très jeune, alors ; maintenant, elle était femme, prêtresse d'Avarra, et se trouvait en sécurité entre les murs où elle avait choisi de passer sa vie.

Sœur Anya avait commencé à nettoyer les dalles de l'allée, dur travail qu'il fallait bien accomplir, mais qui ne pouvait être imposé à aucune des sœurs : il fallait attendre que l'une ou l'autre se l'impose comme pénitence pour avoir enfreint une règle ou commis quelque petite faute, réelle ou imaginaire. Ou, à l'occasion, pour dissiper un surplus d'énergie. Carlina savait que cela lui ferait du bien d'arracher les herbes et les épines qui délogaient les pierres ; pendant qu'elle peinerait à déplacer les pierres et déraciner les mauvaises herbes, elle oublierait son angoisse. Mais elle n'était pas encore libre pour cette

activité apaisante ; c'était son tour de soigner les malades. Elle ôta son tablier et la serviette couvrant ses cheveux, laissa la vaisselle à laver à une jeune novice, et se rendit auprès des malades.

Depuis son arrivée à l'île du Silence, elle avait appris à soigner, et comptait maintenant parmi les prêtresses-guérisseuses de second rang les plus compétentes. Un jour, elle figurerait parmi les meilleures, celles à qui l'on confiait la formation des autres. Actuellement, seul son jeune âge l'empêchait d'en faire partie. En le sachant, elle ne faisait pas montre de vanité, mais d'une conscience réaliste des talents qu'elle avait développés ici, talents dont elle n'avait aucune idée en Asturias, car personne à la cour ne s'était jamais soucié de les détecter ou de les former.

Elle se livra d'abord à ses routines quotidiennes. Une novice s'était brûlé la main à la marmite de porridge. Carlina lui fit un pansement avec de l'huile et de la gaze, et l'exhorta sévèrement à faire attention quand elle maniait des objets brûlants.

— La méditation, c'est très bien, dit-elle avec sévérité, mais quand vous maniez des marmites sortant du feu, ce n'est pas le moment de prier ou de vous abîmer dans la contemplation. Votre corps appartient à la Déesse, et c'est pour elle que vous devez veiller à sa sécurité. Vous comprenez, Lori ?

Elle fit du thé pour une vieille Mère qui avait des migraines et une novice qui souffrait de crampes, puis rendit visite à une très vieille prêtresse qui glissait inconsciemment vers une mort indolore – elle ne pouvait pas faire grand-chose pour elle, sinon lui caresser la main, car la vieille femme ne la voyait et ne la reconnaissait plus –, et donna un liniment à une prêtresse qui s'était fait marcher sur le pied par une bête laitière.

— Frictionnez-vous le pied avec ça ; et, à l'avenir, n'oubliez pas que la bête n'a pas assez d'esprit pour éviter de vous marcher dessus. Par conséquent, c'est vous qui devez avoir le bon sens de ne pas vous mettre sur sa route. Et n'allez pas à la laiterie pendant un jour ou deux. Mère Allida mourra sans doute aujourd'hui ; vous pouvez vous asseoir près d'elle, et lui parler en lui tenant la main si elle s'agite. Elle recouvrera peut-être sa lucidité à l'approche de la fin ; en ce cas, faites prévenir immédiatement Mère Ellinen.

Puis elle se rendit à la Maison des Étrangères, où, deux fois par décade, elle examinait les femmes venant implorer l'aide d'Avarra, généralement quand les guérisseuses du village ne les avait pas soulagées.

Trois femmes attendaient en silence sur un banc. Elle fit signe à la première de la suivre dans une petite pièce.

— Au nom de la Mère Avarra, en quoi puis-je vous aider, ma sœur ?

— Au nom de la Mère Avarra, dit la femme – petite, jolie mais déjà fanée –, je suis mariée depuis sept ans et je n’ai jamais conçu. Mon mari m’aime et aurait accepté cela comme sa volonté des dieux, mais ses parents – nous vivons sur leurs terres – ont menacé de le faire divorcer pour qu’il prenne une femme féconde. Je... je..., balbutia-t-elle, j’ai proposé d’élever et d’adopter tout enfant qu’il aurait d’une autre femme, mais sa famille veut pour lui une femme qui lui donnera une famille nombreuse. Et je... je l’aime, dit-elle.

Elle se tut.

— Voulez-vous vraiment avoir des enfants ? demanda doucement Carlina. Ou pensez-vous que des enfants sont un devoir envers votre mari et un moyen de conserver son amour et son affection ?

— Les deux, dit la femme, s’essuyant furtivement les yeux d’un pan de son voile.

Carlina, le *laran* en éveil pour percevoir les véritables sentiments de la femme, *sentit* sa sincérité lorsqu’elle ajouta en pleurant :

— Je lui ai dit que je voulais bien élever des fils d’une autre femme. Nous avons le bébé de sa sœur en tutelle, et j’ai découvert que j’aime les petits... Je vois d’autres femmes avec leurs nourrissons au sein, et j’ai envie d’en avoir un à moi, oh, tellement envie. Vous, qui êtes vouées à la chasteté, vous ne pouvez pas savoir ce que c’est que de voir des femmes avec leurs bébés, en sachant qu’on n’en aura jamais – j’ai mon petit pupille à aimer mais je voudrais en porter un à moi et je voudrais aussi garder Mikhail...

Carlina réfléchit un moment puis dit :

— Je vais voir ce que je peux faire.

Elle fit allonger la femme sur une longue table. La femme la regarda, l’air craintif, et Carlina, toujours en rapport avec elle, réalisa que les sages-femmes lui avaient déjà fait subir bien des traitements pénibles.

— Je ne vous ferai pas mal, dit Carlina, je ne vous toucherai même pas, mais il faut être très calme et détendue, sinon je ne pourrai rien faire.

Prenant la pierre-étoile suspendue à son cou, elle laissa sa conscience plonger profondément dans le corps de la femme, découvrant au bout d’un moment un blocage qui empêchait la conception ; puis, descendant encore plus profond, dans les nerfs et les muscles, elle annihila l’obstruction, cellule par cellule.

Enfin, elle fit signe à la femme de s’asseoir.

— Je ne peux rien promettre, dit-elle, mais il n’y a plus aucune raison que vous ne conceviez pas. Vous dites que votre mari a engendré des enfants avec d’autres femmes ? Alors, d’ici un an, vous devriez avoir un enfant à vous.

La femme se confondit en remerciements, mais Carlina l’arrêta.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mais la Mère Avarra, dit-elle. Et quand vous serez vieille, ne prononcez jamais des paroles cruelles envers une femme stérile, et ne lui reprochez jamais sa stérilité. Souvent, elle n'en est pas responsable.

Regardant la femme s'en aller, elle fut contente d'avoir découvert un blocage physique. Quand elle n'en trouvait pas, elle devait supposer soit que la femme ne désirait pas vraiment un enfant, et qu'avec un *laran* dont elle ignorait l'existence, elle bloquait inconsciemment la conception, soit que le mari était stérile. Peu de femmes – et encore moins d'hommes – arrivaient à croire qu'un homme pût être stérile. Quelques générations plus tôt, quand le mariage de groupe se pratiquait encore et que les femmes portaient tout naturellement des enfants d'hommes différents, il s'agissait simplement d'encourager une femme réservée ou timide à avoir des rapports avec deux ou trois hommes autres que son mari, peut-être à l'occasion d'une fête du solstice, pour que la femme puisse croire sincèrement que l'enfant avait été engendré par celui qu'elle avait choisi. Mais maintenant que l'héritage reposait entièrement sur la paternité effective, elle n'avait que la ressource de conseiller à une femme d'accepter sa stérilité ou de prendre un amant en risquant la colère de son mari. L'ancienne coutume était plus sensée, pensa-t-elle.

La seconde patiente, elle aussi, venait pour un problème de fertilité, ce qui ne surprit pas Carlina, car c'était généralement pour ce genre de problèmes que les femmes venaient implorer la Déesse.

— Nous avons trois filles, mais tous nos fils sont morts sauf le dernier, dit la femme. Mon mari est furieux contre moi parce que je n'ai pas été enceinte depuis cinq ans, et il me traite d'inutile...

Toujours la même histoire, se dit Carlina.

— Dites-moi, désirez-vous vraiment un autre enfant ? demanda-t-elle.

— Si mon mari était satisfait de ceux qu'il a, je le serais aussi, dit la femme d'une voix tremblante, car j'ai mis au monde huit enfants, dont quatre encore vivants, notre fils est sain et vigoureux à six ans, et notre fille aînée est en âge de se marier. Mais je ne peux supporter sa colère...

— Il faut lui dire que c'est la volonté d'Avarra, dit Carlina d'un ton sévère. Et qu'il doit la remercier de vous avoir laissé un fils. Il doit se réjouir des enfants qu'il a, car ce n'est pas vous qui lui en refusez d'autres, mais la Déesse elle-même, qui trouve que vous avez rempli votre devoir en lui donnant autant de descendants.

La femme ne put dissimuler son soulagement.

— Mais il sera très en colère, et il me battra peut-être...

— S'il vous bat, dit Carlina, incapable de réprimer un sourire, je vous conseille, au nom d'Avarra, de prendre une bûche et de lui en

donner un bon coup sur la tête ; et, pendant que vous y serez, donnez-lui-en un de ma part, également.

Elle ajouta, plus sérieusement :

— Et rappelez-lui aussi que les dieux punissent l'impiété. Il doit accepter les bénédictions qui lui ont été accordées, et ne pas se rendre coupable d'avidité en en demandant davantage.

La femme la remercia, et Carlina pensa avec effroi : *Miséricordieuse Avarra ! Huit enfants, et elle accepterait d'en avoir d'autres ?*

La dernière avait une cinquantaine d'années, et, quand elle se retrouva dans la petite pièce avec Carlina, elle lui dit qu'elle avait recommencé à saigner alors que ses règles avaient cessé depuis des années. Elle était maigre, avec un visage creux et cireux, et Carlina l'examina physiquement, puis avec l'aide de sa pierre-étoile.

— Je n'ai pas le talent qu'il faut pour traiter cela moi-même, dit-elle enfin ; il faudra revenir dans une décade pour consulter une des Mères. En attendant, buvez des infusions de cette tisane, ajouta-t-elle, lui tendant un petit paquet. Cela soulagera la douleur et calmera les saignements. Tâchez de bien manger et de grossir un peu pour avoir la force de supporter le traitement qu'elle pourra vous imposer.

La femme s'en alla, serrant sa tisane dans ses mains, et Carlina soupira à la pensée de ce qui l'attendait sans doute. La castration la sauverait peut-être ; mais seules les guérisseuses les plus expérimentées pouvaient décider si cela en valait la peine ou si cela ne ferait que prolonger ses souffrances. Dans ce dernier cas, la Grande Prêtresse lui prescrirait une autre tisane, mais contenant celle-là un poison lent qui l'amènerait à la mort avant que ses souffrances ne lui enlèvent toute humanité et toute dignité. Cette sentence lui faisait horreur, mais la miséricorde d'Avarra s'étendait aussi à l'allègement des douleurs de celles dont la mort était de toute façon inévitable.

Tout l'après-midi, peinant auprès d'Anya pour arracher les herbes et les épines qui soulevaient les pierres de l'allée du temple, elle pensa aux deux femmes qu'elle avait renvoyées satisfaites, et à celle pour qui elle n'avait rien pu faire. Peu avant le service du soir, Mère Ellinen l'envoya chercher.

— Mère Amalie a eu une vision, dit-elle à Carlina, selon laquelle il faudra renforcer nos protections. Nous serons de nouveau envahies. Et c'est pour vous qu'ils reviendront.

Elle tapota la main de Carlina.

— Ce n'est pas votre faute, Sœur Liriël. C'est la volonté des dieux que le mal rôde dans le monde, mais la Mère nous protégera.

Je l'espère, pensa Carlina, tremblante. Je l'espère bien.

Mais il lui semblait, de très loin, entendre la voix de Bard prononcer son nom et la menace qu'il lui avait faite.

Partout où tu iras, partout où tu chercheras à te cacher, Carlina, je te retrouverai et je t'aurai de gré ou de force !

— Carlina, répéta Bard. Ma femme. Je ne peux aborder à l'île du Silence. Mais toi, tu le peux, car tu es insensible aux illusions, à moins que tu ne les reçoives d'un autre esprit, et il y en a peu que tu arrives à lire. Tu pourras te rendre dans l'île du Silence et me ramener Carlina. Mais attention, le prévint-il. Je sais que nous désirons les mêmes femmes, et je t'ai donné Melisendra. Mais je jure que je te tuerai si tu touches seulement un cheveu de Carlina. Elle est mienne et, où qu'elle se cache, je l'aurai !

Maintenant, Paul observait les eaux tranquilles du Lac du Silence. Caché dans les roseaux, il avait étudié la barque attachée à un câble va-et-vient par lequel on pouvait la haler d'une rive à l'autre, bien qu'il fallût ramer vigoureusement quand elle était chargée. Il aurait pu tuer la vieille passeuse, mais il avait noté que deux femmes venaient, matin et soir, lui apporter à manger et à boire. Elles ne manqueraient pas de remarquer son absence. Après avoir mûrement réfléchi, et pendant qu'elle ramenait les deux prêtresses dans l'île, il versa dans son vin une drogue puissante, incolore et insipide. Elle en serait tellement ivre qu'elle ne réaliserait pas ce qui se passait et, si les prêtresses la trouvaient dans cet état, elle pourrait seulement leur dire qu'elle avait bu sa ration de vin habituelle et que, pour une raison quelconque, cela l'avait rendue malade. Le temps qu'on soupçonne qu'elle avait été droguée, il serait trop tard. Tandis que si on la trouvait morte, ou même liée et bâillonnée, on saurait immédiatement qu'il y avait un intrus dans l'île.

Il attendit donc qu'elle revienne après avoir raccompagné les prêtresses. Elle s'assit devant sa petite hutte pour prendre son repas. Elle mangea avec appétit le pain et les fruits qu'on lui avait apportés, faisant descendre le tout avec de grandes rasades de vin, et comme il l'avait prévu, elle ressentit bientôt les effets de la drogue et rentra en chancelant s'allonger sur son lit. Peu après, elle se mit à ronfler, terrassée par l'ivresse. Paul hocha la tête, approbateur. Même si les prêtresses sentaient, psychiquement, qu'elle était soûle, elles ne s'inquiéteraient pas. Il s'agissait, après tout, d'une vieille femme, et on ne pouvait lui demander de tenir le vin comme une plus jeune.

Il monta dans la barque et rama silencieusement vers la rive opposée, frappé par le silence surnaturel des eaux et des sombres roseaux. Bard lui avait parlé – rapidement – du sort jeté sur la barque. Il trouvait le Lac déprimant et, une ou deux fois, il fut brièvement pris de vertige, avec la curieuse impression qu'il ramait dans la mauvaise direction, mais il regarda vers la rive, et, voyant l'île se détacher au-dessus de l'eau, il continua. Paul avait lu dans l'esprit de Bard la

terreur qu'il avait ressentie. Même pour Carlina, Bard n'avait pas envie de la revivre, et encore moins de poser le pied sur un rivage où, disait-on, tout homme qui abordait devait mourir. Il était de plus en plus oppressé, avec un pressentiment croissant de catastrophe, mais il était prévenu et il ne s'en effraya pas outre mesure. S'il était né sur ce monde, vulnérable à leurs sorts et à leurs illusions, il eût sans doute été paralysé de terreur. Étant donné ce qu'il avait lu dans les esprits de Bard et de Melisendra, il se félicita d'y être insensible.

La barque talonna le fond en touchant la rive où, lui avait-on dit, aucun homme n'avait posé le pied depuis des temps immémoriaux. Il n'était pas impressionné – que signifiaient pour lui leurs tabous religieux ? Lui-même avait toujours considéré les religions comme des inventions des prêtres pour dominer les foules et vivre eux-mêmes dans l'oisiveté. Mais une tradition immémoriale finit par accumuler une grande force, et Paul n'était pas pressé de l'affronter.

De la plage partait un chemin qui montait en pente douce, bordé d'arbustes clairsemés. Paul le longea, restant dans l'ombre des arbustes, et se cacha derrière la courbe d'une bâtisse en voyant deux femmes s'y engager. Elles étaient en longues robes noires, avec une petite faucille suspendue à la ceinture. Elles lui parurent redoutables, sans rien de féminin, avec leurs visages émaciés aux mentons volontaires, leurs grandes mains rudes et leurs vêtements flous dissimulant leurs formes. Elles l'effrayèrent. Il n'avait aucun désir d'être vu, ni de voir plus qu'il n'était nécessaire. Il se rappela machinalement que la mort avait toujours puni quiconque avait épié les mystères féminins, et que, pour cette raison, toutes les sociétés raisonnables les avaient toujours proscrits.

— J'avais cru entendre la barque, dit l'une.

— Oh, non, Sœur Cassilda. Regardez, elle est sur l'autre rive.

Paul se félicita d'avoir renvoyé la barque du côté de la passeuse. La deuxième était une matrone corpulente à double menton, et il se demanda ce qu'elle faisait là – pour lui, elle aurait dû être ailleurs, en train de régenter filles et brus et d'inculquer la peur des dieux à ses petits-enfants. Il arrivait à s'imaginer des prêtresses vierges sous la forme de jeunes filles émaciées et éthérées, mais des grand-mères bedonnantes ? Curieusement, cela lui donna le vertige.

— Mais où est Gwennifer ? demanda la maigre Cassilda, tendant la main vers le pieu où était enroulée l'amarre de la barque.

Du manche de sa faucille, elle frappa vigoureusement la clochette, qui n'éveilla aucun bruit ni aucun mouvement sur la rive opposée.

— Ça ne lui ressemble pas de dormir à son poste. Je me demande si elle n'est pas malade ?

— Plus vraisemblablement, elle a dû boire d'un coup sa ration de

vin de deux jours, ricana une troisième qui n'avait pas encore parlé, et elle est ivre morte !

— S'il s'agit de ça ; ce n'est pas un crime capital, dit la première. Quand même, j'aimerais rappeler la barque et aller voir ; elle est peut-être malade, ou elle a pu tomber et se casser une jambe comme ça arrive souvent aux vieilles femmes. Elle resterait sans soins jusqu'à l'arrivée des prochaines pérégrines !

— Dans ce cas, je ne me le pardonnerais jamais, acquiesça l'autre.

Ensemble, elles tirèrent sur le câble pour haler la barque de leur côté, y montèrent et se mirent à ramer. Paul monta la pente à pas de loup, se félicitant de ne pas avoir brutalisé la vieille passeuse. Elles la trouveraient ivre morte, mais ne décèleraient aucune trace de violences ni d'intrusion étrangère. En fait, il n'avait rien fait à la vieille – il avait simplement provoqué en elle une ivresse agréable, et, à ce que disaient les prêtresses, ce ne devait pas être la première fois qu'on la trouvait ivre et endormie à son poste.

Il frissonna rétrospectivement : s'il avait suivi son premier mouvement et assommé puis attaché la passeuse avant de monter dans la barque, l'alarme serait donnée maintenant.

Il s'était assuré qu'aucune de ces trois femmes n'était celle qu'il cherchait. Bard lui avait montré un portrait de Carlina, l'avertissant qu'il était très embelli, et, de plus, peint sept ans plus tôt. Mais il était certain de reconnaître Carlina quand il la verrait. Et à cette certitude se mêlait une certaine appréhension. Lui et Bard avaient tendance à désirer les mêmes femmes. Mais Bard avait été clair : il ne devait pas toucher celle-là. Il lisait suffisamment dans l'esprit de Bard pour savoir que Carlina pouvait, du moins pendant un certain temps, chasser de lui la pensée de toute autre femme. C'était quelque chose que Paul n'avait jamais senti chez Bard jusque-là ; il était *obsédé* par Carlina, pas tant par la femme physique que par l'*idée* qu'il s'en faisait.

Dieu tout-puissant, et si elle a le même effet sur moi et que je ne peux lui résister ?

Eh bien, cela voudrait dire tout simplement que l'inévitable confrontation avec Bard surviendrait un peu plus tôt, voilà tout.

S'il pouvait faire croire à la fille qu'il *était* Bard – cela faciliterait-il les choses ? Ou bien le craignait-elle et le haïssait-elle comme Melisendra en était venue à le craindre et le haïr ? À entendre Bard, ils étaient amoureux dans leur enfance, avaient été fiancés, puis séparés par la cruauté du vieux roi. Mais si elle était si pressée de le retrouver, que faisait-elle, cachée au milieu des prêtresses d'Avarra ?

Il pouvait se faire passer pour Bard, sauf auprès de quelqu'un comme Melisendra, qui connaissait le comportement de Bard jusque dans ses moindres nuances. Mais Carlina ne le connaissait pas charnellement. Paul savait par l'esprit de son double que leurs

contacts les plus intimes s'étaient limités à deux chastes baisers – devant lesquels la fille avait reculé. S'il parvenait à se faire passer pour Bard, l'original pourrait être discrètement éliminé, et il aurait à la fois la liberté et un royaume...

Mais il ne posséderait pas la seule personne qui l'attachait à ce monde. S'il trompait Melisendra, elle n'aurait aucune raison de ne pas révéler l'imposture. Et, d'ailleurs, il devait ressembler à Bard plus qu'il ne le croyait. Gouverner un royaume lui semblait ennuyeux. Contrairement à Bard, il n'aimait pas la guerre pour elle-même, quoiqu'il semblât partager ses dons militaires. Pour Paul, la guerre était simplement le prélude nécessaire à l'état de paix dans lequel tout s'ordonnait, et il s'ennuierait mortellement à gouverner un royaume bien paisible. Alors, que voulait-il ? Assez curieusement, il n'y avait jamais pensé, et Bard non plus ne s'était jamais soucié de lui poser la question, certain que Paul, étant son double, partageait tous ses objectifs.

Eh bien, pensa-t-il, si j'étais libre, j'emmènerais Melisendra avec moi et je partirais en exploration quelque part. Il y a des tas de choses à voir sur cette planète. Un jour peut-être, je m'assagirai et j'aurai des enfants que j'élèverai. Des chevaux ; j'aime les chevaux. Un endroit où ma vie aurait un sens et où je ne me mettrais plus dans les situations qui m'ont conduit au caisson de stase. Un monde où je ne me heurterais plus constamment à des règles et règlements impossibles.

Domage, vraiment, que ça ne puisse pas finir ainsi. Bard pouvait garder son maudit royaume. Et même tous les cent si ça lui faisait plaisir. Peut-être parviendrait-il à convaincre Bard de sa sincérité – bon sang, ça devrait être possible, puisqu'ils lisaient mutuellement dans l'esprit l'un de l'autre ; il faudrait que Bard le croie ! Et s'il avait Carlina, il ne voudrait plus de Melisendra. Erlend, peut-être, mais pas Melisendra.

Bard, cependant, ne se sentirait jamais en sécurité tant que Paul vivrait. Peut-être devrait-il se faire immédiatement une alliée de Carlina ; il n'avait jamais pensé s'abaisser jusqu'à rechercher l'amitié d'une femme ! Les femmes étaient faites pour une chose, et une seule. Mais ses rapports avec Melisendra démentaient cette idée. D'une certaine façon, il était devenu son ami.

Un craquement de branches et un bruit de pas lui rappelèrent le danger, et il se glissa dans l'ombre des arbustes. Trois femmes descendaient le sentier, et Paul, risquant prudemment un coup d'œil, vit que l'une d'elles était Carlina.

Elle était pâle et mince, et si petite qu'elle devait à peine lui arriver à la poitrine. Ses cheveux tirés en arrière étaient tressés en une longue natte. Elle avançait de la même démarche calme et détachée que les autres, avec une certaine gaucherie que lui donnait sa robe

informe. De sa cachette, Paul la contempla, atterré. Ça – c'était la Princesse Carlina, la femme qui obsédait Bard au point qu'il ne pouvait penser à aucune autre ? Et pour cela il renonçait à la beauté épanouie de Melisendra, qui était, de surcroît, la mère de son fils ? Melisendra était non seulement belle, mais spirituelle, intelligente, *leronis* entraînée, et douée de toutes les grâces propres à en faire l'ornement d'une cour et même une reine ou, à tout le moins, l'épouse d'un général ; et elle assistait Bard à la guerre. Paul pensait jusque-là bien connaître Bard, mais la vue de Carlina l'ébranla jusqu'aux moelles, car il réalisa que leurs différences étaient plus profondes qu'il ne l'avait imaginé.

Mais Bard ne la désirait pas, pensa Paul, regardant Carlina s'éloigner. C'était impossible. Il *savait* ce que désirait Bard. Il avait désiré Melisendra jusqu'au moment où elle avait blessé son orgueil de façon intolérable. Il désirait la pulpeuse petite servante qu'ils avaient partagée après la bataille. Désirer Carlina ? Jamais.

Il était *obsédé* par Carlina, et c'était différent. Comme si Bard le lui avait confié, il savait qu'il désirait en elle non pas la femme, mais la fille du roi, et l'idée rassurante qu'il serait le gendre légitime du roi, et non plus un proscrit exilé essayant désespérément de recouvrer une identité et un rang dans la société.

Raison de plus pour faire de Carlina mon alliée, pensa Paul... Pourtant, je ne pourrais jamais renoncer à Melisendra pour elle. Folie ! Melisendra ferait même une meilleure reine. Et pourtant, si Bard a Carlina, il ne me contestera pas Melisendra... Il faut donc remettre Carlina entre les mains de Bard aussi vite que possible. Et il y a au moins un point qui ne doit plus m'inquiéter : je n'aurai aucune peine à ne pas la toucher. Je ne la voudrais dans mon lit pour rien au monde, fût-elle trente fois reine.

Un mariage dynastique avec Carlina donnerait à Bard – ou à Paul à sa place – des droits légitimes sur le trône si le maladif Alaric mourait sans enfants – ce qui semblait probable. Eh bien, alors, le trône et Carlina pour Bard. Et, pour Paul – la liberté et Melisendra ! Bard ne se sentirait jamais en sécurité tant qu'il vivrait – mais il pourrait s'arranger pour s'enfuir, de préférence le plus tôt possible, et peut-être Bard serait-il trop occupé à assurer son trône pour les faire poursuivre. Mais, tout d'abord, Bard devait obtenir Carlina.

Les prêtresses s'étaient éloignées, et Paul les suivit discrètement, restant dans l'ombre des arbustes. L'une après l'autre, elles entrèrent dans les maisonnettes qui bordaient le sentier. Carlina entra dans une troisième et, au bout d'un moment, il vit la lueur tremblotante d'une lampe. Paul s'arrêta pour réfléchir. Non qu'il eût vraiment peur des femmes. Mais elles étaient nombreuses et possédaient ces méchantes petites faucilles.

Carlina ne devait pas avoir le temps de crier. Pas même

mentalement. Il y avait d'autres télépathes sur l'île, sans aucun doute. Ce qui signifiait – se dit-il froidement – qu'il devait l'assommer et la rendre inconsciente d'un seul coup, avant qu'elle le voie ou qu'elle s'alarme à la vue d'un intrus. Et il devait être loin de l'île avant de lui montrer son visage.

Il se glissa sans bruit par la porte. Debout, elle mouchait la mèche de sa lampe en fredonnant. Puis elle ôta sa cape, la suspendit à un crochet, et leva les bras pour défaire sa natte. Il ne voulait pas attendre qu'elle se déshabille ; par ce froid, il ne pouvait l'emmener loin sans vêtements, et savait qu'il ne pourrait la rhabiller une fois qu'elle se trouverait sans connaissance. Sortant de l'ombre, il l'assomma d'un seul coup par-derrière, et la regarda s'écrouler sur le sol, sans un cri. Malgré son peu de *laran*, il fut choqué du silence qui s'établit soudain, du *néant* total qui avait pris la place de cette présence humaine. Soudain effrayé, il se pencha pour vérifier si elle respirait encore. Elle respirait. Il enveloppa son corps dans la cape noire, dont il ramena un pan sur son nez et sa bouche. Elle pouvait respirer, mais l'étoffe étoufferait ses cris éventuels ; pourtant, si elle se réveillait et paniquait, l'alarme serait donnée et la chasse commencerait immédiatement. Il l'emporta dans ses bras, refermant la porte d'un coup de pied. Maintenant, venait l'épisode le plus dangereux de cette tentative d'enlèvement. Si quelqu'un le voyait, il ne quitterait sûrement pas l'île vivant. Il courut jusqu'à la rive et hala la barque. Une demi-heure plus tard, il s'éloignait du Lac du Silence, Carlina solidement ligotée sur le dos de sa bête de bât. Il l'avait installée aussi confortablement qu'il l'avait pu, mais il voulait mettre au plus vite, entre lui et l'Île du Silence, une distance aussi grande que possible. Avec un peu de chance, on ne découvrirait son absence qu'au matin ; et il n'avait vu aucun cheval de selle sur l'île. Mais, tôt ou tard, elle reprendrait connaissance, et lancerait une alarme télépathique quelconque. D'ici là, il voulait être assez loin pour que ce fût sans conséquence.

Elle semblait toujours inconsciente quand il rejoignit son escorte dans la montagne. Ses hommes l'attendaient, tous les chevaux sellés, avec une litière toute prête pour Carlina. Il leur fit signe.

— Montez, et tenez-vous prêts à partir. Avez-vous un cheval frais pour moi ? Prévoyez aussi des chevaux supplémentaires pour la litière, afin que nous n'ayons à nous arrêter nulle part pour prendre des chevaux de poste.

Il sauta de cheval, souleva le corps inconscient de Carlina qu'il porta dans la litière, puis en referma les rideaux.

— En avant !

— Le soleil se levait quand ils s'arrêtèrent pour laisser souffler les

chevaux. Paul mit pied à terre, mangea un morceau à la hâte – pas le temps de faire de la cuisine – puis alla ouvrir les rideaux de la litière.

Carlina avait repris connaissance. Elle s'était débarrassée de son bâillon. Couchée sur le flanc, elle faisait des efforts désespérés pour défaire les liens qui enserraient ses poignets.

— Ils te font mal, ma chérie ? Je vais les desserrer si tu veux, dit Paul.

Au son de sa voix, elle eut un mouvement de recul.

— Bard, dit-elle. J'aurais dû savoir que c'était toi. Qui d'autre serait assez impie pour braver la colère d'Avarra ?

— Je ne crains aucune déesse, dit-il avec sincérité.

— Je le crois sans peine, Bard mac Fianna. Mais tu ne l'auras pas bravée impunément.

— Quant à cela, je n'ai pas l'intention d'en discuter, dit Paul. Ta déesse, si elle existe, n'est pas intervenue pour te protéger. Et je ne crois pas qu'elle te protégera davantage maintenant. Si cela te réconforte de penser qu'elle me punira, à ton aise. Je venais simplement te dire que, si ces liens t'importunent, je peux te les enlever ; tu n'as qu'à me donner ta parole d'honneur de ne pas tenter de t'échapper.

Elle lui lança un regard d'implacable défi.

— Je m'échapperai certainement si je le peux.

Maudite femme, pensa Paul, exaspéré. *Elle ne sait donc pas reconnaître sa défaite ?* Avec un sentiment étrange qu'il ne reconnut pas pour du remords, il réalisa qu'il n'avait pas envie de lui faire mal, ni même de resserrer ses liens. Avec un juron, il referma les rideaux et s'éloigna.

CHAPITRE 5

Sur la route du Château Asturias, Bard apprit une autre fâcheuse nouvelle ; son second lui dit que, trois jours après la bataille, les mercenaires de la Sororité de l'Épée avaient demandé à le voir, exigé la solde qui leur était due, puis avaient quitté le camp.

Bard en resta médusé.

— Je les payais généreusement, et, qui plus est, je leur avais accordé ma protection personnelle, dit-il, outré. Elles ont donné une raison ?

— Oui. Elles ont déclaré que vos hommes avaient violé les prisonnières de guerre, et que vous ne les aviez pas punis, dit l'officier. À parler franc, Seigneur général, bon débarras. Elles ont quelque chose qui me met mal à l'aise. Elles sont...

Il hésita, réfléchit, puis termina :

— ... obsédées, c'est le mot. Je vais vous dire une chose, seigneur. Vous vous rappelez, à l'Île du Silence, la vieille sorcière qui nous a lancé une malédiction ? Ces maudites Sœurs de l'Épée me font penser à *elle*, et à leur Déesse !

Bard fronça les sourcils. Cette mention de l'île du Silence lui faisait réaliser que Paul aurait dû être de retour depuis longtemps. À moins que la malédiction de l'île et d'Avarra ne se soit abattue sur lui également. Son officier se méprit et pensa que le souvenir de sa défaite le mettait en colère ; il se mit à contempler le sol, mal à l'aise.

— Je n'aurais jamais pensé qu'une bande de femmes pourraient nous chasser comme ça, Seigneur général. Elles sont toutes folles, elles et leur Déesse ! C'est malheureux d'avoir affaire à elles, et si vous voulez mon avis, seigneur, vous n'aurez plus affaire non plus à la Sororité. Le saviez-vous ? Elles ont payé la rançon des prisonnières de guerre, les femmes de la Sororité, je veux dire, et les ont emmenées avec elles. Elles ont dit qu'elles auraient dû combattre du même côté, qu'elles n'auraient jamais dû prendre les armes contre leur sœurs – et des sottises pareilles. Elles sont folles à lier. Je suis bien content

qu'elles aient décampé.

— Elles n'ont pas tué les prisonnières ? Je croyais que, lorsqu'une femme de la Sororité se faisait violer, ses sœurs la tuaient si elle ne s'était pas tuée elle-même.

— Les tuer ? Non, seigneur, les gardes les ont entendues pleurer toutes ensemble dans les tentes. Et elles leur ont rendu leurs armes et donné des vêtements décents – les soldats avaient déchiré les leurs, si vous vous rappelez. Elles leur ont aussi donné des chevaux et sont toutes parties ensemble. Je vous le dis, on ne peut pas faire confiance à des femmes comme ça, elles n'ont aucun sens du loyalisme.

Quand il arriva au Château Asturias, il envoya prévenir son père et son frère, le Roi Alaric, de son retour, et, confiant son cheval à un palefrenier, il remarqua dans la cour le cheval que Paul montait en partant à l'île du Silence. Il se rendit en toute hâte à la salle du trône. Son père vint à sa rencontre et le prit dans ses bras, et Alaric s'avança en boitillant pour lui donner l'accolade de parent.

— Bard, ta Dame est ici. La Princesse Carlina.

Il le savait, mais il fut étonné que son père et Alaric fussent au courant.

— Vraiment ? grommela-t-il.

— Elle est arrivée il y a un moment dans une litière, escortée par ton écuyer, Paolo Harryl, dit Alaric. Mais je trouve toujours que tu devrais épouser Melisendra, Bard. Erlend est un fils trop remarquable pour être *nedesto*. Quand je serai couronné, je lui donnerai une patente de légitimité. Alors, il sera ton fils, que tu épouses ou non Melisendra !

— Elle se trouve dans ses anciens appartements ?

— Où, sinon ? dit Alaric, étonné. J'ai donné des ordres pour qu'on l'y conduise et mis des femmes à son service. Elle avait voyagé tout le jour en litière et devait être sale et fatiguée.

Était-il possible que Carlina fût revenue volontairement ? se demanda Bard.

— Paolo a dit qu'elle était trop fatiguée du voyage pour voir personne, reprit Alaric, mais que je devrais lui envoyer des femmes pour la servir. C'est la fille du Roi Ardrin, et ton épouse. Quand tu te marieras, je pourrai refermer les *catenas* moi-même, si tu veux : on prétend que c'est un honneur si le roi s'acquitte lui-même de cette cérémonie.

Bard remercia son frère et lui demanda la permission de se retirer. Alaric eut un sourire enfantin.

— Tu n'as pas à me le demander, Bard. J'oublie tout le temps que je suis le roi et que je dois donner à tout le monde l'autorisation d'aller et venir, même à père. Tu ne trouves pas que c'est bête ?

On lui avait assigné un appartement proche de celui de Carlina. Quand il y entra, Paul l'attendait.

— Je suppose que ta mission a été couronnée de succès, dit-il, ironique. T'a-t-elle suivi volontairement ?

Paul secoua la tête avec regret, montrant une longue égratignure sur sa joue.

— Le premier soir, j'ai eu la sottise de la laisser sortir seule, en desserrant ses liens pour qu'elle puisse se soulager. C'est la seule fois où j'ai commis *cette* faute. Heureusement, aucun de mes hommes n'était originaire d'Asturias ni ne savait qui elle était. C'étaient tous des mercenaires d'Hammerfell et d'Aldaran, et la plupart ne parlaient pas sa langue. Mais quand elle a vu où je l'avais amenée – dans sa maison natale – elle m'a donné sa parole d'honneur de ne pas chercher à s'échapper ce soir. J'ai pensé qu'il serait trop humiliant pour elle de revenir dans sa maison, ligotée comme un sac de linge sale, alors j'ai accepté sa parole. Le roi lui a envoyé des servantes. Je pense que tu la trouveras un peu apprivoisée – je ne l'ai pas touchée, sauf quand j'ai dû l'assommer – et je n'ai pas porté la main sur elle jusqu'à ce qu'elle me griffe. Et même alors, je l'ai attachée comme un sac de haricots et l'ai jetée dans la litière. Sans employer plus de force qu'il n'était absolument nécessaire, je te le jure.

— Oh, je te crois, dit Bard. Où se trouve-t-elle en ce moment ?

— Dans ses appartements. D'ici demain, je suppose que tu parviendras à la dissuader de partir, ou que tu posteras toi-même un garde à sa porte, dit Paul.

Il se demanda si c'était le moment de parler à Bard de Melisendra, et opta pour la négative.

Bard appela son serviteur personnel, et se fit raser et habiller. Il voulait donner à Carlina le temps de se reposer après ce voyage épuisant, et de se faire belle. Il espérait contre tout espoir que Carlina serait heureuse de le voir et résignée à leur mariage. Bien sûr, elle s'était débattue lors de son enlèvement, mais, de retour dans sa maison, elle avait bien voulu donner sa parole. Cela signifiait, sans aucun doute, qu'elle ne craignait rien. Carlina savait bien qu'il ne toucherait jamais un cheveu de sa tête. Après tout, elle était sa femme, de par toutes les lois divines et toutes celles des Cent Royaumes !

À l'approche de Bard, le garde posté devant la porte de Carlina se mit au garde-à-vous, et Bard, lui rendant son salut, se demanda si Paul avait mis en doute la parole de Carlina. Mais pourquoi ? Sans doute Carlina, enlevée si soudainement et sans un mot, avait-elle craint d'être kidnappée, retenue contre rançon ou forcée de faire un mariage d'État avec un inconnu. Mais le fait qu'elle avait donné sa parole signifiait certainement qu'elle était heureuse de se retrouver chez elle ?

Il trouva Carlina dans sa chambre à coucher, endormie sur le lit.

Elle était pâle et enfantine, et vêtue d'une robe noire très simple ; elle s'était enveloppée dans une grosse cape noire, comme dans une couverture. Ses yeux rougis par les larmes se détachaient sur la pâleur ivoirine de son visage. Il n'avait jamais pu supporter les larmes de Carlina. Au bout d'un moment, elle ouvrit les yeux et le regarda, le visage convulsé de frayeur. Puis elle s'assit tout d'une pièce, resserrant sa cape noire autour d'elle.

— Bard, dit-elle, battant des paupières. Oui, c'est bien toi cette fois, n'est-ce pas ? Qui était l'autre – un de tes frères bâtards des Heller ? Tu ne me feras pas mal, hein Bard ? Après tout, nous avons été élevés ensemble, nous avons joué ensemble.

Elle soupira, et il en éprouva un immense soulagement.

Il dit, se raccrochant à un détail sans importance :

— Comment le savais-tu ?

— Oh, vous vous ressemblez beaucoup, c'est certain, dit-elle. Même vos voix sont identiques ; mais je l'ai griffé jusqu'à l'os en pensant qu'il s'agissait de toi. Pourtant, puisqu'il n'était qu'un instrument dans ta main, je lui dois peut-être des excuses.

Il revint à ce qu'elle avait dit quelques instants plus tôt.

— Je ne te ferai aucun mal, Carlie. Après tout, tu es ma femme, et en ce moment même le Roi d'Asturias attend pour nous unir par les *catenas*. Ce soir te conviendrait-il, ou préfères-tu attendre qu'on prévienne ta parenté ?

— Ni ce soir ni jamais, dit Carlina, ses mains d'une pâleur de cadavre serrant sa cape noire. J'ai prêté serment, aux prêtresses d'Avarra et à la Mère, de consacrer ma vie à la prière et à la chasteté. J'appartiens à Avarra, non à toi.

Le visage de Bard se durcit.

— Qui est infidèle à son premier serment sera infidèle aussi au deuxième, dit-il. Avant de prêter serment à Avarra, tu as été ma fiancée à la face du monde !

— Mais pas mariée, rétorqua Carlina, et des fiançailles peuvent se rompre, l'union n'étant pas consommée ! Tu n'as pas plus de droits sur moi que... que... que ce garde posté devant ma porte !

— C'est une question d'opinion. Ton père t'a donnée à moi...

— Et m'a reprise quand il t'a condamné à l'exil !

— Je nie qu'il en avait le droit.

— Et je n'accepte pas son droit de me donner à toi sans mon consentement ; comme ça, nous sommes quittes, lui lança Carlina, les yeux étincelants.

Bard pensa qu'il ne l'avait jamais vue si belle, les joues roses d'indignation, les yeux flamboyants de colère. D'autres femmes l'avaient défié ou refusé avant elle, mais il n'en avait attendu aucune aussi longtemps. Maintenant, l'attente était terminée. Elle ne quitterait

pas cette chambre avant d'être devenue sa femme en fait, comme elle l'était en droit depuis tant d'années. Il était excité par sa présence, et par le défi qu'il y avait dans ses yeux et dans sa voix. Même Melisendra ne lui avait pas résisté comme ça. Aucune femme n'avait jamais pu lui résister, sauf Melora et elle... Avec colère, il écarta Melora de son esprit. Elle n'était rien pour lui. Elle était partie.

— Bard, je n'arrive pas à croire que tu pourrais me faire du mal. Nous avons été élevés ensemble. Je ne t'en veux pas ; laisse-moi retourner à l'île et à la Mère, et j'intercéderai auprès d'elle pour que tu ne sois ni puni ni maudit.

— Je me soucie des malédictions comme de ça, dit-il, faisant claquer ses doigts, qu'elles viennent d'Avarra ou d'une autre !

Carlina eut un geste pieusement horrifié.

— Je t'en supplie, ne prononce pas de tels blasphèmes ! Bard, renvoie-moi dans l'île.

Il secoua la tête.

— Non. Quoi qu'il arrive, cela est terminé. Ta place est ici, avec moi. Je te conjure de remplir ton devoir envers moi et de devenir ma femme dès ce soir.

— Non, jamais.

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Oh, Bard, je ne te hais pas. Tu étais mon frère adoptif, avec Jeremy et le pauvre Beltran ! Nous avons tous grandi ensemble, et tu étais toujours gentil avec moi. Alors, sois encore gentil maintenant, et n'exige pas cela. Il y a tellement de femmes que tu peux avoir, des dames de haut lignage, des *leroni*, des beautés – il y a Melisendra, qui est la mère de ton fils, un beau petit garçon. Pourquoi me veux-tu, moi, Bard ?

Il la regarda dans les yeux et dit avec sincérité :

— Je l'ignore. Mais il n'y a jamais eu aucune femme que j'aie désirée autant que toi. Tu es ma femme et je te posséderai.

— Bard..., dit-elle en pâlisant. Non. Je t'en supplie.

— Tu as rompu nos fiançailles par un tour de passe-passe, car notre union n'était pas consommée, mais tu ne me joueras pas le même tour aujourd'hui. Tu rempliras ton devoir envers moi, Carlina, de gré ou de force.

— Veux-tu dire que tu as l'intention de me violer ?

Il s'assit près d'elle sur le lit, lui prenant la main.

— Je préférerais que tu sois consentante. Mais, d'une façon ou d'une autre, je t'aurai, Carlina, mieux vaudrait donc t'y résigner.

Elle lui arracha sa main et recula sur le lit, aussi loin de lui qu'elle le put, s'enveloppant le corps et le visage dans sa cape, sous laquelle il l'entendit pleurer. Il lui arracha la cape, bien qu'elle s'y cramponnât farouchement, et la jeta par terre avec colère. Il ne supportait pas de

voir pleurer Carlina. Il n'avait jamais pu supporter ses larmes, même causées par l'écorchure d'un chaton. Il lui sembla qu'il la revoyait, à neuf ans, mince comme un fil, ses deux petites tresses dans le dos, se sucer le pouce en pleurant.

— Cesse de pleurer, Carlie ! Je ne le supporte pas ! Crois-tu que je pourrais jamais te faire du mal ? Je n'en ai aucune envie, mais je ne veux pas que tu m'échappes une fois de plus sous ce prétexte. Tu ne m'en voudras pas, après, je te le jure. Aucune femme n'a jamais regretté, *après*.

— Tu le crois vraiment, Bard ?

Il ne prit même pas la peine de répondre. Il ne croyait pas, il *savait*. Les femmes avaient toujours toutes sortes d'excuses pour s'empêcher de faire ce qu'elles désiraient. Il se rappelait Lisarda, cette petite traînée, qui n'avait pas regretté, après, elle non plus ; elle aimait ça ! Mais l'éducation des femmes ne les encourageait pas à la sincérité en ces matières. Au lieu de répondre, il se pencha vers elle et la prit dans ses bras, mais elle se débattit et le griffa à la joue.

— Malédiction, Bard ! Maintenant, te voilà comme ton écuyer, et tu ne vaux pas mieux que lui.

Sa frustration impuissante fit place à la colère ; il lui saisit les mains, brutalement, les enserrant toutes les deux dans la sienne.

— Arrête, Carlie ! Je n'ai pas envie de te faire mal, mais tu m'y *forces* !

— Tu arrives toujours à te justifier, hein ? lui lança-t-elle avec rage. Pourquoi te faciliter les choses ?

— Carlie, tu n'arriveras pas à me persuader de renoncer, par la raison ou la ruse. Je t'aurai, un point c'est tout, et, bien que je ne veuille pas te faire mal, je ferai tout ce qu'il faut pour te réduire au silence. Je t'ai laissée m'échapper autrefois, et tous mes malheurs sont venus de là. Si Jeremy n'était pas venu s'interposer à cette fête du solstice, tu serais ma femme et nous aurions vécu heureux depuis ; Beltran serait encore en vie...

— Tu ne vas pas m'accuser de sa mort ?

— Je t'accuse de tout ce qui m'est arrivé depuis que je t'ai permis de me repousser, dit-il, furieux maintenant, mais je veux bien quand même, en t'épousant, te donner l'occasion de te racheter !

— Me racheter ? Tu dois avoir perdu l'esprit, Bard !

— Tu me dois cela, au moins ! Maintenant, si tu voulais bien ne pas faire de simagrées, ce pourrait être aussi agréable pour toi que pour moi. Mais, consentante ou non, je suis plus fort que toi, et, si tu es raisonnable, tu comprendras qu'il est inutile de résister. Tiens, dit-il, tirant sur son châle, déshabille-toi !

— Non ! cria-t-elle d'une voix hystérique, reculant de terreur.

Bard serra les dents. Si la petite tigresse avait décidé de se battre,

c'était le moment de l'arrêter. Il jeta le châle, saisit le haut de sa tunique, la déchira jusqu'en bas, puis la jeta par terre. La sous-tunique suivit, dont la mince étoffe céda facilement. Elle lui griffait les mains et lui martelait le visage, mais il n'y prêtait pas attention. Il la souleva, malgré ses gesticulations frénétiques, et la lâcha au beau milieu du lit, puis s'allongea près d'elle. Elle lui donna des coups de pied, et il répondit par une gifle magistrale. Elle se recroquevilla dans sa mince chemise, et se mit à pleurer.

— Carlie, ma chérie, mon amour, je ne veux pas te faire mal, mais ça n'a aucun sens de me résister.

Il essaya de la serrer dans ses bras, mais elle détourna la tête et pleura, évitant sa bouche qui cherchait la sienne. Furieux de ces larmes alors qu'il ne ressentait que tendresse, il la gifla une seconde fois. Elle cessa de résister et s'immobilisa, le visage inondé de larmes. Maudite fille ! Ça aurait pu être si agréable pour tous les deux ! Pourquoi l'avait-elle forcé à cela ?

Enragé – et en même temps excité – par la façon dont elle gâchait ce moment auquel il rêvait depuis tant d'années, il se jeta sur elle, soulevant sa chemise et lui écartant brutalement les jambes de la main. Elle arqua le corps et essaya de le rejeter, mais il pressa sur elle de tout son poids. Le souffle coupé, elle s'immobilisa, recroquevillée et sanglotante. Elle ne résista plus, et pourtant il *savait* qu'il lui faisait mal ; il la vit se mordre les lèvres jusqu'au sang. Il voulut effacer d'un baiser les gouttelettes de sang, mais elle détourna vivement la tête, rigide dans ses bras comme un cadavre. Ses larmes qui continuaient à couler semblaient en elle la seule chose vivante.

— Seigneur général...

La voix arrêta Paul qui traversait le hall. Un instant, il se dit que Bard venait d'apparaître dans le couloir voisin, puis il réalisa qu'on s'adressait à lui. Ainsi, maintenant, il ressemblait à Bard à s'y méprendre ! Il allait révéler son identité, quand il réalisa que personne ne devait se douter que Bard et Paolo Harryl se ressemblaient à ce point. Il fouilla vivement sa mémoire pour retrouver le nom de l'homme.

— Lerrys.

L'homme considéra l'écorchure que Paul avait au visage.

— On dirait que vous vous êtes disputé avec une de ces sorcières en rouge, gloussa-t-il. J'espère que vous lui avez arraché son anneau de l'oreille, seigneur.

En *casta*, la phrase était à double sens, et, bien que la plaisanterie fût moins fine que celles qu'il aurait trouvées drôles sur son monde, Paul rit avec bonhomie et ne répondit pas, sauf par un sourire entendu.

— Il paraît qu'elles ont toutes déserté, seigneur. Vous allez les punir, les exiler ou autre chose ? Ça amuserait la troupe, et apprendrait aux femmes à rester à leur place.

Paul secoua la tête.

— Les faucons ne chassent pas les oiseaux de volière. Qu'elles s'en aillent, et bon débarras, dit-il, entrant pensivement dans son appartement.

Comme il l'avait prévu, Melisendra l'attendait. Lui mettant les bras autour du cou, elle l'embrassa, et il réalisa qu'en revenant de l'Ile du Silence, il n'avait cessé d'attendre ce moment. Comment une femme pouvait-elle l'affecter ainsi ?

— Erlend va bien ?

— Assez bien, mais je voudrais l'envoyer à la campagne où il serait en sûreté, dit-elle. Ou, mieux encore, dans une Tour. Quoique..., ajouta-t-elle en pâlisant, après ce qui est arrivé à Hali, je ne suis plus si sûre qu'on soit en sécurité dans une Tour, ni nulle part dans le pays, d'ailleurs.

— Envoie-le à la campagne si tu le veux, dit Paul. Je suis sûr que Bard ne s'y opposera pas ; mais pourquoi penses-tu qu'il n'est pas en sécurité ici, Melisendra ?

— J'ai du sang Aldaran, dit-elle, hésitante, et le *laran* de la précognition appartient à cette lignée. Chez moi, il n'est pas fiable – je ne peux pas toujours le contrôler. Mais parfois... C'est peut-être seulement l'appréhension... mais j'ai vu du feu, du feu dans ce château, et une fois, en regardant le Roi Alaric, j'ai vu son visage entouré de flammes...

— Oh, ma chérie !

Paul la serra très fort, réalisant soudain que, si quelque chose lui arrivait, ce monde et tous les autres perdraient pour lui tout intérêt et toute lumière. Qu'est-ce qui lui arrivait ?

Elle effleura de la main l'égratignure de son visage.

— D'où sors-tu cela ? C'est bien bénin pour une blessure de guerre.

— Et ce n'en est pas une, car je la tiens d'une femme, dit Paul.

Elle sourit et dit :

— Je ne demande jamais à un homme ce qu'il fait en campagne. J'imagine que tu n'as pas manqué de femmes, mais ne peux-tu pas en trouver de consentantes ? Et je n'en imagine pas une qui pourrait te repousser, mon bel amour.

Paul se sentit rougir au souvenir de la jolie rousse qu'il avait partagée avec Bard. Mais elle n'avait d'abord été qu'une compensation à l'absence de Melisendra, puis un prétexte à une confrontation avec Bard.

— Les femmes que je prends sont toujours consentantes, mon

amour, dit-il, se demandant pourquoi il prenait la peine de lui donner des explications. Que lui arrivait-il, depuis quelques mois ? Il s'agissait d'une captive, une femme que Bard m'avait ordonné de lui ramener.

C'est ça. J'enrageais d'aller lui chercher une femme. Je ne suis pas son maquereau !

Avec colère, il identifia la cause de son ressentiment, et Melisendra, entrant en rapport mental avec lui, dit :

— Ça m'étonne. Bard rencontre peu de cruelles. Et, bien que la Princesse Carlina ait fui la cour, paraît-il, il avait été question de les marier quand ils étaient adolescents.

Alors qu'elle continuait à suivre sa pensée, elle porta ses petites mains à sa bouche et le regarda, consternée.

— Carlina, au nom de la Déesse ! Il t'a envoyé... encourir le courroux d'Avarra à sa place, il a détourné la malédiction sur toi !

— Je ne crois pas que c'était la seule raison, dit Paul, lui expliquant qu'il était insensible aux sorts du Lac du Silence.

Elle écouta, troublée, secouant la tête avec désespoir.

— Tout homme qui pose le pied sur l'Île sacrée doit mourir...

— D'abord, dit Paul, je n'ai pas peur de votre Déesse. Je l'ai dit à Carlina. Et elle est sa femme...

Melisendra secoua la tête.

— Non, la Déesse l'a appelée. Peut-être est-ce à travers elle que frappera la vengeance d'Avarra. Mais il n'y échappera pas.

Elle frissonna, livide d'horreur.

— Je pensais que même Bard avait compris la leçon quand il n'avait pu envahir l'île, murmura-t-elle. Je ne le hais pas ; c'est le père de mon fils, et pourtant... et pourtant...

Elle se mit à arpenter la pièce, absente, désolée.

— Et le châtiment de celui qui viole une prêtresse d'Avarra... est terrible ! D'abord, il a encouru l'inimitié de la Sororité qui est sous la protection de la Déesse, et maintenant, ça.

Paul la regarda, troublé. Toute sa vie, il avait sincèrement pensé que les femmes voulaient être dominées, qu'au plus profond de leur féminité elles désiraient être prises, et que si elles ne le savaient pas, un homme ne faisait pas de mal en leur révélant leur véritable désir. À regarder Melisendra, il ne doutait pas qu'elle sût ce qu'elle voulait, et c'était pour lui une pensée nouvelle et dérangeante. Pourtant, Bard l'avait prise contre sa volonté... Il s'aperçut qu'il n'avait aucune envie d'approfondir cette idée, ou qu'il se surprendrait prêt à tuer Bard.

Je ne veux pas tuer Bard ; il est, en quelque sorte, devenu une partie de moi-même...

— Mais qu'en est-il des Sœurs de l'Épée, Melisendra ? Elles vivent parmi les hommes ; elles ont le droit d'étaler leur féminité, mais on ne peut pas les toucher ? Je conviens que les femmes qui restent à la

maison, protégées par leurs hommes, ne doivent jamais être touchées, mais ces femmes-là ont renoncé à leur protection...

— Crois-tu donc que toutes les femmes sont identiques ? Je ne connais pas les Sœurs de l'Épée, quoiqu'il me soit déjà arrivé de parler à certaines d'entre elles. Je sais très peu de chose sur leur vie, mais, si elles choisissent de porter les armes, je ne vois pas pourquoi elles ne pourraient se battre en paix...

Réalisant ce qu'elle venait de dire, elle éclata de rire.

— Non, je ne voulais pas dire ça. Elles devraient pouvoir se battre si elles le veulent ; pourquoi un accident de la nature devrait-il les priver de faire la guerre, si elles aiment mieux ça que la couture, la broderie ou la cuisine ?

— Bientôt, dit Paul, souriant de sa véhémence, tu vas me dire que les hommes devraient avoir le droit de passer leur vie à broder des coussins et à laver des couches !

— Doutes-tu que certains hommes soient plus faits pour ça que pour la guerre ? demanda-t-elle. Et qu'ils préféreraient porter des jupes et rester à la maison pour faire le porridge ? Une femme, au moins, peut se marier, devenir *leronis*, ou prêter serment à la Sororité, se percer l'oreille et prendre les armes, mais Dieu protège l'homme qui désire être autre chose qu'un guerrier, un laboureur ou un *laranzu* ! Pourquoi une femme qui porte l'épée devrait-elle être violée si elle est prisonnière ? Je suis une femme – aimerais-tu qu'on me traite ainsi ?

— Non, dit Paul. Je tuerais tout homme qui s'y risquerait, et lui infligerais une mort douloureuse ; mais tu es une femme, et elles...

— Et elles, elles sont aussi des femmes, l'interrompit-elle avec colère. Les hommes ne trouvent pas les femmes hommasses et ne les soumettent pas au viol si elles grattent la terre avec leur charrue pour nourrir leurs enfants orphelins, ou si elles gardent les troupeaux dans le désert. Tout le monde se moque d'un homme qui viole une bergère ou une pêcheuse solitaire, dit qu'il est incapable de trouver une femme consentante ! Pourquoi les guerrières sont-elles seules à être soumises à cette indignité ? Quand tu captures un ennemi, tu lui prends ses armes et le forces à te payer rançon (autrefois, tu pouvais même l'obliger à te servir pendant un an), mais tu ne le forces pas à coucher avec toi !

— Bard n'a rien dit d'autre, répondit Paul. Il a ordonné qu'elles soient traitées honorablement en prisonnières de guerre, et affirmé qu'il ferait fouetter tout homme qui désobéirait.

— Vraiment ? dit-elle. Tu ne pouvais rien m'apprendre de mieux sur Bard di Asturien. Peut-être qu'en vieillissant, le loup sauvage s'estompe en lui pour faire place à l'homme...

Paul la regarda d'un œil incisif.

— Tu ne le hais pas, n'est-ce pas, Melisendra ? Pourtant, il t'a

violée...

— Oh, mon chéri, dit-elle, ce n'était pas un viol ; j'étais assez consentante, même s'il est vrai qu'il m'avait jeté un charme d'amour. Mais j'ai appris depuis que c'est assez fréquent, même si les femmes ne s'en aperçoivent pas. J'espère que la Déesse Avarra lui pardonnera d'aussi bon cœur que je lui ai pardonné.

Elle l'entoura de ses bras.

— Mais pourquoi parler de lui ? Nous sommes ensemble, et il est peu probable qu'il vienne nous déranger ce soir.

— Non, dit Paul. Je crois que Bard ne manquera pas de choses pour lui occuper l'esprit. Entre Dame Carlina et le courroux d'Avarra, je ne crois pas qu'il pensera beaucoup à nous.

Carlina pleurait depuis longtemps ; ses sanglots s'étaient enfin calmés, et elle gisait sur le lit, immobile, des larmes s'échappant encore de ses paupières gonflées et mouillant l'oreiller.

Bard dit enfin :

— Carlina, ne pleure plus, je t'en supplie. Ce qui est fait est fait. Je suis désolé d'avoir dû te faire mal, mais maintenant, ça ira mieux, et je te donne ma parole de ne plus jamais te brutaliser. Jusqu'à la fin de notre vie, Carlina, nous vivrons heureux ensemble, maintenant que tu ne me repousses plus.

Elle se tourna vers lui et le regarda, médusée, les paupières si gonflées qu'elle le voyait à peine. Elle dit, d'une voix rauque :

— Tu y crois vraiment encore ?

— Bien sûr, ma bien-aimée, ma femme, dit-il, cherchant à prendre sa petite main, mais elle la retira.

« Miséricordieuse Avarra, explosa-t-il, pourquoi les femmes sont-elles si déraisonnables ?

Elle le regarda, avec un étrange petit sourire, et dit :

— C'est *toi* qui invoques la merci d'Avarra ? Le jour viendra, Bard, où tu ne jureras plus si facilement. Tu as renoncé à toute prétention à sa miséricorde, quand tu m'as fait enlever, et de nouveau hier soir.

— Hier soir..., dit Bard en haussant les épaules. Avarra est Dante de la Naissance et de la Mort – et du foyer ; elle ne peut sûrement pas se courroucer en voyant un homme prendre sa femme, qui a été sa fiancée avant qu'elle prête son serment félon à la Déesse. Et si c'est une Déesse qui s'immisce entre les maris et les femmes, je jure de détruire son culte partout dans le royaume.

— La Déesse est la protectrice de toutes les femmes, et elle punira ce viol.

— Tu prétends toujours avoir été violée ?

— Oui, répondit-elle, implacable.

— Je ne pensais pas que tu y attachais tant d'importance. Ta Déesse m'est témoin que tu n'as pas résisté...

— Non, fit-elle à voix basse, mais il entendit les paroles imprononcées : *J'avais peur...* Il l'avait prise, une deuxième fois, et elle n'avait pas résisté, ni tenté de le rejeter, mais elle était restée passive, se laissant faire comme une poupée de chiffons.

Il la regarda avec mépris.

— Aucune femme ne s'est jamais plainte de moi après. Tu y viendras aussi, Carlie, avec le temps. Pourquoi ne veux-tu pas avouer honnêtement tes sentiments ? Toutes les femmes sont les mêmes ; au fond de vous, vous désirez un homme qui vous prenne et vous domine. Un jour tu cesseras de me résister et tu reconnaîtras que tu me désirais autant que je te désirais. Mais il a fallu que je t'oblige à l'admettre. Tu étais trop orgueilleuse, Carlie. Il a fallu que je brise ton orgueil avant que tu avoues que tu me désirais.

Elle s'assit dans le lit, tendant le bras vers la cape noire d'Avarra. Il la lui arracha et la jeta dans un coin avec colère.

— Je ne veux plus te voir porter ces maudites nippes !

Elle haussa les épaules et se leva, aussi droite et fière dans sa chemise déchirée que si elle avait été en robe de cour. Les larmes inondaient toujours son visage, mais elle les essuya d'une main impatiente. D'une voix rendue rauque par les larmes, elle dit, calmement, froidement :

— Crois-tu réellement cela, Bard ? Ou est-ce ta façon de te protéger pour ignorer le mal que tu as fait, pour ignorer quelle misérable excuse c'est pour l'homme que tu es vraiment ?

— Je ne suis pas différent des autres hommes, dit-il, sur la défensive. Et toi, ma chère Carlina, tu n'es pas différente des autres femmes, sauf par l'orgueil. J'ai même connu des femmes qui se tuaient plutôt que d'avouer à un homme que leurs désirs n'étaient pas différents des leurs – mais je te croyais plus honnête que ça, je croyais que tu t'avouerais, maintenant que la situation est devenue irréversible, que tu me désirais...

— Ça, murmura-t-elle, c'est un mensonge. Un mensonge. Et si tu y crois, c'est simplement parce que tu n'oses pas savoir ce que tu es et ce que tu as fait.

Il haussa les épaules.

— Au moins, je connais les femmes. J'en ai connu assez depuis mes quatorze ans.

Elle secoua la tête.

— Tu n'as jamais rien su sur les femmes, Bard. Tu n'as su que ce que toi-même voulais croire, et c'est très différent de la vérité.

— Et quelle est la vérité ? dit-il avec un mépris cinglant.

— Tu me la demandes, mais tu as peur de la connaître, n'est-ce

pas ? dit-elle. As-tu jamais essayé de découvrir la vérité – la vérité vraie, Bard, et non les mensonges consolants que les hommes se racontent pour pouvoir vivre avec ce qu'ils sont et ce qu'ils font ?

— Suggères-tu que je devrais la demander à une femme et écouter ses mensonges à elle ? Je te le répète, toutes tant qu'elles sont – et toi aussi, Carlina –, elles veulent être dominées, elles veulent qu'on brise leur orgueil afin de pouvoir reconnaître leurs désirs réels...

Elle eut un petit sourire et dit :

— Si tu en es convaincu, Bard, tu n'hésiteras pas à connaître la vérité vraie, d'esprit à esprit, de sorte qu'aucun ne pourra mentir à l'autre.

— Je ne savais pas que tu étais *leronis*, répondit Bard, mais je suis assez sûr de moi pour ne pas craindre ce que je verrai si tu as le courage de m'ouvrir ton esprit.

Carlina toucha sa gorge, où était suspendue la pierre-étoile dans son sachet de cuir à une lanière de cuir tressé.

— Qu'il en soit ainsi, Bard, dit-elle. Et qu'Avarra ait pitié de toi ; car, moi, je n'aurai pas plus pitié de toi que tu n'as eu pitié de moi hier soir. Connais donc ce que je suis – et ce que tu es.

Elle développa sa pierre, et Bard ressentit une légère nausée devant la pierre bleue et les rubans de lumière qui se mouvaient à l'intérieur.

— Vois, dit-elle d'une voix grave. Vois de l'intérieur, puisque tu le désires.

Pendant un moment, Bard ne ressentit rien, qu'une impression de distance, d'étrangeté, puis il sut qu'il se voyait lui-même dans le passé, tel que Carlina le voyait quand il était arrivé à la cour en qualité de frère adoptif ; grand garçon gauche et mal dégrossi qui ne savait pas danser, et qui se marchait sur les pieds... *Est-ce quelle avait de la pitié pour moi ? Ou plus que de la pitié ?* Non, il se vit par ses yeux, beau, effrayant, et même un peu séduisant, grand garçon qui était un jour allé lui chercher son chaton dans un arbre et soudain, alors qu'elle débordait de reconnaissance à son égard, il avait menacé de tordre le cou à la petite bête, de sorte que la gratitude avait fait place à la peur, *s'il peut faire ça à un petit chat, qu'est-ce qu'il me fera à moi ?* Pour elle, il était énorme, effrayant, aussi grand que le monde, et quand on avait parlé de les fiancer, elle avait d'abord pensé à lui comme à un mari possible, puis il sentit en elle la répulsion terrifiante à l'idée de ces bras qui allaient l'écraser, de ces mains rudes qui allaient la toucher, et du baiser qu'elle avait reçu de lui, honteuse et récalcitrante ; et la colère de Carlina contre lui quand elle avait tenu Lisarda sanglotante dans ses bras, ne sachant pas ce que Bard avait fait ni pourquoi, seulement qu'il s'était servi d'elle, qu'il l'avait humiliée, déshonorée, et qu'elle n'avait pu lui résister, malgré sa haine de ce qu'il lui avait

fait et de la façon dont il l'avait fait consentir à son propre viol...

Puis la fête du solstice d'hiver, quand il l'avait attirée dans la galerie, et qu'elle savait ce qu'il voulait d'elle, de gré ou de force, ce qu'il avait aussi obtenu de Lisarda ; sauf que c'était pire encore pour elle, car elle *savait* ce qu'il voulait et pourquoi...

Ce n'est pas moi que Bard désire, c'est seulement, par orgueil, la fille du roi pour devenir le gendre du souverain ; il n'a ni identité ni rang à lui ; en épousant la fille du roi, il obtiendra la légitimité qui lui manque... Et il désire mon corps... comme il désire le corps de toutes les femmes qu'il voit...

Bard ressentit la nausée de Carlina à son contact, sa répulsion quand elle avait senti sa langue s'introduire dans sa bouche, ses mains sur elle, et son soulagement indicible quand Geremy était intervenu. Par ses yeux, il se vit tirer la maudite dague sur Geremy, il entendit les cris de Geremy et vit ses convulsions de douleur...

— Assez, supplia-t-il tout haut.

Mais la matrice le retenait sans pitié, l'enfonçant dans la honte que ressentait Carlina de l'avoir admiré un jour, d'avoir éprouvé les premiers émois du désir à son sujet... C'était comme s'il avait écrasé de ses propres mains les germes de ces sentiments, de sorte qu'elle l'avait regardé partir en exil avec indifférence ; et c'était aussi comme si ses mains brutales posées sur elle lui avaient ôté à jamais tout désir de se marier. Quand on lui avait proposé d'épouser Geremy, elle avait fui dans l'Île du Silence, et là, la paix et la sérénité avaient effacé ces souvenirs de sa mémoire... ou presque. Bard eut l'impression qu'il allait bégayer de terreur en ressentant avec Carlina l'épouvante d'être seule, ligotée et bâillonnée... *impuissante, totalement impuissante...* dans une litière traînée par des chevaux, emportée elle ne savait où, pour être remise aux mains d'elle ne savait qui. Chaque émotion de Carlina s'enfonçait en lui comme un poignard, sa peur des inconnus, son épouvante en voyant Bard – croyait-elle – regarder haineusement dans sa litière, sachant qu'elle ne pouvait attendre aucune compassion de son orgueil et de son ambition. Il revécut avec elle sa tentative de fuite quand, libérée un moment pour se soulager, elle avait couru comme un *chervine* décorné, pour se faire reprendre, luttant comme une tigresse (et, au milieu de la terreur, la satisfaction momentanée de sentir ses ongles s'enfoncer dans la joue de Paul), avant d'être jetée comme un paquet dans la litière. L'humiliation de rester bâillonnée et ligotée pendant des heures, la honte de croupir dans sa propre urine. Et, quand on l'avait ramenée dans ses anciens appartements, la conscience d'avoir perdu la partie, de se trouver dans une situation sans issue ; puis, trop épuisée pour résister encore, la honte de s'entendre donner sa parole juste pour qu'on desserre un peu les liens qui lui blessaient la chair, prendre un bain et un peu de nourriture.

Maintenant, je ne pourrai plus jamais penser que je suis brave...

Quand Bard l'avait rejointe, elle était déjà presque résignée. Bard sentit avec Carlina la terreur qui inspirait sa prière, *Mère Avarra, aide-moi, sauve-moi, protège-moi, moi qui me suis engagée envers toi par serment, ne permets pas que cela arrive... pourquoi cela doit-il arriver, pourquoi m'abandonnes-tu, j'ai toujours été fidèle à mes vœux, je t'ai servie fidèlement...* et l'horrible impression d'abandon lorsqu'elle avait réalisé que la Déesse ne viendrait pas à son secours, que personne ne viendrait à son secours, qu'elle était seule avec Bard et qu'il était plus fort qu'elle...

Terreur mortelle et affreuse humiliation quand il avait arraché ses vêtements, empalé son corps, déchiré sa chair, mais, pis que la souffrance, l'horreur de savoir qu'elle n'était qu'un objet dont il se servait. Le membre de Bard qui la fouillait jusqu'au plus profond de son être, et son sentiment d'indignité et de dégoût à se laisser prendre ainsi, la haine et l'horreur qu'elle ressentait à l'idée qu'elle ne l'avait pas forcé à la tuer d'abord, qu'elle n'avait pas résisté jusqu'à la mort ; et rien, absolument rien de ce qu'il avait pu lui faire n'était pire que cela... et quand sa semence avait jailli en elle, la conscience et la peur de sa vulnérabilité, la crainte de n'être qu'une matrice pour son enfant, *son enfant...* horrible et détestable parasite qui allait pousser dans son corps vierge... mais elle l'avait laissé faire, elle aurait pu lutter davantage, elle n'avait que ce qu'elle méritait...

Bard ne savait pas qu'il se tordait sur le sol en hurlant comme Carlina n'avait pas hurlé, se mordant les lèvres, pauvre chose battue, vaincue. Le monde ne fut plus que ténèbres et sanglots quand il revécut l'horreur de Carlina d'être prise, utilisée une seconde fois, l'horreur de réaliser qu'il avait pris plaisir à cette barbarie... puis le mépris et le désespoir de Carlina, pensant qu'elle n'avait que ce qu'elle méritait...

Mais ce ne fut pas tout. Mystérieusement, son *laran* s'était éveillé et lui apportait un flot d'autres souvenirs qui le traversaient comme un torrent furieux. Il se vit par les yeux de Lisarda, nu, monstrueux, déroutant, semant la douleur et le viol... Il se vit par les yeux de Melisendra, pleine de haine pour son charme d'amour et pour le plaisir ressenti qui la faisait se mépriser, sa crainte d'être humiliée et de perdre la Vision, sa terreur de la punition et de la langue acérée de Dame Jerana, et, pis, la pitié de Melora...

Il se revit sur la rive du Lac du Silence, où une prêtresse en robe noire l'avait maudit, et alors les visages de tous ceux qu'il avait spoliés et tués lui apparurent, rongéant son âme, et il se tordit en hurlant sous le coup d'une prise de conscience si profonde qu'elle l'anéantissait ; il se vit comme une pauvre chose honteuse... *quelle misérable excuse pour l'homme que tu es vraiment...* et il sut que c'était vrai. Il avait regardé

jusqu'au fond de son âme, et ne l'avait pas trouvée belle ; et, de tout son cœur, il aspira à la mort tandis que les révélations continuaient... continuaient... continuaient sans fin...

Enfin, ce fut fini, et il resta prostré sur le sol, dans les douleurs de la régression. Quelque part, à des millions de kilomètres, au-delà des lunes, la vengeresse Avarra rangea sa matrice, et des ténèbres bienheureuses ensevelirent le monde.

Des heures plus tard, la lumière commença à reparaître. Bard remua, entendant une voix dans un tourbillon de haine, de mépris et de remords.

Bard, je crois que vous êtes deux hommes... et l'autre, je le chérirai toute ma vie...

Melora, qui l'avait aimé et estimé. Melora, la seule femme aux yeux de qui il ne s'était jamais perdu.

Même mon frère, même Alaric, s'il savait ce que j'ai fait, il me haïrait. Mais Melora connaît ce qu'il y a de pire en moi, et ne me hait pas. Melora...

Il s'habilla comme un somnambule, puis contempla Carlina, qui gisait en travers du lit, épuisée. Elle n'avait pas eu la force de ramener sa cape sur son corps ; elle portait encore sa chemise déchirée, tachée de sang, et ses yeux rougis par les larmes étaient profondément enfoncés dans ses orbites. Il la considéra, étreint d'une terrible épouvante, se disant : *Carlise, je n'ai jamais voulu te faire mal ; qu'ai-je fait ?* Marchant sur la pointe des pieds, pour éviter qu'elle se réveille et le regarde avec cette expression terrible, il sortit de la chambre. *Melora !* Il n'avait plus qu'une idée en tête, retrouver Melora, qui, seule, pourrait guérir ses blessures... Pourtant, Bard était soldat avant tout et, malgré son désir de dégringoler l'escalier et de courir à son cheval, il se contraignait à prendre le chemin de ses appartements.

Paul leva les yeux, consterné, à son entrée. Il allait dire, grands dieux, mon vieux, je croyais que tu avais passé la nuit avec ta femme, mais on dirait que tu t'es battu avec tous les diables de l'enfer... mais il se tut en voyant ses yeux. Qu'est-ce qui lui était arrivé ? Bard regarda Melisendra, en robe de chambre verte, les cheveux relevés à la diable à la sortie de son bain, puis détourna les yeux, l'air tourmenté.

— Bard, dit-elle, de sa voix douce et musicale, qu'est-ce que tu as, mon ami ? Tu es malade ?

Il secoua la tête.

— Je n'ai pas le droit... pas le droit de te demander ça...

Et Paul fut étonné et choqué de sa voix rauque.

— Pourtant... au nom d'Avarra... tu es une femme, et je te supplie d'aller aider Carlina ; je ne veux pas... pas l'humilier davantage devant... devant ses servantes, en les laissant la voir dans

cet état. Je...

Sa voix se brisa.

— Je l'ai détruite. Et elle m'a détruit.

Il leva la main, refusant d'entendre ses questions, et Melisendra comprit qu'il avait atteint l'extrême limite de son endurance.

Il se tourna vers Paul, rassemblant les vestiges de son ancienne autorité.

— Jusqu'à mon retour... jusqu'à mon retour, tu es le Seigneur général de l'armée d'Asturias, dit-il. C'est arrivé plus tôt que prévu, c'est tout.

Paul ouvrit la bouche pour protester, mais Bard était déjà sorti. Quand le bruit de ses pas se fut éteint dans le couloir, Paul se tourna vers Melisendra, stupéfait et atterré.

— Bon sang, qu'est-ce qui lui est arrivé ? On dirait qu'il a enduré toute la colère de Dieu !

— Non, dit doucement Melisendra, de la Déesse. Je crois qu'il s'est trouvé face à face avec le courroux d'Avarra, et qu'elle n'a pas été tendre envers lui.

Elle écarta la main de Paul.

— Il faut que j'aille auprès de Dame Carlina ; il me l'a demandé au nom de la Déesse, et c'est une requête qu'aucune femme ou prêtresse ne peut refuser.

CHAPITRE 6

Tout au long du chemin le menant vers Neskaya, Bard, solitaire, cramponné à la crinière de son cheval au galop, eut du mal à rester en selle. Malade et épuisé, il ressentait dans sa tête, comme le martèlement des pas de son cheval sur la route, le martèlement de la douleur, du désespoir et de l'humiliation, était-ce la sienne ou celle de Carlina ? – la souffrance d'un corps violé, et la honte qui le brûlait jusqu'à l'âme. Il ressentait la douleur de Carlina, le mépris qu'elle avait pour elle-même, et s'en émerveillait... Pourquoi se hait-elle pour le mal que je lui ai fait, moi ? Pourtant, il savait qu'elle se reprochait de ne pas l'avoir poussé à la tuer. Plus douloureux encore, le souvenir de la douce voix de Melisendra lui disant : *Bard, qu'est-ce que tu as, mon ami ? Tu es malade ?* Comment pouvait-elle être si généreuse, alors qu'il ne l'avait pas mieux traitée que Carlina ? Pourtant, elle était sincère, elle s'inquiétait vraiment pour lui ; était-ce seulement parce qu'il était le père de son fils ? Ou puisait-elle à une source de réconfort inconnue de lui ?

Quand j'avais besoin du réconfort de la Déesse, j'étais plus jeune et plus ignorante que tu ne peux l'imaginer, lui avait-elle dit un jour. Elle avait dominé sa douleur, ou du moins lui avait survécu, mais, chez Carlina, il était encore frais, à vif, le souvenir de ce moment où elle avait invoqué la Déesse et réalisé qu'elle ne pouvait pas ou ne voulait pas intervenir pour la sauver. *Pourtant, la Déesse m'a frappé à travers Carlina et l'a vengée – elle et toutes les femmes que j'ai maltraitées dans ma vie. Mais pourquoi Carlina a-t-elle dû souffrir pour que la Déesse puisse me punir ? Est-ce que je deviens fou ?*

Il galopa tout le jour, et quand vint la nuit, comme il apercevait la Tour de Neskaya dans le lointain, il continua au clair de lune. Il ne s'était pas arrêté pour se nourrir ou se reposer, sauf pour laisser parfois souffler son cheval. Enfin, se rappelant qu'il n'avait rien pris de la journée et qu'il avait peu dormi, il mit pied à terre et donna du grain à sa monture. Sa lourde cape le protégeait assez bien du crachin,

mais, levant les yeux, il vit que le ciel se dégageait et que la face verte de Liriel le regardait par une déchirure des nuages.

Elle me regarde. C'est le visage même de la Déesse qui me surveille. Oui. Sûrement, sûrement, elle devient folle. Non, c'est moi qui deviens fou.

Mais, sous son désespoir, la petite voix de la raison lui dit qu'il ne devenait pas fou, qu'il n'y avait pas d'issue aussi consolante à la douleur de la prise de conscience.

Ne t'avise pas de devenir fou. Tu dois parvenir à te ressaisir pour te racheter... mais rien, absolument rien ne pourra jamais effacer ce que j'ai fait...

Comment ai-je eu assez de laran pour voir tout ça ?

Melisendra. C'est une télépathe catalyste.

Pourquoi Melisendra ne m'a-t-elle jamais montré ce que Carlina m'a fait voir ? Elle en avait le pouvoir. Est-ce la pitié qui a suspendu sa main ? Et pourquoi devrait-elle avoir pitié de moi après ce que je lui ai fait ?

Melora, Melora. S'il avait eu le moindre bon sens, il aurait su – mille petits détails le lui auraient appris – que Carlina ne le voulait pas pour mari, et qu'il ne la voulait pas pour femme. Il voulait épouser la fille du roi pour raffermir sa situation en devenant le gendre du souverain. Mais pourquoi avait-il si peu de fierté et de confiance en lui ? *J'ai toujours pensé que, si je péchais par quelque côté, c'était par trop d'orgueil ; et pourtant, tout ce que j'ai fait, c'est parce que j'avais l'impression de ne pas être à la hauteur.*

Mais il était le neveu *nedesto* du roi ; le Roi Ardrin était le frère de son père, et sa bâtardise n'avait jamais tellement compté au regard de ses dons militaires. Il aurait pu faire une carrière glorieuse, et acquérir honneur et réputation en qualité de champion et porte-drapeau du roi... mais il n'avait pas assez cru en lui-même pour en être sûr, et il n'avait eu de cesse qu'il se fût imposé à Carlina.

Et si le Roi Ardrin avait absolument voulu cette union, lui et Carlina auraient pu faire un mariage de raison, ni meilleur ni pire que celui de bien d'autres couples à la cour. Mais, après sa campagne victorieuse contre le feuglu, il aurait dû avoir assez confiance en lui pour savoir que le roi l'estimerait à sa juste valeur même sans ce mariage. Il aurait dû rendre sa liberté à Carlina, et demander à Maître Gareth l'autorisation d'épouser Melora. *Si elle avait voulu de moi ; je crois que, même alors, je savais que je n'étais pas assez bon pour elle !*

Melora était la seule personne qui l'eût jamais aimé. Sa mère l'avait abandonné à son père, à ce qu'il savait, sans un instant d'hésitation. Et son père ? L'avait-il jamais aimé, ou l'avait-il considéré seulement comme l'instrument de son ambition ? Son petit frère Alaric l'avait aimé... *mais Alaric ne m'a jamais connu, et s'il avait su ce que je suis en réalité, il ne m'aurait pas aimé... il m'aurait haï et méprisé. Aucune femme ne l'avait jamais aimé. Je leur lançais mon charme d'amour pour*

les obliger à venir dans mon lit, parce que j'avais l'impression qu'aucune d'elles ne m'accepterait de sa libre volonté...

Ses frères adoptifs l'avaient aimé – il avait estropié à vie le premier, et s'était fait un ennemi du second avant de le tuer...

Et pourquoi Beltran était-il devenu mon ennemi ? Parce que je m'étais moqué de lui... et je m'étais moqué de lui parce qu'il m'avait révélé mes craintes sur ma propre virilité. Parce qu'il n'avait pas honte d'admettre ses faiblesses et son désir de se rassurer par l'ancien serment que nous nous étions prêté, enfants... mais j'avais peur qu'il ne me trouve moins viril que lui !

Et, quand j'arriverai à Neskaya, Melora me révélera sans doute quel imbécile je suis d'avoir pu croire qu'elle m'aimait... Peut-être pourtant aura-t-elle pitié de moi. C'est une leçon, peut-être saura-t-elle ce que je dois faire pour remettre ma vie en ordre. Ce que j'ai fait ne pourra jamais s'effacer, mais je dois faire de mon mieux. Peut-être parviendrai-je à apaiser la Déesse ?

Est-il trop tard ?

Son cheval, maintenant très fatigué, avançait lentement, mais Bard était fatigué lui aussi, au-delà de toute expression, et il resserra sa cape autour de lui, d'une façon qui, avec la nouvelle et cruelle lucidité qui était la sienne désormais, lui rappela douloureusement la façon dont Carlina s'était enveloppée dans sa cape noire ! Et il l'avait dépouillée même de cette misérable protection... Bard savait qu'il ne pourrait pas vivre avec cette nouvelle lucidité, qu'il mourrait s'il devait la supporter encore longtemps, et pourtant, il savait, à un niveau plus profond, qu'il la conserverait toujours. Malgré les réparations qu'il pouvait faire, il vivrait ainsi jusqu'à la fin de sa vie, horriblement conscient des tourments qu'il avait infligés aux autres. Il vivrait toujours avec la conscience de ce qu'il avait fait endurer à ceux qu'il aimait.

Ceux qu'il aimait. Car, à sa façon, il avait aimé Carlina. Son amour était grossier et égoïste, mais il était sincère, cet amour pour la petite fille timide qui avait été sa compagne de jeux. Et il avait aimé Geremy, et Beltran aussi, mais ils étaient maintenant à jamais hors de son atteinte, et sa punition c'était de savoir qu'il était lui-même responsable de leur éloignement, Geremy dans l'aliénation, Beltran dans la mort. Et il aimait Erlend, tout en sachant qu'il ne mériterait jamais l'affection ou l'estime de son fils. Et si Erlend les lui accordait malgré tout (car les enfants n'ont pas besoin de raisons pour aimer) il saurait toujours que c'était à cause de la vertu d'Erlend, pas de la sienne, que, si Erlend connaissait les profondeurs de son âme, il le haïrait lui aussi, comme Alaric le haïrait, comme son père le haïrait... comme Melora, si bonne et honnête, le haïrait certainement si elle savait. Et il devait pourtant tout lui dire.

Puis il comprit quelle souffrance il allait lui imposer en lui racontant tout cela, et il se demanda s'il avait le droit d'imposer ce fardeau à Melora, s'il avait le droit d'alléger sa propre souffrance en la transférant sur elle. Il se demanda s'il ne ferait pas mieux de se tuer sur-le-champ, car ainsi il ne pourrait plus jamais nuire à personne. Puis il comprit que cela aussi provoquerait d'autres souffrances. Carlina, déjà accablée sans recours de honte et d'humiliation, s'en sentirait encore plus coupable. Cela blesserait Erlend, qui l'aimait et avait besoin de lui, mais aussi Alaric qui tenait tout le royaume entre ses mains fragiles – mais seulement parce que la force de Bard le soutenait. Et par-dessus tout, cela blesserait Melora ; et il sut ainsi que le suicide lui était interdit. Il entra dans la cour de Neskaya et demanda au garde somnolent s'il pourrait parler à la *leronis* Melora MacAran.

L'homme haussa légèrement les sourcils, mais, apparemment l'arrivée d'un cavalier solitaire en pleine nuit ne constituait pas un événement étrange à la Tour de Neskaya. Il envoya quelqu'un prévenir Melora, et, en attendant, constatant l'épuisement de Bard, il le fit entrer et lui offrit des biscuits et du vin. Bard mangea avidement les biscuits, mais ne toucha pas au vin, sachant que s'il en buvait, ne serait-ce qu'une demi-coupe, épuisé et affamé comme il l'était, cela l'enivrerait immédiatement. L'ivresse lui aurait procuré un oubli bienheureux, mais il savait qu'il n'y avait plus pour lui d'échappatoires aussi faciles.

Il entendit la voix de Melora avant de la voir.

— Mais je n'ai pas la moindre idée de qui peut venir me voir à cette heure indue, Lorill.

Puis Melora s'encadra dans la porte. Au premier regard, il vit seulement qu'elle était plus plantureuse qu'avant, et que son visage s'était encore arrondi ; mais il vit aussi l'éclat de ses cheveux roux à travers le voile qu'elle avait jeté sur sa tête. À l'évidence, elle se préparait à se coucher, car elle portait une ample robe de chambre claire à travers laquelle il distinguait vaguement ses formes.

— Bard ? dit-elle, le regardant, l'air interrogateur et surpris.

Puis, avec cette nouvelle et terrible conscience des émotions des autres, il sentit le choc qu'elle éprouva devant son visage hagard, creusé de fatigue.

— Bard, mon ami, qu'y a-t-il ? Non, Lorill, c'est bien, je vais l'emmener dans mon salon. Pouvez-vous marcher, Bard ? Alors venez ne restez pas dans le froid !

Il la suivit, sans volonté, incapable de faire autre chose que d'obéir comme un enfant, se souvenant que Melisendra, elle aussi, avait dit « mon ami » en voyant son visage. Comment était-ce possible ? Elle se retourna sur le seuil d'une pièce dont la tiédeur lui

fit réaliser qu'il était transi.

— Asseyez-vous là, Bard, près du feu. Lorill, jette quelque bûches dans le feu, puis tu pourras retourner à ton poste – non, ne sois pas ridicule. Je ne suis pas une *leronis* vierge pour qu'on me protège et me chaperonne, et je connais Bard depuis sa première campagne ! Je ne crains rien avec lui !

Il existait quand même une personne au monde qui avait confiance en lui. C'était peu, mais c'était un début, un germe chaleureux qui réchauffait le désert glacé de son âme, comme le feu réchauffait son corps épuisé et transi. Lorill était sorti. Melora souleva une petite table et la posa entre eux.

— J'allais prendre un léger souper avant d'aller occuper mon poste dans les relais. Partagez-le avec moi, Bard, il y en a toujours assez pour deux.

Il y avait un panier de pain aux noix odorant, encore chaud, cassé en gros morceaux friables, quelques rouleaux de fromage fort parfumé aux herbes, et une cruche de potage bien chaud, dont Melora versa la moitié dans une tasse qu'elle lui tendit, buvant elle-même sa portion au pichet. Il se mit à boire à petites gorgées, la soupe et la confiance de Melora lui réchauffant le corps et le cœur et le ramenant à la vie. Son potage terminé, elle reposa le cruchon et se mit à tartiner le fromage sur le pain, qui s'effritait et qu'elle maintenait de la main. Quelques miettes tombèrent quand même sur ses genoux, qu'elle rassembla au creux de main et jeta dans le feu.

— Encore un peu de soupe ? Je peux en demander à nouveau, il y en a toujours une marmite sur le feu à la cuisine – vous êtes sûr ? Prenez cette dernière tartine ; moi, je n'ai plus faim, et vous avez fait un long chemin dans le froid. Ah, vous commencez à perdre votre air de proie pour les *banshee* ! Alors, Bard, que s'est-il passé ? Racontez-moi tout.

— Melora !

Se levant brusquement, il vint s'agenouiller à ses pieds. Elle le regarda en soupirant. Il savait qu'elle attendait qu'il parlât, et soudain l'énormité de ce qu'il avait à dire l'accabla. Comment pouvait-il soulager la douleur lancinante de sa lucidité toute neuve en l'imposant à Melora ? Il fit, d'une voix rauque et hésitante comme le jeune baryton d'un adolescent qui mue :

— Je n'aurais pas dû venir, Melora. Pardonnez-moi. Je... je vais m'en aller. Je ne peux pas...

— Vous ne pouvez pas *quoi* ? Ne soyez pas ridicule, Bard, dit-elle, lui prenant le visage entre ses mains potelées mais curieusement gracieuses.

Et dès qu'elle lui eut touché les tempes il sut qu'elle lisait tout en lui, qu'elle *savait* tout, en un transfert soudain de lucidité. L'intensité

de sa nouvelle souffrance se communiqua à elle, sans parole, et elle sut ce qu'il avait fait, ce qui s'était passé, et comment il se jugeait désormais.

— Miséricordieuse Avarra, murmura-t-elle, horrifiée.

Puis elle ajouta doucement :

— Non – elle n'a pas été très miséricordieuse avec vous, mon pauvre ami. Mais vous n'avez guère mérité sa miséricorde, n'est-ce pas ? Oh, Bard !

Elle le prit dans ses bras et le serra contre elle. Agenouillé devant Melora, il eut l'impression qu'elle était la mère qu'il n'avait jamais connue, et il sentit les larmes lui monter aux yeux. Il n'avait pas pleuré depuis la mort de Beltran, mais il savait qu'il était au bord des larmes. Il se dégagea, se releva, se raidissant pour dominer son émotion.

— Oh, mon ami, murmura Melora, comment en êtes-vous arrivé là ? C'est ma faute, Bard – j'aurais dû comprendre à quel point vous aviez besoin d'être aimé et rassuré. J'aurais dû trouver le moyen de vous rejoindre. Mais j'étais tellement fière de respecter les règles, comme si elles n'étaient pas faites pour être transgressées quand la compassion le demande. Et, dans mon orgueil, c'est moi qui ai tout mis en branle ! Nous vivons tous avec les fautes que nous avons commises – c'est la vie, et c'est terrible. Regardant en arrière, nous pouvons déterminer exactement à quel instant tout a basculé, et aucun autre châtiment n'est nécessaire ; nous devons vivre avec ce que nous avons fait, sachant que nous l'avons fait. J'aurais dû trouver un moyen.

Soudain, un souvenir lui revint de cette soirée au camp : Melora le renvoyant, lui rappelant fièrement les règles de conduite auxquelles elle était tenue, et, plus tard, Mirella, lui disant, à l'entrée de la tente : « Elle s'est endormie en pleurant. » Melora le désirait autant qu'il la désirait. Si seulement il l'avait su ! S'il en avait été sûr, il n'aurait pas été si dur avec Beltran... mais comment Melora pouvait-elle se reprocher ses péchés et ses fautes à *lui* ? Elle en éprouvait des remords, pourtant, dont il ne pourrait jamais la soulager : ainsi, en un sens, lui avait-il fait du mal à elle aussi ?

— Il n'y a donc rien à faire ? Absolument rien ? Je ne peux pas continuer à vivre ainsi, avec ce... ce poids sur la conscience. Je ne peux pas...

Lui reprenant le visage dans ses mains, elle lui répondit avec une douceur infinie :

— Mais il faut vivre, mon ami, comme je dois vivre, comme Carlina doit vivre, comme nous devons tous vivre. La seule différence, c'est que certains d'entre nous ne savent pas pourquoi ils souffrent. Dites-moi, Bard, préféreriez-vous que rien de tout cela ne soit arrivé ?

Le voudriez-vous vraiment ?

— Ne pas avoir fait ce que j'ai fait ? Vous ne parlez pas sérieusement ? Bien sûr – et c'est ça le plus terrible, savoir que je peux changer ce qui est fait...

— Non, Bard, je veux dire, regrettez-vous que Carlina vous ait montré votre passé, regrettez-vous de ne plus être l'homme que vous étiez encore il y a quelques jours ?

Son premier mouvement fut de s'écrier, oui, oui, je ne supporte pas de savoir, je voudrais retrouver mon ignorance. Carlina lui avait imposé ce fardeau par le *laran*, pourrait-on le lui enlever aussi par le *laran* ? Puis, baissant la tête, il réalisa, avec une souffrance d'une nature différente, que ce n'était pas vrai. Pour lui, retourner à l'ignorance c'était redevenir ce qu'il avait été, risquer de répéter ce qu'il avait fait, redevenir l'homme qui avait commis ces atrocités, qui pouvait blesser un frère adoptif et l'estropier à vie, en tuer un autre, tourmenter et violer les femmes qui l'aimaient... Il répondit, toujours baissant la tête :

— Non.

Car, même s'il l'ignorait, la douleur de Carlina, la souffrance de Melisendra et la beauté de son pardon n'auraient pas changé, mais il n'en aurait pas conscience. Il n'arrivait plus à imaginer comment il pourrait continuer à ignorer ; il serait comme un aveugle dans un jardin, écrasant les fleurs sans les voir.

— Je préfère savoir. Ça fait mal – mais... oui, je préfère savoir !

— Très bien, dit Melora dans un souffle. C'est le premier pas indispensable – savoir, et ne pas refuser la connaissance.

— Je voudrais... je voudrais, d'une façon ou d'une autre... essayer de racheter... ce que j'ai fait...

Elle hocha la tête.

— Vous vous rachèterez. C'est inéluctable. Mais il y a beaucoup d'actions que vous ne pourrez pas expier : même si leur souvenir vous torture, vous devrez apprendre à... à continuer, à en supporter le fardeau accablant. Sachant que vous ne pourrez jamais défaire ce que vous avez fait.

Elle le considéra d'un œil incisif.

— Par exemple, croyez-vous que vous auriez dû laisser Carlina seule, dans l'état où elle était ?

Il dit, toujours incapable de la regarder :

— S'il y a une personne qu'elle ne veut pas voir, c'est bien moi.

— N'en soyez pas si sûr ; vous avez partagé quelque chose, après tout, et il faudra bien que vous la revoyiez un jour.

— Je... je sais. Mais après... après ça, je n'ai pu rester... ça lui aurait rappelé... et je ne l'ai pas supporté. Je... je lui ai envoyé Melisendra. Elle... elle est bonne. Je ne sais pas comment elle peut

l'être, après tout ce qu'elle a vécu, après tout ce que je lui ai fait subir.

— Parce qu'elle voit l'être intérieur, dit Melora. Comme vous le voyez maintenant. Elle connaît les gens dans leurs profondeurs et sait ce qui les tourmente.

— Vous aussi, dit-il après quelques instants. Qu'est-ce que c'est ? Ça vient juste... du *laran* ?

— Pas entièrement. Mais c'est la première étape de notre formation. Et c'est pourquoi Carlina vous a rendu, en fait, le bien pour le mal. Elle vous a communiqué le don du *laran*, qui est le premier don qu'elle a reçu elle-même.

— Parlons-en, d'un don ! dit Bard avec amertume.

— Le don de nous voir *nous-mêmes* tels que nous sommes. C'est un don véritable, et vous vous en rendrez compte avec le temps. Bard, il est tard, et je dois aller prendre ma place dans les relais – non, je ne peux pas vous abandonner dans cet état. Je vais prévenir Varzil – c'est notre *tenerézu*, notre Gardien – et il me fera remplacer. Pour le moment, c'est vous qui avez le plus besoin de moi.

Bard se souvint qu'il avait déjà vu Varzil de Neskaya – était-ce au mariage de Jeremy ? Il ne se rappelait pas ; tous ses souvenirs se brouillaient et se fondaient en un passé flou et continu. Il ne savait plus quand, comment ni pourquoi il avait fait quelque chose, il ne conservait que la certitude d'une culpabilité immense et insoutenable, et une horreur de lui-même telle qu'il ne pourrait jamais plus marcher la tête haute. Tout ce qu'il faisait, absolument tout, provoquait des catastrophes. Comment continuer à vivre dans ces conditions ? Sa mort, cependant, provoquerait d'autres catastrophes. Il ne pouvait donc rien régler en s'éliminant pour s'ôter toute occasion de continuer à faire le mal...

Melora lui toucha la main.

— Assez ! dit-elle d'un ton tranchant. Maintenant, vous commencez à vous apitoyer sur vous-même, et cela ne fera qu'empirer les choses. Ce que vous ressentez en ce moment n'est que le contrecoup de l'épuisement. Assez ! Quand vous serez reposé, poursuivit-elle d'une voix radoucie, et que vous pourrez assimiler ce qui vous est arrivé, vous serez en mesure de continuer. Pas d'oublier, mais de mettre tout cela derrière vous et de vivre avec ce que vous pourrez racheter. Ce qu'il vous faut maintenant, c'est dormir. Je resterai auprès de vous.

Se levant, elle souleva la petite table qu'elle remit à sa place, puis tira un lourd tabouret rembourré devant le fauteuil.

— J'aurais dû faire cela pour vous...

— Pourquoi ? Je ne suis ni épuisée ni infirme. Là, posez vos pieds sur le tabouret – oui, comme ça. Je vais vous enlever vos bottes. Et ôtez votre épée. Vous n'en avez pas besoin. Pas ici.

Elle ouvrit le rideau d'une alcôve à l'autre bout de la pièce, et il réalisa que c'était là qu'elle dormait. Elle lui donna un de ses oreillers.

— Le fauteuil est assez confortable. J'y dors souvent quand nous avons un malade et qu'on peut m'appeler d'un moment à l'autre. Si vous avez besoin de sortir pendant la nuit, ajouta-t-elle, pratique, l'endroit en question se trouve au bas de l'escalier situé au bout du couloir, et la porte est peinte en rouge. Il est réservé aux gardes ; ce serait un scandale si je vous laissais utiliser ma salle de bains, car vous n'êtes pas l'un d'entre nous.

Elle jeta sur lui un châle tricoté qu'elle borda.

— Dormez bien, Bard.

Elle passa devant lui pour éteindre la lampe. Il entendit son lit grincer quand elle s'y allongea. Étrange, cette démarche légère, pour une femme aussi corpulente. Il entendait à peine ses pas. Il sentit contre son menton le contact du châle vapoureux, qui lui donna l'impression d'être redevenu tout petit ; et, en un éclair, il revit sa belle-mère l'enveloppant dans un châle semblable après quelque maladie infantile. Étrange. Il avait toujours pensé que Dame Jerana le haïssait et le traitait avec cruauté ; pourquoi avait-il oublié tous les moments où elle avait été bonne pour lui ? *Désirait-il* croire qu'elle le détestait et lui voulait du mal ? Ce ne devait pas être facile pour une femme sans enfants d'élever le fils sain, vigoureux et chéri que son mari avait eu d'une autre femme.

Sombrant peu à peu dans le sommeil, il entendait la respiration paisible de Melora ; il trouvait étrangement rassurant qu'elle le laisse dormir dans sa chambre – lui qui n'avait jamais traité aucune femme autrement qu'avec cruauté. Non qu'il eût aucun dessein sur elle – il se demanda soudain s'il pourrait jamais, à l'avenir, éprouver du désir pour une femme, sans avoir en même temps la conscience terrible du mal qu'il pouvait lui faire. *Carlina s'est vengée*, pensa-t-il, puis, en un éclair de lucidité, il se demanda si, sa propre mère l'ayant abandonné, il n'avait pas toujours pensé qu'il n'était pas aimé parce qu'il se sentait indigne d'amour. Il ne savait pas ; il commençait à se dire qu'il ne savait rien sur l'amour. Mais il savait aussi que la confiance de Melora était le premier pas sur le chemin de la guérison. Serrant l'oreiller qui conservait la senteur assourdie du parfum frais de Melora, il s'endormit.

Quand il s'éveilla, une neige légère et duveteuse tombait doucement, la première neige de l'année dans les Kilghard, et les flocons silencieux qui fondaient en tombant dérivaien devant la fenêtre. Melora l'envoya emprunter un rasoir et une chemise à l'un des gardes et lui demanda de déjeuner à leur mess.

— Comme ça, dit-elle avec un sourire malicieux, ils sauront que

je n'héberge pas un amant n'appartenant pas à la Tour, ce qui serait malséant pendant mon service. Je ne me soucie pas plus qu'il ne faut de ma réputation, mais je me refuse à attirer le scandale sur la Tour. Varzil a suffisamment de soucis comme ça.

Se dirigeant vers la salle à manger des gardes de Neskaya, où l'attendaient du pain aux noix tout chaud sorti du four et des beignets de poisson, Bard se sentait un peu honteux ; lui, le Seigneur général d'Asturias, manger au mess avec les gardes ? Mais il n'était pas dans son pays, on ne le reconnaîtrait sans doute pas, et même si on le reconnaissait, peu importait ; un général pouvait venir consulter une *leronis* pour affaires personnelles, non ? Rasé et changé, il se sentait mieux. Après le déjeuner, un jeune homme aux cheveux roux, en vêtements bleu et argent, dont le visage présentait une ressemblance indéfinissable avec les Hastur, vint lui dire que le Seigneur Varzil de Neskaya désirait lui parler.

Varzil de Neskaya ; un ennemi, un Ridenow de Serrais ; mais Alaric l'aimait, et lui-même avait été favorablement impressionné lors de l'échange des otages. Alors même qu'il le croyait l'allié du Roi Carolin de Thendara, il avait été impressionné.

Ce ne doit pas être facile de jurer la neutralité dans un monde déchiré par la guerre ! Quand tous les pays sont en flammes autour de vous, il est certainement plus facile de se déclarer pour un camp ou l'autre !

Bard avait gardé de Varzil le souvenir d'un homme jeune, mais celui qui se dressait devant lui, dans le petit bureau dallé, sa tenue cérémonielle remplacée par une simple robe et des sandales, lui sembla vieux ; des rides sillonnaient son visage, et ses cheveux d'un roux flamboyant commençaient à grisonner aux tempes. Varzil, après tout, pouvait bien ne pas être si jeune que ça ; il avait reconstruit Neskaya après sa destruction par les bombes de feu, et cela se passait avant la naissance de Bard, même si Varzil était très jeune à l'époque.

— Bienvenue, Bard mac Fianna. Je vais m'entretenir avec vous, mais j'ai quelques petits problèmes à régler auparavant. Asseyez-vous, dit-il.

Et il se remit à parler avec le jeune homme vêtu aux couleurs des Hastur, ce qui commença par hérissier Bard – et voilà pour la fameuse neutralité de Varzil et de la Tour –, mais, après avoir entendu quelques mots, il se détendit.

— Oui, dites aux gens de Hali que nous leur enverrons des guérisseurs et des *leroni* pour soigner les plus grands brûlés, mais ils doivent réaliser que les blessures physiques et visibles ne sont pas tout. Les femmes enceintes doivent être monitorées ; la plupart feront des fausses couches, et ce seront les plus heureuses, car, de tous les enfants engendrés après ce désastre, au moins la moitié naîtront malformés ou infirmes ; ils devront, eux aussi, être monitorés depuis

leur naissance. Les femmes en âge de procréer doivent être évacuées de la région dès que possible, ou elles encourront les mêmes risques, si elles conçoivent avant la décontamination du pays, qui requerra sans doute des années.

— Les gens ne voudront pas quitter leurs domaines ou leurs fermes, dit le jeune Hastur. Alors, que devons-nous faire ?

— La vérité, dit Varzil en soupirant, c'est que le pays est irréparablement pollué et le restera pendant des années ; personne ne peut y vivre, ni conquérants ni conquis. Il n'y a à ce désastre qu'une seule conséquence heureuse.

— Heureuse ? Laquelle, *vai laranzu* ?

— La Tour de Dalereuth nous a rejoints dans la neutralité, dit Varzil. Ils ont juré de ne plus fabriquer d'armes du *laran*, quelles que soient les incitations à le faire ; et leur suzerain, Marzan de Valeron, a prêté serment au Pacte, de même que la Reine Darna d'Isoldir. De plus, Valeron et Isoldir ont prêté le serment d'allégeance aux Hastur.

Bard grinça des dents à ces nouvelles. Tout le pays serait-il un jour sous l'autorité des Hastur ? Et pourtant... si les Hastur s'étaient engagés à ne plus faire la guerre qu'aux termes du Pacte, on ne verrait plus d'atrocités comme celles commises à Hali. Il avait été soldat toute sa vie, et ne se sentait pas spécialement coupable de la mort d'ennemis abattus en combat singulier, d'homme à homme ; ils avaient eu les mêmes chances de l'abattre, *lui*. Mais rien ne pouvait excuser ni racheter la mort des hommes tués par sorts et sorcellerie, la mort des femmes et des enfants calcinés par les bombes de feu. Il pensait aussi que ses armées pouvaient affronter et vaincre celles d'Hastur avec les armes de leur choix ; pourquoi donc faire appel aux sorciers ?

Quand Varzil en eut terminé avec l'envoyé d'Hastur, il dit :

— Allez prévenir *Domna* Mirella que j'aimerais lui parler.

Bard entendit ce nom sans surprise – c'était un nom assez répandu –, mais, quand la jeune femme entra, il la reconnut immédiatement. Toujours mince et jolie, elle était en robe blanche de monitrice.

— Vous travaillez dans les relais, mon enfant ? Je croyais que vous vous reposiez encore après vos épreuves à Hali, dit Varzil.

Mirella allait répondre, mais, voyant Bard, elle se ravisa.

— *Vai dom*, j'ai appris par Melora que vous étiez maintenant Seigneur général d'Asturias – pardonnez-moi, Seigneur Varzil, puis-je demander des nouvelles de ma famille ? Mon grand-père va-t-il bien, seigneur ? Et Melisendra ?

Bard, dans un sursaut de dignité, trouva la force de la regarder en face. C'était trop espérer que Mirella ne connût pas sa dépravation ; chacun devait en avoir connaissance sur toute l'étendue des Cent Royaumes, et cracher par terre au seul nom de Bard mac Fianna,

nommé di Asturien.

— Maître Gareth va bien, mais, naturellement, il vieillit, répondit-il. Il a participé avec nous à la campagne contre les Ridenow qui se sont rendus à la fin.

Il jeta un regard hésitant à Varzil. Moins d'une décade plus tôt, il avait fait pendre le suzerain de cet homme, Dom Eiric de Serrais, parce qu'il avait rompu son serment. Mais, tout en ayant l'air triste, Varzil ne semblait entretenir aucune haine envers lui ou ses armées.

— Et Melisendra ?

Melisendra est la sœur de la mère de cette jeune fille. Que lui a-t-elle dit de moi ?

— Melisendra va bien, dit-il impulsivement. Je crois qu'elle est heureuse. Je... je crois qu'elle veut épouser un de mes écuyers, et si c'est son désir, je ne l'en empêcherai pas. Et le Roi Alaric a promis à Erlend une patente de légitimité, de sorte qu'elle n'a pas à s'inquiéter de son avenir.

Melora a dit que je trouverais un moyen de faire amende honorable en certains domaines. Ce n'est qu'un début, et bien modeste, mais il faut bien commencer quelque part. Paul est presque aussi mauvais que moi, mais, pour une raison qui m'échappe, elle l'aime.

Mirella lui sourit gentiment et dit :

— Je vous remercie de ces bonnes nouvelles, *vai dom*. Et maintenant, Dom Varzil, je suis à vos ordres.

— Nous sommes heureux que vous soyez ici pour vous remettre de la catastrophe survenue à Hali, dit Varzil. Comment se fait-il que vous n'ayez pas été à l'intérieur de la Tour ?

— J'avais eu l'autorisation d'aller chasser dans la montagne avec deux de mes *bredin-y*, dit Mirella. Nous allions prendre le chemin du retour quand il a commencé à pleuvoir. Nous nous sommes alors abrités dans une hutte de berger... et soudain, oh, miséricordieuse Déesse, nous... nous avons perçu l'incendie... les cris...

Elle pâlit, et Varzil lui prit la main qu'il serra fortement dans la sienne.

— Il faut essayer d'oublier, ma chère enfant. Mais vous en garderez toujours quelque chose – comme nous tous qui étions dans les Tours, dit Varzil. Ma jeune sœur, Dyannis, était *leronis* à Hali, et je l'ai sentie mourir...

Sa voix se brisa, et il resta quelques instants concentré sur sa peine. Puis, se ressaisissant, il ajouta d'une voix ferme :

— Ce qu'il faut bien nous rappeler, Relia, c'est que leur héroïsme nous a fait faire un nouveau pas vers le temps où tout le pays aura prêté serment au Pacte. Car c'est volontairement qu'ils ont diffusé ce qui se passait : alors qu'il leur aurait été facile de mourir rapidement et sans douleur, ils ont prolongé leur agonie, ouvrant largement leurs

esprits pour que nous puissions tous voir, entendre et sentir ce qu'ils souffraient...

Mirella frissonna :

— Je n'en aurais pas été capable. Au premier contact avec le feu, je crois que j'aurais arrêté mon cœur pour mourir d'une mort miséricordieuse.

— Peut-être, dit Varzil avec douceur. Nous ne sommes pas tous également héroïques. Mais, entourée par les autres, vous auriez peut-être trouvé du courage.

Bard vit dans son esprit l'image d'une femme flambant comme une torche... mais Varzil se barricada et dit :

— Il faut aller dans une autre Tour, Relia ; préférez-vous Arilinn ou Tramontana ?

— Tramontana est en danger, dit-elle, car Aldaran n'a pas encore prêté serment au Pacte, et frappera peut-être cette Tour. Je dois ma vie à chacun de vous ; j'irai à Tramontana.

— Ce n'est pas nécessaire, dit doucement Varzil. Les *leroni* auront beaucoup de travail ici pour soigner les blessés et les brûlés de Hali et des Monts de Venza, où ils ont semé de la poudre brûle-moelles.

— Je laisserai cette tâche aux guérisseurs et aux prêtresses d'Avarra, si elles peuvent se résoudre à quitter leur Ile du Silence, dit Mirella. Ma voie est toute tracée, ma place est à Tramontana.

Varzil inclina la tête.

— Qu'il en soit ainsi, dit-il. Je ne suis pas le gardien de votre conscience. Et je ne prévois aucune paix à Aldaran et aucune sécurité à Tramontana pendant ma vie et bien des vies à venir. Mais si vous êtes résolue à aller à Tramontana, Mirella, que les dieux vous accompagnent, mon petit.

Il se leva et serra Mirella dans ses bras.

— Emporte ma bénédiction, petite sœur. Et n'oublie pas de parler à Melora avant de partir.

— Transmettez mon affection à mon grand-père et à Melisendra, *vai dom*. Et dites-leur que, si nous ne nous revoyons pas, c'est à cause des hasards de la guerre. Vous me comprenez sans doute, vous qui étiez commandant de la première campagne à laquelle j'ai participé en qualité de *leronis*.

Elle le considéra plus attentivement, et ce qu'elle perçut sur son visage, adoucit son regard. Elle dit :

— Maintenant que vous êtes l'un d'entre nous, je prierai pour que les dieux vous accordent la paix et l'illumination. Que les dieux vous protègent, seigneur.

Quand elle fut sortie, Bard se tourna vers Varzil, perplexe :

— Que diable voulait-elle dire – l'un d'entre nous ?

— Eh bien, elle a vu que vous aviez récemment découvert votre

laran, dit Varzil. Croyez-vous qu'une *leronis* ne soit pas capable de détecter les *donas* d'un autre ?

— Est-ce que... par le loup d'Alar... est-ce que ça se voit ?

Sa consternation était si évidente – porterait-il une marque visible de ce qu'il était devenu ? – que Varzil faillit éclater de rire.

— Pas physiquement. Mais elle le voit, comme nous tous – nous nous regardons peu avec nos yeux physiques, vous savez ; nous le voyons à... à l'*aura* de votre esprit. Aucun d'entre nous n'irait lire dans vos pensées sans y être invité, pas même moi. Mais, en général, nous nous reconnaissons sans problème.

Il sourit :

— Après tout, croyez-vous que le Gardien de Neskaya accorde une audience à quiconque se présente – fût-il Seigneur général d'Asturias, de Marenji, d'Hammerfell et de je ne sais combien d'autres petites contrées en territoire rebelle ? Je me soucie comme d'une guigne du Seigneur général, poursuivit-il en souriant pour adoucir la portée de ses paroles, mais Bard mac Fianna, l'ami de Melora que j'aime, et dont le *laran* s'est récemment éveillé, c'est une autre affaire. En tant que *laranzu*, j'ai un devoir envers vous. Vous êtes... comment dire... vous êtes un personnage charnière.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Moi non plus, dit Varzil, ni comment je le sais ; je sais seulement que, la première fois que j'ai posé les yeux sur vous, j'ai compris que la plupart des grands événements de ce temps tourneraient autour de vous. Je suis aussi l'un de ces personnages – pivots qui peuvent changer le cours de l'histoire, et qui ont le devoir de le faire s'ils peuvent, et quoi qu'il arrive. C'est pour cela, je crois, que vous êtes devenu Seigneur général d'Asturias.

— Tout cela est un peu trop mystique pour moi, *vai dom*, dit Bard en fronçant les sourcils.

Il avait gagné son retour d'exil par sa propre valeur, et l'idée métaphysique qu'il n'était qu'un pion du destin lui déplaisait.

Varzil haussa les épaules.

— Peut-être. J'ai été *laranzu* toute ma vie, et l'un de mes dons est de voir les orientations selon lesquelles le temps se développe – pas toujours, pas très clairement, pas de telle façon que je puisse choisir infailliblement entre plusieurs voies à prendre. Il paraît qu'un tel don a existé autrefois, mais il s'est éteint. Pourtant, il arrive que je puisse reconnaître un personnage pivot quand j'en vois un, et faire ce qu'il faut pour ne pas galvauder cette occasion.

La bouche de Bard se tordit en un rictus :

— Mais supposons que vous n'arriviez pas à convaincre ces pivots de se ranger à vos idées, qu'est-ce qui se passe ? Vous leur dites simplement qu'ils doivent faire ceci et cela ou que le monde va

s'effondrer ?

— Ah non, hélas, ce serait trop facile, et ce n'est sans doute pas la volonté des dieux que nous jouissions d'une telle perfection, répondit Varzil. Non, chacun fait ce qu'il pense être le mieux, comme il le conçoit, et cette conception n'est pas toujours la mienne. Sinon, je serais un dieu, et pas seulement le Gardien de Neskaya. Je fais ce que je peux, c'est tout. Et j'ai toujours terriblement conscience des fautes que je commets, que j'ai commises, et même que je commettrai. Je dois simplement faire du mieux que je peux et...

Soudain, sa voix se durcit.

— ... étant donné votre expérience, Bard mac Fianna, je crois que c'est une chose que vous aurez à apprendre *très vite* – à faire le mieux que vous pouvez, quand vous pouvez, en vivant avec les fautes que vous ne pouvez pas manquer de commettre. Sinon, vous serez comme l'âne qui est mort de faim entre deux balles de foin, essayant de décider laquelle il mangerait la première.

Était-ce pour cela, se demanda Bard, que Melora l'avait envoyé à Varzil ?

— En partie, dit Varzil, recevant sa pensée, mais vous commandez aussi toutes les armées d'Asturias, et l'un de vos devoirs est d'unifier tout ce pays. Ainsi, vous devez y retourner.

C'était la dernière chose que Bard s'attendait à entendre.

— J'enverrai Melora avec vous, dit Varzil. Je crois que sa patrie aura besoin d'elle. L'Asturias est le pays où se dérouleront les événements qui décideront de l'avenir de notre monde. Mais, avant de vous laisser partir, je poserai de nouveau la question que je vous ai posée la première fois que nous nous sommes rencontrés en Asturias : prêterez-vous serment au Pacte ?

Le premier mouvement de Bard fut de répondre « oui ». Puis il baissa la tête.

— Je le ferais volontiers, seigneur. Mais je suis un soldat, et j'ai des ordres à respecter. Je n'ai pas le droit de m'engager ainsi sans l'ordre de mon roi et de son régent. Pour le meilleur ou pour le pire, j'ai juré de leur obéir et j'ai besoin de leur autorisation ; il ne serait pas honorable de ma part de faire autrement. Celui qui est traître à son premier serment sera aussi traître au second.

Honteux et confus, il se rappela qu'il s'était moqué de Carlina avec ce même proverbe, mais cela ne changeait rien à son devoir pour le moment.

J'ai brisé et piétiné tout le reste. Mais mon honneur de soldat et ma fidélité envers mon père et mon frère sont encore intacts. Je dois faire mon possible pour qu'ils le restent.

Varzil le considéra avec insistance. Au bout d'un moment, il tendit la main à Bard et lui effleura légèrement le poignet.

— Si votre honneur l'exige, qu'il en soit ainsi, dit-il. Je ne suis pas le gardien de votre conscience. Mais, dans ce cas, je dois vous accompagner en Asturias, Bard. Attendez que je consulte mes assistants pour décider de celui qui me remplacera pendant mon absence.

CHAPITRE 7

Carlina s'éveilla d'un sommeil agité, tous les nerfs et les muscles douloureux, et vit une femme debout sur le seuil de sa chambre. Elle eut un mouvement de recul, et tira sur elle sa cape noire ; puis, tremblante, elle se rappela qu'elle n'avait plus le droit de la porter. Plus maintenant. Elle l'aurait lâchée, mais elle se rappela qu'elle était toujours à demi nue, dans sa chemise tachée et déchirée. Elle se sentait moulue et engourdie, et tout à coup elle reconnut la femme, grande et épanouie dans une élégante robe verte bordée de fourrure ; c'était la *leronis* personnelle de Dame Jerana, la concubine de Bard, qui lui avait donné un fils des années plus tôt. Elle savait seulement qu'elle s'appelait Melisendra, et qu'elle avait vu quelque chose de flou à son sujet dans l'esprit et le souvenir de Bard... Elle ne se rappelait pas les détails, mais elle était certaine qu'ils étaient écoeurants. Elle se cacha sous sa cape noire, ne supportant pas de montrer sa honte à cette femme calme et sereine.

— *Vai domna*, dit Melisendra en entrant, vous ne pouvez pas vous montrer dans cet état à vos servantes ; je vous en prie, laissez-moi vous aider.

Elle s'assit sur le lit auprès de Carlina, effleurant doucement une ecchymose qui noircissait sa joue.

— Croyez-moi, je sais ce que vous ressentez. J'étais *leronis*, gardée vierge pour la Vision, et je n'ai pu me protéger contre son charme d'amour – en un sens, j'avais encore plus honte que vous, car il n'a pas été obligé de me battre pour me soumettre : il a pris ma virginité sans coup férir. Tandis que vous, je vois que vous avez résisté de toutes vos forces, comme je n'avais pas la volonté de le faire ; j'ai vu les marques de vos ongles sur son visage.

Carlina se remit à pleurer sans pouvoir s'arrêter, et Melisendra la prit dans ses bras et la serra contre son cœur.

— Allons, allons, pleurez tant que vous voudrez..., murmura-t-elle en la berçant. Pauvre petite dame, je sais, je sais ce que c'est,

croyez-moi. Moi aussi, je me suis réveillée comme ça, et il n'y avait personne pour me consoler. Ma sœur était au loin dans une Tour, et j'ai dû affronter seule la colère de ma maîtresse. Allons, allons...

Quand Carlina eut pleuré tout son soûl, Melisendra alla préparer un bain et, ôtant à Carlina sa chemise déchirée, la fit entrer dans l'eau bien chaude.

— Je vais faire brûler cette chemise, dit Melisendra. Je suis sûre que vous ne voulez plus la porter, dit-elle en jetant à l'écart le vêtement souillé.

Puis elle lava Carlina comme un petit enfant, et mit un baume sur ses ecchymoses. Ensuite, elle l'habilla comme elle l'eût fait d'une poupée, et envoya chercher une dame de compagnie.

— Faites monter un repas pour Dame Carlina, dit-elle.

Quand on l'apporta, elle s'assit et encouragea Carlina à avaler quelques cuillerées de soupe chaude, puis de crème. Carlina avait du mal à manger avec sa mâchoire douloureuse, mais Melisendra la rassura : elle n'était pas cassée.

Quand la dame de compagnie eut remporté le plateau, Carlina la regarda, et dit d'une voix tremblante :

— Ça doit leur paraître bizarre... Elles connaissent toutes ma honte... et vous ici...

Melisendra lui sourit et dit :

— Certainement pas ; cela n'a rien de nouveau qu'une *barragana* assiste l'épouse légitime. Et, à dire vrai, il y a tant de mariages forcés dans ce pays que vous n'êtes pas la seule aristocrate à subir la consommation du mariage comme un viol.

Carlina dit, avec un sourire amer :

— C'est vrai. Mais j'avais presque oublié que cette consommation fait de moi la femme légitime de Bard ; je n'ai donc plus qu'à attendre qu'on referme les *catenas* sur mes poignets, comme si j'étais une prostituée des Villes sèches ! Où se trouve Bard ?

— Il est parti ce matin de bonne heure... Je ne sais où il est allé, mais il semblait avoir subi le courroux vengeur d'Avarra, dit Melisendra. J'ignore ce qu'il en adviendra ; je ne sais pas si la situation politique le forcera à vous garder pour femme, je ne sais rien de ces choses. Mais je suis sûre et certaine qu'il n'abusera plus jamais de vous. Je suis *leronis*, et je sais qu'il a vécu un grand bouleversement intérieur. Je crois même qu'il n'abusera plus jamais d'aucune femme.

— Comment pouvez-vous être si amicale envers moi sachant que, si je reste sa femme, vous serez toujours *barragana* ?

— Je n'ai jamais été autre chose, Dame Carlina. Le père de Bard nous aurait volontiers mariés, mais Bard ne se soucie aucunement de moi. Je n'ai été pour lui qu'une diversion à un moment où il était furieux et amer envers le monde entier. Si je ne lui avais pas donné un

fil, j'aurais été renvoyée...

— Alors, murmura Carlina, vous êtes aussi une victime...

Impulsivement, elle embrassa son aînée, et dit timidement :

— Selon les vœux des prêtresses d'Avarra, je suis mère, sœur et fille de toutes les femmes...

— ... et sous son manteau, vous êtes ma sœur, dit doucement Melisendra. Carlina la regarda, stupéfaite.

— Vous faites partie de notre ordre ?

— Je l'aurais bien voulu, dit Melisendra, les larmes aux yeux. Mais vous connaissez Sa loi. Aucune femme ne peut renoncer au monde pour l'Île sacrée tant qu'elle a un enfant trop jeune pour être mis en tutelle, ou des parents âgés ayant besoin de ses soins. Elles n'ont pas voulu de moi tant que j'étais chargée de ces responsabilités ; mon autre sœur est *leronis* à Neskaya, et je suis le seul soutien de mon père ; de plus, Erlend n'a que six ans. Elles n'ont pas accepté mes vœux. Et en outre... un *laranzu* m'a dit un jour que j'avais une tâche à remplir dans le monde, quoiqu'il ne m'ait pas dit quand, ni en quoi elle consisterait. Mais Mère Ellinen m'a permis de prêter serment en privé, en me dispensant de l'obligation de chasteté ; elle a dit que je pouvais un jour avoir envie de me marier.

— Et vous... désiriez toujours l'amour d'un homme... demanda Carlina d'une voix tremblante. J'ai l'impression que... que je mourrais... Je ne peux plus supporter l'idée qu'un homme me touche avec concupiscence... ou même avec amour...

Melisendra lui caressa doucement la main.

— Cela passera, ma sœur. Cela passera, si la Déesse le veut. Mais Sa volonté sera peut-être que vous recommenciez à la servir dans la chasteté, sur l'Île ou ailleurs. Nous sommes toutes sous son manteau.

Elle prit la cape noire et ajouta :

— Dois-je la faire nettoyer pour vous ?

— Je ne suis plus digne de la porter, murmura Carlina.

— Assez ! dit sévèrement Melisendra. Ne dites pas de sottises ! Croyez-vous qu'Elle ne sait pas comme vous vous êtes défendue ?

De nouveau, les yeux de Carlina se remplirent de larmes :

— C'est bien ce dont j'ai peur. J'aurais pu lutter davantage... J'aurais pu me laisser tuer... Je regrette de ne pas l'avoir fait...

— *Vai domna* – ma sœur, dit doucement Melisendra, penser que la Déesse pourrait être moins compréhensive qu'une faible femme comme moi, c'est blasphématoire. Si j'ai pu comprendre et excuser votre faiblesse, la Sombre Mère ne peut faire moins.

— J'ai peut-être vécu trop longtemps sur l'Île sacrée, dit Carlina d'une voix tremblante. J'ai oublié le monde réel. Vous êtes en guerre, ici.

— Saviez-vous qu'on avait jeté des bombes de feu sur Hali et que

tous... sont morts ?

— Nous le savions. Mais Mère Ellinen nous a priées de barricader nos esprits, disant que ça ne servirait à rien de partager les douleurs de leurs agonies...

— Mon père a dit la même chose. Mais nous étions en campagne avec les armées, dit Melisendra.

— Les Mères ont dit que nous ne devons pas nous mêler des guerres, que nous étions consacrées aux choses éternelles, la naissance et la mort, et que la guerre était une affaire d'hommes – que tout cela n'avait rien à voir avec nous, que l'orgueil des hommes, le patriotisme, la royauté et les successions n'étaient pas des affaires de femmes...

Melisendra laissa échapper un juron.

— Pardonnez-moi, Dame Carlina, mais je me suis battue au côté des hommes, sans armes sinon ma pierre-étoile et la dague qui m'assure que je ne tomberai pas vivante aux mains de l'ennemi. Et les Sœurs de la Sororité de l'Épée se battent avec toutes les armes qu'elles jugent bonnes, sachant que, pour elles, le châtiment de la défaite sera encore plus cruel que pour les hommes. Certaines de nos prisonnières ont souffert ce destin il y a quelques jours, après la dernière défaite de Serrais.

Carlina dit d'une voix mourante :

— On demande toujours aux prêtresses d'Avarra de quitter leur île et d'aller dans le monde pour guérir. Nous devrions peut-être demander à la Sororité de nous protéger. Au moins, avec nous, elles n'auraient pas à endurer de villes indignités...

Elle laissa sa phrase en suspens, et reprit après quelques instants :

— Mère Ellinen a peut-être tort de dire que nous ne devons pas prendre part aux troubles qui nous entourent...

— Je ne suis pas la gardienne de la conscience de quiconque, dit Melisendra. Il existe peut-être des vocations différentes pour des femmes différentes...

— Mais où trouverez-vous un homme qui en conviendra ? dit amèrement Carlina.

Et elles se turent.

Ni l'une ni l'autre ne reçut le moindre avertissement préliminaire de ce qui se passa ensuite. Il y eut un petit bourdonnement, très léger – tous les survivants en tombèrent d'accord par la suite. Un moment plus tard, elles entendirent un bruyant craquement, une explosion assourdissante, le sol trembla sous leurs pieds et elles se cramponnèrent machinalement l'une à l'autre. La première explosion fut suivie d'une deuxième, puis d'une troisième.

— Erlend ! hurla Melisendra, s'enfuyant dans le couloir en courant comme une folle, trébuchant lorsqu'une quatrième explosion

fit trembler les murs. Erlend ! Paolo !

Paul, hurlant le nom de Melisendra, l'arrêta à l'entrée de leurs appartements, la forçant à rester sous la porte où il se trouvait, se raidissant dans l'attente d'une nouvelle déflagration.

Melisendra se cramponna à lui, tremblante, projetant télépathiquement son esprit à la recherche de son fils. Il était en lieu sûr ! Tous les dieux soient loués, il était aux écuries, où il était allé voir une nouvelle portée de chiots ! Paul sentit son soulagement comme si c'était le sien, car elle lui ouvrait son esprit, toujours chancelante et se raccrochant à lui à deux mains. Le sol trembla encore et encore sous les explosions répétées, et le fracas des murs qui s'écroulaient.

— Viens, dit Paul. Il faut sortir d'ici !

— Mais Dame Carlina...

Paul suivit Melisendra qui semblait voler. Il trouva Carlina blottie sous un meuble renversé, il la prit dans ses bras et l'emporta par l'escalier privé dans la petite cour où il avait vu pour la première fois Melisendra et son fils. Melisendra dégringolait les marches derrière lui. Une fois en sécurité au-dehors, il reposa Carlina sur ses pieds. Dans sa confusion et sa terreur, elle ne l'avait pas encore regardé ; maintenant, elle eut un mouvement de recul, de nouveau terrorisée.

— Tu... mais non, vous n'êtes pas Bard, n'est-ce pas ?

— Non, Dame Carlina. C'est moi, cependant, qui vous ai enlevée à l'Ile du Silence.

— Vous lui ressemblez beaucoup, dit-elle. C'est très étrange.

Encore plus étrange que vous ne le pensez, se dit Paul, mais il ne pouvait lui expliquer en quoi, et d'ailleurs elle ne l'aurait sans doute pas cru. Que pouvait-elle savoir de son monde et du caisson de stase ? D'ailleurs, tout cela était derrière lui, ça se passait dans une autre vie, et l'homme qu'il avait été sur ce monde était mort à jamais. À quoi bon le lui dire ?

D'une façon ou d'une autre, il devait arriver à convaincre Bard que lui-même, Paul, ne représentait pas pour lui une menace. Alors que Bard venait de s'absenter pour une mission mystérieuse et que le château se trouvait attaqué – par la sorcellerie ? – et en pleine confusion, le moment était peut-être venu de fuir en compagnie de Melisendra dans les Monts de Kilghard, ou plus loin, au-delà des Heller ? Dans ces contrées sauvages et inexplorées, sans doute pourraient-ils se faire une autre vie ? Mais Melisendra accepterait-elle d'abandonner son fils ?

— Regardez ! Dieux miséricordieux, regardez ! s'écria Melisendra, fixant la partie du bâtiment dont ils sortaient.

Une aile entière du château s'était effondrée, et, horrifiée, elle se serra étroitement contre Paul. Par son esprit, il vit...

Un jeune visage, convulsé de terreur ; un corps infirme lent et gauche dans l'escalier, un vieil homme se hâtant vers le salut, et revenant sur ses pas pour aider l'enfant infirme... une volée de marches qui s'effondrait, se dérobant sous leurs pas, le toit s'écroulant et béant vers le ciel... et le monde s'anéantissant dans une chute de maçonnerie qui les enterre instantanément y tous les deux...

— Dom Rafaël ! Alaric ! murmura Melisendra, horrifiée.

Elle se mit à pleurer.

— Dom Rafaël a toujours été très bon pour moi. Et l'enfant... il a eu une vie si dure, le pauvre petit. Mourir de cette façon...

Le visage de Carlina était dur et implacable.

— Je suis désolée de votre chagrin, Melisendra, dit-elle. Mais l'usurpateur du trône d'Asturias est mort et je n'ai aucune envie de le pleurer.

Maintenant, tous les jardins et dépendances du Château Asturias s'emplissaient d'hommes et de femmes, de courtisans et de serviteurs, de nobles et de filles de cuisine qui sortaient en courant, hurlant dans la confusion, et se retournant pour regarder avec horreur l'aile détruite. Mais, alors même qu'un des *majordomos* criait à tous de s'éloigner des murs encore tremblants de l'édifice, une explosion finale secoua ce qui restait de l'aile détruite, et les derniers vestiges des murs s'écroulèrent, au milieu d'un nuage de poussière et de clameurs étouffées, puis un silence de mort retomba.

Dans le calme momentané, Paul entendit Maître Gareth crier :

— Y a-t-il encore des *leroni* vivants ? À moi ! Vite ! Il faut découvrir qui nous attaque !

— Je dois le rejoindre, dit Melisendra, s'éloignant en toute hâte avant que Paul eût pu la retenir pour lui demander de s'enfuir avec elle à la faveur de la confusion.

Debout près de Carlina, il vit les sorciers, non plus en robes grises, mais en tenues variées allant de la robe de chambre-bonnet de nuit à la serviette dans laquelle le jeune Rory – à l'évidence surpris à la sortie de son bain – était encore drapé, se rassembler sous les grands arbres en fleurs du verger. Maître Gareth, boitillant sur sa jambe infirme, fit mettre les *leroni* en cercle autour de lui ; deux ou trois manquaient, car ils se trouvaient dans l'aile détruite, auprès de Dom Rafaël et du roi, mais, outre Rory, il restait quatre femmes et deux hommes. Maître Gareth leur parla à voix basse, et Paul n'entendit pas ce qu'il disait. Les soldats, se ressaisissant, essayaient d'écarter les gens des murs en ruine. Paul se dirigea vers eux – qu'avait dit Bard ?

Tu es Seigneur général jusqu'à mon retour. C'est arrivé plus tôt que prévu, voilà tout.

Un soldat vint à sa rencontre en courant et salua.

— Seigneur, ne vous inquiétez pas pour votre fils. Il est en sécurité auprès d'un sergent, puisque sa mère doit remplir son devoir avec le vieux sorcier et les autres *leroni*. Venez le voir, Seigneur, pour qu'il sache qu'il a encore un père et une mère.

Oui, ce n'était que juste. Il vit Erlend, pâle et tremblant, serrant un chiot dans ses deux mains.

— Ta maman est vivante, Erlend, elle est avec ton grand-père, dit le soldat. Et regarde, *chiyu*, voilà le Seigneur général qui va te conduire à ta maman.

Erlend leva la tête et dit :

— Ce n'est pas...

En un instant de panique, Paul sut que la partie était terminée avant même d'avoir commencé, car Erlend allait dire : *Ce n'est pas mon père*. Mais ses yeux rencontrèrent ceux de Paul pendant une fraction de seconde, et il dit :

— Ce n'est pas une façon de me parler, Corus, je ne suis pas un bébé.

Il fourra le chiot dans les mains du soldat et ajouta :

— C'est lui qu'il faut conduire à sa maman, et c'est lui qui a besoin de lait ! Moi, je devrais être avec les *leroni* ; il y en a qui sont morts, et ils ont besoin de toutes les pierres-étoiles.

— C'est un chef, Seigneur général ! dit le soldat. Tel loup, tel louveteau ! Brave petit !

Paul dit à Erlend, avec circonspection et dignité :

— Je ne pense pas qu'ils aient besoin de toi, Erlend, mais tu peux quand même aller le leur demander.

— Merci.

Erlend marchait à son côté, d'un pas ferme, mais Paul sentait qu'il tremblait intérieurement, et, au bout d'un moment, il lui tendit la main, dans laquelle l'enfant glissa sa petite menotte moite. Une fois hors de portée des oreilles indiscretes, il demanda à Paul, avec véhémence :

— Où est mon père ?

— Il... il est parti ce matin.

Après une pause il ajouta :

— J'avais peur que l'armée ne croie qu'il les avait abandonnés, aussi ai-je répondu en son nom, voyant qu'ils me prenaient pour ton père.

Il se demanda pourquoi il prenait la peine de donner des explications à un enfant de six ans.

— Oui. Il devrait être ici, dit Erlend, d'un ton réprobateur.

Cela incita Paul à se demander, pour la première fois, si Bard reviendrait jamais.

— Il m'a dit avant de partir : *jusqu'à mon retour, tu es le Seigneur*

général.

Erlend le regarda avec une drôle d'expression et dit :

— Je l'ai vu partir à cheval. Je ne savais pas, alors, ce que ça voulait dire.

Il se tut un moment, puis ajouta enfin :

— Tu dois faire ce qu'il t'a dit.

L'enfant s'approcha du petit groupe de *leroni*, et Paul le suivit des yeux, troublé. Carlina était toujours à l'endroit où il l'avait laissée. Elle demanda :

— C'est le fils de Bard ?

— Oui, Dame Carlina.

— Il ne ressemble pas à son père. Je suppose qu'il tient de Melisendra – en tout cas, il a ses cheveux et ses yeux.

— Je devrais aller voir ce que font les soldats, dit Paul, revenant à ce qu'il avait en tête avant de voir Erlend.

Melisendra serait rassurée à la vue de son fils, mais l'armée, sans chef, ressemblait à une fourmilière balayée d'un coup de pied, où tout le monde s'agitait au hasard. Il vociféra :

— Formez les rangs ! Sergents, faites l'appel, pour déterminer qui est enterré sous les ruines ! Après, nous pourrons chercher qui nous attaque !

Il y eut des cris :

— C'est le Loup ! Le Seigneur général est là !

Le commandement rétabli, ils formèrent les rangs, firent l'appel, écoutant le silence de ceux qui ne répondaient pas à leur nom. Certains portés disparus lors de ce premier appel seraient retrouvés vivants plus tard, parce qu'ils avaient quitté leur poste pour une raison ou une autre, ou parce qu'ils étaient de repos et en train de boire au village avec des femmes ; un ou deux d'entre eux, dormant à poings fermés à la caserne, reparurent plus tard, demandant ce que signifiait tout ce remue-ménage. Mais cela leur donna au moins une idée sur les présents et les absents, et, bien qu'elle ne fût pas au complet, l'armée reprit forme.

Le calme se prolongea. Il n'y eut plus d'explosion, aucun signe d'attaque ni de force assaillante. Paul se demanda qui pouvait bien être l'ennemi. Serrais s'était rendu, Hammerfell ne disposait pas de la puissance nécessaire, les Hastur avaient prêté serment au Pacte, et, bien que leurs armées fussent toujours en campagne, ils avaient juré de ne pas recourir aux armes du *laran*. Les Alton ou les Aldaran s'étaient-ils joints à la guerre, Paul l'ignorant parce que la nouvelle était arrivée pendant son aventure à l'Île du Silence ? S'agissait-il du petit royaume de Syrtis, connu pour la puissance de son *laran* ? Jusqu'à présent, les *leroni* qui recherchaient d'où venait l'attaque ne s'étaient pas manifestés. Paul se demanda s'ils avaient accepté la

proposition d'Erlend de travailler avec eux. Plus tard, examinant en compagnie de deux officiers du génie quelles parties des bâtiments étaient encore habitables ou non, il vit Erlend trotter d'un air affairé. L'enfant lui dit que les *leroni* l'avaient chargé de leur apporter à boire et à manger, parce qu'ils n'avaient aucun endroit protégé pour travailler, et que la présence d'un serviteur non télépathe les dérangerait. Paul se demanda quelle *leronis* pleine de tact avait eu l'idée de ce subterfuge, et si c'était juste un moyen d'occuper Erlend. Mais peut-être était-ce vrai – ça paraissait si raisonnable.

À l'intérieur du château régnait le chaos. Le centre et l'aile ouest étaient intacts, et le donjon n'avait pas souffert. L'attaque, d'où qu'elle vînt, devait avoir un peu dévié de sa cible. Paul, cherchant dans les ruines, ne trouva aucun indice de bombe introduite en contrebande, ce qui avait été sa première idée. Il tendait donc à tomber d'accord avec l'officier du génie qui pensait que c'était une attaque au *laran*.

— Nous ne le saurons pas tant que Maître Gareth, mistress Melisendra ou mistress Lori ne le confirmeront pas, dit l'officier. Ils peuvent flairer si ça vient du *laran* ou non ; mais, pour le moment, ils s'occupent d'autre chose, et avec raison, cherchant à savoir qui nous a frappés, pour que nous puissions riposter ! Ils décideront peut-être d'étendre un bouclier sur le château – ne vous étonnez pas que je sois au courant de ces choses, seigneur : ma sœur était *leronis* à la Tour de Hali ; elle est morte quand on a lâché des bombes de feu sur la Tour. Et mon père est mort il y a trente ans lors de l'incendie de Neskaya. Un jour, seigneur, il faudra bien renoncer aux armes du *laran*. Je ne parle pas contre votre Dame ; mistress Melisendra est une bonne personne, mais, avec tout le respect que je vous dois, seigneur, l'armée n'est pas la place des femmes, fût-ce dans un corps de sorciers, et j'aimerais voir livrer la guerre avec d'honnêtes épées, non avec des sortilèges !

Paul se surprit lui-même en s'entendant répondre avec sincérité :

— Moi aussi ! Croyez-moi, mon ami, moi aussi !

— Pourtant, aussi longtemps qu'on utilisera des armes du *laran* contre nous, nous serons bien obligés de nous défendre. Il n'y a rien de mal à tendre sur nous un bouclier imperméable au *laran*, seigneur, qu'aucune sorcellerie ne pourra percer.

— Je leur en parlerai, dit Paul.

— Vous ferez bien, Seigneur général. Mais si le nouveau roi, quel qu'il soit, désire signer le Pacte, dites-lui que toute l'armée sera pour lui.

Carlina, en cape noire, circulait parmi les rares personnes retirées vivantes des décombres, les soignant elle-même et supervisant les guérisseurs. Paul s'aperçut que sa seule présence réconfortait les blessés et leur insufflait du courage.

— Regardez, une prêtresse d'Avarra, une femme de l'île sacrée est venue nous soigner !

Les autres guérisseuses faisaient ce qu'elles pouvaient, mais un silence révérentiel suivait Carlina. Personne ne savait ni ne se souciait de savoir qu'il s'agissait de la Princesse Carlina, fille d'Ardrin ; c'était la prêtresse d'Avarra qui les impressionnait, et ceux, rares, qui la reconnurent ne le dirent pas – ou, s'ils le dirent, il n'y eut personne pour les entendre.

À la tombée de la nuit, un semblant d'ordre avait été restauré. Les blessés avaient été transportés dans le Grand Hall où on continua à leur prodiguer des soins. Carlina, regardant autour d'elle, hébétée, réalisa que c'était dans cette salle que, huit ans plus tôt, elle avait été fiancée à Bard, et que, six mois plus tard, elle l'avait entendu déclarer proscrit. Cela semblait appartenir à une autre vie. Cela *appartenait* vraiment à une autre vie.

Le corps du Roi Alaric, écrasé et pitoyable, avait été sorti des ruines du grand escalier de l'aile anéantie, avec celui de Dom Rafaël, qui, apparemment, avait cherché à le protéger de son corps. Ils étaient exposés dans l'antique chapelle, veillés par de vieux serviteurs, dont le vieux Gwynn. Paul se garda d'y entrer. Il savait que son absence – ou plutôt celle de Bard – serait remarquée, mais ne voulait pas s'exposer au regard perspicace du vieux *coridom*.

Pourtant, devant la chapelle, Paul fut abordé par deux des principaux conseillers du royaume.

— Seigneur général, nous devons vous parler.

— Est-ce le moment...

Paul prit une profonde inspiration, et termina tout d'une traite :

— ... avec mon père et mon frère à qui l'on n'a pas encore rendu les derniers honneurs ?

Il n'avait jamais vu Alaric ; et, de Dom Rafaël, il savait seulement que c'était lui qui l'avait amené ici par sorcellerie. Il ne ressentait aucun chagrin et il n'osait pas simuler.

— Le temps presse, dit Dom Kendral des Hautes Crêtes, dont Paul savait qu'il était le Premier Conseiller du royaume d'Asturias. Alaric d'Asturias est mort, et son père avec lui. Tel est le résumé objectif de la situation. Valentine, le fils d'Ardrin, n'est qu'un enfant, et nous ne voulons pas d'un roi qui serait une marionnette dans les mains des Hastur. L'armée est avec vous, seigneur, et là est l'important. Bard di Asturien, nous sommes prêts à vous soutenir si vous revendiquez le trône d'Asturias.

Paul, figé sur place, ne sut que balbutier :

— Grands dieux !

Il était déjà étrange que le Premier Conseiller du royaume se déclarât prêt à offrir la couronne à Bard mac Fianna, *nedesto* et

proscrit, le Loup des Kilghard. Mais il était proprement impensable qu'ils l'offrissent à Paul Harrell, exilé, rebelle, criminel condamné et meurtrier, fugitif du caisson de stase !

— Le temps, voilà l'important, seigneur. Nous sommes en guerre, et vous savez commander une armée ; elle n'accepterait jamais un enfant pour roi, pas en ce moment. Et vous êtes le Seigneur général.

Où diable est Bard en ce moment ? se demanda Paul avec rage. Que faisait-il au loin en ce moment critique ?

— Nous devons avoir un roi, seigneur. Si les Hastur marchent sur nous, nous ne pouvons rien faire en l'état actuel ! Nous avons vu comment vous avez calmé les soldats ce matin. À mon avis, vous êtes le seul roi que le peuple puisse accepter.

Atterré, Paul savait qu'il ne pouvait refuser. Bard était parti, nul ne savait où, et tout le monde ici le prenait pour lui. Bard avait dit, assez souvent, qu'il ne désirait pas être roi ; mais Paul pensait que, si Bard s'était trouvé là, dans ce château en ruine, avec une armée sans chef et un pays sans roi, il aurait lui aussi succombé à la logique de la situation.

— Je suppose que je n'ai pas le choix.

— Non, vous n'avez pas le choix, seigneur. Il n'y a vraiment personne d'autre que vous pour remplir ce vide.

Le Seigneur Kendral hésita, puis poursuivit :

— Encore une chose, seigneur. Autrefois, vous avez été fiancé à la fille d'Ardrin, mais la lignée d'Ardrin n'est pas populaire en ce moment. Pas depuis que la Reine Ariel s'est enfuie avec son fils. Il vous faudra désigner un héritier, et, puisque vous n'avez pas de frère vivant, vous devrez légitimer votre fils. Tout le monde sait qui est sa mère ; et ce serait sans doute une bonne chose que vous épousiez mistress MacAran – Dame Melisendra, je veux dire, *vai dom*. L'armée approuverait hautement.

Et c'est ainsi qu'à la lueur des lampes, dans l'antique salle du trône de l'aile intacte du château, Paul Harrell, rebelle et criminel condamné au caisson de stase, fut couronné roi et marié *di catenas* à Melisendra MacAran, *leronis*. Deux pensées se disputaient son esprit tandis que Maître Gareth unissait leurs mains au-dessus des bracelets rituels en disant :

— Puissiez-vous n'être qu'un à jamais.

L'une était la satisfaction qu'Erlend fût au lit. L'autre était une curiosité dévorante ; où diable était donc Bard di Asturien, et que dirait-il en découvrant que son double avait usurpé le trône... et qu'il lui avait donné une reine !

CHAPITRE 8

Il fallut à Varzil presque toute la journée pour se trouver un remplaçant, et c'est seulement le lendemain matin qu'ils se mirent en route pour l'Asturias. Melora, ayant fait seller son âne, prévint Bard en riant qu'elle n'était pas meilleure cavalière qu'autrefois, lors de cette lointaine campagne. Et, la regardant en selle, Bard se dit à part lui qu'elle montait toujours comme un sac de farine. Étrange, Melisendra montait bien et avec grâce. Pourquoi n'avait-il jamais ressenti aucun attrait pour elle, sauf pour son corps magnifique, alors que Melora comptait tellement pour lui ?

Peut-être, à une époque, aurais-je pu aimer Melisendra. Mais, chaque fois que je la regardais, après, j'avais honte, et je ne voulais pas penser à ce que je lui avais fait ; ainsi ne pouvais-je pas supporter de la regarder. Et je devenais plus cruel que jamais... J'ai détruit tous ceux que j'aimais. Et j'ai aussi détruit ma propre vie. Et je ne peux même pas mourir parce que j'ai une mission à remplir...

Bard chevauchait à travers les magnifiques paysages des Monts de Kilghard, baignés de fraîcheur automnale, mais, avec un goût de cendres dans la bouche, il contemplait le paysage intérieur de son âme, stérile et désolé.

D'une façon ou d'une autre, il devait ramener l'ordre en Asturias. Il y avait une guerre à gagner, ou, à tout le moins, une paix à conclure. Depuis l'incendie de Hali, ni les Hastur ni personne d'autre n'avait plus grand goût pour la guerre. Son esprit était brièvement entré en contact avec ceux de Mirella, Varzil et Melora pendant qu'ils évoquaient la destruction de Hali, et maintenant il avait la nausée chaque fois qu'il pensait au feuglu, à la poudre brûle-moelles répandue dans les Monts de Venza, ou aux enfants qui mouraient, le sang mué en eau... Ce n'était pas une guerre loyale ! C'était un cauchemar ! Bard résolut, à tout le moins, de renvoyer ses sorciers et *leroni* ; et si son père ne voulait toujours pas adhérer au Pacte, il n'aurait qu'à chercher quelqu'un d'autre pour commander ses armées.

Lui, Bard, avait déjà gagné son porridge en s'engageant comme mercenaire pendant son exil, et il pouvait recommencer.

Il pensa sombrement que, si son père voulait à toute force un général pour dévaster ces contrées et soumettre les Cent Royaumes à l'autorité de l'Asturias, il pourrait demander à Paul de prendre sa place.

Paul... Paul est aussi brutal que je l'étais... que je l'étais jusqu'à... Dieux du ciel, ce n'était qu'avant-hier soir ? J'ai perdu la notion du temps. Il me semble que cet homme vivait il y a des siècles... Paul ne peut pas même voir les horreurs de la guerre au laran, il est insensible aux visions qui pénètrent le cerveau, l'esprit et l'âme...

Il réalisa soudain qu'il était prêt à tuer Paul. Non pour la même raison qu'autrefois, quand ils guerroyaient ensemble, parce que son sombre jumeau finirait par représenter un danger pour sa puissance et son rang ; mais parce que Paul était l'homme qu'il avait été jusqu'à cette prise de conscience de l'avant-veille, et qu'en le tuant, il sauverait son peuple d'un souverain aussi brutal et cruel qu'il l'avait été. Il savait que Melisendra souffrirait, et il était prêt à tout faire pour persuader Paul de renoncer à ses ambitions. Mais Paul n'avait pas vécu son expérience, et rien ne pourrait refréner son insatiable soif de pouvoir. Paul était toujours capable, comme Bard l'avait été, de fouler aux pieds n'importe quoi et n'importe qui fût-ce Melisendra – pour arriver à ses fins.

Mais cela, je ne le sais pas avec certitude. J'ai peut-être mal jugé Paul, comme j'ai mal jugé tous les autres. Peut-être sera-t-il possible de lui faire entendre raison. Si je n'y parviens pas, je ne désire pas infliger d'autres épreuves à Melisendra – mais je ne lui permettrai pas d'en infliger aux autres. Ils doivent savoir, à tout le moins, que c'est un imposteur. Je n'aurais pas dû lui confier le commandement de l'armée ; il pourrait causer des malheurs infinis.

Puis il réalisa qu'il s'était ingéré – ou, plutôt, que son père s'était ingéré – de façon injustifiable dans la vie de Paul, et que tout ce que Paul lui infligeait en retour n'était que juste rétribution. Tout se résumait à cette ancienne certitude, qui sommeillait en lui, il le savait maintenant, depuis l'instant où il avait regardé pour la première fois son sombre jumeau :

...Un jour viendra où je serai obligé de le tuer, ou il me tuera le premier.

Partant de Neskaya, ils se dirigèrent vers l'ouest ; mais quand la route s'incurva vers le nord, Varzil dit sombrement qu'ils devaient la quitter un certain temps et continuer vers l'ouest.

— Melora est encore en âge d'avoir des enfants, et vous aussi, Bard. Cette contrée est maudite ; tout enfant né de l'un de vous dans les années qui viennent pourrait être taré au niveau des cellules. Peut-

être d'ailleurs nous en sommes-nous trop approchés... Je me demande même si Neskaya n'est pas contaminé. Nous ne savons pas encore comment ce produit agit au niveau cellulaire. Le danger de Neskaya, nous devons tous l'accepter, mais je ne vous exposerai pas volontairement à un danger encore plus grand, ni l'un ni l'autre. À mon âge, cela n'a pas tellement d'importance. Mais, vous deux, vous aurez peut-être des enfants un jour. L'un ou l'autre, je veux dire, ajouta-t-il, puis il éclata de rire en ouvrant les mains, comme pour dire : *ce n'est pas ce que je voulais dire...* mais Bard, regardant Melora sous le brillant soleil matinal, vit sur ses lèvres un sourire aussi intime qu'un baiser de bienvenue, un sourire qui réchauffa le désert de mort qu'il portait en lui. Dans toute sa vie, il ne lui était jamais venu à l'idée qu'une femme pouvait sourire ainsi en le regardant.

... et cet autre homme, Bard, je le chérirai toute ma vie...

Ainsi, elle l'aimait encore. Ce ne serait pas facile. Par la force, il avait fait de Carlina sa femme ; la loi stipulait que des fiançailles, une fois consommées, équivalaient à un mariage légal. Aucun doute que Carlina ne fût bien aise de se débarrasser de lui, et il ne pouvait pas faire sa *barragana* d'une *leronis* de Neskaya ; il avait donc bien peu à offrir à Melora. Mais peut-être parviendraient-ils à trouver une solution honorable.

Bizarre. Pendant des années, il avait rêvé de posséder Carlina, et, maintenant qu'il l'avait, il cherchait déjà un moyen de s'en débarrasser. Il pensa au proverbe montagnard : *Prends garde à ce que tu demandes aux dieux, ils pourraient t'exaucer.*

La pire ironie de tout, se dit-il, la pire catastrophe imaginable, c'était que Carlina fût tombée amoureuse de lui, comme il avait toujours pensé que cela se produirait une fois qu'il l'aurait possédée. Il ne pouvait pas lui rendre ce qu'il lui avait pris, de même qu'il ne pouvait pas rendre à Melisendra sa virginité et la Vision. Mais ce qu'il pouvait faire, il devait le faire. Si Melisendra voulait Paul, elle l'aurait, même si elle s'apercevait, à la longue, qu'il ne valait pas mieux que lui.

Mais était-ce vrai ? Il ne connaissait pas plus Paul que... vraiment... il ne se connaissait lui-même. Paul et lui étaient, fondamentalement, le même homme. Paul était l'homme qu'il aurait pu être, pas plus. Peut-être même leurs différences étaient-elles plus profondes qu'il ne le pensait.

Le long détour pour éviter les terres contaminées leur prit du temps, et le soleil, ayant passé son zénith, commençait à descendre vers l'horizon quand Melora poussa un cri consterné. Varzil arrêta son cheval, et, le visage concentré, écouta quelque chose d'inaudible pour les autres. Tendant la main impulsivement, il prit celle de Bard, comme pour le réconforter.

— *Alaric !* murmura Bard, atterré.

Quelque part dans son esprit, très loin, il vit et vécut les derniers instants de son frère, le toit qui s'effondrait, béant sur le ciel, ses efforts pour se cramponner à son père, puis les ténèbres miséricordieuses.

Oh, mon frère ! Dieux miséricordieux ! Mon frère, mon unique frère !

Il ne prononça pas ces mots, il crut seulement les prononcer. Varzil lui tendit les bras, et Bard posa la tête sur l'épaule du Gardien, muet de chagrin, tremblant d'une douleur trop profonde pour qu'elle pût s'exprimer par des larmes.

— Je suis désolé, dit Varzil de sa voix douce et étouffée. C'était comme un fils adoptif pour moi, qui n'ai pas d'enfant, et je l'ai soigné longtemps quand il était très malade.

Et Bard sut que la douleur de Varzil était égale à la sienne. Il dit d'une voix mal assurée :

— Il vous aimait, *vai dom*, il me l'avait dit... et c'est pourquoi j'ai pu... j'ai pu avoir confiance en vous.

Varzil avait les yeux remplis de larmes ; Melora pleurait.

— Ne m'appellez pas *vai dom*, Bard, je suis votre cousin comme j'étais le sien...

Et Bard, lui aussi les yeux brûlants de larmes, réalisa qu'il n'avait jamais su ce que c'était que d'avoir un cousin, un pair, un égal, depuis la mort de Beltran... Il se raidit. Il ne voulait pas pleurer, pas maintenant, sinon il risquait de verser toutes les larmes qu'il n'avait pas versées depuis qu'il avait vu Beltran mort de sa propre épée, depuis qu'il avait dit adieu à Geremy, estropié à vie, et qui l'avait quand même embrassé en pleurant...

Aldones ! Seigneur de la Lumière ! Geremy m'aimait, lui aussi, et je ne le croyais pas, je ne l'acceptais pas, et je l'ai chassé loin de moi, lui aussi...

Il se redressa sur sa selle, et, regardant Varzil, durcit son visage pour dominer son émotion :

— Il faut que je prenne les devants pour voir ce qui se passe chez moi, mon cousin, dit-il, après une courte hésitation. Je vous en prie, ne vous sentez pas obligé de suivre mon train ; il faut que j'arrive chez moi aussi vite que possible. On a besoin de moi. Vous pouvez suivre plus lentement. Melora n'est pas bonne cavalière, et vous – vous n'êtes plus jeune.

Varzil avait lui aussi le visage dur et résolu.

— Nous suivrons votre train. On a sans doute aussi besoin de nous. Je crois que nous pouvons maintenant reprendre la grand-route sans danger.

Il fit tourner son cheval.

— Si nous coupons ici à travers champs, nous pouvons regagner la route d'ici une heure.

— Mon âne ne pourra pas suivre vos chevaux. Nous nous arrêterons au premier relais de poste, j'y laisserai mon âne et prendrai un cheval. Je peux monter s'il le faut.

Varzil ouvrit la bouche pour protester, mais, devant son air résolu, il se ravisa et se tut. Bard se demanda ce que savaient Varzil et Melora et dont il était exclu. Varzil répondit simplement :

— Comme vous voudrez, Melora. Faites ce que vous croyez devoir faire.

Ils s'engagèrent à travers champs.

Une heure plus tard, ils avaient échangé l'âne de Melora contre un cheval doux et docile équipé d'une selle d'amazone. Après quoi, ils avancèrent plus vite, et Bard, voyant des images sinistres, se demanda si elles provenaient de son *laran* de plus en plus éveillé, ou s'il les captait par le rapport établi entre Varzil et Melora ; il ne savait pas et peu lui importait. Ruines et chaos au Château Asturias. *Et par tout le pays, sur toute l'étendue des Cent Royaumes...*

Cette guerre au laran doit cesser, ou il n'y aura plus aucune terre à conquérir, et rien ne subsistera pour les conquérants. Le Pacte est le seul espoir pour ces terres. Cela provenait de l'esprit de Varzil, pensa Bard, pas du sien. Puis il n'en fut plus si sûr.

Il dit tout à coup, dans le silence de mort :

— Je souhaiterais que vous soyez roi à la place du Seigneur Hastur, mon cousin.

Varzil secoua la tête.

— Je ne veux pas de la royauté. Ce serait pour moi une tentation trop grande – de sentir que je peux tout régler d'un mot. Carolin de Thendara n'est ni orgueilleux ni ambitieux, et il écoute les avis de ses conseillers ; il a été élevé pour exercer la royauté, qui consiste précisément en ceci : savoir qu'on n'est pas roi soi-même, mais seulement guide de son peuple. Un bon roi ne peut pas être un bon soldat, ni un bon homme d'État – il doit se contenter de trouver les meilleurs soldats et les meilleurs hommes d'État, accepter leurs conseils, et se satisfaire de n'être qu'un symbole visible de son règne. Moi, je me mêlerais trop des affaires, si j'étais roi, dit-il en souriant. En tant que Gardien de Neskaya, j'ai peut-être trop de pouvoir qu'il n'est bon pour moi. En une époque comme la nôtre, c'est peut-être utile, mais il est aussi bien que je sois un vieil homme ; le temps viendra peut-être où un Gardien n'aura plus tant de pouvoir. C'est pour cela, je crois, que j'espérais envoyer Mirella à Arilinn.

— Une femme ? demanda Melora, stupéfaite. Une femme aurait-elle la force d'être Gardienne ?

— Certainement, autant que n'importe quel *emmasca*. Après tout, nous n'avons pas besoin de force physique, mais de force morale et de caractère... et les femmes ont moins tendance à se mêler de politique ;

elles ont une meilleure vue des réalités, et une Tour a certainement moins besoin d'un homme fort pour la gouverner que d'une mère pour la guider...

Varzil se tut, fronçant les sourcils, et Melora et Bard respectèrent son silence.

À mesure que le jour avançait vers sa fin, de sombres nuages s'amoncelaient à l'horizon. Quand ils s'arrêtèrent, peu avant le coucher du soleil (qui était caché), pour manger un peu de pain et de viande séchée, ils resserrèrent leurs capes autour d'eux, anticipant de la pluie, ou même de la neige, mais, graduellement, le ciel s'éclaircit. Trois lunes, proches de leur plein, parurent dans le ciel pourpre sombre ; Idriel-la-Verte, la face bleu-vert de Kyrrdis, et le disque nacré de Mormallor ; Liriel, mince croissant lumineux, restait près de l'horizon. Dans le brillant clair de lune, ils voyaient la route comme en plein jour, et, quand ils parvinrent en haut de la montagne dominant la vallée d'Asturias, ils virent au-dessous d'eux la forme sombre du château.

Ruine. Chaos. Morts...

— Ce n'est pas aussi catastrophique, dit doucement Melora.

— Je vois des lumières, mon cousin, dit Varzil. Des lumières qui circulent, et la forme de bâtiments intacts. Ce n'est peut-être pas un tel désastre – pardonnez-moi, mon cousin, je sais que vous avez souffert une perte terrible, mais je crois que votre maison ne sera pas aussi détruite que vous le pensez. Tout n'est pas perdu, j'en suis certain.

Mais mon père. Et Alaric. Et il ne s'agit pas seulement de la perte de mes parents. Il est certain que le royaume est en ruine, le roi et le régent étant morts. Et mes hommes, et mon armée ? Et je n'étais pas là pour m'occuper d'eux ! Je l'ai dit à Paul : Jusqu'à mon retour, tu es Seigneur général d'Asturias. Mais saura-t-il commander ? Je lui ai appris à exercer le pouvoir. Mais que sait-il de la responsabilité, du gouvernement des hommes qui regardent leur chef pour agir, pour espérer, pour se reconforter, et même pour obtenir les nécessités de base de la vie ? Saura-t-il s'assurer qu'ils sont bien logés, bien nourris ?

Bard réalisa que, dans une vie où il y avait eu peu de gens à aimer, peu de gens pour l'aimer, il avait aimé ses hommes et que ses hommes l'avaient aimé, et qu'il les avait laissés aux ordres d'un autre, en un moment plus crucial qu'il ne l'aurait cru !

Son père avait levé une armée pour la conquête, et pour satisfaire ses ambitions, mais maintenant son père était mort. Que deviendrait l'armée, que ferait-il de ses hommes ? Descendant vers le château, sans savoir ce qu'ils allaient trouver, Bard se demandait ce qu'il ferait de l'armée. Lui, il retournerait dans le domaine de son père – son père ne laissait aucun fils légitime, après tout, et il n'avait pas d'autre héritier – et Erlend devrait, naturellement, être légitimé

immédiatement, au cas où il mourrait avant d'avoir eu d'autres enfants. Mais ses hommes ? Qui régnerait sur l'Asturias, et que ferait ce monarque du chaos dont il hériterait, des ruines laissées par l'ambition d'un homme ?

Il ne pouvait rien faire avant d'avoir évalué la situation.

Elle n'était pas aussi catastrophique qu'il le craignait. Une aile du château, clairement détachée sur le ciel, n'était plus qu'un tas de décombres ; des lumières y circulaient, celles des ouvriers cherchant les cadavres ensevelis sous les ruines. Le corps principal, le donjon et l'aile ouest se dressaient, fiers et intacts, dans le brillant clair de lune. Et, quand ils arrivèrent aux grilles, Bard s'aperçut que le chaos ne régnait pas, car la voix d'un de ses soldats résonna, haut et clair :

— Qui va là ? Ami ou ennemi ?

Bard allait crier son nom – la sentinelle reconnaîtrait sa voix – mais le Gardien de Neskaya n'était pas enclin à la déférence envers quiconque, et il déclara le premier, d'une voix forte et assurée :

— Varzil de Neskaya, et une *leronis* de sa Tour, Melora MacAran.

— Et, ajouta fermement Bard, Bard mac Fianna, Seigneur général d'Asturias !

— *Dom* Varzil, dit l'homme avec révérence. Entrez, seigneur, vous êtes le bienvenu, et la *leronis* aussi ; son père est ici. Mais, sauf votre respect, l'homme qui vous accompagne n'est pas le Seigneur général. Vous avez été abusé par un imposteur.

— Sottises, dit Varzil avec impatience. Croyez-vous que le Gardien de Neskaya ne sait pas à qui il a affaire ?

— Je ne sais pas qui est cet homme, Seigneur Varzil, mais ce n'est pas le Seigneur général, et ça, c'est sûr. Le Seigneur général est *ici*.

— Lève ta lanterne, dit sèchement Bard. Allons, Murakh, tu ne me reconnais pas ? L'homme resté ici est mon écuyer Harryl !

L'homme leva sa lanterne, commençant à douter. Il dit d'un ton hésitant :

— Seigneur, qui que vous soyez, c'est sûr que vous ressemblez au Seigneur général, vous avez même sa voix... mais vous ne pouvez pas être le Seigneur général. Je... et il n'est plus le Seigneur général, il est le roi. J'étais de garde ce soir et je l'ai vu couronner. Et marier !

Bard déglutit avec effort, incapable de dire un mot.

— Je vous assure, mon ami, que l'homme qui est à mon côté est bien Bard mac Fianna d'Asturias, fils de Dom Rafaël et frère du défunt roi, dit doucement Varzil.

L'air troublé, déplaçant sa lanterne d'une main tremblante, l'homme regardait alternativement Varzil et Bard.

— C'est mon devoir, seigneur. C'est mon devoir de m'assurer que les gens sont bien ce qu'ils disent. Même si vous étiez le roi, sauf votre

respect, seigneur.

— Je ne reprocherai jamais à un soldat de faire son devoir, dit Bard à Varzil. Nous pourrons tirer cela au clair demain. Ne discute plus. Voilà des gens qui me connaissent au-delà de tout doute possible. Puisqu'on m'a, semble-t-il, marié à Dame Carlina...

Le garde secoua la tête.

— Je ne sais rien d'une Dame Carlina, seigneur. Je croyais qu'elle avait quitté la cour depuis des années, et qu'elle était dans une Tour ou une maison de prêtresse, quelque chose comme ça. Mais le père de la reine, Maître Gareth MacAran, il est dans le Grand Hall en train de soigner les blessés retirés des ruines, et si vous êtes *leronis*, Dame Melora, vous serez la bienvenue...

Bard eut un sourire sombrement ironique. Ainsi, il arrivait au Château Asturias pour découvrir qu'il était roi et marié, et on lui claquait les grilles au nez comme à un imposteur. Eh bien, il avait dit à Paul de remplir sa place jusqu'à son retour, et il semblait avoir exécuté ses ordres.

Varzil déclara d'une voix grave :

— Je me porte garant de cet homme ; nous pourrons clarifier son identité demain. Mais on a sans doute besoin de moi à l'intérieur.

— Oh, je peux l'admettre comme membre de votre suite, Seigneur Varzil, dit Murakh avec déférence, et ils franchirent les grilles, puis laissèrent leurs chevaux aux écuries encore intactes.

Le Grand Hall était bondé de blessée, hommes et femmes, séparés par des couvertures tendues entre eux. Maître Gareth accueillit Varzil en égal, avec une déférence dénuée d'humilité.

— Je vous remercie de votre aide, Seigneur Varzil. Nous en avons bien besoin, avec tant de blessés et de mourants...

— Que s'est-il passé ? demanda Varzil.

— Pour autant que nous ayons pu le déterminer, ce sont les gens d'Aldaran qui ont choisi ce moment pour entrer en guerre. Demain, le Seigneur général – enfin, le roi – devra décider ce qu'il faut faire ; nous pourrons peut-être les arrêter à la Kadarin, mais pour le moment nous avons couvert le château d'un bouclier de *laran*... Ils ne pourront plus nous atteindre comme ça, mais, naturellement, il ne sera pas possible de le maintenir très longtemps ; cela mobilise quatre hommes et un jeune garçon. Ils doivent avoir appris la présence de l'armée et fait cette diversion, pour que nous leur laissions les mains libres... mais, pour le moment, je dois m'occuper des blessés. On a bien besoin de toi pour les femmes, Melora. Comme toujours en temps de catastrophe, deux ou trois femmes ont choisi ce moment pour accoucher : une dame de la cour, une fille de cuisine, et une blanchisseuse de l'armée ; il y a donc trop de travail pour une seule sage-femme. Avarra soit louée, une de ses prêtresses était là, la Déesse

seule sait pourquoi, et elle les soigne, mais il y a eu aussi des blessées lors de l'écroulement de l'aile est, et si tu veux bien aller aider les guérisseuses, Melora...

— Certainement, dit Melora, dirigeant ses pas vers l'autre bout du hall.

Après quelques instants de réflexion, Bard la suivit. Carlina ici – en qualité de prêtresse d'Avarra ! Alors que, s'il avait été couronné roi, elle aurait dû être reine...

Il la trouva penchée sur une femme au bras et à la jambe pansés, un bandeau sur l'œil et un bandage enroulé autour de la tête. Elle vit d'abord Melora et lui dit sèchement :

— Êtes-vous guérisseuse et savez-vous accoucher les femmes ? L'une d'elles a déjà eu des enfants, et je peux la confier aux servantes, mais celle-ci va mourir, et il y en a une en travail dont c'est le premier enfant, alors qu'elle a plus de trente ans, et aussi une jeune fille qui accouche pour la première fois...

— Je ne suis pas sage-femme, mais je suis femme et j'ai un peu appris à soigner, dit Melora.

À la lueur voilée de sa lampe, Carlina la regarda alors.

— Melisendra..., dit-elle.

Puis elle s'arrêta, et battit des paupières.

— Non, vous ne lui ressemblez même pas à ce point, n'est-ce pas ? Vous devez être sa sœur, la *leronis* – je n'ai pas le temps de vous demander comment vous vous trouvez là, mais, au nom d'Avarra, soyez bénie ! Voulez-vous m'aider à soigner les blessées ?

— Volontiers, dit Melora. Où sont les femmes en travail ?

— Nous les avons amenées dans cette pièce ; c'était autrefois le cabinet de travail du roi... je vous rejoins dans un instant, dit Carlina.

De nouveau, elle se pencha sur la mourante, lui posa une main sur le front et secoua la tête.

— Elle ne se réveillera plus, dit-elle, se dirigeant vers la pièce où elle avait envoyé Melora.

Mais Bard posa la main sur sa manche.

— Carlie, dit-il.

Elle sursauta et recula, choquée ; puis, sentant peut-être à sa voix qu'il ne représentait plus une menace pour elle, elle se remit à respirer et dit :

— Bard, je ne m'attendais pas à te voir ici...

Il vit l'ecchymose qui virait au noir sur sa joue.

Miséricordieuse Avarra, c'est moi qui lui ai fait ça... mais il n'avait pas le temps d'avoir honte ou de s'apitoyer sur lui-même. Il n'était plus temps non plus de s'humilier devant Carlina. Son pays était attaqué par Aldaran et aux mains d'un usurpateur.

— Qu'est-ce que cette sottise selon laquelle j'aurais été couronné

ce soir et marié à une autre ?

— Couronné ? Marié ? Je ne sais, Bard, j'ai été là toute la journée, depuis la destruction de l'aile est, à soigner les malades et les blessés. Je n'ai pas eu une minute à moi – sauf pour avaler un peu de pain et de fromage...

— Il n'y a donc personne pour faire ce travail à ta place, Carlie ? Tu as l'air si lasse...

— Oh, j'ai l'habitude, c'est le travail d'une prêtresse, dit-elle avec un petit sourire. Que tu le veuilles ou non, Bard, c'est ce que je suis. Peut-être pourtant ai-je été protégée trop longtemps, peut-être a-t-on un plus grand besoin des prêtresses dans le monde que sur l'Ile du Silence.

— Melisendra... est-elle...

— Elle était avec moi au moment de l'attaque ; elle n'a rien. Et ton fils et sain et sauf, m'a-t-on dit. Il a été toute la journée avec Maître Gareth, dit-elle. Mais, Bard, je n'ai pas de temps à t'accorder en ce moment, ces femmes sont mourantes... et les hommes aussi... Sais-tu qu'il y a eu plus d'une centaine de blessés, dont douze sont déjà morts ? Alors, demain, il faudra mettre tout un régiment à creuser des tombes quelque part, et envoyer des messagers prévenir leurs familles... Bard, peux-tu envoyer quelqu'un à l'Ile sacrée pour supplier les prêtresses de venir m'aider à soigner les blessés et les mourants ? Si tu envoies des cavaliers rapides, ils pourront y arriver au matin...

— Certainement que je le peux, dit Bard, mais écouteront-elles un homme ? Et accepteront-elles de venir ?

— Pas pour le Roi d'Asturias, peut-être. Mais peut-être pour moi, si elles savent que c'est moi, Sœur Liriel, qui le leur demande...

— Mais aucun homme ne peut traverser le Lac du Silence, Carlie, sans affronter leurs sortilèges maléfiques...

Il s'interrompt. Non, les sortilèges n'étaient pas maléfiques ; les sœurs ne faisaient que se protéger. Il ajouta, humblement :

— Aucun homme ne peut traverser leurs sortilèges protecteurs sans mourir de terreur.

— Mais une femme le peut, dit Carlina. Bard, as-tu dans ton armée quelques sœurs de la Sororité de l'Épée ? Elles aussi vivent sous la protection d'Avarra.

— Je crois qu'elles m'ont toutes quitté, Carlina. Mais je vais demander à mes sergents ; il y en aura bien un qui saura.

— Envoie une femme de la Sororité, Bard. Supplie-la d'aller porter un message en mon nom...

Bard allait dire qu'il ne *suppliait* jamais aucun de ses soldats d'exécuter les ordres de son officier légitime, mais il se ravisa. Si Carlina pouvait supplier, il le pouvait aussi. Il répondit :

— Je vais envoyer immédiatement des courriers express, Carlie.

Il s'éloigna, et Carlina le suivit des yeux, sachant que, outre l'attribution du trône d'Asturias, quelque chose de très étrange lui était arrivé.

Bard se dirigea vers les écuries, pensant avec soulagement que Carlina n'avait pas choisi ce moment pour lui faire une scène. Elle en avait le droit si elle le voulait. Il lui avait fait assez de mal. Mais, chez elle comme chez lui, la tragédie commune avait balayé toutes considérations personnelles.

Un sergent lui dit que, lorsque les mercenaires et les prisonnières de la Sororité étaient parties, l'une d'elles, trop blessée pour voyager, était restée en arrière avec une sœur qui la soignait. Elles vivaient toutes les deux sous la tente, près de l'endroit où logeaient les blanchisseuses et les catins de l'armée, au-delà de la caserne. Bard allait dire : « qu'elle parte immédiatement ; on s'occupera de son amie », mais il réalisa qu'il demandait un service extraordinaire à une femme à qui il avait refusé sa protection. Mieux valait y aller lui-même.

Il se perdit deux ou trois fois dans le camp avant de trouver enfin le quartier des filles de joie.

Le camp, malgré le désastre qui avait eu lieu, semblait à peu près revenu à la normale. Les blessés légers étaient soignés par leurs camarades et certaines filles qu'ils avaient enrôlées pour les aider. Quelques-unes d'entre elles décochèrent à Bard des œillades assassines, et il sut qu'il n'avait pas été reconnu. Cela lui rappela son temps de mercenaire, et donc Lilla et son fils, qui était sans doute aussi le sien. Il ne lui avait pas fait autant de mal qu'à tant d'autres, sans doute parce qu'elle n'attendait rien de lui, hormis le peu d'argent qu'il pouvait prendre sur sa solde pour l'aider à élever son fils. Elle ne lui avait donné aucun pouvoir sur elle pour la blesser, aussi n'avait-il pu la détruire.

Oui, j'ai fait du mal à beaucoup de femmes. Mais peut-être n'étaient-elles pas sans reproches, elles non plus. Elles vivaient de telle façon qu'elles pouvaient être détruites par les hommes...

En un sens, il n'était pas plus à blâmer qu'un autre. Pas plus qu'aucun autre homme au monde. Ou le monde entier était-il à blâmer ?

— Eh bien, capitaine, on cherche à s'amuser ? demanda une fille.

Il secoua la tête. À l'évidence, elle ne l'avait pas reconnu, et le prenait pour un simple soldat ; le « capitaine » n'était que flatterie, sans plus.

— Pas ce soir, ma fille, j'ai plus important en tête. Tu peux me dire où logent les sœurs de la Sororité, les Renonçantes ?

— Vous ne tirerez aucun plaisir de ces deux-là, capitaine ; en guise de baisers, elles ont des dagues, et le général a menacé du pire

tout homme qui s'en approche, dit la fille de joie.

Bard sourit avec bonhomie et dit :

— Crois-moi ou non, ma jolie, même si cela semble difficile à croire, un homme a parfois autre chose en tête que la bagatelle.

C'était une brave fille.

— J'ai un message pour l'une d'elles de...

Il hésita et reprit :

— ... de la part de la *leronis* qui travaille à l'hôpital de campagne. D'ailleurs, si ça ne te rebute pas, il y a aussi du travail pour toi.

Elle répondit, contemplant les pierres du chemin :

— Qu'irait faire une fille comme moi près d'une *leronis*, capitaine ?

— Eh bien, tu pourrais apporter de l'eau, rouler les bandes et faire manger les blessés trop faibles pour se nourrir seuls. Pourquoi ne pas essayer ?

— Vous avez raison, capitaine. Avec tant de blessés, ce n'est pas le moment de batifoler, dit la femme. Je suppose que la plupart d'entre nous pourraient aider à l'hôpital. Je vais leur en parler. Et si vous voulez voir les filles de la Sororité, il y en a deux dans cette tente, mais n'allez pas vous faire des idées. L'une est si gravement blessée qu'elle ne peut s'asseoir, et l'autre passe son temps à la soigner. Les hommes lui sont tombés dessus avant que le général intervienne, et elles ne sont pas comme... des femmes comme moi. Nous, on a l'habitude... mais elles, elles ont été très malmenées.

Les yeux étincelants, elle ajouta :

— Pour des hommes comme ça, le fouet ne suffit pas, capitaine.

Miséricordieuse Avarra ! Honte et remords cuisants déferlèrent de nouveau sur Bard. Il dit, à la grande surprise de la fille :

— Tu as absolument raison.

Puis il se dirigea vers la tente indiquée. Il n'osa pas en approcher. Après ce qu'elles avaient vécu, ces femmes frapperaient sans doute les premières tout homme approchant d'un peu trop près, et se renseigneraient ensuite. Il appela doucement du dehors :

— *Mestra...*

Une femme parut à l'entrée de la tente, sortit à quatre pattes puis se releva. Elle portait la tunique de la Sororité, en cuir rouge, tombant jusqu'aux genoux et fendue devant pour monter à cheval, et ses cheveux, coupés très court, étaient tout ébouriffés. Elle dit avec véhémence :

— Parlez bas ! Ma sœur va très mal !

Elle était grande et mince, et portait un couteau à la ceinture. Un anneau d'or brillait à son oreille.

— Je suis désolé de son état, dit Bard, mais j'ai un message de la part de la *leronis* de l'hôpital. Il nous faut quelqu'un pour aller

immédiatement à l'Ile du Silence.

Il lui expliqua la mission, et la fille le regarda, troublée. Bard entra dans le cercle de lumière dispensé par la lampe accrochée en haut d'un mât du camp, et elle le reconnut.

— Le Seigneur général ! Eh bien, j'irai... mais ma sœur a besoin de moi, seigneur. Vous savez ce qui est arrivé...

— Oui, je sais, dit Bard, mais on peut la faire transporter à l'hôpital de campagne. Elle a, semble-t-il, besoin de soins que vous ne pouvez lui donner, et la prêtresse d'Avarra pourra l'aider, sans aucun doute.

La Renonçante le foudroya du regard, mais elle avait des larmes dans les yeux. Elle répondit :

— Les prêtresses – ce sont des vierges consacrées, seigneur, et elles refusent tout contact avec la Sororité. Elles pensent, sans aucun doute, que nous ne sommes pas des femmes convenables. Que pourraient-elles faire pour une femme qui a été violée à répétition... et, de plus, elle est *infectée*, seigneur...

— Vous la trouverez plus compatissante que vous ne le pensez, dit Bard. Les prêtresses d'Avarra font le serment d'aider *toutes* les femmes.

Il avait au moins appris cela de l'esprit de Carlina.

— Mais il faudrait que vous partiez immédiatement. Je trouverai une civière pour la faire transporter à l'hôpital.

Il revint vers la caserne, demandant une civière d'une voix de stentor. Quelques minutes plus tard, la blessée était soulevée avec précaution et posée sur le brancard. Sa sœur se pencha sur elle.

— Tresa, *breda*, ces gens vont t'amener à une *leronis* qui pourra te soigner mieux que moi...

Elle se tourna vers Bard et ajouta, d'une voix mal assurée :

— Ça ne me plaît pas de la laisser avec des étrangers...

— Je la remettrai moi-même aux mains de la *leronis*, *mestra*, mais vous êtes la seule à pouvoir remplir cette mission ; aucun homme ne peut approcher de l'Ile du Silence.

Carlina s'occuperait d'elle ; et si, pour une raison ou une autre, Carlina ne le pouvait pas, il était sûr que Melora saurait quoi faire.

Quand il entra suivi de la civière, Carlina, affairée, passait sans arrêt de la salle des blessées à la salle des accouchées. Melora langeait un nouveau-né.

— J'ai une autre patiente pour toi, dit Bard, et il lui expliqua ce qui s'était passé.

— Oui, certainement, je vais faire ce que je pourrai pour elle, promit Carlina.

Il eut l'impression qu'elle lui lançait un regard perplexe, *depuis quand te soucies-tu de ces choses ?*

Il dit avec colère, sur la défensive :

— C'est une guerrière et une prisonnière, et ce sont mes hommes qui l'ont blessée, bon sang ! Es-tu trop vertueuse pour la soigner ?

— Bien sûr que non, Bard, répondit-elle. Je t'ai dit que je ferais mon possible. Vous autres, poursuivit-elle à l'adresse des femmes qui avaient pris la civière des mains des soldats, j'ai besoin de bras ! Même celles qui n'ont jamais soigné peuvent faire manger les gens, porter les plateaux, faire bouillir de l'eau et préparer du porridge !

Bard regarda le ciel qui s'éclaircissait au-dehors. L'aube approchait.

— Je vais t'envoyer les cuisiniers de l'armée pour faire le porridge, promit-il.

Il pouvait confier ce message à n'importe quel soldat de service, et ce fut fait immédiatement. Il mit aussi un sergent à la disposition de Varzil et de Maître Gareth. C'était un vétéran qui avait fait de nombreuses campagnes avec Bard, et il ne lui vint pas à l'idée de mettre son identité en question. Tandis qu'il le saluait en disant : « À vos ordres, Seigneur général », Bard se dit que son père avait amené Paul sur leur monde pour que Bard puisse être en deux endroits à la fois. Eh bien, c'était réussi ; le Seigneur général, récemment couronné roi, se trouvait dans la suite royale avec sa nouvelle reine, et le Seigneur général donnait des ordres à l'hôpital de campagne.

Mon père n'a jamais vu en moi qu'un instrument de son ambition !

Il avait cru cela toute sa vie. Mais, maintenant, il savait que ce n'était pas vrai. Car, bien longtemps avant de savoir si son fils serait un guerrier, un homme d'État, un *laranzu* ou un faible d'esprit, Dom Rafaël di Asturien l'avait enlevé à sa mère et l'avait élevé dans sa propre maison, lui donnant les meilleurs maîtres et le faisant instruire dans tous les arts martiaux, avec sa propre femme pour mère adoptive, lui donnant des chevaux, des chiens et des faucons ; il l'avait éduqué en fils de noble, se privant même de la compagnie que son fils aurait pu être pour lui afin de le mettre en tutelle à la cour, avec des princes et des aristocrates pour frères adoptifs. Oui, son père l'avait aimé de façon désintéressée, et non par intérêt personnel. Et même la mère qui l'avait abandonné : regardant le grand soleil rouge se lever sur les pics déchiquetés des Kilghard, Bard comprit qu'elle devait l'avoir aimé, elle aussi – assez pour renoncer à lui afin qu'il fût élevé en fils de noble, et non en fils de paysan destiné à gratter la terre pour gagner sa maigre pitance. Il se demanda, pour la première fois de sa vie, si cette mère inconnue vivait encore. Maintenant, il ne pouvait plus le demander à son père. Mais Dame Jerana le savait peut-être : à sa façon, elle avait été bonne avec lui ; elle eût été sans doute encore meilleure s'il le lui avait permis. S'il le fallait, il s'humilierait auprès de Dame Jerana et la supplierait de lui indiquer le nom de sa mère et l'endroit où elle

vivait. Il irait s'agenouiller devant elle et lui rendrait les honneurs qui lui étaient dus, car elle l'avait aimé assez pour le confier à l'amour de son père.

Les larmes lui montèrent aux yeux.

J'ai été aimé toute ma vie, et je ne l'ai jamais su. Qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai tout le temps envie de pleurer ! C'est seulement le laran, ou est-ce que je suis devenu une poule mouillée, une femmelette, genre que j'ai toujours méprisé...

Il s'habituerait à ce qui lui était arrivé, il le savait. Mais il savait aussi, tout au fond de lui, qu'il était devenu un autre homme. Il était étonné, mais pas honteux, de l'homme qu'il était devenu. Il réservait sa honte à l'homme qu'il avait été, et cet homme était *mort*. Inutile de s'appesantir en honte et en remords sur cet autre Bard.

Il devait trouver le temps de parler de nouveau à Carlina ; ce qu'il y avait entre eux n'était pas terminé. Mais, pour l'instant, elle devait se consacrer aux vivants, et le Bard mort n'était pas plus intéressant pour elle qu'il ne l'était pour lui-même. Ainsi, alors que les premiers rayons du soleil éclairaient le ciel, il partit à la recherche de Paul Harrell et de Melisendra.

CHAPITRE 9

À l'aube, ayant fait tout ce qu'il pouvait faire à l'hôpital de campagne, Varzil envoya Maître Gareth, récalcitrant, se coucher.

— Quelques heures ne changeront pas grand-chose.

— Vous avez travaillé toute la nuit, vous aussi, dit Maître Gareth, et voyagé tout le jour précédent. Et vous n'êtes plus jeune non plus, Dom Varzil !

— Non, mais plus jeune que vous, et je ferai ce qu'il y a à faire. Allez vous reposer, dit-il, se redressant soudain de toute sa taille – qui n'était pas très grande – et parlant de la voix de commandement.

Maître Gareth soupira :

— Voilà bien longtemps qu'aucun homme ne m'a donné d'ordre, seigneur, mais je vous obéirai.

Quand le vieux *laranzu* fut parti, Varzil envoya des soldats porter leur repas à ceux qui pouvaient manger seuls, ou faire manger ceux qui en étaient incapables, puis il se rendit dans la partie du Grand Hall réservée aux femmes. Il y trouva Melora, les jupes retroussées par des épingles, un drap noué à la taille.

— Alors, ça va, mon enfant ?

Elle eut un grand sourire.

— L'Asturias a trois nouveaux sujets, dit-elle, quel que soit leur roi. Un fils de soldat, un fils de cuisinière et, à en juger par ses cheveux roux, une *leronis* pour son conseil. J'ignorais que j'avais ce don d'accoucheuse, mais il faut dire que, jusqu'à hier, je ne savais pas non plus que je pouvais monter à cheval.

— Eh bien, se donner du mouvement est la meilleure façon d'éviter les courbatures après une si longue chevauchée, lui répondit-il. Mais maintenant, *breda*, il faut aller vous reposer. Et vous aussi, bonne mère, ajouta-t-il, regardant Carlina vêtue de sa cape noire.

— Oui, fit-elle, passant une main lasse sur ses yeux. Je crois que j'ai fait tout ce que je pouvais pour le moment. Ces femmes peuvent surveiller les blessés pendant que je me reposerai.

— Mais, et vous, *vai tenerézu* ? demanda Melora.

— On a mis l'armée à ma disposition, répondit-il. Je vais consulter Bard, qu'il soit Seigneur général ou roi, mais auparavant...

Il regarda le ciel qui s'éclairait.

— ... je vais faire voler les oiseaux-espions pour voir si c'est bien Aldaran qui nous attaque. S'ils envoient une armée contre l'Asturias, Bard doit faire en sorte de les arrêter à la Kadarin. Sinon... eh bien, nous verrons plus tard.

Il s'en alla, et Carlina le suivit des yeux, soudain consciente qu'elle n'avait rien mangé depuis la soupe de Melisendra, la veille :

— Varzil m'a parlé comme si j'étais une prêtresse d'Avarra.

Ni l'une ni l'autre ne trouva étrange que Melora sût ce qui était arrivé à Carlina, ou pourquoi :

— Vous appartenez encore à la Déesse, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Toujours. Mais même si je pouvais retourner dans l'Île du Silence, je me demande si je le devrais. Je crois que nous avons vécu trop isolées, bien en sécurité sur notre petite île, protégées par de puissants sortilèges, sans nous soucier du monde extérieur. Pourtant... comment des femmes peuvent-elles vivre ensemble et en sécurité, étant célibataires ?

— Les Sœurs de la Sororité de l'Épée le font bien, dit Melora.

— Mais elles ont des moyens de protection que nous n'avons pas, dit Carlina, pensant : *Je ne pourrais jamais manier l'épée. Je suis une guérisseuse, je suis une femme... et il me semble qu'une femme n'est pas faite pour combattre, mais pour aimer et soigner les autres...*

— Peut-être, dit Melora d'un ton hésitant, la Déesse a-t-elle besoin de vos deux sororités, l'une pour sa force, l'autre pour son amour et son dévouement...

Carlina eut un sourire tremblant et dit :

— Je ne crois qu'elles aient plus de respect pour notre mode de vie que nous n'en avons pour le leur.

— Alors, dit Melora, et sa voix claire n'était pas la voix de commandement, mais elle aurait pu l'être, vous devrez apprendre à vous respecter mutuellement. Vous aussi, vous êtes des Renonçantes. Et les gens peuvent changer, vous savez.

Oui, pensa Carlina, si Bard a pu changer à ce point, quiconque, en ce monde d'épreuves, peut changer aussi ! Il faudra que j'en parle à Varzil ; en tant que Gardien de Neskaya, il trouvera peut-être des solutions pour nous.

— Pardonnez-moi, ma mère, dit Melora, lui donnant le titre respectueux réservé aux prêtresses, mais vous êtes la Princesse Carlina, n'est-ce pas ?

— Je l'étais. J'ai renoncé à ce nom il y a des années.

Avec un serrement de cœur, Carlina réalisa que, selon la loi, elle était l'épouse légitime de Bard. Et si Bard l'avait mise enceinte ? *Que ferais-je d'un enfant ? De son enfant !*

— C'est bien ce que je pensais ; je vous ai vue pour la dernière fois à la fête du solstice d'hiver, mais je ne crois pas que vous m'ayez vue, je n'étais que la fille de Maître Gareth...

— Je vous ai vue. Danser avec Bard, dit Carlina.

Puis, comme elle aussi avait le *laran*, elle ajouta :

— Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je ne crois pas qu'il le sache encore.

Melora pouffa nerveusement.

— Il paraît que le Seigneur général a été couronné et marié hier. Et, selon la loi, vous êtes sa femme. Aussi, pour le moment, il a une épouse légitime de trop. Je suis certaine qu'il voudra se libérer de l'une d'elles au moins... et, si je le connais bien, des deux. Peut-être, Carlina – Mère Liriel –, ce malentendu finira-t-il par se dénouer au mieux, dans la mesure où toute la question de son mariage devra être éclaircie légalement.

— Espérons-le, dit Carlina.

Impulsivement, elle prit la main de Melora et ajouta :

— Venez vous reposer, *vai leronis*. Je vous trouverai une place parmi les dames de compagnie ; je les enverrai surveiller les blessées et les malades, et vous pourrez dormir un peu.

Pendant ce temps, Bard di Asturien enfilait les couloirs du château en direction des appartements qu'il occupait depuis qu'Alaric avait été couronné et l'avait nommé Seigneur général. Un garde posté devant la porte lui annonça que le – prétendu – Seigneur général était chez lui.

Bard réfléchit un instant. Il pouvait, naturellement, en sa qualité de Seigneur général, exiger d'être introduit. La plupart des hommes de l'armée connaissaient, au moins de vue, le Loup de Kilghard. Mais il n'était pas encore prêt pour cette confrontation. Aussi, après quelques instants de réflexion, contourna-t-il les appartements par un couloir menant à une porte secrète dont l'existence n'était connue que de ses plus fidèles lieutenants.

Il traversa l'enfilade des pièces comme s'il les voyait pour la première fois. Et, en effet, il s'agissait bien de la première fois ; l'homme qui avait dormi ici quelques nuits plus tôt n'était plus. Ils dormaient dans la grande chambre ; Paul, sur le dos – et Bard regarda son propre visage avec un intérêt étrange et objectif –, et Melisendra pelotonnée contre lui, la tête sur son épaule. Jusque dans son sommeil, Paul semblait protéger Melisendra, de son bras passé autour de ses épaules. Ses boucles rousses voilaient le visage de Paul.

Bard se dit froidement que, s'il les avait trouvés ainsi chez lui, *avant*, il aurait sur-le-champ tiré sa dague pour leur couper la gorge. Et même en cet instant il y pensa, car Paul avait essayé d'usurper son trône, avait été couronné en son nom et, en épousant Melisendra, à la vue de la moitié du royaume, avait donné à l'Asturias une reine qui devrait être publiquement répudiée. Même si Paul acceptait de renoncer à son identité de Seigneur général, Bard serait toujours marié à Melisendra. Quelles complications ! En outre, en la violant, il avait fait de Carlina son épouse légitime, et il ne pouvait la répudier ! Comment, au nom de la Déesse, se tirer de cette situation ? Un moment, Bard eut envie de sortir aussi discrètement qu'il était entré, de prendre son cheval et de retourner dans les montagnes. Il ne briguait pas le royaume d'Asturias. Même lorsqu'il avait, brutalement, appris la mort de son père et d'Alaric, il pensait qu'ils auraient donné la couronne à quelqu'un d'autre. Au-delà de la Kadarin, il y avait des douzaines de petits royaumes, et il avait déjà gagné sa vie comme mercenaire...

Mais, dans ce cas, que deviendraient ses hommes ? Paul s'en souciait peu et il n'était pas en mesure d'assurer leur avenir. Et Carlina ? Et le serment qu'il avait fait à la Sororité de l'Épée ? Et Melisendra ? Et Melora ? Non, il avait encore des responsabilités ici. Et, après tout, c'était lui qui avait demandé à Paul de prendre la place du Seigneur général. Paul avait peut-être simplement voulu protéger son nom et sa réputation – que dirait-on, après tout, si l'on savait qu'au moment de l'attaque-surprise du Château Asturias, le Seigneur général était parti pleurer ses crimes sur l'épaule d'une femme ? Paul devait avoir ses chances de s'expliquer ; il ne le tuerait pas dans son sommeil.

Il se pencha sur Melisendra, regardant, avec une tendresse qui le surprit, ses paupières closes frangées de cils blonds, ses seins fermes, roses à travers l'étoffe transparente de sa chemise de nuit. Elle lui avait donné Erlend, et pour cela, au moins, il lui devrait toujours amour et gratitude.

Puis il secoua légèrement Paul par l'épaule.

— Réveille-toi, dit-il.

Paul s'assit, en sursaut, dans le lit. Aussitôt en alerte, il vit le visage dur de Bard et sut qu'il était en danger de mort. Sa première pensée fut de protéger Melisendra. Il se dressa entre elle et Bard.

— Rien n'est de sa faute !

Le sourire de Bard le surprit. Il semblait simplement amusé.

— Je le sais, dit-il. Quoi qu'il arrive, je ne ferai rien à Melisendra.

Paul se détendit un peu, tout en restant sur ses gardes :

— Que fais-tu là ?

— Je voulais te poser la même question, dit Bard. C'est ma chambre, après tout. Il paraît qu'on t'a couronné hier soir. Et marié à Melisendra. J'ai quand même le droit de te demander ce qui t'a pris de revendiquer le trône d'Asturias ! J'ai failli ne pas pouvoir entrer au château hier soir parce qu'on me prenait pour un imposteur !

Paul remarqua qu'ils parlaient, instinctivement, à voix basse. Mais, même ainsi, leurs voix réveillèrent Melisendra, et elle s'assit brusquement, les cheveux cascadeant sur ses seins. Les yeux dilatés, elle regarda Bard, médusée. Puis elle s'écria :

— Non, Bard ! Ne le tue pas ! Il ne voulait pas...

— Laisse-le dire lui-même ce qu'il voulait ! gronda Bard d'une voix dure comme l'acier.

Paul serra les dents.

— Que voulais-tu que je fasse ? Ils sont venus me trouver, ils ont déclaré que j'étais le roi et ont exigé que j'épouse Melisendra ! Voulais-tu que je leur dise, non, je ne suis pas le Seigneur général, la dernière fois qu'on la vu, le Seigneur général partait pour Neskaya ? Ils ne m'ont pas demandé ce qu'il fallait faire, ils me l'ont *dit* ! Si tu étais revenu à temps... mais non, tu t'occupais de tes affaires, et tu m'as tout laissé sur le dos ! Tu n'as même pas demandé des nouvelles de ton fils ! Tu es aussi capable de gouverner ce royaume que... que lui, et ce n'est pas un grand compliment, car n'importe qui le gouvernerait mieux que toi. Si tu pouvais seulement cesser de penser aux femmes pendant dix minutes, et t'occuper de tes devoirs...

Bard tira sa dague. Melisendra hurla, et trois gardes firent irruption dans la chambre. Voyant Bard en uniforme de simple soldat, et Paul en chemise de nuit, ils en vinrent immédiatement à la conclusion évidente et, dégainant, coururent sus à Bard.

— Alors, on tire l'épée devant le roi, hein ? hurla l'un d'eux.

Un instant plus tard, Bard se trouvait désarmé et immobilisé entre deux gardes.

— Que doit-on faire de lui, Seigneur général – pardon – Votre Majesté ?

Paul regarda alternativement Bard et les gardes, réalisant qu'il venait de sauter de la poêle à frire dans le feu. Il ne voulait pas faire tuer le père du fils de Melisendra sous ses yeux. Et il réalisa, douloureusement et instantanément, qu'il n'en voulait pas du tout à Bard.

Après tout, si j'ai fini dans le caisson de stase, c'est parce que je n'arrivais pas à me tenir à l'écart des femmes interdites. Qui suis-je pour lui faire la leçon ? Pourtant, si je reconnais qu'il est le Seigneur général et le roi, alors je suis au lit avec la reine et, d'après ce que je sais de ce pays, c'est un crime assez sérieux – sans parler de l'orgueil de Bard ! Si je le fais tuer, Melisendra leur dira probablement la vérité. Si je ne le fais pas, je

serai quand même sacrement mieux dans le caisson de stase ! Je ne doute pas qu'ils aient encore la peine de mort ici – et des moyens radicaux de l'appliquer !

Le plus vieux des gardes regarda Paul et demanda :

— Seigneur...

— Il y a un malentendu, dit Bard...

— En tout cas, il y a quelque chose qui n'est pas net, dit un autre. Cet homme a essayé d'entrer dans le château hier soir, en prétendant qu'il était le Seigneur général ; il est même parvenu à duper le Seigneur Varzil de Neskaya ! Je crois que c'est un espion des Hastur ! Est-ce qu'on doit l'emmener et le pendre, seigneur ?

Melisendra se leva d'un bond, en chemise diaphane, indifférente aux regards des soldats. Elle ouvrit la bouche pour parler, mais à cet instant précis il y eut des cris dans le couloir et un messenger entra.

— Majesté, un envoyé des Hastur vient d'arriver sous pavillon de trêve ! Varzil de Neskaya vous demande de les rejoindre dans la salle du trône !

Les gardes pivotèrent.

— Impossible, dit Bard. La salle du trône est pleine de malades et de blessés. Nous recevrons les envoyés sur la pelouse. Ruyvil, poursuivit-il, s'adressant au plus jeune des gardes, tu me reconnais, non ? Rappelle-toi la campagne d'Hammerfell, quand j'ai argumenté avec le Roi Ardrin pour que tu viennes avec nous, et comment la bannière de Beltran s'était enroulée autour de ta pique ?

— Le Loup ! s'écria le garde, qui, soudain menaçant, se tourna vers Paul et demanda : Alors, qui est *cet* homme ?

— Mon écuyer et mon mandataire, dit vivement Bard. J'avais des affaires urgentes à régler à Neskaya, et je l'ai laissé ici pour qu'il me remplace ; il a été couronné par procuration...

Le plus vieux des gardes – celui qui avait proposé de pendre Bard – demanda, d'un ton soupçonneux :

— Et marié, par procuration également ?

— Ne parle pas comme ça au roi, imbécile, dit le jeune Ruyvil, ou ta tête va pas tarder à branler sur tes épaules ! Tu crois que je ne connais pas le Loup des Kilghard ? J'aurais pu être éjecté de l'armée pour ça ! Tu crois qu'un imposteur saurait une chose pareille ?

Paul dit avec naturel, profitant de l'échappatoire que Bard leur avait laissée à tous deux :

— Je n'aurais jamais l'audace de m'immiscer dans les affaires conjugales de mon roi. Il m'avait promis Melisendra, et c'est bien en mon nom que je l'ai épousée. Sa Majesté...

Il lança un regard à Bard, signifiant clairement, *maintenant sors-toi de celle-là comme tu pourras...*

— ... n'aurait pu épouser Dame Melisendra même s'il l'avait

voulu ; il est déjà légalement marié à une autre femme.

Bard gratifia Paul d'un regard incontestablement reconnaissant, et ajouta :

— Allez dire à l'envoyé d'Hastur que je le verrai dès que je me serai rasé et habillé. Et prévenez aussi le Seigneur Varzil.

Quand les gardes et le messager furent sortis, il se tourna vers Melisendra et dit :

— Tu me croiras si tu le veux, mais j'avais prévu de te marier à Paul ; vous m'avez seulement devancé. Il faudra que tu me donnes Erlend ; il est nom seul héritier.

Son menton trembla, mais elle dit :

— Je ne m'y opposerai pas.

Et Bard repensa à la mère inconnue qui l'avait donné à Dom Rafaël, pour qu'il fût élevé en fils de noble. Toutes les femmes étaient-elles donc si généreuses ? Il grommela :

— Je veillerai à ce qu'il n'oublie pas qu'il est *ton* fils également. Et plus de querelle avant le petit déjeuner ! Envoyez-moi mon serviteur avec des vêtements convenables pour une audience ! Et coupe-toi les cheveux, Paolo – maintenant, nous allons réduire notre ressemblance ; tu n'es pas encore sorti de l'auberge !

Comme Paul passait dans l'antichambre, Melisendra lui posa la main sur le bras :

— Je suis contente, dit-elle en souriant.

Il l'entoura de son bras.

— Que pouvais-je faire d'autre ? demanda-t-il. Autrement, je serais resté avec le royaume sur le dos !

Et il réalisa, avec une immense surprise, que c'était vrai. Il n'enviait pas Bard. Pas le moins du monde. Et peut-être – il l'espérait – les choses avaient-elles pris un tour qui le dispenserait de tuer Bard pour éviter que Bard ne le tue. Avec le Bard d'autrefois, ce n'aurait pas été possible. Mais quelque chose était arrivé à Bard, dans le court laps de temps écoulé depuis qu'il avait ramené Carlina de l'Ile du Silence. Il ne savait pas ce que c'était ; mais, à coup sûr, il était maintenant devenu un homme différent. Melisendra savait peut-être en quoi consistait ce changement, et un jour sans doute elle le lui apprendrait.

Ou Bard lui-même. Maintenant, rien ne pouvait plus le surprendre.

Rasé, habillé, son cordon rouge de guerrier entrelacé dans sa tresse blonde, Bard se regarda dans la glace. Il avait l'air d'être le même homme, et pourtant il se sentait encore un étranger dans sa propre peau, et il hésitait. Sans le vouloir, Paul avait fait ce qu'il fallait et Bard ne s'y attendait vraiment pas ; il avait eu peur que Paul n'essaie d'imposer son imposture par le bluff : dans ce cas, il n'aurait

eu d'autre choix que de le faire exécuter.

Non. Je ne l'aurais pas fait exécuter. J'ai déjà détruit trop de gens. Je l'aurais peut-être abattu moi-même, emporté par la colère, mais je n'aurais pu ordonner de sang-froid qu'on l'exécute. Il fait trop partie de moi-même, maintenant. Et tout se termine bien, finalement, car je suis délivré de Melisendra.

Mais il était toujours légalement uni à Carlina, et si elle avait besoin de la protection de ce mariage – si, par exemple, que les dieux miséricordieux l'en préservent, il l'avait mise enceinte – il ne pouvait, honorablement, lui refuser d'être sa reine. Tout son cœur réclamait Melora, mais, tout en sachant qu'il l'aimerait jusqu'à la fin de sa vie, il ne pouvait la rejoindre en piétinant Carlina ou en ignorant les droits qu'elle avait acquis sur lui.

Prends garde à ce que tu demandes aux dieux ; ils pourraient te l'accorder.

Et il se rappela Melora, en cette lointaine fête du solstice, affirmant qu'elle ne voudrait pas marcher sur l'ourlet de la robe de Carlina.

Si seulement j'avais eu assez de bon sens pour aller trouver Carlina et lui offrir de la libérer d'un mariage que nous ne désirions ni l'un ni l'autre...

Mais même un dieu ne peut ramener sur l'arbre une feuille qui en est tombée. Il avait lui-même noué ces nœuds avec Carlina, et, à moins de pouvoir les dénouer honorablement, il devrait vivre dans leurs liens.

Quoiqu'il se redressât de toute sa taille, il lui semblait pourtant que l'homme du miroir se voûtait sous un lourd fardeau. Oui, tout ce pays d'Asturias, où il n'avait aucun désir de régner, reposait maintenant sur ses épaules. *Oh, mon frère, j'aurais tellement préféré être ton général et ne pas porter ta couronne !* Mais, quand le vin est tiré, il faut le boire. Il se détourna du miroir, serrant les dents et se redressant de toute sa taille. Ses armées avaient choisi le Loup des Kilghard pour gouverner, et il gouvernerait.

Pour remplacer le trône, un fauteuil surmonté d'un dais avait été installé sur la pelouse. Sombre et incrédule, il regarda les rangs de courtisans profondément inclinés sur son passage, les soldats et les gardes qui se mettaient au garde-à-vous. Il n'avait jamais prêté attention à ces pratiques quand elles s'adressaient à son père ou au Roi Ardrin. Il les trouvait naturelles. Mieux vaut un simple fauteuil de plain-pied pour cette première audience royale, pensa-t-il machinalement. Il se rappelait qu'il avait trébuché au pied de trône d'Ardrin quand il avait reçu le cordon rouge de guerrier.

— Sire, l'envoyé des Hastur.

C'était Varzil qui venait de parler, et Bard se rappela, malgré le

peu qu'il connaissait du protocole, que le Gardien d'une grande Tour jouissait d'un rang égal à n'importe quel roi. Il fit signe à Varzil de se rapprocher du fauteuil sur lequel il siégeait.

— Mon cousin, sommes-nous obligés de tenir une audience plénière ?

— Seulement si vous le désirez.

— Alors, renvoyez tous ces gens, et traitons cette affaire en petit comité, dit Bard.

Varzil congédia les courtisans, et tous les soldats à l'exception d'une poignée de gardes, et Bard accueillit l'envoyé. Comme il l'avait pressenti, il vit apparaître le pavillon de trêve du Roi Carolin, et, dans la tenue cérémonielle bleu et argent de sa maison, Geremy Hastur.

Bard s'avança vers lui pour lui donner l'accolade de parent, et, à son contact, toute leur ancienne affection se réveilla. Se pourrait-il qu'il retrouve également Geremy ?

Geremy a le *laran*, pensa-t-il, il sait. Il leva les yeux sur Geremy, et, sur son visage émacié, il vit la même compréhension que sur celui de Melora.

Il déclara, sachant que sa voix tremblait d'une émotion qu'il ne cherchait même plus à refouler :

— Bienvenue en Asturias, mon cousin. Bien triste bienvenue, causée par une grande perte – mon père et mon frère ne reposent pas encore en leur dernière demeure, et devront attendre que l'ordre soit restauré dans le royaume. Nous sommes attaqués par Aldaran, et je me retrouve, sans l'avoir désiré, sur un trône que je ne désirais pas occuper. Cependant, malgré ces tristes circonstances, je suis heureux de te voir...

Sa voix se brisa. Il se tut, sachant qu'il allait pleurer devant toute l'assemblée s'il continuait. Il sentit la main de Geremy, ferme, sur la sienne.

— Je voudrais pouvoir te consoler... mon frère adoptif, dit Geremy, et Bard déglutit avec effort. Ton deuil me chagrine profondément. Je ne connaissais pas bien Dom Rafaël, mais je connaissais Alaric et je l'aimais : il était bien jeune pour être ainsi arraché à la vie. En cette heure d'affliction, nous devons cependant nous occuper des vivants. Varzil m'a communiqué des nouvelles que tu ignores encore. Varzil, mon cousin, dites à Bard ce qu'ont vu vos oiseaux-espions.

— Aldaran est entré en guerre, dit Varzil. Depuis hier soir, nous savons par Maître Gareth et ses *leroni* qu'ils ont lancé les sorts qui ont détruit le château. Maintenant, une armée, partie de la forêt de Darriell, marche sur nous, et il est allié avec Scathfell et d'autres petits royaumes du Nord. Ils sont encore à bien des jours au nord de la Kadarin, mais ils pensent vous surprendre complètement prostré et

désorganisé. Pourtant, j'ai aussi une bonne nouvelle. Tramontana a juré de rester neutre ; ils ne fabriqueront plus d'armes du *laran*. Et c'est la dernière Tour à prêter serment au Pacte, car Arilinn a juré devant Hastur.

— Ainsi, dit Geremy, les martyrs de Hali ne sont pas morts en vain. Car il ne reste plus une seule Tour dans le pays qui fabriquera le feuglu, la poudre brûle-moelles ou le fléau qui a dévasté les Monts de Venza. Ignorant la mort de Dom Rafaël, je venais lui demander, pour la seconde fois, de prêter serment au Pacte, et de se joindre à moi et à mes *leroni*, ne serait-ce que pour anéantir les stocks d'armes du *laran* qui demeurent. Nous avons juré de ne pas nous en servir, mais nous pouvons nous protéger contre elles.

Bard réfléchit en silence, contemplant l'aile détruite du château. Aldaran l'avait attaqué à l'aide des armes du *laran*, et comment savoir ce qui restait dans son arsenal ? Il répondit enfin :

— Je prêterai volontiers serment, Geremy. Quand la paix sera rétablie dans le pays, je prêterai serment au Pacte, et malheur à qui le trahira ! Les *leroni* pourront alors rentrer chez eux pour prédire l'avenir aux vierges malades d'amour, pour annoncer aux femmes enceintes si elles auront une fille ou un garçon, pour soigner les malades et envoyer des messages par les relais, plus vite que par un courrier express. Mais, tant que le pays est en guerre, je n'ose pas y souscrire. Si je veux arrêter Aldaran avant qu'il ait franchi la Kadarin, mes armées doivent se mettre en marche d'ici trois jours !

— Dans ce but, je t'offre notre alliance, dit Geremy. Carolin m'a donné pouvoir d'envoyer ses hommes combattre à ton côté contre Aldaran. Libre à lui de régner de l'autre côté de la Kadarin, mais nous ne voulons pas de lui dans les Cent Royaumes.

— J'accepte l'aide de Carolin avec reconnaissance, dit Bard. Mais je ne puis prêter serment au Pacte tant que je n'ai pas restauré l'ordre dans mon royaume. Et je conclurai alors une alliance avec les Hastur.

Tout en parlant, il savait qu'en quelques mots, il venait d'anéantir tout ce pour quoi son père avait combattu. Mais il s'agissait de l'ambition de son père, pas de la sienne. Il régnerait, mais il n'avait plus aucun désir de conquête. Il laisserait en paix ceux qui possédaient et gouvernaient le pays. Il aurait assez de mal à gouverner un seul royaume, et frissonna à l'idée de gouverner un empire. Il était valeureux, certes, mais seul de son espèce ; il avait libéré son jumeau.

Geremy soupira :

— J'espérais que tu étais prêt à signer le Pacte, Bard, maintenant que tu as vu ce que son absence signifie pour ton royaume. Et la situation est pire encore dans le pays Hastur. As-tu vu les enfants nés dans les Monts de Venza et près de Carcosa ?

Bard secoua la tête :

— Je te l'ai dit, Geremy ; nous en reparlerons quand Aldaran se résignera à rester en deçà de la Kadarin. Et maintenant, si tu le veux bien, il faut que je prépare mon armée.

Oui gouvernerait pendant qu'il serait en campagne ? Pouvait-il faire confiance à Carlina pour assurer la régence ? Pourrait-il persuader Varzil de rester à la cour pour superviser les affaires du royaume ? Comment décider ? Il sourit sombrement, pensant qu'une fois de plus, il aurait besoin d'être en deux endroits à la fois, ici sur le trône, et à la tête de ses armées en marche ! L'armée suivrait-elle Paul ? Devait-il la confier à un commandant expérimenté de son père ?

Il convoqua quatre ou cinq des officiers de son père, vétérans de nombreuses campagnes, et discuta longuement avec eux du déploiement de l'armée. Il s'absenta quelques minutes pour circuler parmi les blessés du Grand Hall. Beaucoup de soldats servaient comme infirmiers, et les femmes étaient soignées par toutes les dames et servantes qui n'avaient pas affaire ailleurs. Il reconnut la femme de chambre de Dame Jerana, et réalisa qu'elle devait s'habiller seule ce matin.

Il ne vit pas Melora ; où était-elle ? Son cœur se languissait de sa vue, mais il savait que, tant que sa situation avec Carlina n'était pas éclaircie, il ne pouvait lui avouer ses sentiments. Maître Gareth le rejoignit et Bard lui demanda :

— Que devient mon vieil ami ? Y a-t-il assez de *leroni* pour maintenir le bouclier protégeant le château ?

— Nous essayons, seigneur, dit Maître Gareth, mais je ne sais combien de temps nous pourrons tenir, et je vous serais reconnaissant de demander au Seigneur Geremy Hastur de nous prêter ses sorciers.

— Je vais le lui demander ; ou, mieux encore, vous pourrez le lui demander vous-même.

— La requête aurait plus de poids venant de vous, seigneur.

— Et mistress Melora ? Le Seigneur Varzil vous l'avait prêtée hier soir pour soigner les malades...

— Depuis ce matin, elle laisse cela à Mère Liriel, la prêtresse, répondit Maître Gareth.

Bard réalisa en un éclair que Carlina, Mère Liriel comme elle s'appelait maintenant, ne désirait pas plus que lui reconnaître la validité de leur mariage. Était-il vraiment libre ? Il devait en parler avec Carlina, et éclaircir la situation, mais il se sentait déjà revigoré.

— J'ai envoyé Melora faire voler ses oiseaux-espions, dit Maître Gareth ; elle s'y entend encore mieux que je ne le pensais. Elle m'envoie vous dire qu'une grande colonne de prêtresses a quitté l'Île du Silence et se dirige vers nous, escortée par des cavaliers en rouge.

— Ainsi, la Sororité de l'Épée a tenu parole... commença Bard.

Mais, à cet instant précis, Melora apparut au fond de la pelouse, agitant les bras et poussant des cris frénétiques.

Bard courut à elle, suivi à distance par Maître Gareth haletant et peinant sur ses vieilles jambes.

— Qu'y a-t-il, Melora ?

— Appelez Varzil ! Oh, au nom de tous les dieux, appelez Dom Varzil, s'écria-t-elle. Rory, qui a la Vision, a tout vu pour nous. Le bouclier du *laran* est toujours en place, mais des aérocars se dirigent vers nous, et nous n'avons pas de défenses contre eux ! Faites appel à l'armée – il faut sortir tous les blessés à l'air libre avant que le toit ne s'effondre sur eux !

Maître Gareth était livide, mais il parla d'une voix sévère :

— Rien ne sert de paniquer, Melora – tu peux contacter Varzil plus facilement que moi !

Le visage de Melora se fit calme et lointain. Bard, entrant en rapport avec elle, l'entendit appeler mentalement Varzil, et, quelques secondes plus tard, Varzil se hâta vers eux, suivi de Jeremy boitillant.

— Bard, dit Jeremy avec autorité, tu n'as pas assez de *laran* pour être utile ici, pas encore – occupe-toi de faire évacuer les blessés du Grand Hall, au cas où nous ne pourrions stopper l'attaque !

Il ne vint même pas à l'idée de Bard que Jeremy, qui n'était pas dans son royaume, donnait des ordres au roi régnant. Ses paroles étaient si rationnelles que Bard se hâta de les mettre en pratique. Courant vers le château, il fit signe à un garde :

— Trouve-moi Paolo Harryl et Dame Melisendra !

Puis il pensa à son nouveau *laran* et se demanda s'il pouvait se servir de son intimité avec l'un ou l'autre. Il avait toujours été en contact avec l'esprit de Paul. Et c'était un moment où il avait besoin d'être en deux endroits à la fois.

Paul ! Amène-moi assez d'hommes pour transporter tous les blessés en lieu sûr !

Du coin de l'œil, il vit Melora, Jeremy, Maître Gareth et Varzil de Neskaya faire cercle en se donnant la main, et cela lui parut incongru ; on eût dit des enfants qui allaient faire la ronde ! Mais même Bard, récemment ouvert au *laran*, voyait les forces psychiques s'élever comme une barrière presque tangible autour d'eux. Il rentra en courant et commença à donner des ordres.

— Tous ceux qui peuvent marcher, sortez et éloignez-vous des bâtiments ! Nous avons reçu un avertissement : nous allons sans doute recevoir des bombes de feu ! Tout le monde dehors ! ordonna-t-il. Nous aurons bientôt des civières – pas de panique, nous parviendrons à sortir tous les blessés !

Il sentait autour de lui une peur presque palpable, et il éleva la

voix :

— J'ai dit « marchez » ; ne courez pas. Quiconque tombera sur un blessé passera en cour martiale ! Pas de précipitation, nous avons le temps !

Il entra dans la partie réservée aux femmes.

— Carlie – Mère Liriel –, que celles qui peuvent marcher aident celles qui ne le peuvent pas. Nous aurons bientôt des civières !

Carlina s'adressa à voix douce aux femmes et, quelques minutes plus tard, Bard vit les soldats au travail. Paul était arrivé, avec tout un escadron de brancardiers. Bard s'arrêta près de la civière d'une femme serrant son nouveau-né dans ses bras.

— Ah, voilà un de mes nouveaux sujets ! Eh bien, ma mère, ne vous inquiétez pas ; c'est un beau bébé, et il ne lui arrivera rien, croyez-moi.

Il continua, suivi par des murmures.

— C'est le *roi* !

— Ne dis pas de bêtises, dit une autre, de la civière voisine. Le roi ne descendrait pas ici ; c'est son écuyer, celui qui lui ressemble tant.

— Que ce soit lui ou non, dit la première, il m'a parlé avec bonté, et pour la peine j'appellerai ma fille Fianna. Et, d'ailleurs, l'écuyer du roi vaut le roi lui-même !

Bard supervisait l'évacuation des derniers brancards, s'arrêtant ici et là pour parler à un vétéran qu'il reconnaissait, à un courtisan ami de son père, à un serviteur connu depuis l'enfance. Tous ne l'appelèrent pas Sire ou Votre Majesté, et il en fut content. Ils avaient tout le temps d'apprendre l'étiquette, et il était fier d'être le Loup des Kilghard. Si cela calmait la terreur d'un vieux serviteur de l'appeler Maître Bard, cela ne le diminuait en rien.

— Tout le monde est évacué ?

— Tout le monde, à part la vieille femme dans le coin. J'ai peur qu'elle ne meure si on la déplace, dit Carlina, hésitante, et je ne veux pas envoyer quatre hommes avec un brancard...

Elle était livide de peur, et il se rappela que Carlina possédait le *laran*, elle aussi, et avait même un peu le don de clairvoyance. À cet instant, ils entendirent un étrange bourdonnement, et les *leroni* qui faisaient cercle sur la pelouse poussèrent un cri. Bard courut dans le coin du Grand Hall et se pencha sur la vieille femme. Elle le regarda, le visage gris de souffrance et de peur.

— Sortez, mon fils. Tout est fini pour moi.

— Sottises, mamy, dit Bard, la soulevant dans ses bras. Vous pouvez passer vos bras autour de mon cou ? Voilà – on va vous sortir d'ici !

Il se mit à courir, se rappelant soudain que Carlina ne voulait pas la déplacer de peur qu'elle ne meure, mais se disant aussi qu'elle

mourrait sûrement si le toit lui tombait dessus ! Il atteignit la porte, trébuchant, et, comme il sortait sur la pelouse, il y eut une terrible explosion, un souffle fantastique le projeta sur le sol, allongé sur la vieille femme, avec l'impression que ses oreilles explosaient !

Quand il reprit ses esprits, Paul et un garde le relevaient, et la vieille femme, qui, miraculeusement, respirait encore, fut doucement posée sur une civière.

Un gracieux panache de fumée monta de l'aile ouest du château, qui s'écroula l'instant d'après dans un bruit assourdissant. Bard, qui avait lui-même donné l'ordre d'éteindre tous les feux, même les feux de cuisine, constata avec soulagement qu'aucune flamme ne s'élevait des décombres. Il y eut une autre explosion, puis une autre, et une écurie s'effondra, mais l'armée, sous les ordres de Paul, n'était pas restée oisive, et tous les chevaux étaient au-dehors. Il y eut une nouvelle explosion, suivie de hurlements ; la bombe avait atterri dans un petit groupe de blessés, et Bard, écœuré, vit voler des bras et des jambes, et des corps se contorsionner en hurlant.

Au-dessus de leurs têtes, le bourdonnement s'intensifia. Puis une lumière bleue jaillit du groupe des *leroni* assemblés sous les arbres, et soudain, dans un bruit de tonnerre, un aérocar tomba du ciel comme une pierre, et atterrit dans un pommier du verger d'où d'immenses flammes montèrent vers le ciel.

— Des seaux ! rugit un officier de Bard. Éteignez-moi ce feu !

Une douzaine de soldats se ruèrent vers l'arbre qui flambait.

Nouvelle lumière bleue ; nouvel aérocar tombant en flammes, atterrissant cette fois sur un roc sans provoquer d'incendie, puis dégringolant la pente et s'arrêtant enfin en contrebas, en morceaux. Un autre aérocar survola la tourelle principale du château, lançant de petits œufs à l'aspect inoffensif qui s'ouvraient en touchant le sol.

— Par les enfers de Zandru ! hurla Bard. Le feuglu !

Et en effet, partout où les œufs s'ouvraient, les pierres mêmes des murs s'enflammaient. *Cette substance diabolique va tout brûler*, se dit Bard, *même le roc, et continuer à brûler sans fin...*

Alaric et son père finiraient sur un bûcher funéraire.

Le dernier aérocar explosa dans un fracas qui fit trembler le sol et disparut, mais Bard vit Melora se détacher du groupe et courir vers le château. Était-elle folle ? Il avait tellement peiné pour en sortir tout le monde – que faisait-elle ?

Paul, occupé avec les gardes à éteindre tous les débris fumants des écuries, entendit soudain, comme avec ses oreilles physiques, hurler Melisendra. Dieux du ciel, ses contacts avec Bard l'avaient-ils, lui aussi, rendu capable d'entendre ainsi de loin ? Il la vit clairement remonter en courant le petit escalier de la cour où il l'avait vue pour la première fois, et entendit ses pensées paniquées. *Erlend ! Erlend ! Il*

s'est couché tard hier soir, après avoir fait les courses des leroni ; il dort encore dans sa chambre ! Oh, miséricordieuse Avarra, Erlend !

Elle montait l'escalier, Paul sur les talons. Au milieu de l'escalier, ils rencontrèrent un nuage de fumée étouffant, mais Melisendra avait disparu ; déchirant sa chemise, il s'en couvrit le visage, et, se baissant sous les fumerolles, continua à monter à quatre pattes.

En un étrange dédoublement, comme si lui et Bard étaient véritablement liés par l'esprit, il vit celui-ci essayer de se ruer dans le bâtiment à la suite de Melora, il vit et sentit les gardes qui le ceinturaient pour l'en empêcher.

— Non ! Non, seigneur, c'est trop dangereux !

— Mais Melora...

— Nous enverrons quelqu'un sortir la *leronis*, seigneur, mais vous ne pouvez pas risquer votre vie. Vous êtes le roi...

Bard se débattit pour se libérer, voyant Melora monter l'escalier en courant, se frayer un chemin dans les décombres, et, par-dessus tout, voyant l'image d'Erlend, qui dormait paisiblement dans son lit, au milieu des volutes de fumée qui commençaient à l'asphyxier tandis que les murs autour de lui se mettaient à brûler.

— Lâchez-moi ! Par tous les diables, j'aurai votre tête ! C'est mon fils – il est là-dedans, et il brûle !

Il se débattit, le visage inondé de larmes :

— Par tous les diables, vous allez me lâcher ?

Mais les gardes tinrent bon, et, pour la première fois de sa vie, la force de Bard ne lui servit à rien.

— Ils vont le sortir, seigneur, mais tout le royaume dépend de vous. Ruyvil, Jeran – aidez-nous à tenir Sa Seigneurie !

Mais, alors même que Bard se débattait entre les mains de ses gardes, une partie de son être montait avec Paul, il *était* Paul, de sorte qu'il se mit à étouffer, les yeux brûlés par la fumée...

Paul, aveuglé par la fumée, se mit à quatre pattes. Derrière lui, Bard se détendit soudain dans les mains de ses gardes, car la partie essentielle de son être montait avec son double, faisait des efforts surhumains pour lui prêter toute sa force, pour *respirer* à sa place. Il leur sembla à tous deux qu'ils montaient ensemble, et, arrivés en haut, qu'ils rampaient ensemble dans le couloir... trouvant la porte à tâtons, car la fumée était si épaisse que Paul ne voyait plus rien. Juste après la porte, Melisendra gisait à terre, sans connaissance, le visage noir et congestionné. Pendant un instant terrible, Paul ne la sentit pas respirer. L'odeur âcre du feuglu lui brûlait les poumons, et, sans la force de Bard, il savait qu'il n'aurait pu continuer, mais qu'il se serait écroulé près d'elle, évanoui.

Quelque part, un enfant gémit, comme pleurant dans son sommeil, et la force de Bard permit à Paul de se relever en jurant. Les

murs commençaient à flamber, et le bord du matelas d'Erlend fumait, émettant vers le plafond d'épaisses volutes de fumée. Paul – ou Bard, il ne le sut jamais – souleva l'enfant, et l'entendit crier de terreur à la vue des flammes. Il saisit une carafe posée sur le sol et un vêtement quelconque qu'il imbiba d'eau et posa sur le visage de l'enfant ; puis, Erlend faiblement cramponné à sa poitrine, Paul s'agenouilla près de Melisendra, et lui fouetta le visage avec le linge humide. Il fallait la ranimer !

Possédé par la force de Bard, peut-être allait-il laisser là Melisendra pour sauver son fils... mais non, Melisendra était la mère de l'enfant, il ne pouvait la laisser brûler vive !

Il sentit une odeur de cheveux brûlés, de vêtements brûlés, et Melora, le visage noir de fumée, se dressa près de lui.

— Là ! Donnez-moi Erlend... dit-elle, toussant, parlant avec effort, à moitié étouffée. Portez Sendra, moi, je ne peux pas...

En un instant de conscience séparée, Paul se demanda si elle le prenait pour Bard, mais la partie de lui-même qui était Bard avait déjà tendu les bras pour donner l'enfant, inconscient, à Melora. Il savait qu'il avait le visage inondé de larmes de soulagement et de reconnaissance, en se penchant sur Melisendra. Il vit Melora trébucher sur une planche à demi brûlée devant la porte, tomber lourdement avec l'enfant dans les bras, se relever en s'appuyant sur une poutre en flammes, et, miraculeusement, sortir en chancelant dans le couloir embrasé, le visage d'Erlend caché dans sa poitrine opulente. Il l'entendait pleurer de souffrance et de terreur, mais elle continua, avec l'enfant dans ses bras.

Paul hissa Melisendra sur son épaule, et un souvenir incongru, d'un autre monde et d'une autre vie, fulgura dans son esprit – cette façon de porter s'appelait le portage du pompier, et il n'avait jamais su pourquoi. Maintenant, les murs flambaient, ils étaient entourés d'une chaleur et d'une fumée infernales, mais il se hâta vers l'escalier, et se cogna contre Melora, debout en haut des marches, et qui regardait avec horreur l'escalier en flammes. Comment descendre ?

Melora haletait bruyamment, et murmura quelque chose d'une voix rauque. Il la vit tirer un objet qui était suspendu à son cou.

— Descendez ! Descendez ! Je... *leronis*... les flammes...

Il hésita, et elle lui dit, dans un souffle :

— Descendez ! Descendez ! Seulement... retenir le feu... un instant... pierre-étoile...

Devant lui, les flammes vacillèrent, s'écartèrent, et Paul ne put que regarder, paralysé d'étonnement... mais, en lui, quelque chose acceptait la sorcellerie de ce monde, et la façon dont une *leronis* entraînée pouvait commander aux flammes. Resserrant sa prise sur Melisendra, il dégringola l'escalier. Melisendra était sans

connaissance, le corps mollement abandonné sur son épaule, mais Erlend hurlait de terreur dans les bras de Melora. Les flammes s'écartaient devant eux à mesure qu'ils descendaient, Melora lourde et trébuchante car toute son attention était concentrée sur sa pierre-étoile, sur les flammes qui mouraient, repartaient, s'écartaient et rejaillissaient comme une terrible menace. Il plongea à travers la porte embrasée et surgit à l'air libre, et, de nouveau, avec cette conscience dédoublée, vit Bard se libérer de ses gardes en un dernier effort surhumain pour venir lui prendre Melisendra des bras au moment où il tombait à demi évanoui, ses poumons douloureux aspirant l'air frais à grandes goulées. Une douzaine de femmes se précipitèrent pour s'emparer de Melisendra et l'allonger dans l'herbe, et Bard se rua comme un dément à travers les dernières flammes au moment où Melora tombait, inconsciente.

Bard lui prit Erlend des bras et le passa vivement à Varzil. Geremy, qui boitillait derrière lui, soutint Bard quand il reçut Melora dans ses bras avec un soulagement mêlé d'épouvante.

Elle s'effondra contre lui, si lourdement que, malgré sa force de géant, il chancela et faillit tomber, mais des gardes les soutinrent. Melora avait le visage noir de fumée, et elle hurla de douleur quand Bard la saisit dans ses bras ; il relâcha aussitôt son étreinte, plein de crainte – avait-elle payé de sa vie le salut de son fils ? Elle se raccrocha à lui, en sanglotant :

— Oh, ça fait mal – je suis brûlée, mais pas gravement – pour l'amour de la Déesse, donnez-moi à boire, n'importe quoi...

À demi étouffée, elle toussait et sanglotait, le visage inondé de larmes qui coulaient en traçant des rigoles blanches dans le noir de fumée couvrant son visage. Quelqu'un lui mit un gobelet d'eau dans la main, et elle but avidement, s'étrangla, cracha et se remit à tousser. Bard la soutint, demandant d'une voix de stentor quelqu'un pour la secourir, mais elle se redressa en voyant Maître Gareth approcher.

— Non, mon père, tout va bien, j'ai juste une petite brûlure, dit-elle, d'une voix enrouée encore par la fumée.

Geremy, agenouillé dans l'herbe près d'Erlend, leva les yeux sur Bard, profondément soulagé.

— Il respire, tous les dieux soient loués, dit-il.

Et, comme pour confirmer ces paroles, Erlend se mit à gémir. Mais il se tut en apercevant Bard.

— Tu es venu me chercher, père, tu es venu me chercher, tu ne m'as pas laissé brûler, je savais bien que mon père ne me laisserait pas mourir...

Bard ouvrait la bouche pour dire que c'était Paul qui avait monté l'escalier pendant que lui, roi ou non, était retenu par deux gardes et réduit à l'impuissance, mais Paul, penché sur Melisendra, dit d'une

voix forte :

— Oui, mon prince, c'est votre père qui est venu vous arracher aux flammes !

Baissant la voix, il ajouta d'un ton farouche :

— Ne t'avise pas d'aller jamais lui dire le contraire ! Tu *étais* là ! Je n'aurais jamais réussi sans ta force pour me soutenir ! Et c'est lui qui devra *vivre* avec toi !

Ses yeux rencontrèrent ceux de Bard, et Bard sut brusquement qu'ils étaient libérés l'un de l'autre à jamais. Il avait rendu la vie à Paul, en le sortant du caisson de stase ; et, maintenant, Paul lui avait rendu une vie plus précieuse que la sienne propre, la vie de son fils unique. Ils n'étaient plus de sombres jumeaux, attachés par un lien maléfique, mais des frères, des amis.

Il se pencha sur Erlend et l'embrassa. Cet héritier *nedesto* devait toujours sentir qu'il était aimé, et ne devait jamais souffrir les tourments qu'il avait endurés. Melora ne lui donnerait peut-être pas d'autre enfant – elle était un peu plus âgée que lui et, en sa qualité de *leronis*, avait travaillé comme guérisseuse dans des zones contaminées – mais elle lui avait donné la vie d'Erlend. Puis, regardant Carlina dans sa robe noire, penchée sur le corps prostré de Melisendra – secoué de quintes de toux car on expulsait de force la fumée de ses poumons douloureux –, il sut aussi qu'il était libéré de ces deux femmes. Melisendra trouverait le bonheur avec Paul ; et la vie de Carlina restait consacrée à la Déesse. Il ne chercherait plus à la Lui enlever. Au cours de sa vie, il verrait les prêtresses d'Avarra quitter l'Île du Silence et revenir dans le monde comme guérisseuses sous la protection de Varzil. Les prêtresses et la Sororité de l'Épée formeraient un nouvel ordre de Renonçantes, et Carlina ferait partie de leurs fondatrices et de leurs saintes ; mais cela appartenait encore à l'avenir.

Dans un bruit de tonnerre, le toit de l'aile ouest s'effondra au milieu des flammes. Bard, assis près de Melora dont une guérisseuse soignait les brûlures, branla du chef en soupirant.

— Je suis un roi sans château, ma bien-aimée. Et, si le souhait des Hastur se réalise, je serai bientôt également un roi sans royaume, seigneur du seul domaine de mon père – je pense que, malgré tout, ils me le laisseront. Accepterez-vous d'être une reine sans royaume, Melora, mon unique amour ?

Elle lui sourit, et il eut l'impression que le soleil n'était pas plus brillant que ses yeux. Bard fit signe à Varzil et lui dit en souriant :

— Quand les blessés seront soignés, nous avons un Pacte à conclure. Une alliance à sceller.

Et, se tournant vers Melora, il l'embrassa sur les lèvres et ajouta :

— Et une reine à couronner.

FIN